



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

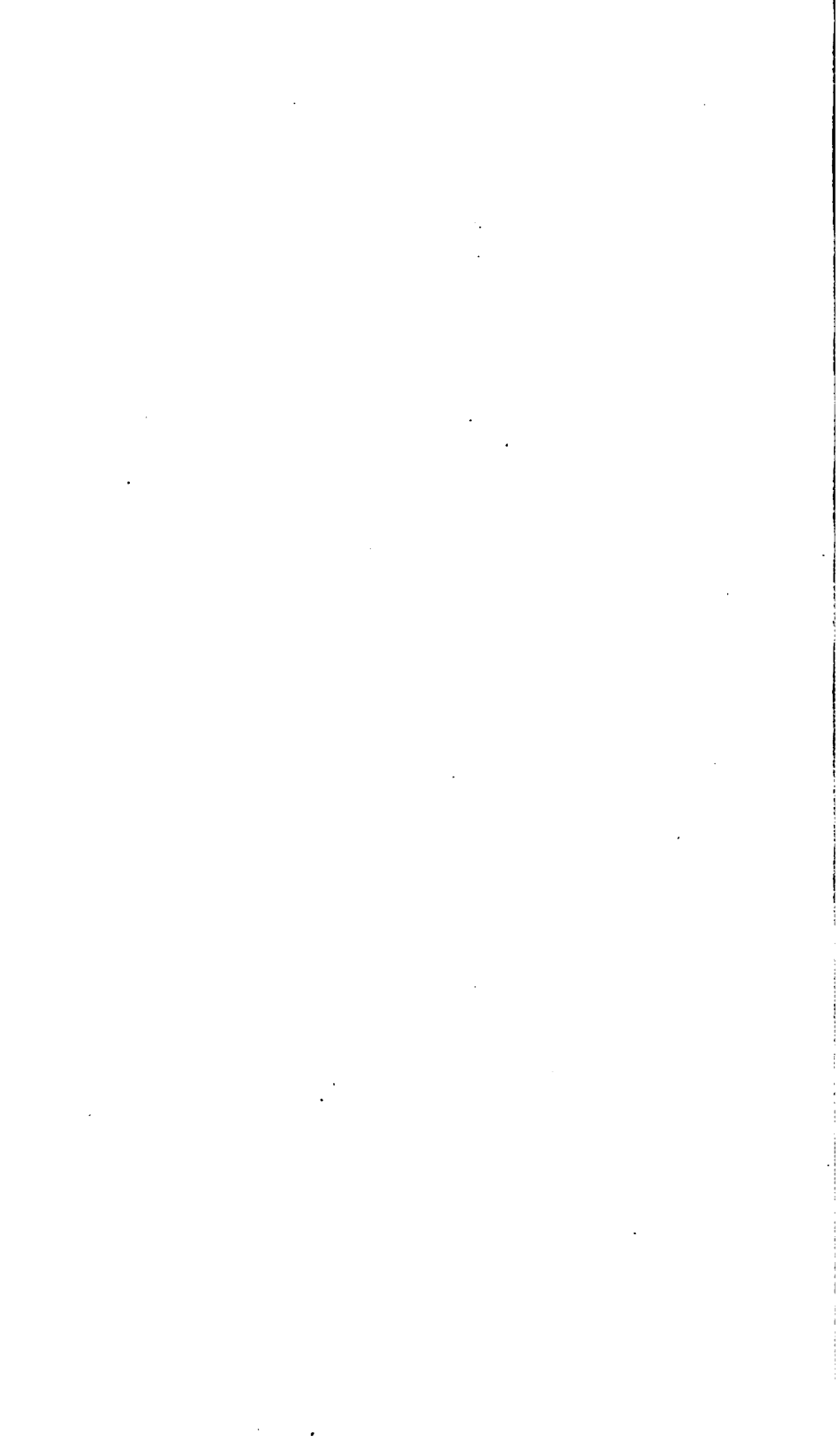
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

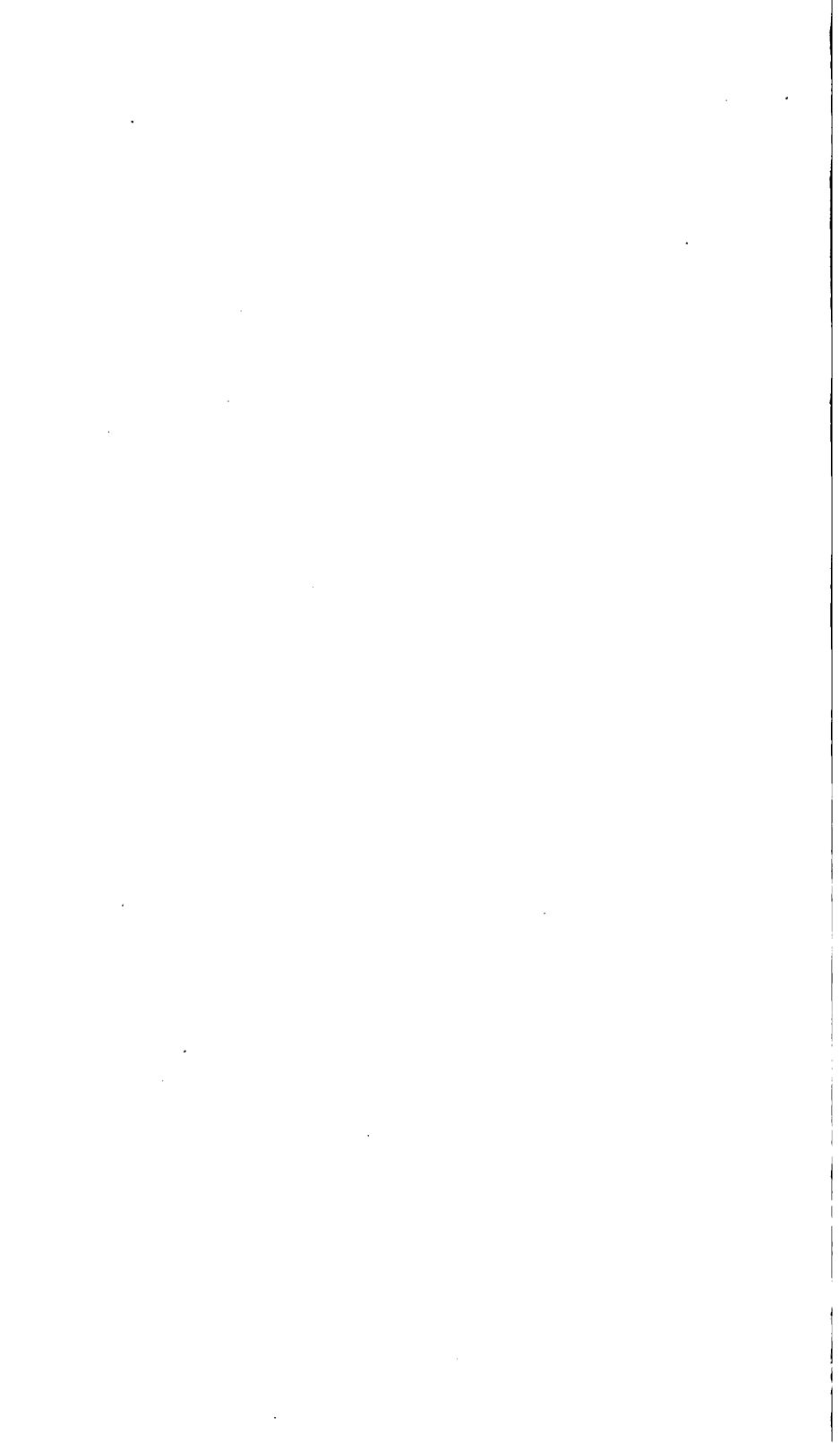
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







B
31
.A615



B
31
A615

ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

1^{re} Livraison (JANVIER)

SOMMAIRE. — **Enseignement** : Origines grecques de la philosophie latine, cours de M. E. Havet au Collège de France. — Nos Principes et nos Mœurs, conférences de M^{lle} Maria Deraismes. — **Bibliographie** : La Révolution religieuse au dix-neuvième siècle, par F. Huet. — Etude philosophique : l'abbé S. Foucher, par l'abbé Rabbe. — Les Mystiques espagnols, par P. Rousselot. — La Terre, par Elisée Reclus. — Lettres à M. Sainte-Beuve, par Ramon de la Sagra. — **Livres nouveaux.** — **Mélanges** : Doctrine philosophique de M. Thiers. — Enseignement secondaire des jeunes filles. — Philosophie de la physiologie. — Statuts de la Ligue d'enseignement. — Publications philosophiques diverses.

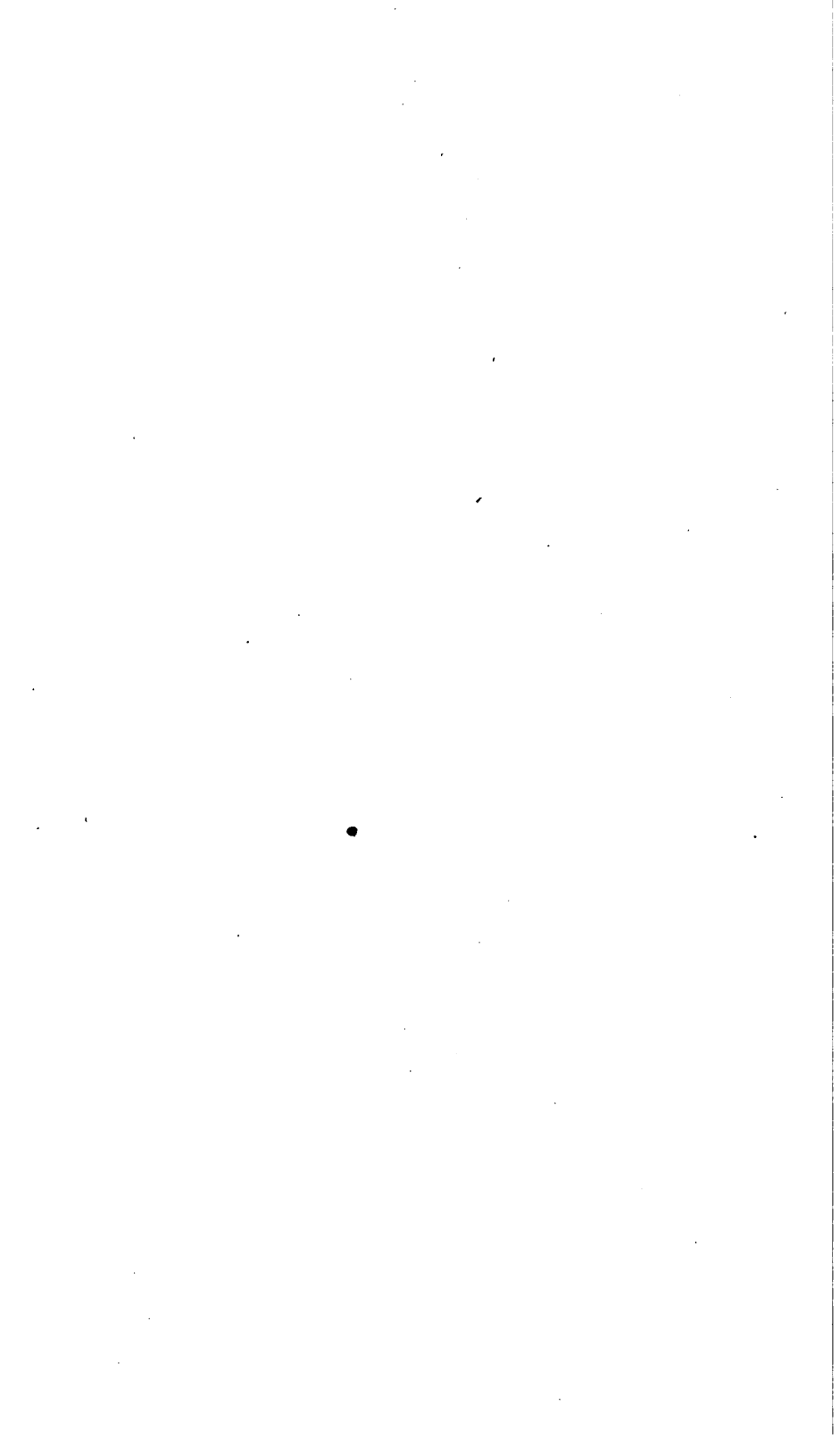
PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIERE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue Saint-André-des-Arts, 41

1868



ANNUAIRE

PHILOSOPHIQUE

PARIS. — IMPRIMERIE E. VOITELAIN ET C^o, RUE J.-J.-ROUSSEAU, 15.

28.

ANNUAIRE
PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V
1868)

PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIÈRE, 37

ET LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE DE LADRANGE

Rue Saint-André-des-Arts, 41

—
1868



Vignaud
1-30-30

ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Janvier 1868

ENSEIGNEMENT

ORIGINES GRECQUES DE LA PHILOSOPHIE LATINE

Cours de M. E. Havet au Collège de France

M. E. Havet a entrepris cette année l'histoire intéressante de l'éloquence philosophique chez les Romains. Dans ses premières leçons, remontant aux origines, il a montré l'influence grecque agissant directement sur les plus grands orateurs comme sur les plus grands poètes de Rome.

La philosophie latine s'est développée dans un temps de crise, au moment où la liberté mourait, à l'époque de Cicéron et de Lucrèce. Avant Cicéron, il n'y eut pas d'œuvre philosophique écrite en latin; on le comprend : l'esprit latin avait de la peine à se faire aux abstractions. Il ne pouvait goûter ce qu'il était peu disposé à comprendre. Voilà ce qui a retardé longtemps l'éclosion de l'éloquence philosophique à Rome.

Cette mauvaise disposition est attestée par un sénatus-consulte antérieur de cent cinquante ans environ à la naissance de Cicéron. C'est un décret contre la présence des philosophes et des rhéteurs dans Rome; la condamnation est brève et sommaire, sans *considérants*, car des *considérants* auraient été eux-mêmes philosophiques.

Mais, six mois après, les philosophes reprirent possession de Rome; trois philosophes d'Athènes ayant été envoyés en ambassade à Rome, et leur qualité d'ambassadeurs les faisant respecter, leur séjour ne fut pas sans exercer une certaine influence sur les esprits cultivés. Le mépris des Latins pour les philosophes ne tenait pas seulement à leur dégoût des abstractions et des subtilités; il tenait encore à ce que les

philosophes avaient un esprit d'indépendance qui s'accordait mal avec la sévérité des lois romaines.

A partir de cette ambassade, la philosophie grecque gagna la jeunesse de l'aristocratie romaine. Les philosophes grecs furent reçus dans les grandes maisons et vécurent en commerce habituel avec les principaux personnages. Caton d'Utique eut chez lui un philosophe stoïque, et Cicéron lui-même en prit un, Diodote, qui vécut longtemps et mourut chez lui. On avait auprès de soi des philosophes, comme dans la suite on eut un médecin ou un chapelain.

Quand la philosophie grecque fut-elle introduite à Rome? Cicéron, l'homme qui le savait le mieux, le dit dans ses *Tusculanes*, liv. iv : « Jusqu'à présent notre langue ne nous fournit rien ou presque rien sur cette belle philosophie que Socrate mit au jour; nos Romains en ont à peine parlé, ou ils en ont parlé aussi peu que possible. » Il y eut cependant quelques écrits latins sur la philosophie, un entr'autres de Rutilius qui, ayant été frappé par une de ces accusations politiques que les partis se jetaient les uns aux autres, fut condamné à l'exil et se retira à Smyrne, où il se mit à philosopher et à écrire quelques livres.

En disant qu'il y avait peu d'écrits philosophiques de son temps, Cicéron entendait la grande philosophie, celle de Platon et d'Aristote, représentée par les stoïques. Mais il y avait une autre philosophie, celle d'Épicure, que tout le monde embrassa avec avidité, et d'où sortirent un grand nombre d'écrivains et d'ouvrages dont il ne nous reste presque rien.

Quant à Lucrèce, il est probable qu'il ne connaissait la philosophie d'Épicure que par les Épicuriens latins. Mais on comprend qu'à cette époque où il y avait peu de philosophie, on put la faire entrer dans les esprits du temps au moyen de la poésie, et en expliquant la mythologie d'une manière rationnelle.

M. Havet cite quelques philosophes latins nés de l'école épicurienne, et arrive à Cicéron. A l'époque de Cicéron, un grand nombre de personnes se livraient à la culture grecque; des bibliothèques s'ouvraient et se remplissaient : telle fut celle de ce riche Lucullus à qui Rome dû tant d'importations. Cette bibliothèque renfermait des livres rares, et Cicéron

dit qu'il alla souvent la consulter. C'est ainsi qu'il se prépara à la philosophie par la lecture des philosophes grecs, et, de plus, il fut en relations avec les écrivains grecs les plus célèbres de son temps. Mais peut-être cherchait-il dans la philosophie une ressource pour devenir un grand orateur, et afin de se fortifier dans la dialectique. Tant qu'il fut orateur public, soit au forum, soit au Sénat, il s'occupa peu de philosophie; cependant, il y était souvent ramené par son stoïque Diodote, par son ami Atticus et par d'autres. Il a laissé un témoignage de son goût pour les études grecques dans sa défense du poète Archias. Ce poète n'avait d'autre titre que d'avoir fait de jolis vers grecs, et d'avoir popularisé le nom de Cicéron parmi les Grecs, en célébrant son consulat. Cicéron profita de ce qu'il était au comble de la gloire et de la faveur publique pour défendre Archias et exprimer ses sympathies pour la littérature et la philosophie grecques. Ce témoignage public rendu dans de telles circonstances, au milieu de l'éclat de sa popularité et de sa gloire, lui fait grand honneur; il promettait ce qu'il fera plus tard, de mettre son éloquence et son talent au service de la philosophie.

Il commença à faire de la philosophie à l'époque où la politique allait lui manquer. Sa première œuvre ne fut pas une œuvre proprement philosophique; un an avant le *Traité de la République*, il fit ses fameux dialogues sur l'art oratoire. Mais déjà dans ces dialogues la philosophie tint une grande place. L'éloquence n'avait pas besoin comme la philosophie d'être recommandée. C'était la grande puissance d'alors. Tout le monde savait que le citoyen qui voulait être quelque chose dans Rome devait avoir deux armes toutes prêtes, l'épée et la parole. Tout jeune romain qui voulait compter dans son pays, prenait part à quelques-unes des guerres qui se renouvelaient sans cesse, car le temple de Janus n'était jamais fermé. A Rome, il faisait des campagnes d'une autre espèce, en venant, comme accusateur, dénoncer devant les tribunaux quelques-unes de ces iniquités dont les provinces avaient à souffrir de la part de leurs proconsuls. Les provinces n'étant pas admises à accuser elles-mêmes, et ne pouvant paraître en justice comme une personne, chargeaient alors un jeune romain, ayant besoin d'exercer son éloquence, de sou-

tenir l'accusation. L'éloquence était donc une nécessité, et la rhétorique était cultivée comme art de l'improvisation; c'étaient des espèces de représentations publiques extraordinaires que donnait de temps en temps l'éloquence, et pour lesquelles il fallait être dressé, ce qui mettait la rhétorique en grand honneur à Rome.

Cicéron n'avait donc aucune précaution à prendre pour écrire un livre sur l'art oratoire, que tout le monde étudiait. Lui-même donna des leçons d'éloquence à des jeunes gens de l'aristocratie romaine, qu'il avait pour amis, mais il profita de ce goût même des romains pour introduire la philosophie dans l'éloquence latine, et désormais elle y prit et y conserva une grande place; c'est ce rôle important de la philosophie dans l'éloquence latine que M. Havet se propose d'étudier cette année.

NOS PRINCIPES ET NOS MOEURS

Conférences de M^{lle} Maria Deraismes

Les nombreux auditeurs qui ont assisté aux conférences de M^{lle} Maria Deraismes seront heureux de retrouver dans ce volume le tableau satyrique de nos mœurs qu'elle avait tracé devant eux, et d'admirer l'écrivain après avoir applaudi l'orateur (1).

Bien que la critique y tienne une grande place et semble parfois un peu exagérée, il faut cependant reconnaître la vérité de certains détails peu flatteurs pour notre époque, et l'opportunité des excellents préceptes dont ils sont entremêlés.

M^{lle} Deraismes commence par exprimer l'embarras qu'elle éprouve à venir se poser en moraliste dans un temps où l'enseignement roule uniquement sur l'histoire, la science, la littérature, la linguistique, et nullement sur la morale. Néanmoins, elle a pu constater par le succès de ses conférences que

(1) 1 vol. in-18, librairie Michel Lévy.

c'est une thèse dont le développement, présenté d'une façon attrayante, n'effraye pas trop le public, et peut l'attacher autant et plus même que d'autres sujets.

La première conférence traite de la polémique, introduction naturelle à une œuvre essentiellement critique.

Le véritable motif de la polémique lui paraît être la prétention de chacun à se croire possesseur exclusif de la vérité; de là les réclamations de la part de ceux qui ont la même prétention. Ensuite la divergence des esprits a sa source, d'une part, dans la variété méthodique, et, d'autre part, dans la distance plus ou moins considérable franchie par le génie individuel.

M^{lle} Deraismes généralise un peu trop, en déclarant que de nos jours la polémique est sans grandeur parce qu'elle est sans conviction, qu'on s'attaque mutuellement pour se donner une couleur, pour paraître avoir une opinion ou pour supplanter un antagoniste; que la dispute enfin n'est plus qu'une concurrence jalouse, une rivalité implacable de boutique à boutique. Nous connaissons un groupe considérable de penseurs et d'écrivains à la fois indépendants et désintéressés, entre lesquels nous comptons M^{lle} Deraismes, qui discutent uniquement pour s'éclairer et pour éclairer les autres, et s'efforcent de saisir, au milieu des différences, les similitudes capables de les réunir.

La deuxième conférence roule spécialement sur la morale, sujet qui intéresse toute l'humanité, et qui, cependant, est moins fait que d'autres pour agiter, exciter et passionner les esprits, parce que c'est l'explication des sentiments du juste, du beau et du bien, propres à toute conscience indépendamment des dogmes religieux ou métaphysiques.

Si les grands et éternels axiomes de la morale sont reconnus et admirés partout, ils ne sont nulle part rigoureusement pratiqués; d'ailleurs, ils exigent une certaine dose d'éducation, puis la continuité dans la droiture et dans le bien, la permanence du devoir dans la conduite. Est-ce à dire qu'on doive sans cesse viser à des prodiges de vertu? Non; la morale ne veut ni combattre, ni réduire la nature, mais seulement la régulariser. Elle est surtout un acte de conscience et ne demande

pas un grand développement intellectuel; aussi la regarde-t-on comme quelque chose de subalterne et de secondaire, comme le partage presque exclusif des humbles et des faibles, et dont les hommes de génie, d'audace et de pouvoir peuvent se dispenser. « La vertu, dit M^{lle} Deraismes, compte bien peu de partisans, et ces derniers mêmes ont le sentiment de leur infériorité : ils n'osent ni s'avouer, ni s'affirmer. Se drapant dans une inutilité stérile, ils ressemblent aux personnages muets de la comédie antique; ils ne parlent pas, ne protestent pas, n'agissent pas. » Mais l'abstention, le silence et l'inertie sont-elles de la vertu? Non, et M^{lle} Deraismes le reconnaît plus loin, lorsqu'elle enseigne que la vertu doit être la résultante d'un certain ensemble de facultés; que le génie, la science, les talents, sont pour elle des conditions de développement et d'épanouissement; qu'elle n'exclut point la passion contenue dans la justice et dans le devoir : « La passion, dit-elle, est la force impulsive du monde; mais, comme toutes les forces, elle demande à être dirigée. La vertu est la passion contenue dans la justice, la vertu est la passion dans le devoir; c'est enfin la régularisation des élans affectifs de l'organisation humaine. Elle nous représente l'autocratie de l'âme sur les instincts inférieurs, la résistance généreuse des nobles sentiments et de la haute raison contre les sollicitations séduisantes et fascinatrices de la nature. »

Ce n'est pas seulement de l'exemple des vertus privées qu'elle attend la réforme de nos mœurs, c'est encore et surtout des efforts réunis de tous les hommes vertueux. Elle les engage à sortir d'un isolement, d'une attitude trop expectatives, et à se mettre résolument à l'œuvre pour propager les incontestables principes de la morale universelle. Elle fait surtout appel aux femmes, et les invite à remplir le beau rôle d'éducatrices. « Et vous, femmes bien pensantes, c'est surtout à vous que cette tâche incombe. Enseignez, parlez, protestez, au foyer, dans la famille, dans les salons. Parlez partout où il y a une âme pour vous comprendre, deux oreilles pour vous écouter... Marchez, marchez toujours, et vous aurez l'honneur de contribuer à cette œuvre de rénovation morale et sociale impatientement attendue. »

Dans sa troisième conférence, M^{lle} Deraismes traite de la vie privée et en démontre la solidarité étroite avec la vie publique. La vie privée étant un fait social, doit être respectée, protégée, garantie comme le premier des intérêts généraux. Or, quelle est la base de la vie privée, de la famille? c'est le mariage; eh bien! « Tout dans la vie extérieure conspire contre lui. On le raille, on le dénigre, on l'abaisse. Le roman, le théâtre, le représentent comme le pire des états, comme la source des dissensions, des désaccords et des disputes. » La cause en est sans doute dans la différence d'éducation et d'instruction, qui rend les deux conjoints en perpétuelle dissidence de sentiments et d'idées; mais n'est-elle pas encore davantage dans l'indissolubilité légale de cette union, qui laisse éternellement en présence, en contact, deux êtres antipathiques l'un à l'autre? ou s'ils se séparent, ils sont forcés de vivre dans un état qui n'est ni le mariage ni le veuvage, source d'une foule de désordres.

L'éducation, sujet de la quatrième conférence, est pour M^{lle} Deraismes l'occasion à la fois de justes critiques et de bons conseils. Elle insiste surtout et avec raison sur l'enseignement incomplet ou frivole que l'on donne aux jeunes filles. « La jeune fille est élevée dans des institutions soit religieuses, soit laïques; elle assiste à des cérémonies; on lui inculque des préjugés, on lui confisque tout raisonnement: voilà pour la question de principe. Comme pratique, on lui prescrit un maintien, une tournure, un extérieur; enfin tout ce qui concerne le décorum admis. Et l'on voit s'évanouir peu à peu ces belles et saines qualités, qu'on appelle la franchise et la sincérité. On leur substitue je ne sais quelle grâce factice et conventionnelle. » Une instruction complète, serait le seul moyen de préparer la jeune fille à être bonne épouse et bonne mère, à élever son intelligence au niveau de celle de l'homme, à devenir la première institutrice de ses enfants. Grâce au développement intellectuel et moral accordé à la femme, le foyer conjugal ne serait plus un milieu de pensées étroites, de calculs mesquins.

M^{lle} Deraismes ne se borne même pas aux bons conseils: de la théorie elle veut passer à la pratique, et promet d'ouvrir

cette année un cours gratuit en faveur des jeunes filles pauvres, auxquelles elle fera trouver dans des instructions saines, morales, élevées, les moyens de combattre les influences malignes de l'atelier et de la rue. Elle invite à la secourir toutes les personnes qui aiment à faire le bien ; leur concours, sans doute, ne lui manquera pas.

Dans une cinquième conférence, M^{lle} Deraismes aborde la grande et délicate question du progrès.

Qu'est-ce que le progrès ? C'est, suivant elle, l'accord des principes et des actes. Il ne consiste pas dans la découverte d'une vérité morale, mais bien dans l'application de cette vérité.

Il y a des personnes qui nient le progrès, mais le plus grand nombre y croient avec ardeur, et M^{lle} Deraismes se range de leur côté tout en faisant ses réserves :

« Je m'attacherai de préférence aux progressistes, dit-elle, ils me sont très-sympathiques, étant progressiste moi-même de cœur et d'esprit. D'ailleurs, le parti stationnaire n'est pas sérieux ; il nie le progrès moins par conviction que par haine du mouvement. Ce qu'il désire avant tout, c'est son assiette, c'est son repos ; il est tranquille, apathique, incapable d'initiative ; il oppose même, à l'occasion, une force d'inertie ; cependant, il est capable d'être entraîné par une vigoureuse impulsion. Le parti progressiste, au contraire, est actif, remuant, entreprenant, tenace, désireux des changements. Son action est influente, efficace. »

Elle loue cette ardeur généreuse, cette impétuosité, mais elle voit de grands dangers à la suite, et craint qu'en s'ingéniant à trouver des idées nouvelles on oublie les idées mères, premières, d'où découlent toutes les autres ; en un mot, les vérités morales : « Il existe une expression plus élevée du progrès : la morale, c'est-à-dire le perfectionnement humain intime, dont l'action est d'épurer les sentiments, les idées, la conduite... En matière religieuse et philosophique, le progrès ne consiste pas à ajouter ni à augmenter, mais bien au contraire à retrancher et à simplifier. Aujourd'hui, les doctrines appelées nouvelles, n'ont aucun des caractères de l'invention, elles ne présentent qu'un travail d'élimination, Il s'agit de

prendre dans toutes les doctrines passées et présentes, la partie permanente, identique à elle-même, en un mot, les idées qui n'ont point subi l'action du temps, qui sont demeurées inaltérables, indestructibles, et qui ont, par cela même, tous les aspects de la vérité. Ces idées fondamentales sont : l'idée divine et l'idée morale. Nous les avons vues dans l'histoire circuler à travers les religions, les philosophies, les conceptions élevées de l'esprit humain, sans se laisser entamer par les fluctuations et les caprices. »

Suivent deux conférences détachées, l'une sur le plaisir, l'autre sur l'influence du roman.

M^{lle} Deraismes n'est ni ascète, ni puritaine, et n'affecte pas un hypocrite dédain pour le plaisir; elle y voit, au contraire, une véritable et utile diversion aux travaux et aux peines de la vie.

Il y a deux sortes de plaisirs légitimes : ceux de l'intelligence et du cœur; ceux des sens, les amusements qui sont des impressions agréables et fugitives, produites sur l'âme pour la soustraire un instant à la fatigue et à la monotonie.

Mais autant elle approuve l'usage du plaisir, autant elle en blâme l'abus, l'excès, et démontre fort bien que le plaisir goûté en dehors des sentiments et des devoirs fait disparaître les relations de famille et d'amitié, la délicatesse, l'élégance, la courtoisie; car alors, au lieu d'être une récréation, il devient le but exclusif de notre existence.

Dans la conférence sur l'influence du roman, M^{lle} Deraismes frappe d'une juste réprobation les auteurs qui se complaisent dans la peinture des crimes pour forcer la curiosité des lecteurs. « Curiosité qui conduisait la foule au pied du bûcher et qui la pousse aujourd'hui près de l'échafaud. » Elle s'en prend surtout à Balzac de l'influence délétère qu'exerce le roman sur nos mœurs : « Balzac, dit-elle, s'est complu, avec un soin égal, à mettre en lumière toutes les petites gens de l'âme; il a même renchéri, par une faculté propre à lui, sur le mesquin de la réalité. Les petits manèges, les basses intrigues, les cupidités dominent le monde. La débauche, l'égoïsme, voilà le fond de la société. Si par hasard il nous fait voir la vertu, c'est simplement pour nous prouver qu'il y a de tout dans le monde.

Il nous la représente, du reste, dépourvue de solidité, incapable de résistance, s'affaissant sous la pression de son adversaire. Les grands sentiments ne sont plus alors que des faiblesses. Chez lui, l'amour est malsain, l'amitié a des complaisances honteuses ; il abaisse la paternité dans *le Père Goriot*, l'amour conjugal dans *les Parents pauvres*. Il aime à étaler les infirmités, les plaies, à faire crier toutes les douleurs. Il nous ouvre, enfin, les portes de l'hôpital, nous rend spectateurs d'innombrables angoisses, sans nous laisser l'espoir de les soulager. Nul n'a travaillé avec plus de zèle à la démoralisation publique. »

M^{lle} Deraismes a fait preuve d'un grand courage en attachant cette sévère, mais juste flétrissure à la mémoire de Balzac, et cela au milieu de femmes dont la plupart se jettent avec une sorte d'avidité fébrile sur ses livres, bien qu'il ait singulièrement outragé leur sexe dans sa *Physiologie du mariage*.

Nous espérons que M^{lle} Deraismes entreprendra cette année une nouvelle série de conférences dans lesquelles, à côté d'une critique judicieuse de nos mœurs, elle présentera, comme dans celles que nous venons d'examiner, des considérations philosophiques et morales ajoutant un enseignement utile aux charmes d'une audition et, ensuite, d'une lecture agréables.

La première séance du cours d'*anatomie humaine et comparée* du docteur Auzoux aura lieu le dimanche 19 janvier, à une heure, dans le grand amphithéâtre de l'École de médecine de Paris. La texture et les fonctions du cerveau seront l'objet d'une attention spéciale dans ce cours, qui sera continué les dimanches suivants, rue Antoine-Dubois, 2.

BIBLIOGRAPHIE

LA RÉVOLUTION RELIGIEUSE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par F. Huet. 1 vol. in-18, librairie Michel Lévy.

Dans notre examen critique d'un livre de M. Huet, intitulé : *La Science et l'Esprit* (1), nous n'applaudissons pas au courageux effort qu'il tentait de réconcilier deux choses irrécyclables, l'esprit moderne avec l'esprit chrétien, non plus qu'à sa théorie trop absolue de la spiritualité comme base essentielle de la science et de la vertu, ni à la justification, qu'il essayait, de l'existence du mal en face de la toute-puissance et de la toute-bonté divines. Alors il s'appuyait sur le dogme de la déchéance, tout en considérant, déjà, le dogmatisme comme un grand obstacle au progrès.

Dans le livre que nous avons sous les yeux, nous constatons avec plaisir une transformation d'idées, et une tendance rationaliste bien marquée.

M. Huet, au rebours de ces philosophes conservateurs qui se font un devoir de rester fidèles à l'enseignement officiel, c'est-à-dire de repousser toute idée neuve qui viendrait contredire aux idées reçues, déclare très-franchement qu'on rencontrera dans son dernier livre des vues différentes de ce que ses précédents renfermaient.

Disciple de Bordas-Demoulin, il avait essayé une sorte de compromis entre l'orthodoxie catholique et la pensée libre ; mais, reconnaissant qu'il se fourvoyait, il est arrivé progressivement à la pleine indépendance de la raison, affranchie de toute attache surnaturelle. Non qu'il désavoue aujourd'hui l'inspiration qui lui avait dicté ses écrits antérieurs, ni sa coopération aux travaux de son maître, l'un des plus grands métaphysiciens de notre époque ; mais, abordant la méthode historique, il s'est aperçu du danger qu'il y avait à se renfermer dans les théories abstraites.

(1) Voir notre livraison de février 1864, p. 52.

De l'enquête à laquelle il s'est consciencieusement livré, il résulte, pour lui, que les religions positives sont désormais incapables de remplir la fonction éducatrice qui leur avait été dévolue jusqu'à présent. De là une époque transitoire, pleine de tâtonnements et d'avortements, comme toutes les époques critiques : de là le doute, l'anarchie des opinions, la faiblesse générale des sentiments et des conceptions, mais aussi une certaine vitalité, indice d'une prochaine réorganisation intellectuelle et morale. Des progrès incontestables dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, prouvent d'ailleurs que nous ne sommes pas à une période de décadence.

C'est principalement dans l'ordre religieux que se manifeste une crise qui doit aboutir, non pas seulement à une réforme, mais à un changement radical; le fanatisme, devenu impuissant, ne s'en déchaîne qu'avec plus de passion; il est urgent de lui opposer la digue d'une raison éclairée par la science et la philosophie. Néanmoins, M. Huet pense que le sentiment religieux, dans ce qu'il a d'essentiel, ne périra pas, et qu'il est impossible de séparer Dieu du monde, l'esprit de la matière, la force de l'étendue, la Providence des lois de la nature. Il entrevoit une révolution philosophique intimement liée à une révolution religieuse.

Pour se prononcer en connaissance de cause sur la crise actuelle, il s'est remis à étudier les grandes questions concernant la vie de Jésus, sa mission, son enseignement; l'origine, l'état présent et l'avenir du Christianisme, et ses rapports avec la civilisation. Par-delà les croyances qui tombent ou se renouvellent, il a entrevu un idéal religieux et philosophique dont il veut frayer la voie à nos esprits troublés.

Reprenant l'œuvre d'exégèse entreprise par plusieurs savants sur la vie de Jésus, il accorde toute son adhésion au livre de M. Renan, le premier, à son avis, qui ait tout à fait et définitivement conquis Jésus à l'histoire.

Grâce à la critique moderne, les principaux traits de la figure de Jésus se sont dégagés du fond légendaire : des paroles d'une fraîcheur primitive, dit-il, d'un charme inimitable, d'une vérité naïve, sont venues jusqu'à nous; elles révèlent authentiquement la pensée et la mission du Messie d'Israël et font comprendre son action sur l'humanité. » Il voit même

dans Jésus un révolutionnaire, poursuivant le triomphe de la justice, le règne de Dieu sur la terre comme au ciel; aussi déclare-t-il apocryphe l'Évangile de Jean qui prête à Jésus, devant Pilate, cette parole : **Mon royaume n'est pas de ce monde !** » Parole qui contredit la mission réformatrice qu'on lui attribue. Mais d'autres paroles de Jésus, rapportées par d'autres évangélistes, prouvent qu'il renvoyait sa réforme au ciel. Ses conseils d'éviter les affections de la famille, le souci du lendemain, le travail, la richesse; de tout abandonner pour le suivre, c'est-à-dire pour assurer notre salut personnel; de faire l'aumône ici-bas pour en être récompensé dans une autre vie, de rendre à l'Empereur ce qui est à l'Empereur, etc., tout cela ne révèle guères l'intention de réformer la société de son temps, d'améliorer le sort des masses; rien, enfin, qui motive cette exclamation poétique de **M. Huet** : « Cette ardeur de progrès qui semble comme la fièvre propre des nations chrétiennes et qui fait leur supériorité, c'est de Jésus que nous la tenons. C'est le vin nouveau dont il enivra l'humanité en ses noces mystiques. »

S'il reconnaît que, comme moraliste, comme réformateur purement religieux, Jésus a des émules sur les bords du Gange, en Perse, en Arabie, en Grèce; il soutient en outre qu'il n'a point de rival comme **Messie**, comme initiateur de la réforme sociale universelle. »

Sans doute, nul plus que Jésus n'aima les pauvres, les déshérités, les souffreteux; mais il se contentait (et en cela l'Église a bien su l'imiter) de leur recommander la patience, l'humilité, la résignation, l'abnégation complète, en vue d'une vie céleste d'autant plus heureuse qu'ils auront été plus malheureux sur terre; mais aucune affirmation de droits sociaux, aucune révolte contre l'oppression et l'arbitraire dans ce monde.

M. Huet est beaucoup plus dans le vrai lorsqu'il cherche à déterminer le caractère originaire de l'institution chrétienne. Il y voit un mélange de l'esprit israélite, de l'esprit grec et de l'esprit romain. Il a fallu quatre siècles pour la constituer complètement, et si elle se modifia par la suite, ce fut sans rien acquérir ni rien perdre d'essentiel.

Mais est-ce bien à son influence directe qu'on doit la créa-

tion des communes, cet embryon d'une nouvelle société? Le mouvement démocratique n'a réellement commencé à s'effectuer chez les peuples chrétiens qu'à l'époque où ils tentèrent de secouer le joug théocratique, qui avait pesé sur eux pendant tout le Moyen-Age, c'est-à-dire à l'époque de la Renaissance. « La Renaissance, dit M. Huet, nous rapporta la liberté de penser, l'esprit de science, l'art, la beauté, la grâce : ce fut donc le génie hellénique ou gréco-latin qui, en face du Christianisme, devint le principal élément de la nouvelle civilisation. »

Si M. Huet est encore sous l'influence de l'idée de Bordas-Demoulin, en soutenant que la démocratie moderne est sortie du Christianisme, en dépit de l'action contraire des chefs ecclésiastiques, héritiers du génie dominateur de Rome, il s'en sépare entièrement en déclarant que la civilisation actuelle ne doit plus s'enfermer ni dans l'hellénisme, ni dans le Christianisme exclusif; qu'elle doit avoir son génie propre, original, et se développer sans entraves, aussi bien dans la religion que dans l'industrie ou dans la politique.

Une grande révolution morale et religieuse, suivant lui, est en voie de s'accomplir en s'affranchissant de l'ancienne orthodoxie, qui place la règle hors de la conscience, Dieu hors des êtres, la souveraineté hors des peuples. Les puissances nouvelles sont : la science, la raison et la liberté. Il ajoute :

« Le salut est devant nous, il n'est point dans un impossible retour au passé. Notre âge n'a pas le choix des récriminations, les plaintes n'y font rien...

« Si l'on était pleinement convaincu de l'impuissance des anciennes croyances et si cette conviction était générale, le besoin universel d'une nouvelle direction morale l'aurait bientôt suscitée, organisée, propagée; loin de la redouter, on s'efforcerait d'en hâter l'éclosion...

« Enfin, il faut constituer l'union des peuples et l'unité du genre humain. Les religions existantes n'y ont point réussi. Après des siècles de combats, elles ne se sont point entamées. Elles restent debout les unes en face des autres. Le catholicisme et le protestantisme ne sont ni détruits ni réconciliés; le judaïsme, l'islamisme leur résistent à tous les deux. Le principe chrétien ne fait point reculer le boud-

dhisme, ni le brahmanisme. La diversité persistante des religions éternise les haines entre les nations et les races... »

La philosophie héritera des sacerdoce, lorsqu'elle aura accompli elle-même sa révolution à la faveur des progrès de la raison publique, de l'essor des sciences, du développement des institutions libres. Embrassant la vie humaine dans tous ses rapports, elle conciliera le sentiment avec la raison, suscitera même des institutions protectrices de la moralité et de la vertu.

M. Huet entrevoit l'issue naturelle et nécessaire du mouvement actuel, dans une religion scientifique, progressive, ou dans une philosophie religieuse. Pour cela, il faut refaire l'éducation ; lui rendre l'unité, sa première force ; l'affranchir de l'orthodoxie ; faire disparaître l'opposition des croyances entre l'homme et la femme ; constituer l'union des peuples et l'unité du genre humain, que la religion n'a pu parvenir à opérer : « la raison libre sera plus puissante que les vieux sacerdoce, dit-il en terminant. Elle est de tous les pays, de tous les climats, ne froisse aucun préjugé de race, aucune vanité nationale ; elle forme le lien le plus général entre les hommes. Il est réservé à la philosophie renouvelée de réaliser les prophétiques promesses des religions : un seul Dieu, une seule foi, une seule loi dans la fraternité du genre humain. »

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE : L'ABBÉ SIMON FOUCHER, CHANOINE DE LA SAINTE-CHAPELLE DE DIJON, par l'abbé F. Rabbe, ancien professeur de rhétorique. 1 vol. in-8, librairie académique de Didier.

M. l'abbé Rabbe s'étonne que l'abbé Foucher, ce laborieux polémiste de la fin du dix-septième siècle, soit tombé aujourd'hui dans un oubli complet. Ses écrits ont eu un certain retentissement pendant la lutte qui s'engagea pour ou contre le cartésianisme. Il fut le premier critique de *la Recherche de la vérité*, et, comme tel, son nom est inséparable de celui de Malebranche ; mais si celui-ci a mérité une plus durable réputation, c'est qu'il eut une doctrine particulière qui

a fait école, tandis que l'abbé Foucher ne fut qu'un savant critique dont les travaux ont perdu toute leur importance.

M. Bouiller, dans son *Histoire de la philosophie cartésienne*, le cite au premier rang parmi les adversaires de Malebranche, et M. Foucher de Careil trouve dans ses écrits le germe de la *Critique de la Raison pure*, de Kant. Notre auteur pense avec raison que c'est beaucoup exagérer, et que les idées de ce polémiste ne pouvaient avoir une telle portée à une époque où la critique philosophique était encore embarrassée de trop de préjugés et contenue par trop de liens pour prendre un libre et décisif essor; et c'est précisément ce qui, à notre avis, explique le renom éphémère de l'abbé Foucher, et ajoute beaucoup au mérite de M. Rabbe dans le louable effort qu'il tente pour le tirer de l'oubli...

Après une courte notice sur la vie et les ouvrages de l'abbé Foucher, M. Rabbe étudie et résume sa polémique avec Descartes, Malebranche, Dom Robert et Leibnitz.

Le double but de Foucher a été de signaler les côtés faibles de Descartes et de ses disciples, et de substituer au cartésianisme le platonisme ressuscité. Sa critique est peu originale, elle s'inspire souvent de celles qui l'ont précédée. Foucher accuse Descartes de n'avoir pas assez douté, et, montrant dans sa méthode l'abus de l'hypothèse et des déductions prématurées, il fait ressortir l'insuffisance d'un critérium ne présentant qu'une certitude purement relative à l'intelligence individuelle. Il regarde comme fausse et dangereuse la doctrine cartésienne qui fait dépendre les essences et les vérités éternelles d'un libre décret de Dieu, mais il prétend lui-même que les vérités mathématiques ne rentrent pas dans l'ordre des vérités éternelles.

Poursuivant le cartésianisme jusque dans Malebranche, qui, cependant, n'y est pas toujours resté fidèle, Foucher reproche justement à celui-ci de s'être trop facilement livré à l'hypothèse et d'avoir souvent altéré et faussé la réalité en voulant la plier à quelque idée préconçue. Malebranche, par sa tendance à tout absorber en Dieu, méconnaissait l'activité propre de la conscience; c'était une sorte de panthéisme aux yeux de Leibnitz; c'était du matérialisme aux yeux de Foucher, qui était uniquement préoccupé de la réalité du monde

sensible représenté par l'idée, soutenant qu'il n'y a d'idées pour notre âme que celles qu'elle aperçoit actuellement et qui n'y sont que des façons d'être successives. L'imagination et les sens mêmes ne sont pas en nous des manières de connaître moins spirituelles que les pures intellections, d'où cette conclusion logique que notre âme ne peut rien sans la participation de notre corps, même pour concevoir les vérités éternelles. Il considérait le système de la vision en Dieu comme une hypothèse, et réputait étrangères à la philosophie et appartenant essentiellement à l'ordre surnaturel, les unions spirituelles de l'âme avec Dieu, car elles la dispensent d'avoir des idées et la dépouillent de toute activité, de toute personnalité véritable. Enfin, il adhérait à cette proposition : « L'âme ne nous est connue que par ses actes et ses modifications. »

Il a eu le courage de s'être, l'un des premiers en France, posé ouvertement en disciple de Platon à l'encontre du péripatétisme qui dominait encore dans les écoles, mais M. Rabbe lui reproche d'avoir manqué de réserve et de circonspection dans sa critique historique, et d'avoir voulu, comme plusieurs pères de l'Église, trouver dans la philosophie antique et particulièrement dans la philosophie platonicienne, jusqu'à la lettre des dogmes nouveaux. A ce sujet, le Père Thomassin dit : « De même que la philosophie alexandrine n'est pas le platonisme, le platonisme n'est pas l'Évangile. » Cependant l'exégèse moderne a découvert bien des analogies qui enlèvent au christianisme l'originalité de ses dogmes et de ses symboles.

En résumé, M. Rabbe croit qu'on a trop rabaissé Foucher en le sacrifiant presque complètement à ses adversaires, et qu'on l'a trop élevé en cherchant à faire de lui le père de la philosophie critique au dix-septième siècle. Il le place plus près de Loke et de Destutt de Tracy que de Kant, et trouve qu'il est difficile de lui assigner une place bien tranchée parmi les partisans de tel ou tel système reconnu.

Au reste, cette étude consciencieuse semble n'avoir été qu'un prétexte ou une occasion, pour l'auteur, d'approfondir et d'analyser les doctrines philosophiques dont Foucher s'était déclaré l'adversaire; et son livre, sous ce rapport, est un bon chapitre de plus ajouté à l'histoire de la philosophie.

LES MYSTIQUES ESPAGNOLS, par Paul Rousselot. 1 vol. in-8, Librairie Didier et C^e.

Les ouvrages des mystiques forment la partie la plus considérable de la littérature espagnole : c'est là un trait caractéristique de cette nation si fortement imprégnée de catholicisme, que même aujourd'hui elle est antipathique au génie de la civilisation moderne, et se tient à beaucoup d'égards en dehors des sociétés européennes. Son catholicisme a une physionomie particulière.

« L'Espagne, dit M. Rousselot, y apportait, avec une ardeur fougueuse et presque barbare, cet amour des pompes extérieures, ce mélange de paresse sensuelle et d'imagination contemplative qui distinguent les races du Midi : ce qui l'attirait dans le catholicisme, c'était bien moins le dogme que l'enveloppe brillante, faite à souhait pour le plaisir des yeux. Rien d'abstrait ni de métaphysique, peu de chose pour l'idée; tout pour la forme et la couleur, pour la réalité saisissante, mélange de cérémonies, de pratiques, d'emblèmes, d'apparences étranges, toujours matérielles, souvent grossières, mythologie du catholicisme à l'usage de tout un peuple, et rendant tout sensible, palpable, même les mystères. »

C'est chez ce peuple, d'une orthodoxie si farouche, que le mysticisme a été le plus florissant. Les esprits auxquels étaient interdits les recherches scientifiques et les exercices littéraires, se sont réfugiés dans l'idéal, se sont élancés dans les espaces imaginaires, ont dépensé toutes leurs facultés affectives envers des êtres fantastiques pour lesquels ils se sont consumés d'amour.

« Une tendance universelle de l'idée chrétienne, dit M. Rousselot, est d'inspirer le renoncement au monde et à soi-même, de pousser les âmes à se réfugier en Dieu, et par suite à se représenter la réalité terrestre comme un mal, la vie comme un obstacle au bonheur entrevu et désiré. C'est elle qui dans la pratique a fait les martyrs et les saints : poussée à l'extrême dans la spéculation, elle produit les mystiques. Ceux-ci ont la prétention de connaître Dieu sans intermédiaire et en quelque sorte face à face.

« ... Le mystique veut que l'être humain échappe à son humanité pour s'unir à Dieu; il croit y réussir par l'extase, au risque d'échouer dans le panthéisme, de s'égarer à la poursuite chiméri-

que d'un insaisissable idéal, de compromettre les bases légitimes de la morale, et enfin, par une étrange contradiction, d'ancantrir le moi tout en le substituant à Dieu; car, ou l'homme se perd en Dieu et ne sort de soi qu'en se défiant en quelque sorte lui-même, ou il absorbe Dieu, et la conséquence finale, la ruine de la personnalité, est toujours identique. »

Cette critique est fort juste, quoique fort incomplète; car il y a bien d'autres reproches à faire au mysticisme. Néanmoins, M. Rousselot ne peut se résigner à prononcer sa condamnation; il en prend la défense avec une tendre sollicitude.

« L'âme humaine est fille de l'amour éternel, et le génie de sa source l'inspirera jusqu'à sa fin; elle est née pour l'amour et pour la foi; et le mysticisme est une satisfaction naturelle, bien que démesurée, de ce double besoin de croire et d'aimer. »

L'homme est fait pour croire et pour aimer, mais il se déprave et s'amoindrit quand, délaissant les êtres auxquels il doit son affection et son dévouement, il s'absorbe dans une contemplation stérile et s'entretient avec les êtres chimériques enfantés par une imagination en délire: il arrive alors à l'extase, aux visions: c'est ce que le mysticisme considère comme la perfection; c'est ce que la raison juge comme une folie digne de pitié. Les mystiques les plus renommés ont des communications avec Dieu et les anges; sainte Brigitte et sainte Thérèse ont des révélations, M^{me} Guyon épouse Jésus-Christ, saint François reçoit les stygmates de la Passion. Le mysticisme, en un mot, conduit naturellement à l'hallucination, qui, en passant à l'état chronique, constitue un genre de folie appelé théomanie.

Il est à remarquer que les défenseurs les plus ardents du mysticisme avouent qu'il y a un triage à faire dans les récits des extatiques; que plusieurs de leurs impressions sont purement subjectives, que les apparitions qu'ils croient voir n'ont pas de réalité et ne méritent pas la moindre attention. L'Inquisition se montra même parfois très-sévère à l'égard de certains illuminés. Ainsi, à Cordova, une religieuse, Madeleine de la Croix, a eu des extases, des visions, des révélations: pendant trente ans, rois, empereurs, le peuple, tout

le monde y croit; elle y croit la première. Jean d'Avila l'examine, la détrompe, elle se soumet, et, pour l'exemple, on l'enferme. L'autorité ecclésiastique, pour maintenir l'universalité de son empire, s'arrogeait donc de juger même le Ciel, de discerner les vrais et les faux miracles, de décider si une manifestation présentée comme surnaturelle avait un caractère divin ou diabolique, ou rentrait tout simplement dans le domaine des choses naturelles. Mais, pour se prononcer, elle ne suivait que son esprit ou les suggestions de ses intérêts de caste; elle n'avait aucun critérium scientifique : ce qu'elle admettait n'avait pas plus de valeur que ce qu'elle rejetait. Elle a admis, par exemple, la réalité et la sainteté des visions de sainte Marie Alacoque, qui a vu Jésus, la poitrine ouverte, montrant son cœur saignant; qui, une autre fois, a vu les trois personnes de la Trinité, sous forme de trois beaux jeunes gens, habillés de blanc des pieds à la tête. A qui fera-t-on croire que ces sottes rêveries valent mieux que les visions de la pauvre Madeleine de la Croix, plongée dans les cachots du Saint-Office? Aux yeux de la science, toutes ces visions doivent être mises sur la même ligne; toutes accusent un état pathologique, un dérangement du cerveau; les accès de théomanie et de démonopathie sont analogues à ce qu'on observe tous les jours aux petites-maisons. Tel individu qui, en Espagne au XV^e siècle, aurait eu chance d'être béatifié et même canonisé, reçoit aujourd'hui des douches dans un asile d'aliénés, d'où il pourra sortir désabusé et guéri; il perdra l'auréole de saint, mais il gagnera la santé et la raison.

M. Rousselot s'est livré à un travail immense pour analyser un nombre prodigieux d'ouvrages très-peu connus, et dont la plupart sont d'une lecture des plus fastidieuses. Il a fait une œuvre de patience et d'érudition très-profitable à la philosophie.

LA TERRE, description des phénomènes de la vie du globe, par Élisée Reclus. 1 fort vol. in-8, avec 230 figures intercalées dans le texte et 24 cartes tirées en couleur, librairie Hachette.

Voici un livre d'une importance capitale. Ce n'est pas seu-

lement la description complète du globe que nous habitons ; c'est la science, rendue claire, facile, mise à la portée de tous. Ce n'est pas non plus une œuvre de compilation ; l'auteur n'a pas borné ses études aux travaux déjà accomplis, il les a directement appliquées à son objet : c'est à la terre elle-même qu'il s'est adressé pour avoir la connaissance de la terre. Après de longues et patientes recherches dans les bibliothèques, il revenait toujours à la grande source, c'est-à-dire à la contemplation des phénomènes. De ses vues sur le monde physique, sur la distribution des terres, des mers, des fleuves, des montagnes, est née pour lui toute une série de vues philosophiques. Un critique a fait observer à ce sujet que, si les pierres et les eaux se sont si harmonieusement arrangées tandis que les hommes se sont si peu entendus et se sont fait tant de mal, c'est que la nature vit en pleine liberté, et que les hommes ont toujours été plus ou moins enchaînés et soumis à des autorités arbitraires et capricieuses. Mais on peut ajouter aussi que, grâce à son génie inventif, à sa nature perfectible, l'homme, domptant les obstacles qui l'entourent, peut devenir par degrés, à la fois meilleur, plus libre et plus heureux.

Le rôle de l'espèce humaine, la dernière venue sur cette terre, semble, en effet, consister à approprier celle-ci, par des moyens industriels, aux nécessités d'une nouvelle phase de son existence : « Un des grands travaux de la civilisation, dit M. Reclus, est d'approprier au séjour de l'homme et à la culture, ces étendues malsaines encore indivises entre la terre et les eaux. »

Cette amélioration aura pour résultat, outre le perfectionnement intellectuel de l'homme, la multiplication de son espèce favorisée par une plus grande facilité de vivre.

Rattachant la vie de la terre à celle du monde entier, M. E. Reclus nous montre une solidarité générale au sein même d'une perpétuelle activité se produisant en manifestations variables à l'infini, ce qui accuse une force unique éternelle : « Tout change, dit-il, tout est mobile dans l'univers, car le mouvement est la condition même de la vie. Jadis, les hommes, que l'isolement, la haine et la peur laissaient dans leur ignorance native, et remplissaient du sentiment de leur

propre faiblesse, ne voyaient autour d'eux que l'immuable et l'éternel... Mais depuis que la civilisation a rattaché les peuples aux peuples dans une même humanité, depuis que l'histoire a renoué les siècles aux siècles; que l'astronomie, la géologie, ont fait plonger le regard jusqu'à des milliards d'années en arrière, l'homme a cessé d'être isolé et pour ainsi dire d'être mortel; il est devenu la conscience de l'impérissable univers. Ne rapportant plus la vie des astres ni celle de la terre à sa propre existence, si rapide, si fugitive, mais la comparant à la durée de sa race entière et à celle de tous les êtres qui ont vécu avant lui, il a vu la voûte céleste se résoudre en un espace infini, et la terre se transformer en un petit globe tournoyant au milieu de la voie lactée... La nature, contenant la force, opère les changements les plus grandioses à l'insu des êtres qu'elle nourrit. Elle soulève les montagnes et dessèche les mers sans déranger le vol des moucheron : telle révolution qui nous semble avoir été produite comme par un coup de foudre, a mis peut-être des milliers de siècles à s'accomplir. »

L'auteur enseigne que la vie de la planète, comme toute autre vie, est une genèse continue, un tourbillon incessant d'atomes, tour à tour fixés et libres, qui s'élancent d'organisme en organisme : « Toutefois, dit-il, dans quelque phase de ces modifications infinies qu'on la contemple, la terre reste toujours belle par sa forme, et les phénomènes qui s'y succèdent s'accomplissent avec une merveilleuse harmonie. » Cependant, comme toutes les formes de la vie universelle, elle doit finir par se dissoudre, et ses molécules mêlées à la substance cosmique, contribueront à la formation d'autres globes. Il ajoute : « Notre planète aussi doit finir comme tous les autres corps de l'univers; elle naît et vit pour mourir à son tour. Déjà son mouvement annuel de rotation diminue de vitesse, et à moins qu'une force cosmique, agissant en sens inverse, ne vienne à compenser la perte de vitesse causée par le frottement des marées contre le fond et les rivages de l'Océan, l'impulsion de la planète diminuera de siècle en siècle... La terre finira par changer complètement d'allure et perdra son existence indépendante, soit pour s'unir avec d'autres corps planétaires, soit pour se diviser en

fragments, ou peut-être même pour tomber sur le soleil comme un simple aérolithe. »

On le voit, ce n'est pas uniquement en savant naturaliste que M. Élisée Reclus a entrepris la description des phénomènes de la vie du globe, c'est en observateur philosophe, voyant dans les pierres, les montagnes, les eaux, autre chose que des matériaux bruts, y voyant la manifestation de la vie universelle, dont la connaissance, dévolue à l'homme seul, lui permet un retour sur lui-même, exalte en lui les sentiments de dignité, d'indépendance, de moralité, particuliers à son être : « Ce n'est pas tout, ajoute-t-il, je puis le dire avec le sentiment du devoir accompli : pour garder la netteté de ma vue et la probité de ma pensée, j'ai parcouru le monde en homme libre, j'ai contemplé la nature d'un regard à la fois candide et fier, me souvenant que l'antique Freya était en même temps la déesse de la terre et celle de la liberté. »

LETRES A M. SAINTE-BEUVE, académicien et sénateur, au sujet de ses idées philosophiques, par Ramon de la Sagra, membre correspondant de l'Institut de France, etc. Broch. in-8, libr. Germer-Baillièrre.

M. Ramon de la Sagra est un catholique sincère et convaincu, et l'on comprend qu'il n'entrevoie le salut de l'humanité que dans le retour aux croyances traditionnelles, fortement battues en brèche par la science et la philosophie modernes.

Un illustre académicien, avec la loyale franchise d'un homme qui ne se contente pas d'observer, mais qui proclame hautement le résultat de ses observations, a eu le courage d'écrire ces mots : « Qu'on en gémissé ou non, la foi s'en est allée; la science, quoiqu'on en dise, la ruine. »

M. Ramon de la Sagra, avec beaucoup d'autres, se révolte à cette déclaration; il aurait voulu qu'avant de constater ce fait irrécusable, on eût trouvé un autre *point d'appui pour l'avenir*.

Un propriétaire qui, voyant sa maison se lézarder de toutes parts, dirait aux architectes : « J'attends pour la faire abattre qu'on m'ait bâti une autre demeure; jusque là je res-

terai, » il lui adviendrait ce qui advient à tous les ennemis obstinés du progrès, il serait écrasé sous les ruines de l'édifice vermoulu, et les matériaux seraient employés par d'autres, non pour le reconstruire tel qu'il était, mais pour en élever un nouveau dans des conditions meilleures d'habitation solide et confortable.

Avant de passer pour vrai, le christianisme a dû miner lentement le paganisme, et c'est après avoir abattu les anciens temples qu'il a pu édifier ses églises sur leurs ruines. Il en est ainsi de la science vis à vis des dogmes qu'elle trouve faux ; elle doit en signaler la fausseté sans être tenue d'en présenter d'autres à la place.

Aux aphorismes de la science moderne, déduits de l'observation des faits, M. Ramon de la Sagra oppose des aphorismes empruntés à la tradition.

Mais pour admettre la vérité de la tradition, il faut préalablement admettre l'infailibilité des témoignages sur lesquelles elle s'appuie. Or, cette infailibilité elle-même a besoin pour être admise, d'être soutenue par une démonstration infailible, cercle vicieux auquel échappe l'observation scientifique, qui ne vise pas à la vérité absolue.

Ce n'est pas, il est vrai, dans une courte brochure comme celle-ci, qu'on peut donner à une argumentation quelconque tout le développement nécessaire, et M. R. de la Sagra, homme de conscience et de foi, avoue ne présenter cette publication que comme une ouverture préliminaire, un simple aperçu de doctrines, une sorte de ballon d'essai. Nous attendrons en conséquence une œuvre plus complète.

LIVRES NOUVEAUX

Revue de linguistique et de philologie comparée, recueil trimestriel de documents pour servir à la science positive des langues, à l'ethnologie, à la mythologie et à l'histoire, publiée sous la direction de M. H. Chavée, t. I^{er}. Libr. Maisonneuve et C^{ie}.

Il Congresso della Pace, estratto dalla *Rivista contemporanea nazionale italiana*, fascicolo di ottobre 1867, per Mauro Macchi. Milan.

Conférence sur la paix et la guerre, faite par M. Frédéric Passy. Brochure in-32, libr. Guillaumin.

Du Rôle de la raison dans la médecine expérimentale, d'après M. Claude Bernard, par Paul Dupuy. Bordeaux, impr. Gou-nouillou.

Les Origines du Sermon de la montagne, par H. Rodrigues. 1 vol. in-8, libr. Michel Lévy.

Les Phénomènes de la physique, par Amédée Guillemin, au-teur du *Ciel*, ouvrage illustré de 450 figures de Bonnafoux. 1 fort vol. in-8, libr. Hachette et C^e

Des études anthropologiques, par Georges Pouchet. Brochure in-8, Versailles, impr. Cerf.

Études évangéliques, par Edmond de Pressensé, pasteur. In-18, libr. Meyrueis.

Rapport sur les progrès et la marche de la physiologie gé-nérale en France, par Claude Bernard, membre de l'Institut. In-8, libr. Hachette.

De la Providence dans ses rapports avec le mal moral, par Arthur Chambrelent. In-8, Bordeaux.

De quelques considérations religieuses et philosophiques, par T. Lamathière. Broch. in-8, impr. Dupont.

Le Sentiment de la nature chez les modernes, par Victor de Laprade, de l'Académie française. 1 vol. in-8, libr. Didier et C^e.

Rôle et influence de l'enseignement des sciences dans l'éduca-tion morale, par F. Masure, professeur agrégé des sciences. Orléans, impr. Puget.

L'Intelligence des animaux, par Ernest Menault, avec 58 gravures. 1 vol. in-18, libr. Hachette.

L'Exposition universelle, poème didactique en quinze chants, par Ant. Guyard-Bellin. 2 vol. in-12, libr. Garnier.

Les États-Unis d'Europe, feuille hebdomadaire publiée par la Ligue internationale de la paix et de la liberté, à Berne (Suisse), chez Riéder et Simmen.

Essai de logique objective, ou théorie de la connaissance de la vérité et de la certitude, par J. Tissot, professeur de philo-sophie, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. 1 vol. in-8, libr. Hachette.

Dieu dans l'histoire, par de Bunsen, traduit par A. Dietz, professeur à l'École de Saint-Cyr, et précédé d'une notice sur la vie et les œuvres de Bunsen, par Henri Martin. 1 vol. in-8, libr. Didier et C^e.

Raison et Préjugés, par Hypp. Renaud. In-8, libr. Noirot.

La Vie : phénomènes, conditions, etc., par le docteur Bar-thélemy. Libr. J.-B. Baillière.

Impressions d'une femme : pensées, sentiments et portraits, par M^{me} A.-M. Blanchecotte. In-18, libr. Didier et C^e.

Mélanges philosophiques, par E.-A. Carrière, chez l'auteur, rue de Buffon, 53.

MÉLANGES

DOCTRINE PHILOSOPHIQUE DE M. THIERS : Dans aucun des ouvrages de cet illustre publiciste on ne trouverait plus complètement et plus clairement formulées ses idées philosophiques et même ses tendances religieuses que dans le discours important qu'il a prononcé le 4 décembre dernier au Corps législatif. C'est une véritable profession de foi philosophique, que nous croyons devoir présenter ici textuellement :

Pour moi, tous les cultes sont égaux, non pas au point de vue théologal, Dieu m'en garde, je parle ici au point de vue du législateur, du véritable homme d'État. Tous les cultes, dis-je, sont égaux en droit; et voici ma politique et ma philosophie dans la question qui nous occupe; je respecte tous les cultes également; je ne reconnais à aucun un droit que les autres n'auraient pas. Je prétends qu'il ne faut faire pour aucun culte autre chose que ce qu'on fait pour l'autre, et c'est de cette égalité parfaite de tous les cultes que je vais déduire l'obligation positive de faire ce que nous faisons.....

Après la satisfaction des besoins matériels, vient la satisfaction des besoins moraux, et dans les besoins moraux il y a l'instruction, et non-seulement l'instruction scientifique, mais l'instruction morale. Qu'est-ce que l'instruction morale? Elle consiste à faire entrer dans l'esprit des hommes et, si l'on peut, dans leur cœur, la notion du bien et du mal; notion qui a pour but de les porter vers le bien, de les éloigner du mal. Mais ces idées morales, messieurs, il faut cependant leur donner autorité, les placer sous une sanction puissante et élevée. Je sais bien qu'en alléguant l'utilité sociale, on donne déjà pour le bien contre le mal une bonne raison. Mais enfin les hommes en ont cherché une plus élevée, et on a donné aux notions de morale l'appui des idées religieuses. Et ceci, c'est la pratique de tous les peuples, c'est la pratique de tous les gouvernements sensés et honnêtes. Et pourquoi?

Je ne viens pas soulever une question philosophique qui est aujourd'hui beaucoup discutée, et en vertu de laquelle on prétend rendre la morale indépendante de toutes les religions. Certainement, je serais de l'avis de ceux qui soutiennent la morale indépendante si on veut dire qu'il ne faut pas faire dépendre les idées morales de tel culte plutôt que de tel autre. Je n'admettrais

pas qu'on prétendit que la morale est moins efficacement prêchée au nom de l'israélite, du protestant ou du catholique ; pour moi, elle ne doit pas dépendre de tel ou tel culte, mais elle reçoit de la religion en général un appui incontestable et puissant, et voilà comment ont raisonné à cet égard les esprits vraiment éclairés dans tous les temps.

Ces esprits ont entendu que si on plaçait les hommes en présence d'une intelligence suprême auteur de l'ordre dans l'univers, le voulant, le maintenant ; s'ils se croient en présence d'elle, s'ils croient qu'en faisant le bien ils s'associent à ses desseins, il y a alors pour celui qui fait le bien, non-seulement une satisfaction, il y a de plus la certitude de se conformer aux desseins de celui qui gouverne toutes choses.

C'est là au fond l'idée philosophique et morale qui a fait que chez tous les peuples on a cherché à donner aux idées morales l'appui des idées religieuses.

Cela étant, le devoir des gouvernements, c'est non-seulement de respecter tous les cultes ; je vais plus loin, c'est de les favoriser tous. Par respect, je n'entends pas le respect de l'indifférence ou du dédain, j'entends le respect fondé sur cette conviction qu'en appuyant ou en maintenant tous les cultes, on donne à l'instruction morale le plus grand appui qu'on lui puisse donner.

..... Sur quoi se fonde en effet le grand principe de la tolérance en matière religieuse ? Il est fondé sur ce qui suit. Dieu a fait l'homme divers, c'est-à-dire porté à considérer toutes choses sous les aspects les plus différents et même les plus contraires. Un de ses semblables a-t-il considéré un objet quelconque sous un aspect ? Il est porté, comme par une sorte d'esprit de contradiction, à l'envisager sous un aspect opposé. Et en lui donnant la diversité, Dieu lui a donné la vérité. Comment, en effet, ont été découvertes les grandes vérités sur lesquelles vit l'humanité aujourd'hui, les grandes vérités des sciences, de la philosophie, de la morale ? Par ce penchant à la contradiction propre à l'esprit humain.

Quand un homme a envisagé une question sous un point de vue, l'autre l'envisage sous un point de vue nouveau, et puis un autre sous un point de vue plus nouveau encore, et les grands génies de toutes les nations viennent ainsi, en quelque sorte, prendre successivement position autour des grandes questions, jusqu'à ce qu'ils se soient placés, par rapport à elles, à tous les points de vue ; et puis, quand ils les ont ainsi envisagées sous tous les aspects, la vérité leur apparaît tout à coup ; un cri alors s'élève dans l'humanité et, de toutes parts, on s'écrie : Voilà,

voilà la vérité ! Cette vérité a été découverte parce que l'homme est divers, je le répète, et qu'il a envisagé toutes les questions sous tous leurs aspects. Dieu, en lui donnant la diversité, lui a donné la vérité ; c'est ce qu'a exprimé ce mot de l'Écriture, si admirable dans sa simplicité : *Tradidit mundum disputationibus eorum.*

Messieurs, Dieu, qui a livré le monde aux disputes de l'homme, a fait plus : il s'est livré lui-même aux disputes de sa créature ; il lui a permis de raisonner des façons les plus différentes sur lui-même ; il lui a permis, non-seulement de le représenter sous les formes les plus absurdes, les plus odieuses ; il lui a permis de nier son créateur, il lui a permis de le méconnaître. Et pour toute réponse, savez-vous ce qu'il a fait ? il lui a livré la prodigalité de ses œuvres ; il a livré à ses regards ces mondes innombrables, tous reliés les uns aux autres par des lois infaillibles, profondes, sublimes, et il a dit à l'homme : Regarde, pense, conclus ! Et le genre humain n'est pas devenu athée !

Eh bien, lorsque Dieu a permis à l'homme de raisonner en tous sens sur lui-même, il s'élèverait dans l'humanité une autorité assez arrogante pour dire aux hommes : Sur les questions religieuses, vous penserez de telle façon plutôt que de telle autre ?

C'est-là, messieurs, le plus étrange outrage qu'on puisse faire à l'âme humaine ! Voilà les vrais principes de la tolérance, et il n'y en a pas d'autres. Pour ma part, ce sont là les principes de toute ma conduite et de toute ma croyance.

Je n'admets pas plus qu'une secte poursuive un culte que je n'admets qu'un gouvernement en protège un aux dépens d'un autre ; et quand je vois qu'on s'acharne contre un culte, qu'on le prend en haine, quant à moi je m'arrête, je n'appelle pas cela de la philosophie ; je dis que c'est un esprit de secte, aveugle, étroit, mesquin, indigne de la véritable philosophie. Ce sont là tout simplement des colères d'autrefois contre un culte qui, dans le temps, a été, je le reconnais, oppressif, notamment lorsqu'on révoquait l'édit de Nantes, lorsqu'on rouait Calas et La Barre.... Oh ! alors je comprends les colères de Voltaire ; mais quand, aujourd'hui, tous les cultes ont été ramenés à une égalité complète, je dirai plus, à une innocuité complète, qu'il n'y en a pas un qui puisse nuire à un autre, s'acharner contre un culte, le tourmenter, mettre la main sur son organisation, c'est violer les consciences et porter aux principes de 89 l'atteinte la plus sérieuse.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES. — Nous ne saurions trop féliciter M. le Ministre de l'instruction publique au sujet de la grande mesure qu'il vient de prendre en faisant ouvrir dans toute la France des cours spéciaux pour l'enseignement secondaire des jeunes filles. Ces cours aideront efficacement l'œuvre si généreusement et si vaillamment commencée par M^{me} Pape-Carpentier, Lemonnier, Marchef-Girard et quelques autres ; il en sortira bientôt comme une nouvelle génération de femmes qui, douées à la fois de plus d'intelligence et de moralité, contribueront doublement aux progrès de la civilisation moderne. Les résultats moraux en ont été fort bien entrevus par M. de Tastes, professeur de science naturelle à Tours, qui, lors de l'inauguration de ce nouvel enseignement dans cette ville, a prononcé un bon discours dont nous détachons ce passage :

Dérouler devant vous les grandes pages de notre histoire nationale, vous initier au culte du beau, du bien et du vrai, par l'étude des chefs-d'œuvre littéraires ; vous donner sur le monde physique des notions claires, simples et précises, qui, tout en vous permettant de ne pas rester tout à fait étrangères au mouvement scientifique qui agite la société moderne, vous permettent aussi de mieux comprendre les splendeurs et les grâces de la Création et la puissance infinie du Créateur, tel est le but de ces entretiens familiers, permettez-moi d'ajouter « paternels, » où ne saurait trouver place rien de ce qui peut blesser votre délicatesse et alarmer vos consciences. Ces études, en développant vos jeunes intelligences, ne feront, soyez-en bien sûres, qu'ajouter à ces sentiments de modestie qui sont un des gracieux attributs de votre sexe et de votre âge ; car, plus vous serez instruites, et plus vous comprendrez l'étendue de ce que vous ignorerez encore ; plus nous nous élevons, plus notre horizon s'élargit, et plus nous avons le sentiment de notre petitesse.

Mais j'aime à voir dans l'avenir cet enseignement porter des fruits plus précieux encore. S'il contribue à fortifier en vous le goût des choses de l'esprit, vous n'accorderez plus aux frivolités du monde que juste le degré d'attention qu'elles méritent ; vous aimerez les entretiens des gens éclairés, non pour faire un vain étalage de science, mais pour faire votre profit des bonnes choses qu'ils vous diront. Il y a plus encore. Le doux prosélytisme du savoir, qui naît spontanément dans les natures cultivées, vous

rendra un jour agréable et facile une tâche que toutes les mères ambitionnent.

Si, en effet, dans le gouvernement de la famille, le père joue le rôle de ministre des affaires étrangères et de président du conseil, la mère est, sans contredit, le ministre de l'intérieur, et l'éducation de la petite société qu'elle dirige est de plein droit dans ses attributions. La mère est le premier, le plus éloquent, le plus écouté de tous les instituteurs, celui dont les leçons laissent les impressions les plus profondes et les plus ineffaçables. — Heureuse la mère à qui son propre savoir et les exigences de sa position sociale permettent d'entreprendre l'éducation de ses enfants! Heureux les enfants qui recueillent les bienfaits de cet enseignement par excellence!

* *

PHILOSOPHIE DE LA PHYSIOLOGIE. — Voici les conclusions du savant article de M. Claude Bernard, sur le problème de la physiologie, inséré dans *la Revue des Deux Mondes* :

La physiologie ne saurait borner son rôle à expliquer les fonctions les plus grossières du corps humain; elle doit éclairer aussi les mécanismes de la psychologie, elle est appelée par conséquent à réagir directement sur les opinions philosophiques. Peut-être se rencontrera-t-il des esprits qui, poursuivant à l'aide de la logique les conséquences extrêmes de ce que nous avons dit sur la possibilité de régler tous les phénomènes de la vie, seront portés à voir dans cette prétention physiologique une contradiction avec la philosophie, et même une négation de la liberté. De semblables oppositions ne me paraissent pas à craindre, car le silence ne saurait détruire les faits évidents d'eux-mêmes; seulement, elle peut arriver à les comprendre autrement. Je me bornerai à dire, par exemple, que le déterminisme absolu, que le physiologiste reconnaît et démontre dans les phénomènes de la vie, est lui-même une condition nécessaire de la liberté. Le savant ne concevrait pas, en effet, qu'un phénomène, quel qu'il soit, puisse être librement manifesté dès qu'il n'est régi par aucune loi et qu'il est indéterminé par nature. Je pense, d'ailleurs, qu'il n'y a pas pour le moment à se préoccuper de semblables questions. Nous n'avons qu'à continuer nos investigations et à attendre patiemment les solutions de la science. Elle ne peut nous conduire qu'à la vérité, et tenons pour certain que la vérité scientifique sera toujours plus belle que les créations de notre imagination et que les illusions de notre ignorance.

*
* *

STATUTS DE LA LIGUE D'ENSEIGNEMENT : — M. Jean Macé, l'actif promoteur de la Ligue de l'enseignement, soumet le projet de statuts suivant à l'examen individuel des adhérents et invite les groupes déjà formés ou en voie de formation à le mettre en discussion :

Art. 1^{er}. La Ligue de l'enseignement a pour but de provoquer par toute la France l'initiative individuelle au profit du développement de l'instruction publique.

Art. 2. Son œuvre consiste :

1^o A fonder des bibliothèques et des cours publics pour les adultes, des écoles pour les enfants, là où le besoin s'en fera sentir;

2^o A soutenir et faire prospérer davantage les institutions de ce genre qui existent déjà.

Art. 3. Il demeure entendu que, soit dans la composition des bibliothèques, soit dans l'enseignement des cours, soit dans le programme des écoles, fondés ou soutenus par la Ligue, on s'abstiendra de tout ce qui pourrait avoir une couleur de polémique, politique ou religieuse.

Art. 4. Les membres de la Ligue resteront toujours juges du chiffre, de la durée et de l'emploi de la cotisation souscrite par eux.

Art. 5. Ils se grouperont, comme ils l'entendront, en sociétés indépendantes, réglant elles-mêmes leur mode d'administration, la nature et l'étendue de leur action.

Art. 6. La Ligue aura une agence, nommée et rétribuée par elle, chargée :

1^o De propager l'œuvre;

2^o De publier le bulletin de la Ligue;

3^o De convoquer l'assemblée générale qui aura lieu tous les ans.

Art. 7. L'agence rendra compte de sa gestion à une commission de contrôle, et publiera dans chaque bulletin l'état détaillé de ses recettes et de ses dépenses.

Art. 8. Nulle modification aux présents statuts ne pourra être

votée en assemblée générale sans avoir été au préalable communiquée à l'agence centrale, et portée par elle à la connaissance de toutes les sociétés dont la Ligue se composera.

*
**

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES : *Revue des Deux Mondes* : Les problèmes de la physiologie générale, par Claude Bernard.

Les Etats-Unis d'Europe, feuille hebdomadaire publiée par la Ligue internationale.

La Pensée nouvelle : Le Religiosisme, par A. Coudereau. — L'Antiquité de l'homme, par Lacour. — Ethnologie, par H. Vattemare.

Journal de médecine mentale : De l'habitude au point de vue des mœurs, par Delasiauve. — Enseignement supérieur des femmes.

L'Union magnétique : Des facultés magnétiques de l'homme, par G.-F. Bacot. — Les lucides d'autrefois, par A.-S. Morin.

La Morale indépendante : De la morale chez les philosophes du seizième siècle : Rabelais, par Émile Richard. — La morale, son passé, son présent et son avenir, par A. Louvet.

Le Monde maçonnique : Premiers rudiments de la morale, par Grav. de Saulx.

La Solidarité : Bulletin du mouvement philosophique et religieux. — La vertu de Jean Valjean et le dieu de la raison consciente, par Ch. Fauvety. — Rien ne naît, rien ne meurt, par Boucher de Perthes.

La Philosophie positive : La notion philosophique de l'espèce, par André Sanson. — L'histoire de la civilisation en Angleterre de Buckle, par E. Littré. — De l'atomicité, par A. Naquet. — De l'éducation des femmes, par Louis André.

Revue des Deux Mondes : Platon et son œuvre, à propos d'un ouvrage anglais, par Ch. de Rémusat. — Lessing, par V. Cherbuliez.

L'Artiste, revue du dix-neuvième siècle : Le beau dans l'antiquité, par E. Meignen.

ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Février 1868

ENSEIGNEMENT

LA MORALE INDÉPENDANTE ET LA MÉTAPHYSIQUE

(Cours de M. E. Caro à la Sorbonne)

Dans une de ses dernières leçons, l'honorable professeur a examiné la question de savoir si la doctrine de la morale indépendante pouvait se séparer de la métaphysique comme de la théologie et des religions positives; et il s'est attaché à démontrer qu'elle faisait de la métaphysique à son insu.

Il y a trois éléments essentiels de la morale indépendante : 1° un fait principe, c'est-à-dire la personnalité et la liberté; 2° ce fait généralisé, c'est-à-dire le respect de la liberté dans autrui, base de la loi morale; 3° la fin inséparable de l'idée morale qui, pour les moralistes indépendants, doit s'accomplir dans les limites de la personnalité actuelle, dans les bornes de la vie terrestre. Or, ces trois notions supposent certains problèmes métaphysiques. La morale indépendante contient donc une métaphysique, et le professeur va établir ce qu'il y a d'essentiellement métaphysique dans la conception de la personne humaine.

Toutes les fois que les positivistes ou les moralistes indépendants s'écrient : « Affranchissons-nous de la métaphysique; laissons-là les hypothèses invérifiables, tout ce qui est matière à discussion, et passons outre; l'humanité a besoin de morale, faisons-lui de la morale, » presque toujours ces paroles rencontrent d'abord une certaine sympathie dans les esprits. La métaphysique est un épouvantail; on la regarde comme une idolâtrie de la raison pour faire suite à l'idolâtrie des religions.

M. Caro fait une distinction capitale entre les systèmes de métaphysique et la métaphysique elle-même. La morale, selon lui, a le droit de se constituer en dehors de tout système de métaphysique, mais non pas en dehors de la métaphysique elle-même qui lui est antérieure, car elle est éternelle. Il serait étrange qu'avant de s'occuper de la morale il fallût résoudre d'une manière définitive les questions de substance, d'origine, de fin, d'essence, etc., définir les relations du corps et de l'âme, se déclarer ou pour l'organicisme, ou pour l'animisme, ou pour le vitalisme, ce serait à désespérer de la moralité humaine. On peut donc constituer la morale en dehors des systèmes particuliers, mais il y a une certaine métaphysique complètement distincte des systèmes, et sur laquelle, à son insu, la morale indépendante s'appuie dans tout ce qu'elle affirme de vrai, de juste, de noble, de généreux. Quelle est cette métaphysique? C'est l'affirmation que porte spontanément l'humanité sur certains grands problèmes, par exemple une tendance à distinguer l'ordre moral de l'ordre naturel, le principe qui s'affirme par la pensée et la liberté, du principe qui s'affirme par la digestion; la raison qui proclame et édicte des lois, de l'expérience qui généralise les faits. C'est encore une certaine tendance à concevoir la notion de la destinée des êtres comme inséparable d'une certaine conception de Dieu ou de quelque cause que ce soit, intelligente et morale, de l'univers. C'est une métaphysique instinctive, innée de l'humanité; mais quelle est la loi de cet instinct? pourquoi est-elle éternelle et comme incrustée dans la moelle de l'humanité?

On dit : « Il n'y a qu'une vie humaine; il n'y a véritablement qu'un univers étendu à l'infini; mais en dehors de cet univers qui n'est qu'une dilatation de la matière et de la force, il n'y a qu'un infini, vide de Dieu. » Et l'école critique prend à tâche de l'établir de toutes les manières et par tous les procédés de démonstration possibles. Mais la métaphysique revient à chaque instant par toutes les issues qu'on veut lui fermer; et à côté de cette assertion que la science ne peut que constater des phénomènes ou des liaisons de phénomènes, on trouve des dogmes pareils à celui-ci : l'atome est absolu, la matière est éternelle.

L'humanité porte donc avec elle une métaphysique, un instinct pour résoudre les grands problèmes, et cet instinct on ne peut l'arracher de l'humanité, il est né et il mourra avec elle. C'est à cette métaphysique instinctive, inconsciente, que la morale indépendante fait perpétuellement appel, surtout lorsqu'elle associe ces trois notions : l'idée de la personne humaine, fait primitif, irréductible, absolu; le fait de la liberté qui est la condition de la personne même; et le fait de la conscience qui est le retour de la vie humaine sur elle-même, ce par quoi nous pensons que nous pensons, nous sentons que nous sentons, nous voulons nos volontés; c'est la vie humaine se saisissant elle-même, s'arrachant à la multiplicité, à la diversité, et, pour ainsi dire, à la fugacité de la sensation purement animale et fatale. Voilà pourquoi nous sommes une personne humaine, et cela existe parce que nous sommes libres. A quelle condition sommes-nous libres? La première condition pour que l'homme soit libre, c'est qu'il y ait une opposition radicale et tranchée entre l'ordre naturel qui dépend de lois inflexibles, et l'ordre moral qui dépend du corps libre. Or, ceux qui font cette opposition de l'ordre naturel et de l'ordre moral sont les seuls qui aient le droit d'abord d'admettre la liberté, puis la personnalité qui n'est que le produit naturel de la liberté. Oui, la liberté existe, mais c'est à la condition que l'ordre moral qui crée la liberté soit distinct de l'ordre naturel.

Qu'est-ce que l'ordre naturel? C'est simplement la série de faits liés par la trame des nécessités physiques. Qu'est-ce que l'ordre moral? C'est l'acte libre qui vient couper la chaîne d'airain des nécessités physiques.

« Quand vous dites cela, ajoute le professeur, je vous approuve : vous êtes avec moi, ou plutôt je suis complètement avec vous; mais à quelles conditions? Est-ce moi qui fais déviation à mon principe, ou est-ce vous qui trahissez votre drapeau, qui manquez à votre principe? Votre principe est celui-ci : Nous ne nous occupons pas de métaphysique, nous y sommes complètement indifférents; nous sommes absolument neutres vis-à-vis du matérialisme et du spiritualisme, nous ne nous occupons que de la morale. » Eh bien! vous vous trompez. Voulez-vous que je vous emprunte vos excel-

lentes analyses de la liberté et de la personnalité humaine, et que je leur oppose les théories de la volonté et de la liberté selon l'école matérialiste? Vous verrez alors si vous êtes avec l'école matérialiste ou avec l'école spiritualiste. Or, si je vous démontre que vous êtes spiritualistes, je n'aurai perdu ni ma peine ni mon temps. »

Les matérialistes disent qu'il n'y a pas de distinction entre l'ordre naturel et l'ordre moral, qu'il y a unité absolue de la nature, c'est-à-dire qu'il n'y a pas deux ordres différents de substance : il y a des ordres de manifestations de la même substance, reliés entre eux par des forces et des lois communes ; c'est-à-dire qu'il y a des classifications à faire entre les différentes manifestations de la substance unique, que nous analysons avec nos sens bornés ; mais tout cela ne dérange et n'altère en rien le principe fondamental de l'unité de la nature. En conséquence, l'âme, ensemble de forces mentales, trouve sa condition déterminante dans certaines conditions de la vie, et la vie, à son tour, trouve sa raison d'être, sa condition déterminante dans un ordre antérieur qui s'appelle le mouvement, fait primitif, élémentaire. Le mouvement n'est pas autre chose, en définitive, que la force éternellement inhérente à la matière toujours morte. Le mouvement, dans certaines combinaisons, produit la vie, et dans certaines autres produit la pensée : et voilà le cercle entier de la nature parcouru. Dès lors, qu'est-ce que la pensée? La pensée n'est pas autre chose qu'un mouvement de la matière dans certaines combinaisons. Qu'est-ce que la volonté? Ce n'est pas autre chose qu'un phénomène naturel comme les autres, c'est-à-dire un mouvement matériel, ou une suite et une dépendance des autres mouvements matériels.

La pensée étant le fait d'un mouvement lié à d'autres mouvements, la responsabilité morale est une fiction. Il faut bien l'accepter dans une certaine mesure, pour protéger la société ; mais alors la société ne châtie pas une volonté coupable, elle supprime un obstacle qui la gêne : de là l'explication du bien et du mal, dont la notion ne serait pas une loi absolue déposée dans les veines de l'humanité, mais tout simplement une certaine correspondance vers une certaine harmonie, d'accord avec les besoins actuels de l'espèce, selon les degrés de

la civilisation. Or, les besoins de l'espèce et de la civilisation changent et varient, et, selon ces variations, les notions du bien et du mal varient et se modifient sans fin.

« Eh bien ! devant une pareille théorie, dit M. Caro, je m'adresse aux sectateurs de la morale indépendante, et je leur dis : Que parlez-vous de cette prétendue indifférence en matière de doctrine métaphysique ? Votre premier dogme affirme l'ordre moral, distinct de l'ordre surnaturel. Mais, par là même, vous déclarez absolument tout le contraire de ce que déclare le matérialisme ; votre premier dogme est un renversement absolu de la première affirmation des matérialistes. Vous proclamez que dans l'histoire du monde il n'y a pas simplement que des faits physiques, qu'il y a une histoire de la morale complètement distincte de la physique ; qu'au milieu des lois fatales dans lesquelles l'homme est comme enfermé en apparence, il a ce singulier privilège de pouvoir insérer un acte libre dans cette trame de nécessités où il s'agit ; j'ai le droit de vous dire que vous faites de la métaphysique ; car vous prenez parti dès votre premier mot contre le principal dogme du matérialisme ; vous rompez avec l'unité et l'identité de la nature. Vous distinguez l'ordre naturel de l'ordre moral, vous êtes des spiritualistes.

« C'est qu'en effet non pas tel ou tel système métaphysique, mais la métaphysique telle que je la définissais, ne nous suit pas, elle fait partie de nous-mêmes : elle est donc dans nos instincts ; elle ne s'appelle pas seulement système, elle est plus que système ; elle n'est pas seulement philosophie, elle est aussi la vie pratique ; elle n'est pas seulement la raison, elle s'appelle aussi la liberté. Car, je le répète pour tous ceux qui savent ce que le mot de métaphysique veut dire, le premier acte libre que vous saluez, comme je le salue moi-même, le premier acte libre que nous pensons et que nous créons est une première affirmation de la métaphysique, et ceux qui, au-dessus de l'empire de la force physique, au-dessus de la hiérarchie inflexible des nécessités naturelles, reconnaissent cet ordre moral, l'univers des âmes, le monde des forces libres opposé au monde des nécessités physiques, quoi qu'ils fassent et quoi qu'ils disent, ce sont des spiritualistes, et ils sont avec nous ! »

L'HOMME PRIMITIF

(Conférence de M. Félix Hément.)

Voici un extrait de la savante conférence faite récemment par M. Félix Hément, à Saint-Denis, à Montrouge et à Passy :

« Si l'on observe que de tous les êtres, l'homme est le moins armé pour sa défense, qu'il n'a ni la force de l'éléphant, ni l'agilité du cerf, ni la souplesse du tigre, ni l'adresse du singe; qu'il ne possède ni les cornes du taureau, ni les défenses du sanglier, ni les dents du lion, ni les serres de l'aigle; qu'il n'a en partage aucune des qualités instinctives de l'animal, car tous ses avantages lui viennent de son intelligence, et qu'en conséquence il les lui faut acquérir, on comprendra qu'il n'eût pu à l'origine des choses résister aux animaux et aux éléments, et que, dans sa lutte avec la nature entière, il eût été détruit.

« Donc l'homme a dû naître sous un ciel élément, sur un sol fertile, loin des animaux féroces, et se trouver ainsi tout abrité contre le froid, la faim et la destruction; en un mot, il a dû habiter le lieu que la légende désigne sous le nom de Paradis terrestre.

« Non loin de l'Euphrate et du Tigre, sur les plateaux de la Perse, les premières familles humaines vécurent de longues années dans une douce quiétude. Des fruits sauvages suffisaient à leur nourriture, car ils ne travaillaient point. La chaleur de ces régions les dispensait de vêtements. Leurs plaisirs et leurs goûts étaient simples, leurs besoins bornés. Mais le nombre des hommes augmentant, et les ressources devenant précaires, ils occupèrent une plus grande étendue de pays. Cela dura un temps. Autour du noyau primitif, sur une vaste surface plus ou moins circulaire, les hommes se répandirent. Ce fut un premier centre de développement; ce fut le tronc de l'humanité, car elle devait se développer comme un arbre, et, après le tronc, fournir des branches, et celles-ci des rameaux. Après une certaine extension, sur divers points extérieurs de ce premier centre, des familles devinrent des bourgeons, des seconds centres de création, origines des branches principales de l'arbre. Chaque nouveau centre fut un germe tantôt favorisé, tantôt gêné dans son

développement par les circonstances locales. Une vaste plaine, un pays fertile, un climat tempéré, de nombreux cours d'eau peu abondants, permettaient une extension facile. Au contraire, des régions montagneuses, des fleuves considérables, un sol aride, un climat rigoureux, étaient autant d'obstacles qui arrêtaient, mais pour un temps seulement, le développement des populations dans une direction déterminée. Il serait même assez naturel de supposer qu'une fois l'obstacle franchi, le flot des peuples se répandait plus rapidement et plus violemment sur les nouvelles terres envahies, comme un torrent qui, longtemps arrêté dans son cours, ayant accumulé ses eaux, romp ses digues et submerge le pays.

« Les choses se passèrent ainsi, puis autour des seconds centres de création les troisièmes se formèrent de plus en plus nombreux et de plus en plus éloignés du tronc. Comme une même sève court dans l'arbre tout entier, une même source de vie circulait dans l'arbre humain. Mais, bien que le même sang coulât dans l'humanité, l'influence des milieux se faisait sentir. Ici le soleil, là le froid, en cet autre lieu, l'humidité, puis la nature du sol, le voisinage de la mer, le mode de nourriture, etc. L'espèce humaine devint alors aussi variée que la nature elle-même, variée dans la forme, variée au fond. Il y eut des hommes de tailles, de force, d'agilité, de couleurs, de traits divers, des hommes d'un caractère doux ou féroce, timide ou fier, calme ou vif. Ces signes furent d'abord peu marqués, par la suite ils s'accusèrent de plus en plus, à mesure que les influences extérieures agirent pendant plus de temps. L'action du milieu était alors d'autant plus violente, que l'homme moins protégé y pouvait moins échapper. L'homme fut alors, sinon écrasé, au moins dompté par le milieu. Telle est l'origine des races diverses qui peuplent le monde.

« L'espèce humaine, en se répandant sur le globe, gagna d'un côté, à travers l'Arabie et l'Inde, la Chine et l'Amérique, pendant que d'un autre côté elle s'avancait en Afrique et en Europe. Les branches et les rameaux couvrirent la terre comme un réseau, et s'entre-mêlèrent. Des cataclysmes terrestres purent isoler pour un temps certains groupes et donner lieu à d'apparentes anomalies; mais, en général, il y eut

un fond commun chez toutes les nations, une manière d'agir analogue, des procédés semblables, qui ne différaient qu'autant que différaient les conditions et les circonstances.

« C'est alors que s'écoula cette longue période dite de l'*âge de pierre*, qui commence à l'origine des choses, et dont il nous reste les rares débris que nous avons passés en revue. Longtemps l'homme vécut n'ayant d'autre instrument que ses mains, qui suffisaient et au delà. Puis il trouva, sans le chercher, sur son chemin, le caillou, sa première arme et son premier outil. Il en frappa les animaux et se nourrit alors de leur chair crue. Il était plus rusé, et les animaux moins défiants l'approchaient. Le chien et les espèces qui devaient être domestiques vinrent ensuite. Sans doute, il prit les petits, et eut ainsi la mère. On a d'ailleurs, par des exemples pris chez les sauvages, la preuve de l'habileté avec laquelle les hommes primitifs s'emparent des buffles et même des chevaux. Un arbre, une légère élévation de terre, lui sert de cachette; il épie l'animal pendant de longues heures, sans impatience, et s'élançe sur lui, lorsqu'il en est peu éloigné. Un premier animal pris rend la chasse plus facile. Les Weddahs, dans l'île de Ceylan, ont des buffles pour la chasse. « Ces animaux sont si bien dressés, qu'ils se laissent conduire » avec une corde passée autour de leur corne. C'est la nuit « qu'on les emploie. Le buffle broute, l'homme se tient tapi « derrière, et ainsi, sans être vu, sans éveiller de soupçon, « il se jette sur sa proie. »

« En maniant les pierres, l'homme apprit à connaître leurs qualités. Il sut qu'il y en avait de plus ou moins dures, et qui étaient plus ou moins propres à son but. Le silex fut pour lui une trouvaille; cette pierre est aux autres ce que l'acier est aux métaux. Il connut bientôt le mode de cassure, qui se prête merveilleusement, comme chacun sait, à former des bords durs et tranchants; à défaut de métal, on ne peut guère trouver mieux. D'abord, chacun fabriqua ses propres outils, puis il y eut des manufactures, et c'est alors que la taille et le polissage furent amenés à leur perfection. De cette époque datent toutes les variétés d'armes, d'outils et d'instruments, frondes, flèches pour la chasse, haches à la main ou emmanchées, racloirs pour la préparation des peaux, couteaux pour

dépecer les animaux, grattoirs, aiguilles, etc. L'usage des vêtements, des bijoux, des ustensiles, la conquête des espèces domestiques, les commencements de l'agriculture, la naissance de l'art, les rudiments du langage, sont venus à la suite. Ce fut l'époque brillante de la civilisation du premier âge de l'humanité.

« L'espèce humaine avait successivement envahi toute la surface du globe : la plaine et la montagne, les îles et les continents. De proche en proche, les hommes s'étaient répandus jusqu'aux limites les plus reculées de la terre habitable, les uns pressés par le besoin, les autres poursuivis par leurs semblables.

« De longs siècles s'écoulèrent... La terre, qui ne présente pas partout les mêmes paysages, n'offre pas non plus dans son sein les mêmes minéraux. Les métaux ne se trouvent pas sur tous les points du globe; les gisements ne sont pas également abondants, ni le minerai d'une exploitation également facile. Dans les contrées favorisées où le ciel était clément, le sol riche et fertile, les minéraux abondants et variés, l'homme put lutter avec succès contre les obstacles naturels. Il se créa de nouveaux besoins et en même temps de nouvelles ressources. La civilisation continua donc son développement : elle prit seulement des caractères différents selon le pays, et se manifesta successivement dans l'Inde, la Chine, l'Égypte, la Grèce, l'Italie, etc.

« En même temps, les rapports de peuple à peuple devenaient plus fréquents, car les moyens de communication étaient de plus en plus et nombreux et commodes. Un jour, les membres de la famille humaine, longtemps isolés, se sont enfin retrouvés face à face, les uns améliorés, les autres dégénérés. Les premiers parcourant la terre en maîtres, armés contre la faim, le froid, les intempéries, envahissant tous les points du globe, les autres immobilisés dans les cantonnements, achetant une existence précaire au prix d'une lutte incessante contre les animaux et les éléments.

« Aujourd'hui les conditions de la vie ne sont plus les mêmes qu'à l'origine des choses. L'homme a conquis son indépendance. Il emporte, pour ainsi dire, avec lui sa civilisation, et, dès lors, ne ressent du milieu qu'une influence

d'autant plus légère qu'il se déplace plus fréquemment. Les générations ne restent plus fixées sur le sol où elles ont pris naissance, elles ne s'élancent pas non plus en formidables invasions. Les mélanges des nations ont lieu maintenant d'une manière permanente, non par masse, mais en détail. C'est par les individus que se fait l'union des peuples : elle est donc plus intime et plus douce. Comparée à la violente fusion opérée par les irruptions, on peut dire que c'est l'action bienfaisante de la pluie, qui, par ses milliers de gouttes, porte la vie aux végétaux dans tous les points du sol substitués aux inondations désastreuses.

« L'homme échappe donc au milieu, d'abord parce qu'il lutte maintenant avec avantage, ensuite parce qu'il tend à devenir cosmopolite, enfin parce que les alliances qu'il forme sont plus variées.

« On peut donc prévoir la disparition des races inférieures et l'apparition d'une race offrant des qualités intermédiaires, une sorte d'alliage humain. Les caractères distinctifs n'auront pas été détruits; ils seront seulement atténués.

« Alors les espèces ennemies de l'homme auront disparu et les espèces domestiques se seront considérablement multipliées. Les forces de la nature, mieux connues, seront pliées aux fins de l'homme et la conquête du globe assurée. De son intelligence seule il aura tiré toute cette puissance. Son corps était nu et sans protection, c'est son intelligence qui l'a vêtu. Il ne pouvait lutter contre les animaux féroces, c'est son intelligence qui lui a fourni des armes pour les vaincre, en même temps qu'elle lui apprenait à conquérir les animaux utiles; c'est à son intelligence qu'il doit les abris sains et agréables où il repose, aussi bien que les moyens rapides de locomotion; c'est encore à elle qu'il doit la connaissance des arts, des sciences et des lettres, et les plaisirs élevés qu'on en retire.

« Enfin, se repliant sur elle-même, cette même intelligence s'est étudiée, et cherchant son origine et sa fin, elle s'est heurtée à d'impénétrables mystères. A cette lutte sans issue elle a cependant gagné plus de force. N'est-ce pas le lieu de terminer en disant avec Pascal : « Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir. »

BIBLIOGRAPHIE

LA RELIGION ET LA POLITIQUE DE LA SOCIÉTÉ MODERNE, précédées de deux lettres de Jean Reynaud, par Frédéric Herrenschnneider. 1 fort vol. in-18, librairie Dentu.

C'est une véritable encyclopédie philosophique ; l'auteur y traite successivement de toutes les questions morales, religieuses, ontologiques, physiologiques, sociales, etc., qui préoccupent si justement les esprits sérieux à notre époque, et quoi qu'il en ramène la solution à un système particulier, néanmoins les développements qu'il leur donne font de son livre un excellent résumé de la science moderne.

C'est la première œuvre philosophique publiée par lui, cependant il n'en est pas à ses débuts, comme l'attestent deux lettres de Jean Reynaud. Après des études longues et laborieuses, il n'a retardé l'apparition de ce livre que par de scrupuleuses hésitations. « En effet, dit-il, comment oser aborder publiquement les problèmes primordiaux, élucidés pendant six mille ans par les esprits les plus illustres de l'humanité, lorsqu'on est ignoré et que l'on n'a pas encore donné la moindre preuve de son savoir ni de son talent ? » Mais cela n'empêche pas qu'il se montre injuste envers nos plus hautes sommités scientifiques, en leur attribuant cette opinion qu'il n'y a plus de nouvelles découvertes à faire en philosophie et qu'on sait à peu près tout sur les matières primordiales. Nous connaissons d'éminents professeurs de l'Université qui, malgré leur position officielle, ont complètement rompu avec la routine scolastique, et qui se mêlent activement au mouvement de la pensée moderne.

Le peu d'encouragement qu'il a trouvé auprès des académies et de nos grands organes de la publicité, explique peut-être sa mauvaise humeur à leur endroit, et motive la réserve et le silence où il s'est tenu longtemps. Reconnaisant qu'il était mieux de s'abandonner à ses propres forces que d'attendre le secours d'autrui, il a complété ses premiers es-

sais pour en faire une œuvre nouvelle où il présente la solution des questions religieuses et politiques, basée sur la connaissance de l'être selon sa nature concrète, c'est-à-dire d'après les conditions de la réalité.

Il commence par une critique de la morale du devoir telle que V. Cousin l'a proposée. Cette morale, à ses yeux, offre plusieurs inconvénients : celui d'enlever au bonheur son caractère de fin principale de notre destinée en remettant à la providence le succès de nos efforts ; de faire consister la morale uniquement dans la vertu, en considérant comme indifférente à la morale la conduite ordinaire de notre vie ; d'attacher la valeur morale à la justice et aux bonnes intentions, sans tenir compte de la manière dont elles ont été conçues et exécutées, ni de leurs résultats ; de ne point apprécier l'influence que l'antagonisme terrestre exerce sur le développement de nos forces et de nos qualités, ni de la loi de notre destinée d'être en tout les fils de nos œuvres. Il conclut que la morale du devoir est une atteinte à la liberté, à la vraie moralité, à l'ordre public, et n'est plus qu'un fatalisme providentiel : « Pourquoi Dieu, dit-il, dont les lois sont universelles et immuables, établirait-il l'harmonie du bonheur et de la vertu à un autre moment que dans l'actualité ? et comment supposer que le tout puissant auteur de tant de merveilles ait besoin de réparer plus tard ce qu'il a négligé de faire d'abord ? »

Mais la morale, suivant lui, étant inséparable de la religion, et le christianisme n'offrant plus une sanction religieuse efficace, il en résulte qu'une rénovation sociale, commencée par la libre pensée et la révolution, n'aura de consolidation définitive qu'au moyen de dogmes nouveaux capables d'instruire l'humanité mieux que le christianisme. C'est pour répondre à cette nécessité des temps actuels qu'il essaie une nouvelle psychologie et une nouvelle appréciation de l'ordonnance terrestre dans ses rapports avec notre destinée générale.

Il pose d'abord l'affirmation du moi comme la véritable base de la psychologie, le point de départ solide et certain de nos connaissances.

Mais comment arrive-t-on à s'affirmer ? D'abord on se sent

et on se sait, puis on a conscience de l'individualité propre et le désir d'être satisfait; quatre opérations qu'on peut réduire à deux, car nous ne comprenons pas la différence qu'établit l'auteur entre *se savoir* et *avoir conscience*, ni sa distinction entre le sentiment et la pensée; l'un n'implique-t-il pas l'autre?

Nous possédons en nous, suivant lui, la notion irrécusable de notre *premier* principe, de *notre unité* et celle non moins péremptoire de *notre destinée*, c'est-à-dire de notre *cause finale*, cela constitue ce qu'il nomme la *dualité d'aspect* de notre être.

De cette notion de deux ordres de phénomènes différents, il ressort que notre essence est composée de deux éléments hétérogènes correspondant à leurs fonctions respectives; et si, malgré cette dualité d'effets, nous nous sentons uns, en principe et en destinée, c'est que notre âme renferme deux éléments de nature différente, physiologiquement unis d'une manière indissoluble.

Pour qu'un élément puisse être sensible, il doit présenter une résistance, occuper une certaine place; l'élément passif de notre essence doit donc être une substance solide, incorruptible, inerte; et l'élément actif, pensant, doit être une force causatrice, principe de tout effort, de tout mouvement.

Il développe longuement ce théorème: que l'essence de l'âme renferme deux éléments hétérogènes étroitement et indissolublement unis, dont l'un, la substance, lui assure l'existence dans l'espace, et renferme tout ce qui est durable en elle, et dont l'autre, la force, lui donne la vie dans le temps, et se trouve être l'origine de toute notre activité.

Il discute les théories diverses auxquelles a donné lieu l'union de l'âme et du corps, et il lui paraît bien établi que la théorie physiologique, basée sur un type organique substantiel, invisible, explique tous les problèmes qui s'y rapportent. Dans son opinion, notre substance animique est en relation avec tous les rayonnements possibles, et notre sensibilité substantielle est en rapport avec tout ce qui existe; par conséquent, nous devons lui attribuer l'origine de toutes nos connaissances, et la direction de notre raison. C'est à notre élément substantiel qu'appartiendrait la propriété de conserver

et de reproduire nos sensations, c'est-à-dire la mémoire. Quant à l'imagination, c'est un travail automatique de nos organes, consistant à grouper nos sensations, nos idées et nos images conservées.

Ainsi, notre âme possède un élément substantiel solide, étendu, sensible, qui assure notre existence dans l'espace, reçoit, conserve et reproduit les sensations, les groupe et se transforme à la suite selon ces impressions. Cet ordre substantiel se trouve être à la fois le principe de notre nature intime, l'origine de nos connaissances et de notre spontanéité morale intellectuelle et pratique, et le type invisible de notre organisme. L'unité et la dualité de l'essence de l'âme doivent être considérées comme entières; jamais la substance et la force de l'âme ne peuvent être séparées, puisqu'elles ne sauraient exister séparément; néanmoins, chacune d'elles conserve son autonomie de manière à ce que les propriétés respectives puissent s'en distinguer sans difficulté.

Cette théorie de la dualité de l'essence de l'âme indique le rapport entre deux éléments de notre essence, substance et force, et les deux dimensions de l'ordre fini, espace et temps, et ce rapport amène l'auteur à la connaissance de Dieu. De plus, elle le fait remonter à l'origine et à la filiation de nos facultés, analyser le caractère humain et déterminer les rapports qui existent entre nos propriétés essentielles et nos dispositions naturelles; elle lui explique la diversité des génies nationaux aux points de vue moral, scientifique, industriel, politique et artistique. Enfin, elle lui apprend que les conditions de notre unité sont celles qui constituent dans le présent notre personnalité, notre originalité, notre indépendance, et que les conditions de notre destinée passée et future sont également identiques à celles de notre destinée présente : *La loi de notre destinée générale, de celle que nous avons vécu, et de celle que nous aurons encore à vivre, est, par conséquent, inscrite dans le livre de l'actualité.* Ainsi, la connaissance de la constitution essentielle de l'âme lui fait comprendre la possibilité de notre préexistence et celle de notre immortalité; car, regardant cette constitution comme permanente, il en conclut que ses propriétés essentielles ne s'anéantissent pas à la mort, et que nous portons toujours avec nous

les moyens nécessaires pour nous frayer une existence, selon notre valeur personnelle, dans quelque milieu que nous puissions être transportés, sans avoir besoin de conserver la mémoire d'une existence antérieure.

Ce système de renaissance, tout aussi conjectural que les autres, est cependant plus facile à expliquer, car la grande objection contre les existences antérieures est précisément l'absence du souvenir, qui force d'admettre une nouveauté de naissance, c'est-à-dire un néant primordial, relativement aux individualités actuelles, puisque celles-ci n'ont pas souvenance d'avoir précédemment vécu.

Appliquant son système à l'étude de la famille, de la nation et de l'humanité, l'auteur en tire ce résultat que la société humaine doit être considérée comme un fait primordial qui s'impose de lui-même et qui a ses conditions d'existence dans son unité, dans la solidarité de ses membres, dans la loi de l'initiative individuelle et dans celle de la supériorité, principe de l'autorité civile et politique.

Voici, en résumé, les dogmes nouveaux qu'il propose de substituer aux anciens :

1° Le dogme de la création infime dans l'état de faiblesse et de paresse originelle.

2° Le dogme de la destinée générale pour nous, d'être les moyens de notre propre fin et du système de la coercition providentielle de l'incarnation successive afin de nous obliger à nous rendre heureux et progressifs par nos propres œuvres.

3° Le dogme du développement, toujours plus élevé et plus digne de notre âme par ses propres efforts, de son sort toujours plus enviable dans des sphères toujours plus magnifiques et enfin la loi de l'expiation.

4° La morale qui consiste à nous efforcer en toute occasion, sans autre responsabilité personnelle, de sentir, de penser et d'agir pour le mieux, selon nos intuitions, en vue du succès et dans le but de nous rendre heureux et progressif.

« Ce n'est qu'à la condition de cette transformation radicale de l'enseignement religieux, dit-il, que celui-ci sera mis à la hauteur des découvertes scientifiques faites depuis dix-neuf siècles; qu'il combattrait de nouveau avec succès l'esprit

d'indifférence et d'hostilité religieuse qui naît inévitablement de l'état arriéré et mythologique des dogmes chrétiens, et qu'il servira à moraliser les hommes, à assurer leur bonheur et leurs progrès présents et futurs, à rétablir l'ordre dans la famille et à consolider la société moderne, si profondément troublée par ce siècle de bouleversement. »

Tels sont les points capitaux de la doctrine de M. Herreinschneider; sous beaucoup de rapports elle reproduit celle de Jean Reynaud, mais elle en diffère par une tendance mieux marquée vers des solutions positives, car à côté d'hypothèses plus ou moins fondées, plus ou moins ingénieuses, on trouve la confirmation des résultats de la science moderne.

DIEU ET SON HOMONYME, par Adolphe Saisset. 1 vol. in-8, chez les principaux libraires de Paris.

Les narrations légendaires de la Bible, et particulièrement celles de la Genèse, fournissent de nombreux éléments à la critique historique. L'exégèse moderne s'est efforcée d'en montrer les rapports et les contradictions avec les traditions antérieures ou contemporaines.

M. Ad. Saisset vient à son tour proposer une nouvelle explication de ces légendes, en les confrontant avec les divers documents que nous possédons aujourd'hui sur les anciennes civilisations de la Chine, de l'Inde et de l'Égypte.

Il constate d'abord que la Genèse rapporte des événements en complète opposition avec l'esprit qui dicta sa rédaction ultérieure. On y voit Dieu en relations directes avec les hommes, prenant part à leurs démêlés, leur parlant, leur faisant des promesses ou des menaces, ce qui implique contradiction avec son essence invisible et inaccessible. A ceux qui croient résoudre la difficulté par des raisons empruntées à l'ordre surnaturel, par des miracles auxquels il faut ajouter foi sans réserve ni examen, il dit : « Réponse facile et commode autant que peu concluante, mais qui, loin de mettre fin à l'incrédulité, en a au contraire multiplié les adhérents. »

Soumettant les faits rapportés par la Bible à une impartiale

analyse, M. Saïsset a acquis la preuve de leur authenticité, et reconnu qu'ils n'ont rien de miraculeux, qu'ils émanent, au contraire, de lois naturelles, immuables, tout en s'appliquant à une autre individualité que le Dieu de Moïse.

La solution de ce problème le conduit à celle d'autres problèmes; et, par exemple, à préciser la situation territoriale du paradis de la Genèse, à dévoiler le secret des mystères religieux de l'Égypte, à expliquer enfin les caractères symboliques des termes ambigus de Dieu, de Seigneur Dieu, d'enfants de Dieu : il rapproche ces termes de ceux de Souverain de l'empire du ciel, c'est-à-dire de l'empire chinois, auquel, suivant lui, les ancêtres des Israélites furent inféodés.

Cet Empire du Ciel, premier noyau des anciennes nations de l'Orient, et leur survivant encore, paraît à M. Saïsset une œuvre colossale, qui, pour son accomplissement, a dû nécessiter un laps de temps qu'aucun calcul ne saurait établir. Mais quelle est la cause de sa durée? Il la trouve dans le perpétuel fonctionnement de la corporation des lettrés, s'étendant sur tout l'empire. Peut être sa décadence est-elle imputable à la prédominance de l'élément militaire introduit en Chine par les Tartares.

Il n'entre pas dans notre cadre d'examiner et de critiquer les interprétations qu'essaie l'auteur des légendes bibliques concernant le jardin des délices dont Adam fut chassé, ou l'arbre de la science, dont il relie la tradition à un arbre séculaire et vénéré, situé dans le Turkestan. Les feuilles de cet arbre présentent des signes pareils à des caractères thibétains; cette circonstance et sa haute antiquité en ont fait presque l'objet d'un culte.

La conséquence des laborieuses investigations de l'auteur, c'est que le souverain de l'empire nommé aujourd'hui la Chine, était le Dieu de la Genèse, le Seigneur Dieu, créateur d'Adam, homonyme de Dieu, mais non pas Dieu lui-même.

La Genèse rapporte que lorsque Noé, Sem, Cham et Japhet, arrivèrent en Arménie, Dieu les admit à son alliance. M. Saïsset pense qu'il ne s'agit pas ici de l'Être-Suprême, mais du monarque chinois, puisque dans la suite tous les pays s'étendant de l'Euphrate à Memphis furent envahis par des tribus blanches commandées par des rois pasteurs. Il en conclut

que les conquérants de l'Égypte relevaient de l'Empire du Ciel, puisqu'ils se distinguaient par le titre réservé à ses feudataires.

Selon lui, le mot *Jaou* que portaient sur eux les Égyptiens qui se réunissaient dans le temple du Soleil ne serait autre que le nom de *Jehovah* dans sa forme la plus ancienne, le nom du Dieu que Moïse transporta aux rives du Jourdain. *Jaou* était donc un dieu qu'on adorait clandestinement en Égypte, parce que sa croyance absolue excluait celle de tous les autres dieux, devait être en butte à l'exécration de tous. D'où cette autre conclusion que les prêtres ou lévites groupés autour de Moïse, pendant la révolte, appartenaient à l'antique sacerdoce du Nil, et nullement à la race d'Abraham.

Nous laissons aux érudits le soin de contrôler les faits et les déductions présentés avec ordre et logique par M. Saïssset; le seul résultat qu'il nous importait de signaler, c'est la distinction entre les deux individualités appelées dans la Genèse Dieu, et Seigneur Dieu, distinction qui, une fois établie, éclairerait d'un nouveau jour l'histoire primitive des religions.

DESCARTES : *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*. Nouvelle édition, publiée avec une introduction et des notes, par G. Vapereau, agrégé de philosophie. — In-32, librairie Hachette.

Le nom de Descartes se rattache à la renaissance des sciences naturelles et de la métaphysique, comme ceux de Raphaël et de Michel-Ange se rattachent à celle des beaux-arts. Descartes, le premier, a secoué résolument de joug de la scolastique, pour entrer, sans préoccupation des croyances traditionnelles, dans le champ illimité de l'observation et de l'expérience : aussi marque-t-il, comme le dit M. Vapereau, une ère nouvelle pour l'esprit humain, et rappelle-t-il l'émancipation définitive de la raison dans tous les ordres de méditations et de recherches.

M. Bouiller n'hésite pas à soutenir qu'après la révolution socratique, la révolution cartésienne est la plus féconde, la

plus puissante que présente l'histoire de la philosophie, et un des plus grands progrès qu'ait accomplis la raison humaine (1).

Le *Discours de la méthode*, œuvre capitale, résume en quelques pages toute la pensée de Descartes. Dans la première partie, l'auteur propose une réformation profonde dans l'état des connaissances humaines à son époque. Dans la deuxième, il cherche les moyens de cette réformation, et il pose alors cette première règle qui est demeurée célèbre : « Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connaisse évidemment être telle. » Dans la troisième, il pose les règles de la morale, c'est-à-dire les mesures de prudence et de sécurité individuelle; et ici, quels que soient les résultats de la méthode sur les idées reçues, sur les croyances, il enseigne qu'il faut se conduire extérieurement comme si on les partageait; cela explique non-seulement pourquoi il vénérât, mais pourquoi encore il professait la religion de ses pères, dont il savait les dogmes par la logique de ses déductions.

Dans la quatrième partie, partant du doute né de l'incertitude et des erreurs humaines, il croit y échapper par la vue que l'âme a de sa pensée; de là ce fameux axiome : « Je pense, donc, je suis ! »

Dans la cinquième partie, il propose des idées nouvelles sur toute la nature physique et sur l'homme, et les rattache à ses principes métaphysiques.

Enfin, dans la sixième partie, il présente ses découvertes dans les sciences naturelles comme le résultat et la confirmation des règles de la méthode.

L'édition que M. Vapereau a donnée de ce discours est évidemment la meilleure qu'on ait faite jusqu'à présent pour être destinée à l'enseignement normal. Elle est précédée d'une introduction analytique, et suivie de notes qui aident beaucoup à l'éclaircissement du texte.

M. Vapereau raconte en quelques lignes les fortunes diverses du cartésianisme :

L'impulsion que sa pensée donna à celle de son temps fut puissante. Descartes eut de nombreux partisans, des disciples dé-

(1) *Histoire et critique de la révolution cartésienne*. Lyon, 1842.

voués, des propagateurs ardents de ses doctrines. Quelques-uns, comme Spinoza, les poussèrent à des conséquences qui les compromirent; d'autres, comme Leibnitz et Malebranche, les corrigèrent ou les détournèrent de leur direction. Tout Port-Royal les accepta, et Pascal les subit en murmurant. La Fontaine les exposa avec complaisance, en défendant ses chères bêtes contre elles : elles remplissent la correspondance de M^{me} de Sévigné. Fénelon se plut à en donner, dans l'*Existence de Dieu*, une traduction fidèle, en style splendide; Bossuet, après s'en être inspiré et les avoir tournées longtemps au service de la foi, vit en elles la source de la plus formidable révolte contre l'Église. Tout le dix-huitième siècle fut cartésien. Les adversaires des systèmes de Descartes ne devinrent plus tard assez forts pour les renverser qu'en s'appuyant sur les mêmes principes; et d'Alembert dit avec justice : Nous devons tout à Descartes, jusqu'aux armes dont nous nous servons pour le combattre. »

Nous reviendrons sur la vie et sur les œuvres de ce grand rénovateur de la science, à propos de l'*Histoire de Descartes avant 1637*, ouvrage très-important que vient de publier M. J. Millet, professeur de philosophie.

LES PHÉNOMÈNES DE LA PHYSIQUE, par Amédée Guillemin, auteur du *Ciel*, avec 480 figures et 11 planches imprimées en couleur. Un fort vol. in-8°. — Librairie Hachette et C^e.

Le choix des livres qu'on doit mettre entre les mains des jeunes gens est chose importante et délicate; mais s'il est généralement assez mal fait, il faut moins s'en prendre à l'incurie des professeurs et à l'indifférence des parents qu'à la pénurie d'ouvrages présentant une lecture à la fois instructive et attrayante. La plupart des livres donnés en prix ou en étrennes sont d'une complète insignifiance, quand ils ne servent pas à la propagation de fausses notions consacrées par la tradition et la routine. Au contraire, celui de M. Guillemin, comme celui de M. Reclus dont nous avons parlé dans notre dernière livraison, est destiné à initier les jeunes intelligences aux plus vrais résultats de la science.

Depuis que les études scientifiques, affranchies des entraves

de la scolastique, ont pris un essor rapide, elles n'ont pas seulement, par leur application à l'industrie, favorisé le bien-être matériel de l'homme; elles ont aussi contribué à l'adoucissement de ses mœurs, multiplié les échanges d'idées entre les peuples, et, par la connaissance plus positive des phénomènes de la nature et de la vie organique, accéléré les progrès de la civilisation. C'est ce qu'exprime fort bien M. Guillemin dans sa Préface :

L'esprit humain, dit-il, a senti de tout temps l'impérieux besoin de connaître les lois qui régissent les phénomènes physiques : étreindre la nature, la saisir dans ses opérations les plus mystérieuses, s'en rendre maître, en un mot, pour la faire servir aussi bien aux besoins de la vie matérielle qu'à ceux de la vie intellectuelle ou morale, telle est la noble entreprise à laquelle se sont dévoués les plus grands génies. Trop longtemps l'homme erra dans cet âpre et trop souvent périlleuse poursuite du vrai : commençant par les interprétations fabuleuses ces premiers bégayements de son enfance, il a peu à peu substitué des hypothèses aux fables mythologiques; puis, enfin, parvenu à comprendre la vraie méthode, celle de l'observation expérimentale, il est arrivé, après mille efforts, à donner, dans des formes immortelles, l'idée la plus générale des phénomènes principaux du monde physique.

Pour se mettre ainsi en communion avec la nature, notre intelligence puise à deux sources, également vives et pures, également fécondes, l'Art et la Science; mais c'est par des chemins différents, disons même par des méthodes opposées, qu'elle atteint l'une et l'autre de ces sources, où l'homme peut étancher cette soif de l'idéal qui fait sa noblesse et sa grandeur, l'amour du beau, l'amour du vrai et du juste.

L'artiste, en effet, se garde d'érousser la vivacité de ses impressions par une froide analyse; l'homme de science, au contraire, n'aspire, en présence de la nature, qu'à en dépouiller la magnifique et poétique enveloppe, qu'à la disséquer, pour ainsi dire, afin d'en pénétrer tous les secrets; mais sa jouissance n'est pas moindre que celle de l'artiste quand il est parvenu à reconstruire dans son unité intelligible ce monde de phénomènes dont sa puissance d'abstraction lui a livré les lois.

Il ne faut donc pas chercher dans l'étude des phénomènes physiques, faite au point de vue de la science pure, le charme des descriptions poétiques ou pittoresques; en revanche, une telle

étude est éminemment propre à satisfaire l'invincible tendance de notre esprit, qui nous pousse à connaître la raison des choses, cette fatalité qui nous domine, mais qu'il nous est possible de faire servir à la libre et légitime satisfaction de nos facultés.

M. Guillemin n'en est pas à son début. Connu déjà par des travaux qui lui ont acquis une place marquée dans le monde savant, il se distingue comme M. Reclus, par la clarté du langage, la simplicité du style, qui font comprendre immédiatement les plus difficiles problèmes de la science.

On ne saurait trop le recommander à tous ceux qui veulent entretenir les jeunes esprits de connaissances solides et durables.

DE L'ÉDUCATION DU PEUPLE, par J.-N. Bresca. Petit opuscule publié à Milan.

Cet opuscule a trait, surtout dans la seconde partie, à des questions politiques qui sortent de notre examen ; mais, dans la première partie de son travail, l'auteur a tracé un tableau sommaire du progrès de l'esprit humain, envisagé surtout au point de vue de l'éducation intellectuelle et morale du peuple. Il apprécie avec impartialité l'influence de l'idée religieuse en général, et de diverses doctrines dogmatiques en particulier, sur cette marche, sans cesse entravée, jamais arrêtée, de l'humanité vers son affranchissement intellectuel. M. Bresca considère les diverses religions, à leur origine, comme l'expression des besoins et des aspirations de l'humanité naissante ; mais se refusant à se transformer avec le progrès des temps, elles sont bientôt devenues un obstacle au développement naturel de l'éducation des peuples. Dès lors une nouvelle évolution de la pensée humaine amènera une foi nouvelle, plus large, satisfaisant mieux aux droits de la conscience de plus en plus éclairée et agrandie ; mais cette foi nouvelle, après avoir jeté sur le monde un vif éclat, deviendra, à son tour, insuffisante, oppressive pour la pensée ; et les peuples, poursuivant leur marche progressive, seront contraints de réagir contre elle.

L'auteur cite, comme un solennel exemple, la foi du Christ

venant répandre sur la terre les idées de charité universelle et d'égalité. « Ainsi, dit-il, de conquête en conquête, la conscience humaine allait découvrant de nouvelles notions vivifiantes. » Mais l'idée chrétienne va transiger dans Rome avec la forme païenne. L'auteur nous montre le dogme devenant le plus implacable ennemi du progrès et de la science, et des droits de la raison, s'efforçant de désintéresser l'homme de ses destinées d'ici-bas; l'Église poursuivant un but, l'exaltation des puissances hiératiques, et son rêve, la domination universelle, ne recule devant aucune extrémité pour tenter de réduire à l'immobilité ce monde qui va la dépasser. Abordant alors l'histoire des temps modernes, il met en relief la laborieuse conquête de la conscience sur la superstition et l'ignorance, les obstacles et la réaction à travers lesquels a dû se poursuivre l'œuvre, encore inachevée, de l'éducation morale et de l'affranchissement intellectuel des peuples.

SIMPLES MÉLODIES, fables et poésies, par P.-Pierre Moïana. 1 vol. in-18, impr. Henri Plon.

Ce recueil renferme d'excellentes idées et de bons préceptes mêlés à d'ingénieuses fictions. En général, les fables se prêtent peu à l'analyse, mais un utile enseignement doit ressortir des moralités qui les accompagnent.

Nous signalerons celles de ce petit volume qui se distinguent le plus sous ce rapport; telle est la fable intitulée : *l'Enfant et l'Angora*. Un enfant se plaisait à serrer la langue d'un chat; celui-ci endure patiemment d'abord cette pression, mais comme elle devient trop forte et trop prolongée, il s'irrite, griffe et mord son petit despot; l'auteur ajoute :

La fortune vous gâte, ô puissants de la terre!
 Les peuples font aussi la patte de velours.
 Mais gardez-vous du fil. La langue que l'on serre
 A près d'elle la dent qui vous mordra toujours.

Sous ce titre : *l'Astre de l'avenir*, M. Moïana entrevoit un nouvel âge de l'humanité après les âges de pierre, de bronze, de fer et d'or : ce sera l'âge de l'équité.

De la force morale et de la vérité...
 Il voudra que tout temple, ouvert à la prière,
 Cesse d'interroger le nom de sa bannière,
 Laisant se recueillir chacun dans le saint lieu
 Sans scruter son secret, qui n'appartient qu'à Dieu.
 Il voudra que jamais la mondaine justice
 Ne frappe l'innocent par orgueil ou caprice ;
 Que nul souffle contraire à la sainte équité
 N'entraîne la balance à l'injuste côté...
 Il voudra la vertu pour servir de portique
 A l'édifice entier de la grandeur publique.
 Il dira que, colonne, elle est son ornement,
 Et qu'assise, elle fait son plus sûr fondement.

Enfin, nous signalons les fables suivantes : *le Lierre et le Tombeau*, et *l'Enfant et le Papillon*, dont voici la moralité :

Dons Juan, que vous laissez un triomphe trompeur ?
 Une ombre évanouie et d'amour et d'honneur.

La morale de M. Moïana est douce, tolérante, et la lecture de son livre est à la fois utile et agréable.

ANNUARIO FILOSOFICO DEL LIBERO PENSIERO. 1 vol. in-8, chez Gareffi,
 à Milan.

Le *Libero Pensiero* est un des meilleurs journaux philosophiques de notre époque ; il traite, avec autant de courage que de talent, les plus hautes questions. Le directeur, M. Stefanoni, a eu l'heureuse idée d'en tirer un Annuaire composé de morceaux très-remarquables. Nous nous contentons d'en donner la liste :

La Morale de l'Évangile, par Miron ; *Une Visite aux Petites-Maisons*, par le même ; — *Philosophie expérimentale*, par Stefanoni ; — *Essai sur la théorie de la transformation des espèces et sur l'origine de l'homme*, par Canestrini ; — *le Seigneur Dieu*, par d'Inc ; — *De l'Incrédulité des Italiens au Moyen Age*, par Filippo de Boni ; — *Christianisme et Paganisme*, par Domenico Madini ; — *l'Association des libres penseurs*, par Mauro Macchi ; — *le Christianisme et la Science*, par le professeur Trezza ; — *la Science et le Mysticisme*, par Giam-

batista Demora; — *Vanini*, par Joseph Ferrari; — *Analyse de l'idée de Dieu*, par Alessandro Gravachi; — *Essai de ctisologie naturelle*, par Baldassare Galletti; — *Recherches sur l'origine et l'antiquité de l'homme*, par L. Büchner; — *le But de la vie*, par Giulio Lazzarini.

LIVRES NOUVEAUX

Les Grandes Questions, par Em. Hannotin. 1 vol. in-8, librairie Dentu.

Premier Livre de l'adolescence et exercice de lecture et leçons de morale à l'usage des écoles primaires, par Delapalme, conseiller à la Cour de cassation, nouvelle édition. In-18, librairie Hachette.

La Morale sous Louis XIV, par Paul Lacombe. Brochure in-8.

Études philosophiques, par Michel Camier. 1 vol. in-12, Lyon, librairie Girard.

Le Positivisme matérialiste, par Ariste Viguié, président du Consistoire, à Nîmes. Brochure in-8, Nîmes, imprimerie Clavel-Ballivet.

Fragmenta philosophorum græcorum collegit, recensuit, vertit, annotationibus et prolegomenis illustravit, indicibus instruxit fr. Guil.-Aug. Mullachius, phil. dr artium L. L. M. litterarum antiquarum professor. Vol. 2, Pythagoreos, Sophistum, Cynicos et Chalcedii impioens Timaei platonici partens commentarios consenens, gr. 8, libr. Firmin Didot.

De la place de l'homme dans la nature, par Th. H. Huxley, membre de la Société royale de Londres, traduit, annoté, précédé d'une introduction, et suivi d'un compte rendu des travaux anthropologiques du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie philosophiques, tenu à Paris, par le dr E. Dally, librairie J.-B. Baillière.

Les Français du Nord et du Midi, par Eugène Garcin. 1 vol. in-12, librairie Didier et C^{ie}.

Les Problèmes de l'âme, par Auguste Laugel. 1 vol. in-18, librairie Germer-Baillière.

Le Matérialisme et la Science, par E. Caro, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-18, librairie Hachette et C^{ie}.

La Morale de Molière, par J. Jeannel, agrégé des classes supérieures. 1 vol. in-8, Toulouse, imprimerie Chauvin.

La Guerre et le Progrès, ou la fédération universelle, par Hipp. Clauzel. In-12, impr. Faisandier, à Bergerac.

Manuel de morale pratique à l'usage des écoles, par Émile Loubens, chef d'instruction. Librairie Delagrave.

Influences des affections organiques sur la raison, ou pathologie morale, par le docteur Clément Ollivier. In-8, à Tours et à Paris, libr. Germer-Baillière.

Livre de morale pratique, ou choix de préceptes et les beaux exemples, destiné à la lecture courante dans les écoles et dans les familles, par Th. Barreau. Nouvelle édition émise, libr. Hachette.

Le Magnétisme à la recherche d'une position sociale, — sa théorie, — sa critique, — sa pratique, — par Gérard.

Corso di lezioni di filosofia razionale, ossia sistema psichonologico, del professore P. Antonino Maugeri, M. D. Vol. terzo : ideologia razionale. In-8, Catania, stabil. tipogr. di Galatola.

MÉLANGES

LA NOTION DE L'ESPÈCE. — Dans le dernier numéro de *la Philosophie positive*, M. André Sanson a présenté une conception nouvelle de l'espèce. Après avoir cherché les conditions de l'ordre naturel de succession des êtres organisés, il a été amené à conclure d'après la loi de fixité du type spécifique de chaque race, déduite de l'observation des phénomènes qui se passent sous nos yeux, que pour chacune des races un prototype est apparu à un moment donné sur un point de l'espace, et qu'il s'est répandu par multiplication, suivant sa loi physiologique ou biologique, en se répétant dans chacun des individus de la race issus de ce prototype. Si l'apparition des prototypes divers a été simultanée ou successive, c'est une question qu'aucune donnée scientifique ne nous permet de résoudre quant à présent, attendu que l'argumentation en faveur de la succession des espèces, tirée des études paléontologiques, peut fort bien n'être qu'une illusion. Rien ne nous autorise à penser, en effet, que l'exploration de l'immense étendue de notre globe actuellement recouverte par les mers, si elle était possible, ne viendrait pas modifier tout à fait les vues actuelles sur la paléontologie stratigraphique.

L'apparition des espèces eût-elle été successive, il ne s'en suivrait pas nécessairement qu'elles ont pu avoir entre elles des rapports de filiation. Dans l'état de la science, ces rapports ne sont reconnus possibles qu'entre individus de même type ; et, de plus, en ce cas, ils sont certains et nécessaires, si la loi de fixité du type spécifique est une réalité. Par aucune influence connue, une espèce ne peut dériver d'une autre espèce. Supposer des forces ou des influences déterminées, et leur attribuer une puissance indéfinie, c'est faire une hypothèse purement gratuite. La grande inconnue qui est l'origine de

la première ou des premières espèces, n'en demeure pas moins à résoudre.

*
*
*

LA SAGESSE DE TIMOTHÉE TRIMM. — Le travail d'Hercule que, depuis plusieurs années, M. Léo Lespès accomplit quotidiennement dans *le Petit Journal*, ne lui permet pas de donner un complet développement aux sujets, de genre si divers, qu'il trouve à traiter; mais, sous la forme fugitive et animée de ses impromptus, se glissent parfois des observations sérieuses, des réflexions philosophiques et morales dont il faut lui tenir grand compte, en raison du profit que peut en tirer le nombre prodigieux de ses lecteurs. Voici, entre autres, une bonne pensée, ingénieusement rendue, que nous trouvons dans un de ses derniers *Paris* :

Il n'y a, d'après les calculs de la science contemporaine, que la soixantième partie d'une seconde entre la pensée et l'action, l'intention et le fait.

Le sage qui a dit à l'homme : *Tourne sept fois ta langue dans ta bouche avant de parler*, était évidemment un homme prudent, qui voulait que le cerveau ne fût pas obéi à sa première injonction.

Le faiseur de proverbes qui a soutenu que le *premier mouvement était le meilleur*, me paraît avoir soutenu la thèse contraire.

Il me semble toutefois que les élans généreux de l'homme doivent trouver une obéissance immédiate, un élan spontané,

Et que les méchantes pensées doivent, au contraire, rencontrer les organes créés pour l'obéissance au cerveau, indécis, hésitants et anxieux.

Regardez le coupable préméditant une mauvaise action : son bras tremble, sa main se crispe, ses yeux se voilent, ses pieds sont chancelants.

Voyez, au contraire, un honnête homme prenant subitement la défense d'un opprimé, d'une femme faible, d'un enfant incapable de lutter contre l'oppression : s'il conçoit son généreux dessein de s'exposer pour la protection de l'être sans force... et injustement malmené, tout obéit dans son organisation... à sa généreuse intention.

La noble pensée et la noble action semblent nées au même instant...

Et je le constate à l'honneur de l'humanité en critiquant l'œuvre du savant moderne qui a voulu mesurer l'espace qui sépare la pensée de l'homme... du mouvement qui la réalise.

Entre une mauvaise pensée et une mauvaise action, la distance d'un soixantième de seconde... ce n'est pas assez.

Entre une bonne pensée et une bonne action, la distance d'un soixantième de seconde... c'est, assurément, trop !...

*
* *

PRIX PROPOSÉS ET DÉCERNÉS. — L'Académie des sciences morales et politiques avait proposé pour 1866 la question suivante : « *Examen de la théorie des idées de Platon.* » Le prix, de la valeur de 5,000 fr. (prix Bordin), a été décerné à M. Fouillée, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux. L'Académie a accordé, à titre de récompense, une médaille de 1,500 fr. à M. Chaignet, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Poitiers, et une mention honorable au mémoire inscrit sous le n° 1, dont l'auteur ne s'est pas fait connaître.

Un prix de la valeur de 1,500 fr. (prix Halphen), destiné à la personne qui aura le plus contribué à la propagation de l'instruction primaire, a été décerné à M^{me} Marie Pape-Carpentier, directrice du cours pratique des salles d'asile.

L'Académie rappelle qu'elle a proposé pour 1868 le sujet de prix suivant : « *Examen de l'idéalisme sceptique de Kant.* » Valeur du prix : 1,500 fr. Terme de rigueur : 31 décembre 1868.

L'Académie propose pour 1869 le sujet de prix suivant : « *De la folie considérée au point de vue philosophique.* » Valeur du prix : 2,500 fr. Terme de rigueur : 31 décembre 1869.

Section de morale. — L'Académie remet au concours de 1868 le sujet suivant : « *De l'universalité des principes de la morale.* » Valeur du prix : 2,500 fr. Terme de rigueur : 30 novembre 1868.

L'Académie proroge pour le concours de 1869 le sujet suivant : « *De l'instruction et du salaire des femmes employées dans l'industrie, et des moyens de concilier pour elles le travail salarié et la vie de famille. Y a-t il lieu de recourir à l'inter-vention de la loi pour réglementer le travail des femmes? Quels sont, à cet égard, la législation et les usages des principaux pays industriels?* » Valeur du prix : 1,500 fr. Terme de rigueur : 1^{er} décembre 1869.

*
**

On lit dans *la Morale indépendante* du 19 janvier :

L'examen des manuscrits sur le prix de cinq cents francs offert par notre collaborateur, M. Louis-Auguste Martin, au meilleur CATÉCHISME DE MORALE UNIVERSELLE, a été terminé mardi soir 14 courant.

Le jury s'est trouvé dans la nécessité de partager le prix entre deux concurrents, M. Charles Vercamer, chef d'institution, rue du Grand-Hospice, 48, à Bruxelles, dont l'œuvre éminemment remarquable ne remplit pas cependant toutes les conditions du programme, et un anonyme désigné seulement par ces mots : *Une Mère* (1).

Deux mentions honorables spéciales ont été accordées aux manuscrits nos 10 et 23.

Le premier commençant par ces mots : Qu'est-ce que l'homme? — « L'homme est un être pensant et agissant. Pour s'en former une idée exacte, il faut donc l'examiner au double point de vue de ses actions et de ses pensées. »

Le second ayant pour épigraphe : *Ad Majorem Manifestationem Populorum.*

Méritent ensuite d'être mentionnés honorablement les nos 12, 14, 16, 19, 24 et 26.

Le premier ayant pour épigraphe : *Homme, connais-toi, cultive-toi, là est la source naturelle de la morale sociale, du bonheur.*

(1) Ces deux catéchismes seront l'objet d'un article spécial.

Le second : *A côté de l'immuable vérité s'étend le vaste champ de l'hypothèse.*

Le troisième : *Rien de ce qui est condamné par la justice ne peut être utile, ni à nous-mêmes, ni à notre famille, ni à notre patrie, ni au genre humain.*

Le quatrième : *Incipit vita nova.*

Le cinquième : *Homo sum et nihil humani a me alienum puto.*

Le sixième commençant par ces mots : « Qu'est-ce que le devoir ? » — Le devoir est une série d'obligations que la conscience nous inspire et nous impose dans les différentes positions où nous sommes placés, etc. »

Les lettres contenant le nom des auteurs qui ont obtenu une mention honorable, — comme celles des concurrents qui n'en ont pas obtenu, — n'ont point été décachetées. Elles ne seront ouvertes que sur l'autorisation formelle des auteurs.

Parmi les autres manuscrits, deux étant signés, se trouvaient forcément hors de concours. Ceux qui restaient, quoique généralement bien conçus et bien rédigés, manquaient de développements, ou étaient complètement en dehors du programme. Plusieurs néanmoins contiennent des pages importantes qui méritent d'être conservées.

* *

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Revue des Deux Mondes* : Descartes, son caractère et son génie, à propos de nouvelles publications, par Paul Janet.

Revue du Monde catholique : L'idée religieuse dans la poésie épique du Moyen Age, par Léon Gauthier.

La Voie nouvelle, publiée à Marseille : La vérité ne fait pas toujours merveille, par J.-A. Tardif. — Questions morales : l'enseignement des filles, par Thalès.

La Morale indépendante : La morale indépendante à la Sorbonne, par Massol. — Voltaire éclairé par J.-J. Rousseau, par E. de Pompéry. — Dialogue entre l'âme et le corps,

poésie par J. Clerc. — La morale chez les philosophes du seizième siècle, Rabelais, par E. Richard. — Des maximes morales, par L. Brothier. — Histoire de la morale, par L.-A. Martin.

La Pensée nouvelle : Origine de l'homme, par Letourneau. — Le christianisme réduit à son minimum, par A.-S. Morin. — L'ordre dans la nature, par Emm. Briard. — La psychologie noire, par Letourneau. — Un point de morale, par P. Lacombe.

La Science sociale : Sur quoi l'accord, sur quoi le désaccord entre nous et les matérialistes, par Ch. Pellarín. — La morale de l'attraction, par Barrier.

Le Rationaliste, de Genève : Le calendrier rationaliste, par Martin Bouchev. — Le prophétisme, par Miron. — La rive-lazione e la ragione, par P. Preda. — La vraie émancipation de la femme, par Rivarolles.

L'Action maçonnique, journal de la Franc-Maçonnerie universelle : Du droit divin dans la Franc-Maçonnerie, par Ch. Cauzard. — De la tolérance, par G. Lefrançais.

L'Arc-en-Ciel : Études physiologiques : la phrénologie, par le docteur H. Mettais.

La Libre Conscience : La morale matérialiste, par Édouard Douay. — De la preuve en matière de devoirs religieux, par Vidal. — Contradictions du docteur Büchner, par Camille Morel. — Caractère et but de notre polémique contre les catholiques, par Aigues-Spares.

Revue de linguistique et de philologie comparées : La science positive des langues, son présent, son avenir, par H. Chavée. — Études védiques, par Girard de Rialle.

Le Devoir, de Liège : Conseils de Condorcet à sa fille.

Revue moderne ; Le christianisme et ses origines : les stoïques et Épicure, par E. Havet.

Journal de médecine mentale : De l'habitude au point de vue de la thérapeutique mentale, par le docteur Delasiauve.

ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

3^e Livraison (MARS)

SOMMAIRE. — **Enseignement :** Les premiers temps de l'épicurisme, cours de M. Tissandier à la Faculté des lettres de Douai. — Conférences annoncées. — **Bibliographie :** Histoire de Descartes avant 1637, par J. Millet. — Raison et préjugé, par Hipp. Renaud. — Le Magnétisme à la recherche d'une position sociale, par Gérard. — Impressions d'une femme, par M^{me} A.-M. Blanchecotte. — Livres nouveaux. — **Mélanges :** Les catéchismes de la morale universelle. — Le véritable héroïsme. — Publications philosophiques diverses.

PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIÈRE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue Saint-Audré-des-Arts, 41

1868



ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Mars 1868

ENSEIGNEMENT

PREMIERS TEMPS DE L'ÉPICURISME

Cours de M. Tissandier, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Douai.

Dans sa leçon d'ouverture, le professeur montre que tous les systèmes de morale de l'Antiquité reposent sur un principe naturel, vrai en soi, mais que les philosophes exagèrent, dénaturent en l'isolant, et en concentrant toutes les forces de l'âme vers le développement d'une seule faculté. C'est ainsi que se sont produites trois grandes écoles philosophiques : l'épicurisme, le stoïcisme et le mysticisme. M. Tissandier pense qu'il y a un système qui réunit tous les avantages de chacune de ces doctrines, sans en avoir les défauts : c'est le spiritualisme.

Le professeur expose d'abord, en quelques mots, la doctrine de Socrate sur le plaisir, la science et la vertu; puis il arrive aussitôt à Théophraste, l'interprète le plus fidèle des doctrines d'Aristote.

Pendant sa longue vie, qui dura près de cent ans, Théophraste professa la philosophie avec une ardeur infatigable. Diogène de Laerte cite de lui plus de deux cents traités sur une foule de sujets. Son livre le plus important est le livre des *Caractères*.

Théophraste y peint le vice dans toute sa laideur; mais on y cherche en vain le portrait de l'homme vertueux. Il s'attaque de préférence à certains défauts, à quelques ridicules qui

le choquant plus que les autres, comme la brutalité, la rusticité, le manque de savoir-vivre, l'avarice, etc.

Il y a entre lui et La Bruyère deux grandes différences : celle du talent, et la diversité de l'état social. A l'époque de Théophraste, la vie est tout extérieure ; elle se passe tout entière dans l'Agora. Au temps de La Bruyère, au contraire, la vie s'écoule dans les salons, dans les ruelles, à la cour.

Les quatre chapitres que Théophraste consacre à l'avarice, comparés à ceux de La Bruyère sur le même sujet, nous montrent qu'au fond l'homme est toujours le même, et que la surface seule de notre être change avec les époques.

La décadence des idées morales commence avec les écoles cyrénaïque et cynique.

L'école cyrénaïque, fondée par Aristippe, devait conduire inévitablement au sensualisme. La vertu, dans cette école, subsiste encore de nom, mais la chose n'y est plus. Le souverain bien, c'est le plaisir présent ; quant au plaisir passé, il n'est rien, et les jouissances futures peuvent être fausses. Vivons donc au jour le jour. *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum*, dit Horace à son ami Tibulle. C'est le résumé de la doctrine cyrénaïque.

L'école cynique a aussi pour chef un homme d'une basse condition. Les railleries que les malheurs de sa naissance lui attirèrent l'aigrèrent contre la société, et cette misanthropie rejaillit sur sa doctrine. Antisthènes, quoique vêtu d'un sorde manteau, portant une besace et un bâton, n'en exerça pas moins une grande influence et réunit un grand nombre de disciples. Exagérant la maxime de Socrate : « la vertu procure tous les biens, » il arriva à enseigner que la vertu tient lieu de tous les biens. Il développa cette doctrine dans une dizaine de traités écrits d'un style élevé.

A Antisthènes succéda Diogène, philosophe d'une profonde originalité, et comme lui sorti d'une basse origine. La philosophie devient le patrimoine du peuple, des déshérités de la société. Elle descend dans les couches inférieures de la société pour y porter la lumière et la vie.

Malgré les nombreux ouvrages que les commentateurs attribuent à Diogène, il est probable qu'il n'a jamais rien écrit. Il dédaignait les sciences et les arts, et témoignait sur-

tout un grand mépris pour les livres, qu'il comparait à des figures peintes que l'on servirait à un homme affamé.

Il n'a que de l'aversion pour ses semblables, et, comme La Rochefoucauld, il trouve un mobile égoïste à la source de toutes nos actions, même de celles qui paraissent le plus désintéressées. L'idéal de la vie lui paraît consister dans l'insensibilité complète du corps, qu'il appelle *ἀπαθία*.

Ce grand niveleur, sortant des spéculations métaphysiques, s'attaque avec audace à toutes les institutions de son pays. Il critique les dieux, et se moque des sacrifices intéressés qu'on leur rend. Il nie sans hésiter la légitimité du mariage, et détruit radicalement la famille. Il rejette également l'État, et combat avec force, comme un préjugé, l'amour de la patrie. Le patriotisme, du reste, commençait à s'affaiblir en Grèce, depuis la retraite des Dix Mille et les expéditions d'Alexandre. Il croit que tous les peuples sont frères, que les barbares peuvent bien valoir les Athéniens eux-mêmes, et il se proclame hautement citoyen de l'univers.

Le professeur arrive alors à l'épicurisme, qu'il étudie successivement en Grèce, dans les œuvres de Diogène de Laerte et de Plutarque; à Rome, dans Lucrèce et Cicéron.

Diogène de Laerte nous montre Épicure passionné pour la philosophie, comme Descartes et Leibnitz, dès la première jeunesse. Il commence par convertir ses trois frères et un esclave, et ces premiers disciples formèrent le noyau de son école. Les doctrines d'Épicure ne tardèrent pas à lui attirer des ennemis; les stoïciens s'acharnèrent surtout contre lui, et ne lui épargnèrent ni les injures ni les calomnies. Mais le philosophe ne répondit à ces attaques que par une vie exemplaire. La piété filiale, la douceur envers le prochain, l'amour de la patrie, la sobriété, furent les moindres de ses qualités.

À l'âge de soixante et dix ans, frappé d'une maladie cruelle qui devait le conduire au tombeau, il fait un testament par lequel il ordonne d'affranchir tous ses esclaves. Quelques moments avant sa mort, il écrit une lettre touchante à Idoménie, et sa dernière pensée est pour un de ses disciples malheureux.

Les écrits contenant sa doctrine sont considérables. Il a composé trente-six traités de physique, dont on a retrouvé

des fragments, en 1828, à Herculanium. Nous avons aussi trois lettres précieuses adressées à ses disciples.

D'après Épicure, la philosophie comprend la logique, la physique, l'éthique.

Ce qui empêche l'homme d'arriver au bien, ce sont les idées fausses : la logique a pour but de les écarter. D'un autre côté, la physique nous prémunit contre les catastrophes du monde matériel, et elle nous en fait connaître les véritables lois. Ces deux sciences ont leur unité dans la morale.

Toutes nos connaissances nous viennent des sens. Cependant, Épicure, comme Lock, reconnaît qu'ils doivent être aidés d'un certain raisonnement. De tous les corps s'échappent sans cesse des effluves qui viennent frapper nos organes, y produisent un certain ébranlement, d'où résulte la connaissance. Les sens ne peuvent nous tromper, car ils n'ont pas la mémoire.

La vérité consiste dans l'accord complet de l'impression des choses extérieures sur nous avec notre propre corps. L'erreur résulte de l'association d'un mouvement purement intérieur avec l'impression que le monde extérieur produit sur nous. La vérité vient donc de la nature, et l'erreur de nous-mêmes.

Or, la nature nous enseigne que le souverain bien se trouve dans la volupté. Mais quelle est la mesure du plaisir? C'est l'utilité ou l'inutilité. Ceci nous amène à l'alliance entre le plaisir et la vertu. Nous devons pratiquer les vertus, car elles sont utiles : la sobriété, parce qu'elle est un bien pour l'homme, la justice, car l'injustice produit des remords, des troubles, etc.

Enfin la volupté consiste dans le calme physique et moral.

Épicure n'admet pas que l'âme soit incorporelle. Il n'y a qu'une chose incorporelle, c'est le vide. L'âme pouvant agir n'est donc pas immatérielle. Pourquoi, dès lors, craindre la mort? Rien n'est plus naturel. A la fin de la vie, les différents éléments de l'âme se dissolvent, et tout est fini. Il s'empporte contre les craintes chimériques de l'enfer, exploitées à l'aide de la superstition et de la crédulité.]

Si on lui objecte qu'alors il vaut peut-être mieux n'être pas né que de vivre, il répond : Non, parler ainsi, c'est blasphémer. Les quelques moments de bonheur que chacun rencontre dans la vie suffisent pour qu'elle soit un bien. Et le meilleur moyen d'augmenter le nombre des moments heureux, c'est de philosopher. C'est dans la philosophie que se trouve la véritable sagesse ; c'est elle qui nous aide à trouver la paix et à chasser les vaines terreurs.

Un des mérites incontestables d'Épicure, c'est d'avoir séparé complètement la physique de la théodicée. Il a fait faire ainsi un pas immense à la science ; quoi qu'en dise Fénelon dans sa critique du système de notre philosophe, aucun de ses prédécesseurs n'avait opéré une révolution aussi importante.

Les atomes d'Épicure, dont on s'est tant moqué, sont au moins aussi raisonnables que les tourbillons de Descartes. Ses théories sont incomplètes sans doute, naïves quelquefois, étranges même, mais elles n'en ont pas moins été très-utiles à la science moderne qui en a beaucoup profité.

Plutarque, dominé par sa haine de la philosophie d'Épicure, étudie ses doctrines d'une manière très-incomplète. Il est injuste, partial envers notre philosophe. Il veut même quelquefois lui faire la leçon, et prétend lui apprendre à raisonner.

Pour défendre l'immortalité de l'âme, Plutarque prétend qu'en la niant nous nous ravalons au rang des animaux. C'est une réfutation maladroite, car nous ne pouvons parler avec certitude des animaux dont nous ignorons complètement la nature.

Sa critique est plus juste quand il reproche à Épicure d'avoir affirmé d'une manière trop absolue que la douleur est toujours un mal, et d'avoir oublié dans ses doctrines les devoirs.

Pour étudier ensuite la doctrine d'Épicure dans Lucrèce, le professeur analyse le poème *De naturâ rerum*.

A l'origine, il y avait deux races d'hommes, l'une rude et sauvage, l'autre plus civilisée, plus capable de résister aux violences de la nature. Bientôt on construit des huttes, la famille se forme et avec les arts naît la mollesse qui énerve les

hommes. C'est alors que se développe l'art du langage. Les villes s'élèvent, les royautes s'établissent : on procède au partage du sol, et l'or, ce fléau du genre humain, domine les hommes. En même temps, les passions se déchaînent, et les révolutions surgissent. Les peuples renversent les rois de leurs trônes, et au régime monarchique substituent la démocratie. C'est alors que sont créées les lois. Mais pour compléter son œuvre, le législateur inventa la religion, ou plutôt la superstition, source de tous les crimes, de tous les malheurs de l'humanité. Il faut donc reconnaître qu'Épicure, en détruisant la superstition, a été le bienfaiteur du genre humain. Le seul moyen de réagir contre ce fléau, c'est de s'éclairer sur la nature de l'âme. Qu'est-ce donc que l'âme? C'est une partie de nous-même indépendante du corps, quoique de même nature que lui, quoiqu'unie au corps par un lien intime. L'âme est corporelle et composée d'atomes subtils. Elle se compose de plusieurs éléments, *calor, aer, venti, aura*, qui, par leur réunion, forment une substance d'une nature unique, mais qui, pris à part, produisent chacun des phénomènes divers. L'âme ne peut subsister un instant sans le corps : elle naît, grandit, vieillit et meurt avec lui. Pourquoi donc craindre la mort, puisqu'après nous n'existons plus? Les supplices du Tartare ne sont que des fables. La crainte de châtimens futurs fait redouter la mort, tandis qu'elle est le remède suprême. L'âme, pénétrée de ces principes, pourra seule goûter des plaisirs purs, de délicieuses jouissances. Pour arriver à la sagesse parfaite, il faut d'abord écarter de soi la douleur physique et les inquiétudes de l'âme. C'est par là que l'homme arrivera à la suprême sagesse.

Enfin nous arrivons à l'épicurisme interprété par Cicéron. Ici la métaphysique cède la place à la psychologie.

Sous le nom de Torquatus, Cicéron étudie successivement les trois parties de la philosophie d'Épicure. Il condamne d'abord sa physique qu'il trouve faible et insuffisante. Quant à la logique, il y constate l'absence de définition, de divisions de raisonnement, éléments essentiels de tout système philosophique.

Il s'attache surtout à l'étude de la morale, dans laquelle se trouve la supériorité d'Épicure. Nous aspirons au souverain

bien, et nous ne pouvons le trouver que dans la volupté. Cette aspiration se trouve chez tous les êtres.

Si nous observons l'animal à l'état naturel, c'est-à-dire quand il n'est pas encore corrompu, dépravé par l'homme, nous voyons que toutes ses actions tendent au souverain bien. Nous devons ainsi nous abandonner entièrement aux penchants de notre nature. Mais, dans la pratique, il faut restreindre ce principe trop absolu, car les passions sont aveugles. C'est pourquoi Cicéron les appelle des maladies de l'âme. Et à ce propos, recherchant quels motifs ont inspiré aux grands hommes de Rome toutes leurs actions, il trouve qu'ils ont été guidés par leur intérêt, c'est-à-dire par la gloire et par l'affection de leurs semblables.

Il distingue ensuite les plaisirs de l'esprit et ceux du corps. Les derniers n'embrassent que le présent, les autres s'étendent même au passé. Quand on souffre physiquement, il faut invoquer au moyen de la mémoire tous les plaisirs passés, et on oubliera ainsi la douleur.

En résumé, si la doctrine d'Épicure a des côtés faibles, elle a aussi bien des parties sérieuses. Alors que l'école stoïcienne affirmait qu'il n'y a qu'un seul bien, la vertu, le mérite de l'épicurisme est d'avoir montré qu'à côté de la vertu il y a encore d'autres biens.

CONFÉRENCES ANNONCÉES

La Philosophie appliquée aux sciences sociales, conférence de M. Rondelet à la Sorbonne.

Types et Portraits moraux dans l'antiquité, par Ch. Lévêque, à la Sorbonne.

Principes de la morale sociale, conférences de M. Léon Walras, à la salle du Wauxhall.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE DESCARTES AVANT 1637, suivie de l'analyse du *Discours de la méthode* et des *Essais de philosophie*, par J. Millet, agrégé de philosophie, docteur ex-lettres. 1 vol. in-8, Paris, librairie Didier et C^{ie}. Clermont-Ferrand, libr. Thibaud.

Nous ne croyons pas à la mort de la métaphysique, mais nous croyons à sa transformation radicale; nous pensons qu'elle doit reposer désormais sur les bases fournies par l'expérience, et non plus sur le système à priori qui a fait le triomphe de Descartes.

Descartes pensait que la méthode expérimentale n'est rien sans les notions premières de l'entendement, sans le principe de causalité, sans l'idée de lois nécessaires, universelles et absolues, sans la science du calcul, et, finalement, sans les notions de la perfection divine. Selon lui, l'âme n'affirme son existence que grâce à l'idée à *priori* de l'être infini et parfait, et elle est capable non de créer du mouvement dans le corps, mais seulement de changer la direction de celui qu'il possède. L'observation et l'expérimentation ne sont pour lui qu'un moyen secondaire d'information et un instrument d'analyse. Adoptant ce système dans son ensemble, M. Millet l'oppose à celui du positivisme, et il espère que la métaphysique se relèvera bientôt à côté de l'idée mathématique pour inspirer nos savants et diriger de nouveau l'esprit français dans la voie des grandes découvertes.

Il reconnaît bien que la psychologie seule ne répond plus aux aspirations les plus hautes de l'intelligence humaine et au besoin actuel de connaissances exactes; mais il croit qu'en revenant au cartésianisme on peut renouveler efficacement la métaphysique. Quant à la physiologie, cette science d'observation par excellence, Descartes en a bien ouvert la voie,

mais il n'a pu la suivre jusqu'au bout, gêné qu'il était dans l'essor de son intelligence par les préjugés du temps, qui ont failli l'arrêter à moitié chemin. Toutefois, il est utile d'examiner le cartésianisme comme point de départ des études positives modernes, et M. Millet l'a fait aussi complètement que possible en suivant Descartes pas à pas dans sa carrière laborieuse. Il fait voir comment chez ce vaste génie les grandes pensées procédèrent les unes des autres; comment y sont nées les premières pensées de réforme, et comment des prémisses posées ont eu des conséquences jusque dans la révolution de 89, les hommes de cette révolution n'ayant fait qu'appliquer sa méthode aux institutions politiques et sociales.

Le premier chapitre de cet ouvrage est consacré aux précurseurs de Descartes. L'auteur examine les progrès antérieurement accomplis par les sciences particulières qui ont eu une influence sur la direction de la pensée de Descartes; il constate particulièrement dans les philosophes qui l'ont précédé les progrès de la méthode, c'est-à-dire les véritables progrès de l'esprit humain.

Laissant de côté les découvertes scientifiques de Descartes, nous nous contenterons de signaler les règles de la méthode qu'il appliquait à la science. Elles consistaient, en premier lieu, à ne recevoir jamais aucune chose pour vraie avant qu'elle ne fût reconnue évidemment être telle; en second lieu, à diviser chacune des difficultés qu'il aurait à examiner en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre; puis à conduire par ordre ses pensées en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître pour monter peu à peu jusqu'à la connaissance des plus composés; et, enfin, à faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales qu'il fût assuré de ne rien omettre.

La grande gloire de Descartes, c'est d'avoir inauguré une métaphysique nouvelle. Après beaucoup de tâtonnements et d'hésitations, il est arrivé à faire de la matière une substance inerte dont l'essence est l'étendue, et qui a reçu une certaine quantité de mouvement dont la distribution varie, mais qui reste toujours égale à elle-même : « Il n'y a qu'une seule

force active dans les choses, dit-il, l'amour, l'amitié, l'harmonie. » Et il soutient que le principe actif, l'amour, détruirait le monde, s'il n'était contre-balancé par un principe contraire. Il finit par se prononcer en faveur de l'abstraction de la matière, et c'est l'idée qu'ont recueillie Spinoza et Leibnitz. Les phénomènes matériels seraient alors comme les signes extérieurs de phénomènes internes dans l'intimité desquels on ne peut pénétrer ni par les sens ni par les mathématiques, et que par induction on conçoit à l'image des phénomènes du moi.

Avant de soutenir que les animaux étaient de pures machines, il disait « que la perfection extraordinaire qu'on remarque dans certaines actions des animaux, fait soupçonner qu'ils n'ont pas de libre arbitre. » Mais plus tard il s'est arrêté à l'automatisme des bêtes, qui lui permettait d'accorder à l'homme seul des idées innées.

Dans le traité des *Règles pour la division de l'esprit*, écrit à l'âge de trente-deux ans, il enseigne que la science est *une*; c'est l'esprit humain lui-même, et par conséquent un enchaînement de principes à *priori* tirés des profondeurs mêmes de l'intelligence. Voici les sept premières règles qui nous intéressent plus particulièrement : 1^o le but des études doit être de diriger l'esprit de manière à ce qu'il porte des jugements solides et vrais sur tout ce qui se présente à lui ; 2^o il ne faut nous occuper que des objets dont notre esprit paraît capable d'acquérir une connaissance certaine et indubitable ; 3^o il faut chercher, sur l'objet de notre étude, non pas ce qu'en ont pensé les autres, ni ce que nous soupçonnons nous-mêmes, mais ce que nous pouvons voir clairement et avec évidence, ou déduire d'une manière certaine ; 4^o il ne faut pas tenter de chercher la vérité sans méthode ; ne pas supposer vrai ce qui est faux, mais tâcher d'arriver à la connaissance de toutes choses en augmentant graduellement sa science et en ne se servant pour cela que des règles de l'intuition et de la déduction ; 5^o il faut ramener graduellement les propositions embarrassées et obscures à de plus simples, et ensuite partir de l'intuition de ces dernières pour arriver, par les mêmes degrés, à la connaissance des autres ; 6^o pour distinguer les choses les plus simples de celles qui sont enveloppées et suivre cette

recherche avec ordre, il faut dans chaque série d'objets où de quelques vérités nous avons déduit d'autres vérités, reconnaître quelle est la chose la plus simple, et comment toutes les autres s'en éloignent plus ou moins ou également; 7^o pour compléter la science, il faut que la pensée parcoure, d'un mouvement non interrompu et suivi, tous les objets qui appartiennent au but qu'elle veut atteindre et qu'ensuite elle le résume dans une énumération méthodique et suffisante.

Après avoir posé ces axiomes devenus célèbres : « Chacun peut voir intuitivement qu'il existe, qu'il pense ; » — « Je comprends, donc j'ai une âme distincte du corps ; » — « Je suis, donc Dieu est, » Descartes s'est mis à rapprocher ces idées et à les appuyer l'une sur l'autre, à voir intuitivement, non-seulement qu'il pense et qu'il existe, mais qu'il existe parce qu'il pense. Or, le néant ne pouvant penser, la certitude de l'existence personnelle n'est perçue qu'à la lumière du principe universel et absolu.

Les vérités métaphysiques, pour lui, se démontrent d'une façon plus évidente que les axiomes géométriques, et ainsi l'existence de Dieu et celle de l'âme seraient de la première évidence.

Partant de l'idée que nous avons à *priori* de l'être parfait, de l'être infini, éternel, nécessaire, existant de soi, omnipotent, omniscient, etc., bien que l'expérience ne le démontre pas, M. Millet conclut à la présence de Dieu même dans notre raison : « D'où nous viendrait, dit-il, l'idée de l'être parfait si l'être parfait n'existait pas ? Par là même que Dieu est pensé, il faut qu'il soit. »

Cette conséquence est trop rigoureuse, car elle pourrait s'appliquer et elle s'est appliquée, en effet, aux mille fantômes de notre imagination. Or, la pensée ou l'imagination emprunte ses premiers éléments aux objets extérieurs. C'est ainsi que l'homme, voulant remonter des effets aux causes, et de celles-ci à une cause primordiale, a d'abord cherché les traces de l'infini ou de Dieu dans les phénomènes inexplicables de la nature ; puis, se trouvant lui-même supérieur aux autres êtres par l'intelligence, il s'est cru représentant de la cause première. Enfin, la plus haute expression de l'anthropomorphisme est l'identification de la raison humaine avec l'essence

divine, sur laquelle repose le spiritualisme contemporain, héritier de Descartes. En effet, celui-ci enseignait que la raison, remontant jusqu'à Dieu, se ressaisit elle-même dans sa source divine et s'assure par là de ses forces et de son infaillibilité. Ainsi, la raison saisirait d'un même regard que Dieu est, que nous sommes par lui et qu'elle-même est infaillible. Il y aurait donc en nous une lumière surnaturelle, reflet de l'être divin, parfait, absolu, qui nous éclairerait infailliblement sur notre vraie nature. Mais pourquoi tous les hommes n'en ont-ils pas une égale et claire intuition? Descartes ne l'explique pas.

Passant de l'idée de chose à l'idée de substance, il les distingue, il les sépare. Spinoza, marchant sur ses traces, les confondra entièrement et dira que les choses sont des attributs distincts d'une même substance à la fois étendue et pensante. Il est vrai que les idées de Descartes ont beaucoup varié sur la distinction et l'union du corps et de l'âme; mais sa dernière affirmation est exprimée dans le *Traité des passions*. « Il est besoin, dit-il, de savoir que l'âme est véritablement jointe à tout le corps et qu'on ne peut pas proprement dire qu'elle soit en quelqu'une de ses parties à l'exclusion des autres, à cause qu'il est uni, et en quelque sorte indivisible à raison de la disposition de ses organes. » L'union est donc réelle et substantielle, comme l'établira, d'après lui et plus nettement, Spinoza.

Descartes n'a pas traité spécialement de la morale, mais il a exprimé sur ce sujet des idées très-justes. Il n'a pas séparé l'étude de la morale de celle de la physique et de la physiologie, parce que l'homme doit se connaître lui-même et connaître cet univers pour connaître ses devoirs et les moyens de devenir sage. Plus tard il cherchera ces moyens surtout dans la médecine.

M. Millet nous donne une analyse claire et complète du système de morale pratique de Descartes : il se résume en quatre maximes (1) : 1^o Obéir aux lois et coutumes de son pays, aux dogmes de la religion dans laquelle on est né; se gouverner en toutes choses suivant les opinions les plus mo-

(1) *Discours de la méthode*, part. II et III.

dérées des gens les plus sensés avec lesquels on aurait à vivre. 2^o Être le plus ferme et le plus résolu qu'on pourrait en ses actions. 3^o Tâcher de se vaincre plutôt que la fortune et de changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde; s'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit en notre pouvoir que nos pensées et faire de nécessité vertu. 4^o Enfin ne pouvoir mieux faire que d'employer toute sa vie à cultiver sa raison et d'avancer autant qu'il se pourrait dans la connaissance de la vérité.

Cette dernière maxime dépasse ce qu'on pouvait dire de plus à cette époque sur le progrès de l'esprit humain; malheureusement Descartes fait de la science le privilège de quelques-uns : « La science est comme une femme, dit-il; si elle reste chaste auprès de son mari, elle est honorée; si elle se donne à tous, elle s'avilit. » Appuyant cette assimilation singulière de la diffusion de la science à la prostitution, M. Millet ajoute : « Cette pensée peut servir d'avis utile aux vulgarisateurs modernes qui, voulant mettre la science à la portée de tout le monde, la font descendre au niveau des ignorants. » Est ce bien là le langage digne d'un savant de nos jours qui devrait désirer, au contraire, la plus grande répartition possible des lumières entre le plus grand nombre possible de ses semblables? Descartes pouvait bien, lui, admettre le privilège de la science, alors que régnait dans toute sa force le privilège de la naissance; mais aujourd'hui ni l'un ni l'autre ne sauraient être proposés.

Il tirait ses maximes de morale de la méthode. La morale étant la science dernière et le couronnement des autres, les présuppose toutes et s'appuie sur elles. Pour y arriver il est donc nécessaire de connaître non-seulement la nature de l'homme, mais son origine, sa destination, de connaître l'ordre universel, le plan de la création; mais, en attendant, il faut avoir des règles de conduite; or, lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir de discerner les plus vraies opinions, nous devons suivre les plus probables; aussi la maxime générale de Descartes est-elle celle-ci : se gouverner en toute chose, suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès, qui soient communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels il aurait à vivre.

Il ne sépare pas l'étude de la morale de celle de la physique et de la physiologie, parce que l'homme doit se connaître lui-même et connaître cet univers pour savoir quel sont les moyens dont il peut disposer pour devenir plus sage et plus sensé. C'est surtout dans la médecine qu'il cherchera ces moyens.

La condamnation de *Galilée* mit le courage scientifique de Descartes à l'épreuve, et ce courage ne tint pas contre le danger qui menaçait la libre pensée. Il résolut de ne plus rien publier de son vivant. Heureusement, l'amour fit changer cette résolution. Une femme le rendit père, et il songea à tirer profit de ses travaux pour son enfant ; « Des sentiments nouveaux, dit M. Millet, se sont éveillés en lui, et ce qui ni Mersenne ni de Beaune, ni Mydorge, ni ses meilleurs amis, n'ont lui arracher, un sourire d'enfant, entrevu dans les perspectives radieuses de l'avenir, l'a déjà obtenu. » Et dès lors il entreprit la publication de ses œuvres les plus importantes.

M. Millet s'est tellement enchanté de Descartes qu'il en fait un être divin; il justifie ses faiblesses et même les hallucinations et les rêves que ce grand esprit prenait pour des avertissements, des révélations : « Dieu, dit-il, est avec tous ceux qui font faire un pas en avant à l'humanité ou qui se dévouent pour elle; c'est lui qui leur inspire les grandes pensées... les apparitions qui se produisent alors, ou les voix qui se font entendre et que le vulgaire des savants explique par l'hallucination, ne sont que la traduction dans le monde sensible, le signe, le reflet ou l'écho du fait réel qui se passe dans les profondeurs de l'âme et dans l'intimité de son commerce avec Dieu. » Voilà une réflexion que le spiritisme ne décevra pas.

Quoi qu'il en soit, M. Millet a rendu un véritable service à la science en présentant une analyse exacte et claire des œuvres de Descartes. Son livre nous fait suivre dans ses évolutions diverses et successives ce grand génie qui a élargi et fécondé le champ de la métaphysique où d'autres grands esprits sont venus à leur tour puiser les éléments de solutions nouvelles.

RAISON ET PRÉJUGÉS, par Hipp. Renaud, ancien élève de l'École polytechnique
1 vol. in-18, librairie des sciences sociales de Noirot.

Le titre de cet ouvrage ne répond pas complètement au sujet qu'il traite; la critique des écoles matérialistes et des croyances superstitieuses n'y semble qu'une introduction au panégyrique sans réserve du système sociétaire de Fourier.

Par matérialistes l'auteur entend tous ceux qui écartent comme inutiles les recherches sur Dieu et sur l'immortalité; et par superstitieux tous ceux qui admettent des traditions surnaturelles, des révélations miraculeuses, les mystiques, les spiritistes, etc.; il confond ces deux écoles, pourtant si opposées, sous le nom d'irrationalistes.

L'assimilation du matérialisme et du mysticisme n'est pas exacte : leurs procédés respectifs diffèrent essentiellement; le matérialisme ne dédaigne ni la science ni le raisonnement; il s'en sert pour arriver à la négation non pas de la raison, mais, au contraire, de ce que la raison repousse après examen; tandis que le mysticisme refuse à la raison le droit de contrôler et de repousser ce qu'il admet *à priori* en vertu d'une révélation.

A l'exemple du matérialisme scientifique, M. Renaud admet bien que la raison est le meilleur guide et le plus capable de nous diriger en toutes choses, cependant il tire, non pas du raisonnement ni de l'observation, mais de la nécessité morale un argument en faveur de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme : « Si la conscience, dit-il, doit être satisfaite par les harmonies physiques de la nature; puisque cette nature serait au plus haut degré injuste et cruelle, si la pierre du tombeau recouvrait l'homme tout entier, il est nécessaire que l'âme soit immortelle, et il est démontré qu'elle l'est. »

Ainsi, la nécessité morale d'une chose doit suffire pour en faire admettre la vérité : argument peu rationnel.

Se plaçant sur le terrain de la morale universelle, c'est-à-dire sur celui de la justice et de la charité dont les règles gravées au fond de toutes les consciences ont été reproduites dans tous les livres sacrés des peuples, M. Renaud dit avec

raison que le principe de justice unirait depuis longtemps, dans une même foi, les hommes de bonne volonté, si les dogmes ne les divisaient pas. Bien qu'il se déclare adversaire de la morale indépendante, il reconnaît une morale désintéressée. Pour lui la plus haute récompense à ambitionner est dans l'élévation du cœur, suite d'une bonne action; dans la délicatesse des sentiments qu'on acquiert et qui rend de plus en plus sensible à l'attraction du bien; cette récompense proportionnée aux efforts que nous faisons pour avancer dans la voie droite, rémunère les œuvres à l'instant même où elles se font. Mais, voulant une suite à cette rémunération, il la trouve dans un nombre infini d'existences futures où, associés à Dieu, nous devons travailler au développement progressif de l'univers.

Considérant l'humanité comme l'organe régulateur des mouvements internes de la planète prise à son tour avec tous les êtres qu'elle porte comme un simple organisme vivant, l'intelligence humaine, suivant lui, joue le rôle du système nerveux ganglionnaire d'un animal, non le rôle du cerveau, puisqu'elle préside aux mouvements intérieurs et ne met pas la terre en rapport avec les autres planètes. Mais comme l'humanité ne peut rien sur la constitution physique des planètes, il faut chercher hors d'elle le principe intelligent révélé par les harmonies de la nature; de là l'idée d'une intelligence suprême et créatrice.

Entre les hommes et Dieu il admet une série illimitée d'autres intelligences d'autant plus complètes qu'elles sont placées plus haut. Ces êtres sont nécessaires pour qu'il n'y ait pas plus de lacunes dans le monde moral que dans le monde matériel.

Chaque partie du monde physique aurait son principe régulateur au terme correspondant dans la série des êtres intelligents: il y aurait un parallélisme complet entre le monde physique et le monde moral. Dieu, centre de l'univers, ferait sentir son influence par les lois générales de la nature dans tous les compartiments de la création, mais il ne gouvernerait sans intermédiaire que leur ensemble infini.

Dans ce système, tout est lié matériellement et moralement. Chaque être communique avec ceux qui sont immédiatement

et moralement au-dessus et au-dessous de lui, et la chaîne des rapports intellectuels s'étend sans interruption de Dieu aux habitants des planètes.

Rendons justice à M. Renaud : loin de vouloir imposer sa théorie, il ne la présente que comme une hypothèse; seulement il déclare que, ni l'observation, ni la science, ne peuvent en démontrer la fausseté. Elle a cela de commun avec beaucoup d'autres théories qu'on peut affirmer, mais non prouver.

C'est dans la théorie sociétaire de Fourier que l'auteur a puisé le point de départ, la base de la science et le but qu'il se propose d'atteindre. Aussi la meilleure partie de son ouvrage est-elle consacrée à faire ressortir la solidité des principes posés par ce grand théoricien, leur fécondité, leur originalité, leur importance.

La réforme de Fourier repose sur cette idée que Dieu, ayant organisé toutes les créatures avec une égale prévoyance, n'a donné à l'homme que des facultés capables d'être employées au bien dans un milieu social déterminé. S'il ne l'a pas doué d'un instinct qui le place immédiatement dans ce milieu, c'est pour lui laisser la liberté et la responsabilité, le devoir de chercher et l'honneur de découvrir.

En nommant passion tout effort de l'homme pour satisfaire ses penchants physiques, intellectuels et moraux, Fourier a laissé croire qu'il voulait justifier toutes les passions, bonnes ou mauvaises, qui nous agitent. Son seul tort est d'avoir employé un mot dont le sens était trop déterminé pour recevoir une nouvelle acception. Mais l'interprétation de Fourier expliquée d'une manière rationnelle, comme l'a fait M. Renaud, enlève toute fâcheuse équivoque.

M. Renaud cherche également à le disculper du reproche d'avoir feint de croire en Dieu pour donner plus d'autorité à son plan sociétaire dont il se déclarait modestement, non pas l'inventeur, mais le révélateur : « L'idée d'une forme sociale, prévue et voulue par Dieu, dit M. Renaud, est le fond même de sa doctrine. » D'où il suit que Dieu aurait attendu jusqu'à Fourier pour faire connaître aux hommes son plan et pour le voir, encore aujourd'hui, l'objet de dédains, de sar-

casmes et de critiques injustes. Cette attitude passive ne serait-elle pas indigne d'une intelligence suprême?

La doctrine de Fourier n'est pas de celles qu'on envisage de sang-froid. Elle excite ou beaucoup d'enthousiasmes ou beaucoup de préventions injustes, parce qu'elle propose une réforme complète de la société actuelle sans transition ménagée.

Mais, s'il y a beaucoup à laisser, il y a aussi beaucoup à prendre. Des savants, des économistes distingués, tels que MM. Pellarin et Barrier, se sont efforcés de les remettre en lumière et d'en faire ressortir le côté pratique. A son tour M. Renaud, par une nouvelle analyse de ce système, nous le fait comprendre et admirer; toutefois, c'est aux économistes qu'il appartient d'en dire le dernier mot.

LE MAGNÉTISME A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE : Sa théorie, sa pratique, par Gérard. 1 vol. in-18, libr. Dentu.

Le titre du livre est un peu frivole pour le sujet sérieux qu'il traite, et même pour le style élevé dans lequel il est écrit; l'auteur, homme d'expérience plus que d'imagination, envisageant le magnétisme au point de vue rationnel et scientifique, s'efforce de le dégager du charlatanisme et des applications futiles dont il a été l'objet, pour le faire entrer de plain-pied dans la thérapeutique.

Il reconnaît que le magnétisme en tant que science n'est pas encore établi, et il ne se dissimule pas les difficultés auxquelles se heurteront ses efforts; mais il a reçu de son maître, du baron Du Potet, d'excellents conseils dont il sait profiter pour la pratique autant que pour la théorie; les voici :

- 1^o Être fort de sa conscience;
- 2^o Ne considérer le magnétisme que sous son point de vue thérapeutique;
- 3^o Éviter l'enthousiasme exagéré, mais posséder la foi qui soutient;
- 4^o Ne pas se laisser entraîner par le mirage trompeur du

somnambulisme, cette question n'étant pas assez éclaircie jusqu'à présent;

5° S'armer d'un courage à toute épreuve, car la carrière qu'embrasse le magnétiseur est hérissée de difficultés sans nombre ;

6° Guérir par l'action des mains en évitant de faire le médecin quand même, et n'user de la puissance magnétique que pour la plus grande gloire du magnétisme.

Avec un pareil guide, il était impossible de s'égarer, et M. Gérard le prouve tous les jours par d'heureuses applications.

Il est convaincu, et il le démontre expérimentalement, que l'homme porte en lui les éléments de sa guérison physique et morale, et peut même les faire passer dans son semblable. Le rôle de l'agent nerveux est, en se transmettant de l'homme à l'homme, de porter la santé de l'un à l'autre, de rétablir et d'entretenir la vie et la sensibilité dans les corps qu'une action anormale et perturbatrice aurait détruite ou compromise.

Notre santé, notre dynamique, notre intelligence ne sont que les résultats d'une plus ou moins bonne distribution des tensions organiques. Par conséquent, on peut faire dans l'ordre dynamique, à l'aide du magnétisme, ce qu'on fait dans l'ordre circulatoire par la transfusion sanguine.

M. Gérard conçoit toutes les maladies comme engendrées par une sorte de *paresse organique* , diversement localisée, qui a lieu par une diminution de la tension dynamique dans le point où elle se manifeste, ou par une augmentation de cette dynamique dans un point réflexe qu'il nomme *excès dynamique* . Suivant lui, le principe du mouvement a la plus grande part dans l'équilibre organique ; tous les accidents ne s'engendrent que par son absence ou par son affaiblissement. Si donc tout doit remonter à lui, le rayonnement de la force nerveuse, la volonté puissante, la pensée en un mot, ont plus de vertu que toutes les applications qui se rapprochent de la mécanique brutale.

Ces prolégomènes clairement posés, il arrive au mode d'action thérapeutique du magnétisme. La simplicité dans les

procédés, voilà ce qu'il veut faire admettre, comme lui ayant le mieux réussi dans les cas les plus complexes.

Il insiste beaucoup sur l'unité de traitement, et désigne les maladies qu'on peut espérer guérir par le magnétisme et celles qu'on peut prétendre soulager. Il se préoccupe même du magnétiseur en lui-même, de son caractère, de ses mœurs, comme pouvant exercer une influence décisive sur les individus avec lesquels il se met en rapport. Le magnétiseur doit avoir un caractère égal et paisible, mais, aussi, être capable de s'exalter par degrés jusqu'au paroxysme de la toute-puissante volonté, toutefois sans passion. Il lui faut une liberté complète des mouvements de son cœur, une exquise souplesse de sentiments. Reste le mode d'emploi qui consiste à avoir sous la main la puissance d'évoquer à son choix telle ou telle sensation, telle ou telle modification sur l'être qui réclame son secours.

Enfin, M. Gérard demande qu'un comité d'examen soit chargé de rechercher si par les connaissances positives, acquises depuis Mesmer jusqu'à ce jour, on ne peut démontrer l'existence d'un agent nouveau de la thérapeutique; cette démonstration une fois faite, non-seulement la médecine serait enrichie d'un nouveau moyen de guérison, mais la justice, de son côté, aurait un nouveau moyen d'investigation pour une exacte connaissance de l'état mental des coupables, et pour une plus équitable application des circonstances atténuantes. De plus, le mystère et le prestige qui entourent encore le magnétisme, disparaissant devant sa démonstration scientifique, ne donneront plus prétexte à ce charlatanisme qui exploite la crédulité et met obstacle aux études sérieuses.

IMPRESSIONS D'UNE FEMME : Pensées, sentiments et portraits, par M^{me} A.-M. Blanchecotte. 1 vol. in-12, libr. académique de Didier.

L'auteur nous avertit dans sa préface, que les impressions qui composent son livre sont la récolte générale de réflexions quotidiennes, reliées ensemble sans aucune appropriation possible de noms et de personnes. Elle ne craint pas en donnant son nom de femme, de susciter quelques ironies; elle

déclare même hautement et courageusement qu'il serait avantageux pour la société que la femme ajoutât au strict accomplissement de ses devoirs le supplément de penser et de dire, et pût se familiariser avec les plus nobles prérogatives intellectuelles : l'observation et la culture de la pensée.

Un recueil de pensées n'est point susceptible d'analyse, et ici des citations vaudront mieux qu'un examen critique; disons seulement que si, au fond, celles de M^{me} Blanchecotte en rappelle de plus anciennes, elles semblent neuves pour la forme, et trahissent dans leur auteur un grande connaissance du cœur humain.

En voici quelques-unes :

* * *

Es-tu insensé, ô Nobody! tu espères te ramener les gens en leur prouvant qu'ils ont tort! C'est comme si tu te jetais toi-même à l'eau et que tu te prisses à crier : On me noie!

* * *

Il faut considérer la vie comme une tenue de livres en partie double. Tout ce qui est porté à notre *débit* est inévitablement reporté au *crédit* de notre compte. Il y a balance dans les événements d'ici-bas : balance visible ou invisible. La seule différence que présente notre bilan général consiste dans le plus ou moins de détails de la partie gauche ou de la partie droite de nos *profits* et *pertes*. Ce qui surtout fait l'excédant des peines est notre insuffisance à les supporter et à en profiter, et l'éternelle imprévoyance, la folie toujours la même avec laquelle nous nous laissons entraîner par l'apparence des succès et des joies.

* * *

Savoir s'arranger avec la vie, c'est le point essentiel ; mais les bons ne savent pas s'arranger avec la vie; ils ne savent qu'en souffrir.

* * *

Sois ami, si tu penses dans l'occasion faire quelque bien ; mais ne crois jamais en retirer toi-même quelque bien. Dévoué : oui ! Récompensé : jamais !

* * *

Être heureux et se trouver heureux au moment où on l'est, croyez-vous que ce soit chose commune ? L'esprit humain navi-

gue sans cesse du *passé* au *futur*, sans vouloir jamais aborder au présent.

* * *

Il est des natures oppressives qui, semblables à certaines fleurs, absorbent tout l'air autour d'elles. La respiration manque où elles sont, et les esprits les plus vivaces éprouvent dans leur voisinage une invincible et complète asphyxie.

* * *

La femme aime l'amour, c'est l'amour qu'elle chérit dans l'homme; l'homme aime la femme, c'est la femme qu'il chérit dans l'amour qu'il lui montre. L'une rêve, l'autre désire. La femme poursuit sa poétique chimère, l'homme professe un but positif. Comment l'un et l'autre peuvent-ils se rejoindre? On dirait le spiritualisme et le matérialisme ensemble...

* * *

Le cœur de l'homme est dans sa tête. Une boucle de cheveux qui se dérange, un regard auquel il n'était point préparé, une grâce d'attitude ou une beauté saisissante de forme, l'attrait de l'inconnu bouleverse de fond en comble le solide édifice de son amour. Et une femme fonde là-dessus ses espérances les plus saintes! une femme amarre à cette barque flottante l'honneur et la fierté de sa vie! Une femme confie à ce cœur qui n'en est pas un, l'ineffable tendresse de son cœur ridicule! Encore une fois ce n'est la faute ni de l'un ni de l'autre. Qu'y faire? s'y briser! — Non: s'en guérir!

* * *

Il y a des personnes sur la terre qui n'ont de plaisir que celui qu'elles font aux autres; mais au moins celui-là leur est assuré. Il peut, dans la vie, être refusé à une femme d'être épouse, d'être mère, d'être heureuse et aimée; il lui est toujours possible d'être sœur et amie; et la douceur sans prix d'être utile à quelqu'un, de voir à son approche s'illuminer un regard triste et se précipiter une main reconnaissante, cette douceur-là est une bénédiction divine.

LIVRES NOUVEAUX

L'Éducation, par Emmanuel Chauvet, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Rennes. 1 vol. in-18, libr. Durand.

Philosophie chrétienne et Théorie rationaliste dans l'étude de l'histoire contemporaine, par l'abbé Justin Jacquinot. In-8, libr. Palmé.

Mes Chassepots : Le Vrai n'a pas besoin d'être nouveau. — Jésuites et Athées. — Cinquante-huit siècles d'erreur. — Hors la raison, pas de littérature. — Hommage de la vertu au vice, etc., par Al. Weill. 1 feuille, libr. Dentu.

Mélodies pastorales, par Thalès Bernard. Chez l'auteur, à Batignolles.

Étude médico-psychologique du libre arbitre humain, par le docteur P.-J. Grenier. Libr. Delahaye.

Promenades à l'Exposition scolaire de 1867, souvenir de la visite des instituteurs. par Charles Defodon, officier d'académie. 1 vol. in-18, libr. Hachette et Cie.

La Métaphysique simplifiée et agrandie, ou Méditations sur les principes de la philosophie, par Charles Charaux, professeur de philosophie. Broch. in-12, libr. Belin.

De la bonté morale, ou esquisse d'une apologie du christianisme, par Schœffer. 1 vol. in-18, libr. Grassart.

Esquisse religieuse à l'usage des gens du monde. 1 vol. in-12, libr. Douniol.

La Science de la société humaine, par Dimitry de Glinka. 1 vol. in-8, librairie Hachette.

Bulletin de la Société protectrice de l'enfance, séance du 2 février 1868. Broch. in-8, libr. Noirot.

Qu'est-ce que la civilisation? par le docteur Ch. Pellarin. Broch. in-12, même librairie.

Essai de philosophie hégélienne, par Raphaël Mariano. 1 vol. in-18, libr. Germer-Baillièrè.

MÉLANGES

—

LES CATÉCHISMES DE LA MORALE UNIVERSELLE. — L'éducation de la jeunesse est le premier acte de la solidarité humaine; c'est par les soins hygiéniques et moraux, généralement et également répartis, qu'on pourra assurer à tous la santé, la vertu et le bien-être. Il importe donc de bien établir les règles de conduite morale qui doivent être enseignées aux jeunes gens de tous les pays, abstraction faite des coutumes et des croyances locales. Tel a été l'objet du concours que nous avons ouvert au journal *la Morale indépendante*, et auquel ont répondu vingt-six candidats, dont les envois diffèrent entre eux par le mérite, mais se confondent dans le même sentiment philanthropique, dans un égal désir de contribuer au perfectionnement des mœurs.

Nous allons présenter un court examen des deux catéchismes dont les auteurs s'étant le mieux conformés à notre programme ont mérité de partager le prix. Ils se distinguent l'un de l'autre autant par le fond que par la forme; mais les deux réunis valent une œuvre complète, qui satisfait au but que nous nous proposons. Le catéchisme de M. Vercamer, instituteur à Bruxelles, est remarquable sous le rapport de la conception, autant que par la manière dont il a été rédigé. C'est un traité de morale profondément pensé et supérieurement écrit. C'est le code entier des droits et des devoirs rédigé nous pouvons le dire, de main de maître. Tout y est déduit de quelques principes avec une rigueur de logique irréfutable, si l'on accorde les prémisses posées. M. Vercamer appartient à l'école de Kant, ou plutôt c'est toute la théorie de Kant exposée avec une netteté remarquable, et mise, pour ainsi dire, à la portée de tout le monde. Nos lecteurs savent en quoi la théorie de la morale indépendante diffère de la théorie kantienne. Elle est tout entière dans le rôle et la place que donne le philosophe de Königsberg à la liberté. Son *impératif catégorique*, sa loi morale est une forme de la rai-

son ; la liberté n'est qu'un moyen , tandis qu'elle est pour nous le moyen et la fin de la règle des mœurs : de là une divergence profonde dans le rôle assigné aux idées religieuses. Notre séparation de la morale de toute idée de cette nature, est profonde, radicale; chez Kant, elle est le complément indispensable de la loi morale. On le sait, Kant retrouve dans la raison pratique le Dieu dont il avait fait ailleurs une simple forme de la raison pure.

Cette parenté de M. Vercamer avec le philosophe de Kœnigsberg est bien marquée dans les quelques mots de son avant-propos.

« Quelques précautions, dit-il, que nous ayons prises de ne faire intervenir aucune donnée religieuse ou métaphysique, il nous a paru impossible de ne pas indiquer de temps à autre l'arbre où se cueillent les fruits qui ont nom *principes* et *règles* de conduite. On peut bien se perdre dans les divagations d'une métaphysique creuse ou dans les incertitudes d'opinions religieuses s'anathématisant à l'envi ; mais quant à repousser tout à fait cette lumière commune que nous retrouvons au fond de la conscience, et où toutes les opinions philosophiques et religieuses se rencontrent, ce serait, selon nous, folie, et prétendre bâtir dans l'air ou sur le sable mouvant. »

Ce peu de mots de l'auteur résumant toute sa théorie. Il voit de plus, dans cette intervention de l'idée religieuse, une nécessité pour la morale envisagée sous le rapport de l'art. Ses principes abstraits peuvent bien suffire aux adultes, mais ne sauraient suffire à l'enfance tout entière adonnée aux sensations.

S'il n'avait pas dit que l'idée religieuse est comme inhérente à la loi morale, comme conséquence, ce dernier argument n'aurait aucune valeur, et l'emploi qu'il donne à la religion, loin de servir à la morale, lui serait à nos yeux funeste; il est, selon nous, souverainement immoral de faire de cette idée un pur instrument. Ce qui se passe chaque jour sous nos yeux en témoigne. Le milieu actuel étant donné, le scepticisme moral que nous constatons n'a pas d'autre source. Le jeune homme, en rejetant l'idée religieuse, rejette en même temps tout ce à quoi on l'avait mêlée. Faire appel au devoir en toute circonstance, alors même que l'enfant ne peut avoir

une notion de l'obligation qu'on lui fait pratiquer, sauf plus tard à en comprendre la raison, c'est la seule manière de former une éducation morale solide et virile.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de M. Vercamer est remarquable, et elle méritait de partager le prix proposé. Nous devons dire même que s'il ne l'a pas obtenu tout entier, c'est qu'il n'a pas rempli le programme; ce n'est point un catéchisme proprement dit, mais un vrai traité de morale, ou plutôt un cadre de traité moral. L'auteur lui-même l'a ainsi compris : « Un travail, dit-il, consistant en une nomenclature de règles théoriques, et partant arides, ne peut puiser son importance et son utilité que dans les développements qu'un esprit habile sait donner à ces mêmes règles pour en faire sortir le côté pratique.

« Nous n'avons donc pas la prétention d'offrir un travail complet sur la matière. Notre ambition s'est bornée à tracer le cadre qui pût servir de guide et de plan à quiconque prend à tâche de moraliser la jeunesse à l'aide d'un enseignement théorique. »

Mais cette tâche d'instituteur moraliste est précisément celle que nous attendions de nos auteurs. Nous voulions qu'en entreprenant de catéchiser l'enfance et la jeunesse, ils s'efforçassent de développer en elles, au moyen d'un dialogue familier, les sentiments moraux, c'est-à-dire la passion du juste, le goût pratique du bien et du beau, sans passer par la filière des dogmes religieux ou métaphysiques; et certes, M. Vercamer était capable de s'acquitter de cette mission; pour le montrer, nous citerons le passage suivant de son excellent chapitre sur les relations de famille.

« 213. *Quels sont les devoirs qui lient entre eux les frères et les sœurs ?*

« Si l'unité de la famille n'est pas une fiction, les frères et les sœurs sont tenus entre eux à quelque chose de plus qu'entre les autres hommes. La communauté des sentiments, des affections et même des biens, doit toujours être parmi eux aussi grande que possible.

« 214. *Quels sont leurs rôles respectifs auprès du foyer paternel ?*

« La sœur, par la grâce de son sexe, répand le calme et la

joie dans la maison, elle est le rayon céleste qui poétise la vie de famille ; grâce à sa présence, les corrections paternelles perdent de leur dureté et de leur aigreur. Le frère est le soutien naturel de la sœur, surtout quand la mort est venue ravir à leur tendresse les auteurs de leurs jours.

« 215. *Quel est le devoir général qui lie chaque homme à l'égard de toute autre famille que la sienne ?*

« C'est dans la famille que l'on goûte les joies les plus douces, les plus intimes et les plus pures. Tout ce qui tendrait donc à la troubler, offrirait quelque chose d'odieux, puisque le désordre qui en résulterait blesserait la justice et la philanthropie entre parents et alliés.

« 216. *La pratique des vertus de famille n'a-t-elle pas certains rapports avec celles des vertus de philanthropie et de bienfaisance, et, par une certaine dérivation, des vertus civiles ?*

« On pourrait même dire qu'elles sont la base des vertus civiles ; pour bien pratiquer celles-ci, il faut en avoir fait l'apprentissage dans la famille. Celui qui a aimé ses parents et ses frères est naturellement porté à l'amour du prochain. C'est dans la vie de famille que s'acquiert et se développe le besoin du véritable amour, et, la famille disparue, ce besoin cherche à se faire jour et à se satisfaire en dehors.

« De là une tendance naturelle et invincible à la philanthropie et à l'amitié. Or, nous avons vu que, si la justice est nécessaire à la société pour qu'elle soit possible, nous avons également reconnu qu'il lui faut la bienfaisance, pour qu'elle soit supportable. »

Tout autre est le *catéchisme* signé **UNE MÈRE** ; il présente des qualités et des défauts opposés. Son auteur, qui, évidemment, est une mère de famille instruite par l'expérience bien plus que par des études théoriques, a parfaitement compris qu'il fallait donner une forme simple et familière à l'instruction morale de la jeunesse. C'est bien une mère, en effet, qui parle à ses enfants, et qui les interroge sur leurs devoirs envers eux-mêmes et envers les autres, sur les sentiments de charité, de justice, d'honnêteté ; sur les règles de conduite qui doivent guider leurs relations de famille et de société.

L'ouvrage est divisé en trois parties ou trois catéchismes distincts : le catéchisme des petits enfants de six à sept ans ; le catéchisme des adolescents de douze à quinze ans ; puis le catéchisme destiné à l'âge de dix-huit à vingt ans.

L'auteur, en adoptant cette division rationnelle, est partie de ce principe que si la morale est une pour tous les temps et pour tous les pays, elle ne saurait cependant être enseignée de la même façon aux différents âges de l'homme.

Dans le premier catéchisme, l'enfant est interrogé sur les soins qu'il doit à son corps, et sur ses premiers devoirs envers ses parents et ses camarades.

Entre ces devoirs figure celui de l'obéissance absolue. On demande à l'enfant : « Est-ce que vous comprenez toujours pourquoi on vous commande certaine chose, et pourquoi on vous en défend d'autres ? » L'enfant répond : « Non, nous devons obéir quand même, parce que les grandes personnes ont toujours de bonnes raisons pour demander les choses aux enfants. — Pour le travail comme pour tout le reste, l'enfant doit toujours faire ce qu'on lui demande. »

Ne peut-il pas arriver qu'on commande à l'enfant des choses qui froissent l'instinct du juste, qui anime sa conscience ? Si ses parents lui donnent de mauvais exemples ou de mauvais conseils, est-il de son devoir de les imiter ou de leur obéir ? En réglant sa conduite sur la leur, il devient vicieux ; en leur opposant un refus, il leur manque de déférence, et il se constitue juge de leur autorité morale. Dans cette situation, que devrait faire l'instituteur ? Il devrait, ce nous semble, lui conseiller le silence et l'abstention, et l'empêcher ainsi de démentir dans la pratique les notions du bien qu'on s'efforce de développer en lui.

L'enfant est quelquefois aussi interrogé sur des sujets au-dessus de sa portée intellectuelle. A cette question : « Qu'est-ce que la conscience ? » il répond : « La conscience est le jugement intérieur que nous portons sur nous-mêmes, et qui ne trompe jamais ceux qui ont été dirigés sagement dès leur enfance. » Belle réponse, mais qui eût été mieux placée dans la bouche de l'instituteur interrogé par un adulte.

Quelle doit être la sanction de récompense ou de peine enseignée à l'enfant pour l'accomplissement ou la violation

de ses devoirs? Trop généralement, on va la chercher dans l'ordre surnaturel; on lui parle d'êtres invisibles, bons ou mauvais, d'anges ou de démons dont les images fantastiques l'effraient sans le corriger. Notre auteur fait mieux: elle prend l'enfant par ses premières et plus chères affections. Elle lui persuade que, s'il fait bien, il causera la joie et augmentera la tendresse de ses père et mère; que, s'il fait mal, il leur causera du chagrin, et cessera de mériter leur amour. Voilà une véritable sanction, car elle repose sur des sentiments naturels qui ne trompent pas et que le plus jeune âge peut comprendre.

Le catéchisme à l'usage des enfants de douze à quinze ans est écrit sur un ton plus élevé; l'auteur y aborde les questions du respect de soi et des autres, celle même de la solidarité humaine. On y trouve une définition succincte des devoirs individuels et sociaux.

Les devoirs individuels consistent dans la satisfaction des besoins physiques, intellectuels et moraux, répondant, les uns à la santé, à l'équilibre des organes, les seconds à la culture de l'esprit, les troisièmes au développement de la moralité.

L'enseignement de ces devoirs doit être simultané: la négligence pour les uns mettrait le trouble dans l'accomplissement des autres.

Les devoirs envers ses semblables, à cet âge, sont d'abord la déférence envers les personnes âgées, puis la reconnaissance pour les parents et les instituteurs; et ici revient encore l'obéissance passive, sans le droit pour le jeune homme d'examiner si les actes qu'on lui commande sont conformes à ses notions de justice. En vertu du même principe, l'auteur donne le nom de dévouement à l'action du soldat qui s'élançait résolument au milieu des ennemis, ou meurt sur le champ de bataille sans savoir pourquoi il s'est battu. Le vrai dévouement n'est-il pas plutôt dans la généreuse spontanéité qu'on met à sauver son semblable d'un danger imminent, ou à le défendre contre d'injustes agressions?

L'auteur pousse encore plus loin les conséquences de son principe d'obéissance absolue. A cette question: « Si un en-

fant demande *Pourquoi?* à chaque chose qu'on lui commande, ferait-il bien? » L'enfant répond : « Non, car ce serait une habitude qui indiquerait chez lui un manque complet de réflexion et de promptitude dans l'obéissance. » Mais, s'il est un droit dont on ne saurait trop permettre à l'enfant un fréquent exercice, n'est-ce pas celui d'interroger ses parents ou ses instituteurs sur tout ce qu'il voit et entend? Ceux-ci peuvent d'ailleurs mesurer leurs réponses au degré d'intelligence de l'élève. Lui interdire le droit de questionner équivaut à refuser de lui répondre. Dans les deux cas, c'est le forcer d'aller apprendre ailleurs peut-être plus qu'il ne doit savoir.

Dans le troisième catéchisme, la mère s'entretient avec ses enfants, jeune homme et jeune fille de dix-huit à vingt ans, non plus seulement de leurs devoirs respectifs vis-à-vis de la famille, mais aussi de leurs obligations sociales. Elle les interroge sur la dignité personnelle, sur l'indépendance de caractère, sur le libre exercice de leur jugement, sur la solidarité et la fraternité qui doivent leur faire désirer que les bienfaits de l'éducation et de l'instruction soient distribués à tous. C'est par un développement intellectuel et moral suffisant, que les fonctions les plus basses se relèveront en dignité, et mettront ceux qui les remplissent à même de jouir de biens capables d'apporter de nobles distractions à leurs pénibles travaux. C'est par ce moyen, également, que les peuples se rapprocheront de plus en plus, et qu'on verra disparaître les antagonismes de races, d'institutions, d'idées et de mœurs.

Une mère qui entretient des jeunes gens de cet âge sur des sujets les plus graves tels que la sociabilité, l'autorité, l'indépendance, le patriotisme, l'habileté dans les affaires, etc., aurait bien pu leur donner quelques sages avis sur le sentiment d'amour dont l'éclosion accompagne celle de la puberté. Notre auteur n'en dit mot : elle les laisse ainsi, sans défense et sans guide, au milieu des dangereuses tentations que peuvent rencontrer leurs premiers pas dans le monde. C'est là une regrettable lacune.

Le défaut général de cette œuvre est le manque de méthode et de précision, les définitions sont quelquefois incomplètes; les règles de conduite ne sont pas toujours présentées

dans un ordre logique, et l'on y sent encore trop l'empreinte d'un système d'éducation qui plaçait le devoir au-dessus du droit, tandis qu'aujourd'hui le droit et le devoir doivent être conjointement enseignés, comme ils doivent être simultanément exercés.

Mais les qualités dominent les défauts. Elles sont dans la générosité des sentiments, dans la justesse des observations, dans une véritable connaissance des lois de solidarité, puis dans un langage clair et précis, approprié à chaque phase de la jeunesse.

Enfin, nous devons nous féliciter d'avoir ouvert ce concours, car il nous a valu des œuvres remarquables. Si toutes n'ont pas, avec le même bonheur, rempli les conditions de notre programme, la plupart ont démontré ce fait important, que la morale pouvait et devait entrer dans l'instruction de la jeunesse, sans passer par la filière des dogmes religieux et métaphysiques, et que de cette indépendance même sortira pour l'avenir une méthode universelle d'enseignement dont les résultats seront d'autant plus efficaces, qu'ils seront plus généraux.

*
* *

LE VÉRITABLE HÉROÏSME. — Voici une bonne définition que M. P. Grimanelli, avocat, vient de donner du véritable héroïsme, dans la *Morale indépendante* :

C'est la vertu de l'homme qui agit en vue de la *personnalité* humaine en sacrifiant sa propre *individualité*. Celui qui perd la vie pour échapper au déshonneur fait acte d'héroïsme parce qu'il subordonne ce qui lui appartient, à lui tel ou tel, sa vie, à ce qui est le propre de toute *personne*, sans exception d'individus, à la dignité d'homme. Ainsi, en dehors de la justice, point d'héroïsme, puisqu'il consiste à se dévouer pour la justice. Ainsi, c'est en faire une définition erronée, c'est-à-dire incomplète, que de l'appeler simplement le renoncement à soi-même. Ce renoncement, la passion peut le faire, et alors, s'il n'a pas pour règle et limite le principe de la dignité humaine, loin d'être une vertu, il peut devenir une source de vices, une pierre de scandale. Aussi, ni le chevalier Des Grieux de Prévost, ni l'Infâme de M. About, ne sont-ils des héros.

En conséquence, si l'héroïsme est la suprême vertu, c'est qu'elle est la suprême manifestation de la justice; et si le suprême mérite lui appartient, c'est qu'elle suppose le suprême effort de la liberté.

*
* *

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Revue contemporaine* : Le Sentiment religieux et le Mysticisme en Espagne, par Alphonse Dantier. — La Question de la peine de mort devant le Sénat et devant la société moderne, par J. Tissot.

Journal des économistes : L'Unité des sciences sociales. — Les Moralistes et les Utilitaires, par J. Clavé.

La Morale indépendante : Cours de la Sorbonne, par Massol. — Le Respect, par Cuvillier-Fleury. — Les Catéchismes de la morale universelle, par L.-A. Martin. — La Justice et le Dévouement, par C. Coignet.

La Pensée nouvelle : Physiologie des passions, par Letourneau. — La Théorie darwinienne, par E. Briard. — *Discite justitiam*, poésie, par André Lefèvre. — L'École des miracles, par Morin. — Droit et devoir, par Paul Lacombe.

La Science sociale : S'il est possible de rejeter ou d'écarter l'idée de Dieu, par L. Lenglet. — Méthode attrayante, par J. Giraud.

Revue des Deux-Mondes : Darwin et ses critiques, par Auguste Laugel. — Une lecture de Pascal, par Ch. de Nazade.

La Philosophie positive (mars-avril) : De la condition essentielle qui sépare la sociologie de la biologie, par E. Littré. — M. Cousin et l'éclectisme, par Hippolyte Stupuy. — De l'Éducation de la femme (suite), par Louis André.

Opinion nationale : Lettre d'un libre penseur à un curé de village (suite), par Léon Richer.

Revue populaire de Paris : Enseignement secondaire des filles, discours d'ouverture, par R. C. Hippeau. — Rapport sur l'enseignement en Angleterre et en Écosse, par le docteur Bader. — Le Matin. poésie, par Louise Bader.

L'Action maçonnique : Justice et Fraternité, par Ch. Cauzard. — L'assistance par le travail, par Louis Redon. — Guerre à l'ignorance, par Ad. Royannez.

ANNUAIRE
PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

4^e Livraison (AVRIL)

SOMMAIRE. — **Enseignement :** Histoire de l'intolérance religieuse, cours de M. Franck au Collège de France. — Conférences annoncées. — **Bibliographie :** Rapport sur les progrès et la marche de la physiologie générale en France, par Claude Bernard. — Les problèmes de l'âme, par Aug. Laugel. — Les Français du Nord et du Midi, par Eugène Garcin. — Blanche Soravel, par Louise Bader. — Livres nouveaux. — **Mélanges :** Election de M. Vacherot. — De l'éducation de la femme. — Des conditions psychologiques de la mémoire. — La paix universelle. — Publications philosophiques diverses.

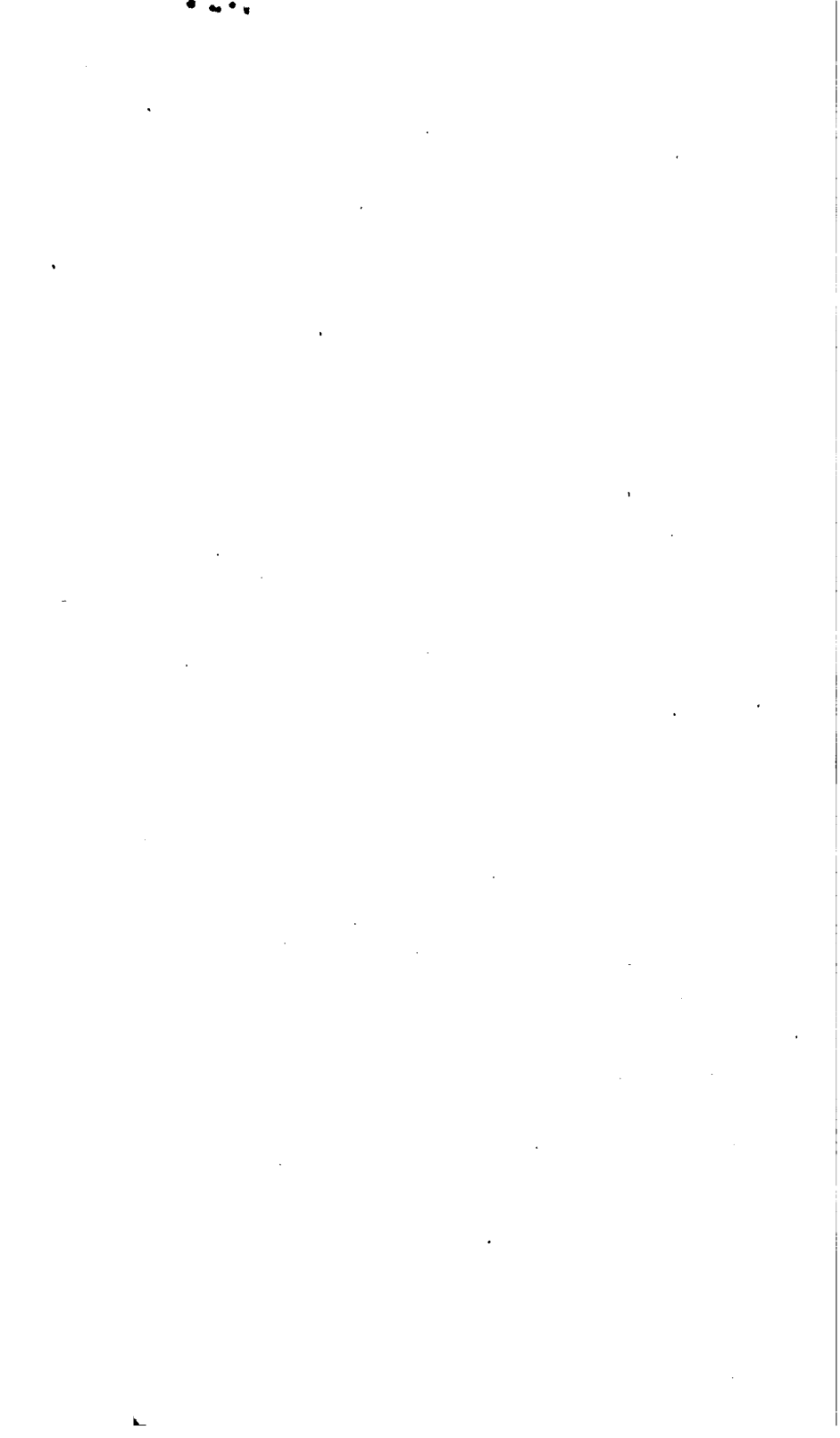
PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIÈRE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue Saint-André-des-Arts, 41

1868



ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Avril 1868

ENSEIGNEMENT

HISTOIRE DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE

Cours de M. Franck au Collège de France

M. Franck a rattaché son cours au grand fait historique qui a mis fin à la guerre de Trente Ans, au traité de Westphalie; il se propose d'en examiner les conséquences au double point de vue politique et religieux.

Le traité de Westphalie a inauguré une ère nouvelle; pour la première fois, le principe de la liberté de conscience fut solennellement reconnu: depuis lors, les dissidences religieuses n'engendrèrent plus de longues guerres.

Pour comprendre toute la portée de ce fait historique, il importe de bien savoir à quel régime il venait mettre fin; de rechercher au nom de quel principe la liberté de conscience avait été opprimée dans le passé, et comment l'intolérance religieuse s'est alliée avec la puissance séculière pour asservir la pensée.

Les antiques civilisations ont toutes été intolérantes; mais, au point de vue des causes qui les ont conduites à l'être, il y a lieu de distinguer entre les deux grandes civilisations: la civilisation orientale et la civilisation gréco-latine. La première a absorbé l'État dans l'Église, la seconde a soumis l'Église à l'État.

En Orient, la loi politique, sociale et religieuse, forme un seul corps de doctrine, imposé au nom de la révélation, et commis à la garde d'un corps sacerdotal institué par le révé-

lateur; le prêtre est justicier, il a seul le droit de gouverner les hommes; dans cette constitution théocratique, l'État n'existe même pas; tous ceux qui ne sont pas les adeptes de la foi religieuse ne font point partie de la société. S'il s'élève une protestation contre le dogme, on extermine les dissidents au nom de la loi. Aussi, quand le Bouddha prêche dans sa patrie l'égalité des hommes entre eux et l'égalité des sexes, soixante mille de ses disciples sont livrés au supplice par les Brahmanes exécuteurs du code de Manou.

Les Arabes eurent aussi une constitution théocratique : le chef de l'État est le chef de l'Église; la loi religieuse est la loi politique; ils n'ont qu'un livre, le Coran, mais il est révélé. Cette association des deux pouvoirs rend l'intolérance inévitable; cette vérité est mise en lumière lors de la conquête de la Perse par les disciples armés de l'islamisme. Ils rencontrent là une religion, celle de Zoroastre; ils ne peuvent la laisser subsister, car, fatalement, ils doivent imposer leur domination et leur croyance. Les adorateurs du feu, les Guèbres, sont massacrés, quelques-uns se retirent dans les montagnes, où leurs descendants vivent encore. La constitution hébraïque avait fait aussi un dogme de la loi; elle rejetait de la société tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre aux pratiques du culte, lequel réglait jusque dans les plus petits détails les actions de l'individu.

Toutes ces constitutions théocratiques reposent donc sur le même principe, quelque peu modifié suivant le génie particulier des races. Chez les Indiens, la caste sacerdotale absorbe toutes les autres; la terre lui appartient, les castes inférieures vivent de ce que les Brahmanes leur abandonnent. Chez les mahométans, société plus moderne, le pouvoir sacerdotal est remis au chef de l'État. Chez les Hébreux, la loi règne en souveraine au-dessus du peuple et des prêtres, qui en sont les pontifes, mais doivent leur être soumis. Malgré ces différentes applications, il s'agit toujours d'un code révélé, par conséquent exclusif.

Dans la civilisation gréco-latine, l'intolérance est également en vigueur, mais sur quelle base est-elle appuyée? Ces peuples n'ont point de révélation; car le génie grec, essentiellement libre, a créé sa religion, comme il s'est créé un art et

une patrie. L'intolérance sera dictée par la raison d'État. Celui qui ne rendra pas un hommage public aux divinités reconnues sera traité comme un ennemi de la cité, un perturbateur de l'ordre. Cet absolutisme ne peut toutefois s'étendre bien loin, il ne va pas jusqu'à essayer d'imposer une croyance aux esprits, il n'exige que la participation au culte officiel. Aussi voyons-nous Pirrhon, le fondateur du scepticisme, remplir des fonctions sacerdotales. Cicéron, le célèbre auteur du traité *De naturâ Deorum*, sera augure, et César, ce grand sceptique qui ne semble même pas soupçonner qu'il puisse y avoir de sincères croyances en matière religieuse, se fera grand-prêtre au besoin. Si Anaxagore a été persécuté dans sa patrie, ce n'est pas pour avoir tenté de démontrer que le soleil est une pierre enflammée plus grande que le Péloponèse, c'est parce que sa théorie détrônait une divinité nationale, Apollon. Et Socrate? il n'eût point bu la ciguë s'il s'était contenté de répandre sa doctrine sans bruit, dans un cercle restreint; mais il était apôtre, il prêchait sur la place publique, et, dans les occasions solennelles, on l'accusa de corrompre la jeunesse, de troubler la paix publique par l'introduction d'une nouvelle doctrine; il fut condamné comme perturbateur.

Quant aux Romains, leur religion était, plus encore que celle des Grecs, un culte de convenances. N'ayant pas de foi, ils ne songeaient pas à faire du prosélytisme : aussi laissaient-ils à chaque peuple conquis par eux sa religion et sa loi nationale; ils se contentaient de prélever un tribut. C'est cette tolérance des croyances et des usages qui a permis à la puissance romaine de s'étendre sur le monde; ils ne poursuivaient point une unité chimérique. Mais alors comment expliquer leurs persécutions contre les chrétiens et les juifs d'Alexandrie? Par le principe même sur lequel était fondée la législation romaine; ils n'admettaient pas qu'une religion fût exclusive. La foi chrétienne leur paraissait prêcher la haine du genre humain, l'insociabilité; ils combattaient cette théorie, qu'ils jugeaient dangereuse : ce fut la première cause des persécutions. Plus tard, quand les empereurs romains, enivrés par leur toute-puissance, eurent la fantaisie d'être adorés de leur vivant, il ne leur suffisait pas de passer pour dieux après

leur mort : ils condamnaient, comme coupables de lèse-majesté, tous ceux qui ne sacrifiaient pas devant leurs statues ; beaucoup de chrétiens furent victimes de cette persécution, qui n'avait pas l'intolérance pour cause.

Le christianisme vint apporter la grande loi de l'amour, enseigner la tolérance, le pardon et la charité. Point de dogmes dans l'Évangile, point de culte ; le Christ n'avait-il pas dit : « Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée ? » Ses disciples l'oublèrent vite dès qu'ils cessèrent d'être faibles : ils ont appelé le glaive à leur secours ; ils ont fait alliance avec les puissants du siècle. Ils se sont faits, eux aussi, persécuteurs, se disant les envoyés de Dieu ; mais ils se sont trompés. Nous savons tous que la violence est humaine ; ce qui est divin, c'est ce qui inspire l'amour.

A peine les premières dissidences eurent-elles paru dans le sein de l'Église, que la théocratie s'arma du glaive séculier. Les hérésies des gnostiques, des donatistes, firent oublier la tolérance des premiers Pères, les belles leçons de Tertullien. Un grand esprit, fougueux dans la lutte et acharné contre les obstacles, saint Augustin, érige en principe la célèbre maxime *compelle intrare* : il faut traîner de force dans le temple ceux qui ne veulent pas y entrer de bon gré. « Mieux vaut, disait-il, dans l'intérêt même d'un hérétique, l'exterminer que le laisser vivre ; par le seul fait de sa coupable obstination, il accumulerait chaque jour de nouvelles fautes, il pourrait corrompre ceux qui l'entourent. C'est une brebis galeuse qu'il faut arracher du troupeau. » Enfin le Moyen Age arrive, l'ère sanglante de l'intolérance est venue. Pourquoi cet âge est-il persécuteur entre tous ? C'est qu'il repose sur un principe qui ne peut laisser subsister aucune liberté, celui de l'ordre divin, de la suprématie absolue du chef de l'Église. De même que Dieu commande à tous les hommes, le pape, son représentant ici-bas, doit commander à tous en son nom ; les princes, les rois, ne sont que les délégués de la puissance papale : voilà ce qu'affirment les pères de la scolastique, Saint-Thomas d'Aquin entre autres. Cette théorie rencontra dans l'application de sérieux obstacles ; la liberté ne se laisse pas toujours complaisamment étouffer ; d'ailleurs les empereurs, eux aussi, veulent leur part de puissance, ils aspirent

à devenir les maîtres. Il y a entre le pape et les princes un antagonisme constant, une lutte de préséance; et pourtant, malgré cette rivalité, ils s'allient : c'est qu'il est un ennemi commun, assez fort pour leur faire parfois oublier leurs divisions : le peuple, qu'il faut écraser.

Chacune de ces puissances rêve l'unité : l'Église, l'unité de croyances; l'État, l'unité politique; mutuellement, elles se prêtent secours pour tenter de réaliser ce rêve chimérique. C'est par suite de cette fusion du temporel et du spirituel que les hérésies seront combattues à la fois comme une révolte contre le dogme et comme une protestation contre l'organisation de la société. Le mot de réforme s'applique donc à la foi religieuse et à la constitution sociale; voyons l'histoire :

Au douzième siècle, Abeilard pose en principe, que l'homme doit examiner avant de croire; c'est tout d'abord une pure question de doctrine; mais bientôt son compagnon fidèle, Arnaud de Brescia, applique à la politique la doctrine de liberté qu'il a reçue de son maître; il essaie de séparer, non plus seulement la philosophie de la religion, mais l'État de l'Église. Il prêche aux cités d'Italie l'Évangile et la république, il s'efforce d'arracher Rome au pape et à l'empereur; les vices du clergé et les dangereuses conséquences du pouvoir temporel sont dévoilés par lui. Martyr de son dévouement à sa patrie et à sa conviction, il paie de sa vie sa courageuse révolte.

Les Averrhoïstes enseignent, par la voix de leurs chefs, que chacune des personnes de la Trinité correspond à un principe spécial, et que ces principes doivent successivement régir le monde ! le Père représente le règne de la force, le Fils le règne de l'intelligence, et l'Esprit le règne de l'amour. Les temps de l'Esprit sont venus, la fraternité, l'égalité, doivent unir tous les hommes : de là ils concluent à la communauté la plus radicale, communauté des biens, communauté des femmes.

Dans les Cévennes, vivaient, depuis de longues années, des sectes hérétiques, descendant, plus ou moins directement, des gnostiques d'autrefois. Les Vaudois, les Albigeois, étaient restés attachés aux premières traditions de l'Église; ils pratiquaient la pauvreté, l'humilité, le travail, et refusaient toute alliance avec la cour de Rome. Les mœurs corrompues et les

exactions du clergé romain attirèrent autour d'eux les âmes honnêtes qui sentaient le besoin de réagir : c'est donc bien toute une révolte contre le régime établi qu'on a noyée dans leur sang ; la catholicité défendait autre chose que son dogme.

Plus tard, au quatorzième siècle, Wicief attaque de front et le dogme et la hiérarchie : il nie l'eucharistie et la suprématie cléricale. La raison générale est le seul juge du péché ; les biens de l'Église sont le patrimoine du pauvre. Le disciple de Wicief, John Bull, parcourt les campagnes en prêchant l'égalité aux paysans ; il organise des bandes pour dévaster les propriétés ecclésiastiques, prétendant que c'est une bonne action de forcer les prêtres à pratiquer les vertus de pauvreté et de mortification qu'ils prêchent aux autres. L'hérésie enfante en Angleterre la révolte des Lollards.

Et ces deux grands génies dont l'Italie s'honore, Dante et Pétrarque, pourquoi ont-ils pris une part si active dans les discordes qui déchiraient leur patrie ? pourquoi l'un s'est-il allié à Rienzi, pourquoi l'autre a-t-il appelé Henri de Luxembourg ? Ils protestaient contre l'assimilation du temporel et du spirituel, et voulaient ruiner le despotisme cléricale.

Le quinzième siècle nous apporte cette sanglante guerre de Bohême, cette hérésie des Hussites dont on a trop restreint la cause. Ils demandaient qu'on leur rendît la coupe : c'est qu'elle était pour eux le gage de la fraternité et de l'égalité ; ils s'armaient contre un privilège et défendaient une idée humanitaire, dont le calice pour eux était le symbole.

De même cette lutte de Savonarole, le moine fougueux, a-t-elle été autre chose qu'une protestation contre les mœurs corrompues du clergé, un essai de rénovation politique et morale ?

Mais toutes ces protestations s'en allaient écrasées par l'Église et l'État, qu'elles attaquaient ensemble. Il leur fallait, pour s'organiser d'une manière durable, rompre par quelques points cet accord qui faisait la force de leurs ennemis : pour cela, elle devait concentrer l'attaque sur le dogme ; c'était le moyen de ne pas jeter l'alarme, de ne pas effrayer les faibles ; il ne fallait pas mettre tout en cause. Un homme eût

assez de génie pour poser solidement les bases de la discussion qui ne devait pas finir : ce fut Luther.

COURS ET CONFÉRENCES

Salle du boulevard des Capucines

M^{lle} Maria Deraisme vient de reprendre la suite des intéressantes conférences qu'elle avait entreprises, l'année dernière, sur les mœurs contemporaines. En voici les principaux sujets : La vie vécue. — Les honnêtes gens. — Positifs et positivistes. — La morale indépendante, etc.

Nous en rendrons compte.

M. Chavée a commencé une série de conférences sur le *Parallèle du Génie aryaque (indo-européen) et du Génie sémitique (syro-arabe)*, dans le but de rechercher la part que chacune des deux races supérieures a prise à l'œuvre de la civilisation contemporaine.

M. Tissandier, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Douai, nous prie d'annoncer qu'il est étranger au compte rendu analytique de sa leçon d'ouverture, publié dans notre dernière livraison. L'honorable professeur ne saurait être, en effet, responsable de la forme que nous avons donnée à ce compte rendu ; mais s'il avait eu à réclamer sur le fond même de ce travail, c'est-à-dire sur les idées qu'il a émises dans sa leçon, nous nous serions empressés de faire droit aux rectifications qu'il nous aurait proposées.

BIBLIOGRAPHIE

RAPPORT SUR LES PROGRÈS ET LA MARCHÉ DE LA PHYSIOLOGIE GÉNÉRALE EN FRANCE, par Claude Bernard, membre de l'Institut, professeur de physiologie générale à la Faculté des sciences. 1 vol. grand in-8, librairie Hachette.

En inscrivant le mot *physiologie* en tête de notre sous-titre, nous cédions à cette pensée que la physiologie est non-seulement une science spéciale, autonome, indépendante, mais aussi l'auxiliaire des sciences anatomique, psychologique et sociale; la première science, enfin, dont la philosophie doit se préoccuper, pour avoir l'explication des phénomènes de la vie.

Jadis, ces phénomènes étaient considérés comme impénétrables. On croyait que les manifestations vitales s'accomplissaient en dehors des lois physico-chimiques ordinaires, et étaient régies par des influences occultes, mystérieuses, qu'on ne pouvait ni saisir ni localiser.

Lavoisier et Laplace démontrèrent que les actions physico-chimiques qui manifestent et règlent les phénomènes propres aux êtres vivants rentrent dans les lois ordinaires de la physique et de la chimie générales, tout en se distinguant par les formes spéciales de leurs manifestations physiologiques.

Maintenant, l'objet de la physiologie générale est de déterminer expérimentalement les propriétés élémentaires des tissus vivants, pour en déduire l'explication des mécanismes vitaux, puis les propriétés physico-chimiques des *milieux*, sous l'influence desquelles la vitalité des tissus se manifeste. Mais la structure des organes et des tissus ne donne que la forme ou les procédés des manifestations vitales, sans pouvoir en faire découvrir la loi génératrice.

M. Claude Bernard n'admet pas, comme les vitalistes, l'incompatibilité entre les phénomènes de la vie et les phénomènes physico-chimiques; car les causes qui détruisent la matière organisée sont celles qui la font vivre, c'est-à-dire

manifester ses propriétés. Il n'y a pas deux ordres de forces séparées et opposées par la nature de leurs phénomènes : il n'y a que des éléments histologiques qui fonctionnent évolutivement d'après la même loi.

La matière vivante des éléments organiques n'a par elle-même aucune spontanéité; elle ne réagit que sous l'influence des mêmes agents qui éveillent l'activité physico-chimique de la matière brute : d'où M. Claude Bernard conclut que le physiologiste ne peut agir sur les phénomènes vitaux que par l'intermédiaire de conditions physico-chimiques déterminées.

Ainsi, la physiologie générale étant la science des éléments histologiques ou des radicaux de la vie, ne doit chercher ses bases spéciales, ni dans l'hypothèse des vitalistes, ni dans les vues exclusives des physico-mécaniciens, mais seulement dans la structure organique des êtres vivants.

Toutefois, l'organicisme est insuffisant à donner l'idée des phénomènes d'organisation propres aux êtres vivants.

Il doit exister dans l'être organisé un mouvement organogénique exprimant la filiation et la succession évolutive des phénomènes vitaux, qui distinguent les êtres vivants des corps bruts : c'est ce qu'on a appelé *force vitale*. Mais le mot force n'est qu'une abstraction, et M. Claude Bernard veut qu'on dise phénomènes organotrophiques ou nutritifs, pour désigner les phénomènes d'organisation d'où dérivent toutes les manifestations vitales.

Ce qui nous intéresse surtout dans l'œuvre de M. Claude Bernard, c'est la détermination des rapports entre l'organisme cérébral et les opérations intellectuelles inconscientes.

Il y a les centres nerveux inconscients distribués dans toutes les parties du corps, et les centres nerveux conscients, qui n'existent que dans le cerveau; mais, ce fait reconnu, reste à savoir comment la sensibilité peut successivement arriver, par les progrès de l'organisation, de l'état inconscient à l'état conscient, ou spontané. C'est le plus haut problème de la physiologie du système nerveux à résoudre.

Or, M. Claude Bernard croit possible de prouver, physiologiquement et expérimentalement, que les mouvements volon-

taires ne diffèrent pas, en tant que mécanismes nerveux, des mouvements inconscients; que la volonté n'est qu'une forme de la sensibilité. Suivant lui, la sensibilité consciente n'est pas un principe mystérieux extra physiologique, établissant un pont infranchissable entre les phénomènes conscients et inconscients de l'être vivant. La sensibilité inconsciente et l'intelligence sont des facultés que la matière manifeste. Ces facultés se développent et apparaissent, par une évolution ou une sorte d'épanouissement naturel, à mesure que les propriétés histologiques nécessaires à leur manifestation apparaissent.

Quel est donc ici le rôle de la matière?

La matière ne fait absolument que donner aux phénomènes leurs conditions de manifestation; et ces conditions doivent être soumises à un déterminisme absolu et rigoureux, qui constitue le principe fondamental de toutes les sciences expérimentales. Par exemple, les expériences de transfusion faites sur la tête, et pendant lesquelles l'intelligence disparaît et reparaît, ne prouvent pas que la matière engendre les phénomènes que ses propriétés manifestent; mais elles prouvent que le cerveau est un mécanisme organisé de façon à manifester les phénomènes intellectuels, par l'ensemble d'un certain nombre de conditions d'activité dont le sang fait partie. Ainsi, lorsqu'un homme a le cerveau découvert par l'ablation d'une pièce osseuse du crâne, si l'on comprime cet organe avec le bout du doigt, à l'instant toute volonté disparaît; si l'on retire le doigt, la volonté renaît.

Cependant, quoique la volonté ne puisse se produire qu'au moyen de cordons nerveux qui se rendent du cerveau aux muscles, la matière cérébrale qui manifeste des phénomènes de sensibilité et d'intelligence propres à l'être vivant, n'a pas plus conscience de la pensée et des phénomènes manifestés, que la matière brute d'une machine inerte n'a conscience des mouvements qu'elle manifeste.

Dire que le cerveau sécrète la pensée, cela équivaudrait à dire que l'horloge sécrète l'heure ou l'idée du temps. Mais on peut dire qu'il a la propriété innée d'en déterminer le phénomène.

C'est cette propriété qui est plus ou moins atteinte, trou-

blée, suspendue ou même détruite, par des lésions, des maladies, ou par l'influence de divers narcotiques. La physiologie du cerveau nous fait chaque jour pénétrer plus avant dans les ténus mystérieux de cet organe où s'élabore la pensée, et nos savants expérimentateurs y apportent sans cesse de nouvelles lumières.

Dédaignant les hypothèses sur l'origine des choses, M. Cl. Bernard part des phénomènes que son regard ou son scalpel peut atteindre, pour remonter successivement de faits en faits aussi loin que possible à leur source, jugeant sa tâche suffisamment remplie s'il avance sans cesse en respectant le voile qui, selon lui, ne peut être levé sur cette origine.

Sans doute, il ne faut pas confondre les *causes* et les *conditions*; il faut placer le déterminisme des phénomènes dans leurs conditions, qui jouent le rôle de *causes prochaines*: mais, à l'exemple des positivistes, M. Claude Bernard ne veut pas qu'on se préoccupe des causes premières. Pourquoi limiter ainsi le champ des investigations métaphysiques, et empêcher l'esprit humain de remonter toujours du connu à l'inconnu, des causes secondaires à une cause primordiale, ne serait-ce que pour s'assurer que celle-ci n'est autre que la vie ou la force universelle se manifestant de toute éternité, sous toutes les formes, par toutes les individualités possibles?

S'il considère la physiologie expérimentale comme la science la plus élevée des êtres vivants, c'est parce qu'elle poursuit un but suprême : l'action sur les phénomènes de la nature. D'ailleurs, la puissance qu'elle donnera à l'homme sur la vie ne saurait atteindre sa liberté morale : « La science, dit-il, ne peut conduire qu'à la vérité, et la vérité, non-seulement doit être recherchée par le savant, mais elle ne doit être redoutée par personne, quelles que soient les idées philosophiques que l'on professe. »

Or, sa confiance dans la physiologie va jusqu'à lui faire espérer qu'un jour elle pourra, comme la chimie, créer des organismes nouveaux, en partant de la matière organisée, pour lui imprimer, par des conditions spéciales, des modifications physiologiques et des directions phénoménales nouvelles. On entrevoit d'ici d'étonnants résultats pour l'amé-

lioration des espèces animales, et peut-être aussi pour celle de l'espèce humaine.

En attendant, il se plaint du peu de progrès que la physiologie générale a fait en France en face de ceux qu'elle a accomplis à l'étranger, particulièrement en Allemagne.

Malheureusement, une cause trop légitime de cette lenteur est dans la déplorable nécessité des vivisections, auxquelles répugnent très-justement nos mœurs. C'est par milliers que se comptent chaque année les victimes de la physiologie expérimentale. Si M. Claude Bernard avait vécu à l'époque où l'Inquisition, par des tortures et des supplices de toutes sortes, ordonnait de véritables vivisections humaines, nul doute que ses observations, faites sur le vif, n'eussent apporté à la science d'immenses résultats. Réjouissons-nous, toutefois, que ce moyen d'observation lui manque, et souhaitons enfin que le mouvement intime des organes, les propriétés des tissus dans les êtres vivants, soient bientôt suffisamment connus, pour qu'on n'ait plus besoin d'appliquer aux animaux ce mode barbare d'expérience, et que les progrès de la science ne fassent plus obstacle à l'adoucissement des mœurs.



LES PROBLÈMES DE L'ÂME, par Auguste Laugel. 1 vol. in-18, librairie Germer-Baillière.

Nous venons de voir M. Claude Bernard considérer la physiologie au point de vue de la science expérimentale et positive. Voici M. Laugel qui la considère au point de vue philosophique et social. L'un présente une savante analyse des phénomènes qui président à l'apparition, au développement et à la cessation de la vie intellectuelle, l'autre cherche à expliquer les opérations physiques des appareils organiques où s'élaborent la sensibilité, la volonté, la pensée.

Après avoir démontré que la moelle épinière est un simple appendice du cerveau, M. Laugel explique ses fonctions indépendantes, son rôle de centre nerveux. Dédoublant les phénomènes volontaires, individuels qui ont le cerveau pour initiateur, des phénomènes réflexes dont l'organe principal

serait la substance grise de la moelle, il conclut au dualisme de l'homme et de la bête.

Un long chapitre est consacré à l'étude du cerveau dont la haute fonction, nettement définie par Hippocrate, est restée inconnue pendant plus de deux mille ans d'ignorance, jusqu'à ce que la science moderne en ait repris l'examen : « C'est par le cerveau, disait Hippocrate, que nous sommes fous, que nous délirons, que des craintes, que des terreurs, nous assiègent... Les plaisirs, les joies, d'une part, les peines et les chagrins, de l'autre, ne viennent que du cerveau. C'est par lui que nous comprenons, voyons, entendons, connaissons le laid et le beau, le mal et le bien, l'agréable et le désagréable » (1). Ne dirait-on pas cette définition écrite d'hier?

Sans admettre la localisation des facultés proposée par la phrénologie, M. Laugel reconnaît que les éléments anatomiques de la substance du cerveau ont une gamme très-étendue de mouvements, et par conséquent de fonctions; que la variété des fonctions doit correspondre à la variété des organes; mais que tout se mêle et se noie dans l'unité de la vie.

La science expérimentale classe les fonctions par les organes, et peut-être arrivera-t-elle à une localisation exacte des facultés. Mais déjà un point capital est mis en lumière : c'est que l'énergie totale de l'être vivant a des emplois fort distincts, les uns au service de l'individu, les autres au service de l'espèce, à la vie inconsciente, instinctive.

Où commence l'individualité? où l'instinct confine-t-il à la volonté, la vie inconsciente à la vie consciente? La métaphysique n'a pu jusqu'ici répondre à cette double question. Elle a confondu sous les mêmes mots des fonctions diverses, et dans leur classification elle n'a eu d'autre guide que des idées préconçues et systématiques.

Il y a des parentés anatomiques de l'homme avec la nature animale, les instincts se transmettent et se transforment, ainsi que les formes extérieures. Les forces inconscientes représentent une sorte de volonté générale répandue dans des milliers d'êtres et de générations successives; elles caractérisent l'ordre, la famille, l'espèce, la race.

(1) *De la maladie sacrée*, traduction de Littré.

Si les instincts spécifiques, modifiés par l'action du temps, transmis, avec des variations diverses, de génération en génération, sont les déterminants les plus constants des actions humaines, ils ne doivent pas être les seuls guides de l'homme; il y a en lui une force secrète, la liberté. Ses guides ne sont pas seulement la faim, la soif, la luxure : il y a aussi les idées. Le drame de la vie de l'homme est le combat perpétuel entre sa basse nature et cet idéal qui croît au dedans de lui, qui sans cesse se développe et se fortifie.

Quand les impressions se sont dépouillées de ce qu'elles ont de plus éphémère, de plus accidentel, elles composent et achèvent des formes idéales, des types que nous portons dans l'esprit. Tel est, suivant M. Laugel, l'origine de l'idéal.

L'abstraction, source de toute idée générale, transporte l'esprit du relatif à l'absolu, du fini à l'infini; elle fait à l'homme une vie idéale parallèle à la vie organique. Cette vie idéale est composée de principes, de croyances, d'esthétique, de science, de religion, de morale, de politique.

C'est l'idéal moral qui s'est développé le premier, de là l'universalité de ses préceptes : « Toutes les bonnes maximes, dit Pascal, sont dans le monde; on ne manque qu'à les appliquer. » Ce défaut d'application tient à la prédominance de la passion.

Il y a sans cesse lutte entre l'idéal et la passion.

L'idéal ne peut empêcher le sang, la race, la chair, le tempérament, de s'agiter; mais la pensée modifie le travail des forces instinctives : et alors la passion, dirigée par l'idéal, peut régler l'instinct et s'élever aux plus hautes pensées.

Le célèbre physiologiste Gratiolet a fait un tableau ingénieux des passions; il les subdivise en homogènes et en hétérogènes.

Les passions homogènes sont :

Le plaisir.	la douleur.
La joie.	la tristesse.
La volupté.	l'angoisse.
Le contentement. . .	l'ennui.
La confiance.	le doute.
Le calme.	la colère.

L'énergie.	la mollesse.
La fierté.	l'humilité.
L'orgueil.	la bassesse.
L'impudence.	la honte.
L'amour.	la haine.
L'estime. ,	le mépris.
L'admiration.	l'horreur.
La bonté	la méchanceté.
La générosité	l'avarice.
Le courage	la peur.

Les passions hétérogènes résultent de deux passions contraires simultanément développées; ce sont :

La compassion,
 La vénération,
 Le dédain,
 L'hypocrisie,
 L'hésitation,
 La jalousie et l'envie,
 La moquerie,
 La ruse.

Il n'y a pas seulement des passions doubles, il y en a de triples, de quadruples; mais, dans chaque individu, une passion est dominante et maîtresse. L'idéal seul peut la régler et la modérer, en opposant des intérêts éternels aux intérêts journaliers.

M. Laugel va jusqu'à déclarer que l'idéal fait l'homme libre, parce que l'intelligence et la liberté sont indissolublement liées : « La liberté, dit-il, ne consiste point, pour l'homme, à agir sans raison, mais à agir d'après sa propre raison. Dans le drame intérieur, confus, rapide, obscur, qui se joue dans ma conscience, il n'y a d'autres acteurs que *mes* pensées, *mes* passions, *mes* espérances, *mes* craintes, *mes* notions du droit, de la justice, de la morale, *mes* inclinations. »

Du moment, en effet, qu'on accorde à l'homme la faculté d'élaborer ses sentiments, d'engendrer des idées, sa liberté morale est reconnue.

M. Laugel substitue l'idéal à la grâce, et reconnaît en

nous une force mystique, un ensemble de conceptions, de pensées, lentement accumulées, qui sont notre défense contre les appétits animaux. A l'instinct de conservation personnelle, l'idéal oppose l'esprit d'héroïsme et de sacrifice; à l'instinct de la propagation de l'espèce, l'amour pur et platonique; à l'égoïsme, le désintéressement, la charité; à l'esprit de domination l'esprit d'égalité, etc. « La pauvreté, dit-il, l'obscurité, la souffrance physique, ne sont point les plus grands des maux, pour les nations non-plus que pour les individus. La vraie honte, c'est d'être infidèle à soi-même, de ne point tenir sa conduite au niveau de son idéal; le vrai malheur, c'est l'obscurcissement graduel des lumières de la vie cachée, la paralysie de la conscience, l'aveuglement de la raison, la mort de l'âme. »

Cet idéal n'est pas le résultat d'abstractions métaphysiques, c'est le fruit d'études positives; car nous avons vu M. Laugel demander à la physiologie, c'est-à-dire à la science expérimentale, l'explication des phénomènes de la vie et la solution des problèmes de l'âme: « La vraie science, déclare-t-il, n'est ni bigote, ni sectaire; elle n'est point sceptique, mais elle sait douter. Elle ne peut se dire matérialiste, puisqu'elle ne peut dire exactement ce que c'est que la matière; ni spiritualiste, ne sachant pas ce que c'est que l'esprit. Elle n'est que la recherche de la vérité, douce ou cruelle, humiliante ou glorieuse. »

Il ajoute enfin qu'il ne saurait y avoir de vraie philosophie qui ne fût scientifique, ni de vraie science qui ne fût philosophique; et ses ouvrages sont une heureuse application de ce principe.

LES FRANÇAIS DU NORD ET DU MIDI, par Eugène Garcin, 1 vol. in-12, librairie Didier et C^{ie}

Ce livre est à la fois une œuvre de littérature, d'érudition et de philosophie de l'histoire. Nous n'avons à l'examiner que sous ce dernier point de vue, et ce n'est pas le moins important.

Le but de M. Garcin est de prouver l'homogénéité de la

France du Midi et du Nord, en dépit des variétés de caractères, de mœurs, de langues, qui semblent en séparer les diverses populations. Il constate l'unité française, d'abord au point de vue religieux, philosophique, puis aux points de vue de la nationalité, de la langue et du génie.

L'influence de la religion fut grande en France au Moyen Age, et provoqua des schismes et des guerres sanglantes. M. Garcin raconte la croisade contre les Albigeois, et trouve dans la littérature, et surtout dans la poésie du temps, un fidèle reflet de l'opinion populaire sur les guerres de religion et sur la corruption du clergé d'alors.

La religion a longtemps divisé la France, jusqu'à ce que la philosophie du dix-huitième siècle vint rétablir l'unité. Napoléon, dans un de ses moments de sincérité, disant : « La France est de la religion de Voltaire ! » voulait tout simplement dire que le règne de la tolérance et de la liberté de conscience y était fondé à jamais.

Nous signalons le chapitre où, comparant le caractère des Français du Nord à celui des Français du Midi, l'auteur fait ressortir les ressemblances et les dissemblances ; il y trouve des nuances plutôt favorables à des rapprochements qu'à des antagonismes : « Le phénomène offert par les dialectes, dit-il, unité dans la variété, se reproduit pour les caractères dont l'expression vivante se montre dans les mœurs et coutumes, dans les lois et dans la littérature. »

Un sentiment particulier à la race celtique, c'est le sentiment d'égalité qui, en France, passant à travers la féodalité, lui a survécu pour faire corps avec la loi nouvelle. Les anciennes institutions de la Gaule protégeaient les faibles contre les forts, et, par exemple, pour empêcher certaines influences, elles ne permettaient pas à deux membres de la même famille d'être collègues, soit au Sénat, soit dans la magistrature, soit dans d'autres charges publiques.

M. Garcin retrouve là les instincts égalitaires de la race celtique qui ont été consacrés par la révolution de 1789. Mais pourquoi ce germe primordial s'est-il développé avec tant de lenteur ? Cela tient peut-être au caractère frivole, mobile, inconstant, dont nous accusait déjà César ; à la vanité, à la gloire, au goût des titres honorifiques, à l'enthousiasme pour

des actions d'éclat et d'audace qui nous ont souvent fait prendre des aventuriers pour des héros, et courber la tête sous le despotisme, en faveur d'exploits militaires ou de fallacieuses promesses.

En face de l'ascétisme fanatique qui rejetait les femmes dans les couvents et poussait les hommes dans les croisades, il se produisit un fait nouveau qui contrastait avec les mœurs à moitié barbares du temps, ce fut l'amour chevaleresque dont la poésie et les romans du Moyen Age nous ont conservé la fidèle expression.

Selon la remarque de M. Garcin, l'amour fut alors plutôt une attraction inconsciente, aveugle, qu'une admiration réfléchie, clairvoyante pour la beauté, mais, en même temps, il fut une réaction contre l'esprit ascétique qui menaçait les affections de la famille.

La prépondérance de l'amour dans le Midi fut déterminée par la condition de la femme, dont l'influence se faisait d'autant plus sentir qu'elle dépendait moins de l'homme. En général, le mariage se contractant par intérêt, c'est en dehors de cette union qu'on cherchait un amour désintéressé, inspirateur d'actions héroïques. « La femme aimée, dit M. Garcin : exaltait et le talent et le courage du chevalier troubadour, qui ne pouvait plaire que par la grandeur d'âme, et qui, par là encore, s'était élevé quelquefois d'un rang infime à un rang illustre. »

L'amour fut comme un mariage moral plus sacré que le mariage légal, ce qui faisait dire au troubadour d'Uissel, chanoine de Brioude : « Pour sa dame, on s'efforce d'acquérir toujours plus de mérite; pour son épouse, on perd le mérite qu'on a. Je ne fais donc point d'injure à ma dame en ne souhaitant point de l'avoir pour épouse; c'est, au contraire, une preuve du respect et de l'amour extrême que je lui porte. »

Le mari ne possédait que le corps, le chevalier possédait l'âme. C'était une séparation de l'esprit et de la matière, née du mépris du corps. Le serment conjugal engageait moins que le serment d'amour, et pour dénouer celui-ci, il fallait même invoquer la puissance du prêtre.

Voilà un état moral fort étrange dont la conscience moderne se révolte, et après en avoir apprécié les manifestations,

M. Garcin démontre facilement que la civilisation féodale a prouvé l'insuffisance de l'amour chevaleresque comme régulateur social; et, en effet, il engendra autant de crimes que d'actes d'abnégation et de dévouement. Son influence, d'ailleurs bornée aux classes supérieures et lettrées, ne pouvait balancer celles de la race, de la langue et de la religion, par lesquelles l'auteur constate très-bien la fraternité du Nord et du Midi. Cette fraternité, grâce à laquelle toutes les provinces, si diverses en apparence, sont aujourd'hui réunies en une seule et grande nation, M. Garcin l'invoque pour tous les peuples. En outre des principes de 89, dont il demande le développement, il veut qu'à côté du sentiment de nationalité triomphe celui de l'humanité. Les principes humanitaires ont déjà reçu plus d'une application à la fin du dernier siècle. Ainsi, lorsque Franklin mourut en Amérique, la France prit le deuil. La Convention décerna le titre de citoyen français à Priestley et à Schiller, parce qu'elle voyait un concitoyen dans tout homme qui rendait service à l'humanité; sublime protestation contre les préjugés de race et contre un patriotisme exclusif.

Depuis 89 le sentiment de nationalité s'est élargi; il tend sinon à renverser les frontières, du moins à les éloigner et à réunir dans de vastes unités ces groupes de petits États divisés encore par des usages, des idiomes et des intérêts particuliers. Bientôt, plus de frontières naturelles : « Pourquoi, dit M. Garcin, réclamer des fleuves ou des montagnes qui nous séparent quand nous devons nous unir? Dira-t-on toujours : « Vérité au delà des Pyrénées, erreur en deçà? » le même soleil ne luit-il pas sur les deux rives, que le Rhin féconde des mêmes eaux? »

Nous applaudissons à ce vœu pour que tous les États soient régis par les lois de la morale universelle, pour que les droits du peuple soient assimilés aux droits de l'homme; pour que le titre de citoyen exprime un jour les droits de liberté et les devoirs de solidarité qui vont s'élargissant de la famille à la patrie, de la patrie au genre humain.

Le dix-neuvième siècle a pour mission de développer l'idée humanitaire du dix-huitième; le philosophe de nos jours doit reprendre cette grande pensée de Fénelon : « J'aime mieux

ma famille que moi-même, j'aime mieux ma patrie que ma famille; mais j'aime mieux le genre humain que ma patrie. »

Enfin, Lamartine a résumé en quelques beaux vers cette grande pensée dont nous devons hâter la réalisation :

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières,
 Qui bornent l'héritage entre l'humanité :
 Les bornes des esprits sont leurs seules frontières;
 Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
 Ma patrie est partout où rayonne la France,
 Où son génie éclate aux regards éblouis !
 Chacun est du climat de son intelligence;
 Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
 La vérité c'est mon pays !

BLANCHE SORAVEL, drame intime, par Louise Bader. 1 vol. in-18,
 librairie Amyot.

Si le roman ne rentre pas dans le cadre de notre examen, ce n'est pas que cette forme de littérature soit exclusive de tout développement philosophique, c'est que généralement ses auteurs cherchent plutôt à exciter dans le public de violentes émotions, qu'à éveiller en lui de nobles sentiments, de grandes idées. Ne sauraient-ils donc quelquefois appliquer leur intelligence à proposer un enseignement moral, à la faveur d'ingénieuses et agréables fictions? Le roman de M^{lle} L. Bader prouve qu'une belle imagination unie à un vrai talent peut créer des œuvres dont la lecture offre à la fois un plaisir et une leçon. Il révèle une sensibilité rehaussée par des idées saines et généreuses. L'héroïne est un type des plus heureuses qualités réunies; incapable de faire le mal, elle ne le soupçonne pas chez les autres, et l'on pourrait même taxer de faiblesse et de crédulité sa bonté à toute épreuve et son dévouement dans le malheur. Mais comment ne pas admirer et approuver une résignation exprimée dans ces termes : « Il ne faut pas de témoin à une douleur infinie, sans retour. Le regard l'offense; les paroles l'irritent... Que voulez-vous parler de consolations à un être qui n'en saurait accepter, — pour qui,

d'ailleurs il n'en existe plus! Oh! quand la foi de l'amour s'éteint violemment dans un cœur... quand la trahison l'ébranle, respect à la souffrance! Laissez-le, ce cœur, fléchir sous le poids qui l'accable. Laissez-le céder aux regrets qui le dévorent. Un mystère s'opère en lui, mystère sacré que nul ne peut comprendre, que rien ne doit troubler. Il faut que l'être humain livré au malheur combatte corps à corps avec lui. Il faut que la douleur le brise, qu'elle le broie... Il faut qu'il meure une première fois en son cœur comme il doit mourir un jour en son corps. Et plus le cœur sera vivace, plus la lutte sera sanglante et les angoisses convulsives. Nul ne saurait l'aider en cette agonie mortelle. Seuls, le silence, la solitude, peut-être aussi une pitié muette, peuvent adoucir son tourment. »

On trouvera peut-être que le dévouement de Blanche Soravel est poussé un peu loin, et que l'amour filial ne l'oblige pas à épouser un homme indigne d'estime, et frère de la marâtre dont l'inimitié et les ruses avaient empoisonné sa vie; cependant on ne saurait se plaindre de cette exagération de la vertu en face des vices d'égoïsme et d'orgueil dont l'auteur présente des types véridiques, bien faits pour nous inspirer une vertueuse indignation; et c'est là le but qu'il se propose :

« Son but sera atteint, si le livre qu'il présente au public imprime un nouveau stigmaté à ces caractères que dominent l'égoïsme, l'orgueil, et qui sont les fléaux de la société aussi bien que de la famille; s'il intéresse à un sentiment généreux, s'il rencontre quelques sympathies parmi ceux pour lesquels le cœur n'est pas seulement un mot. »

L'attente de M^{lle} L. Bader ne sera pas trompée; son roman attirera les sympathies que mérite toute œuvre à la fois bien écrite et bien pensée.

LIVRES NOUVEAUX

Étude médico-psychologique du libre arbitre humain, par le docteur P.-J. Grenier. 1 vol., libr. Adrien Delahaye.

Le Vandalisme révolutionnaire, fondations littéraires, scientifiques, artistiques de la Convention, par Eugène Despois. 1 vol. in-18, libr. Germer-Baillière.

Écrits littéraires et philosophiques, par ***. 1 vol. in-18, libr. Castres, à Montpellier.

La Révolution, par Edgar Quinet, 5^e édition. 2 vol. in-18, librairie internationale.

Questions politiques et sociales, par Ernest Hendle, avocat à la Cour de Paris. 1 vol. in-8, libr. Noirot.

Le Sentiment de la nature chez les modernes, par V. de La-prade. 1 vol. in-8, libr. Didier.

Auguste Comte et le Positivisme, par J. Stuart Mill, traduit de l'anglais par le docteur Clémenceau. 1 vol. in-18, libr. Germer-Baillière.

Questions contemporaines, par E. Renan. 1 vol. in-8, libr. Michel Lévy.

Morale familière : Contes, récits, souvenirs et conseils d'un père à ses enfants, par P.-J. Stahl. 1 vol. in-18, libr. Hetzel.

Les Ruines morales et intellectuelles, méditations sur la philosophie et sur l'histoire, par Alfred Nettement, nouvelle édition. 1 vol. in-18, Lyon, impr. Pitrat aîné.

L'Impuissance du matérialisme, par J.-G. Prat. In-8, libr. Hurtau.

L'Année philosophique, études critiques sur le mouvement des idées générales dans les divers ordres de connaissances, par M.-F. Pillon, avec une introduction par Ch. Renouvier. 1 vol., libr. Germer-Baillière.

L'Encyclopédie morale, ou Dictionnaire d'éducation, recueil des morceaux les plus intéressants sur l'éducation et sur la morale, empruntés à tous les auteurs, mais surtout aux auteurs modernes et contemporains, par Émile Loubens. 3 vol. grand in-8, libr. Hachette.

Philosophie contemporaine, dialogue entre Pierre et Paul sur une nouvelle division des sciences, recueilli par le docteur Théoph.-Victor Meuvret. 1 vol. in-12; libr. Lefrançois.

Un Moraliste savoyard au seizième siècle : Jean Menenc, par Jules Philippe. In-8, libr. Philippe.

L'Ame de la plante, par Arnold Boscowitz. 1 vol. in-18, libr. Ducrocq.

La Morale de Molière, thèse, par M. C.-J. Jeannel, professeur au lycée de Carcassonne. Brochure in-8, libr. Ernest Thorin, à Paris.

Della filosofia moderna in Sicilia libri dece, di Vincenzo, di Giovanni. In-18, Palermo, tipogr. di Michele amenta.

Intolérance et persécutions religieuses, par Marc Borchard, docteur en médecine des facultés de Malte et de Paris. Chez l'auteur, boulevard Sébastopol, 94.

La Religion rationnelle, par E. Duchassaing. 1 vol. in-18, libr. Michel Lévy.

De la bonté morale, ou exposé d'une apologie du christianisme, par Ad. Schœffer, précédée d'une lettre de M. Ed. Laboulaye, de l'Institut. Libr. Grassart.

L'Année littéraire et dramatique, par G. Vapereau, auteur du *Dictionnaire universel des Contemporains*. 1 vol. in-12, librairie Hachette et C^o.

Satires de Juvénal, traduction nouvelle par Victor Poupin, 1 vol. in-32, au bureau de la *Bibliothèque nationale*.

MÉLANGES

ÉLECTION DE M. VACHEROT. — L'élection de M. Vacherot à l'Académie des sciences morales et politiques est un véritable événement philosophique. Elle n'implique pas de la part des honorables académiciens qui l'ont nommé une tendance prononcée vers le panthéisme, mais elle prouve que l'impartialité et la tolérance, consacrées déjà par nos mœurs et inscrites dans nos lois en matière de croyances religieuses, sont également reconnues en matière d'opinions philosophiques, et que les portes de l'Institut sont ouvertes à tous les vrais talents sans acception de systèmes ni d'écoles.

La Revue de l'instruction publique applaudit à l'élection de M. Vacherot, tout en faisant ressortir les titres de ses concurrents :

Les deux principaux concurrents de M. Vacherot, présentés en seconde ligne par la section de philosophie, étaient MM. Caro et Nourrisson..... Les échecs académiques sont toujours honorables; celui-là l'est peut-être plus que bien d'autres, et nous estimons qu'aucun des deux vaincus ne souffrira trop cruellement d'avoir dû céder le pas à M. Vacherot. Leurs chances de succès dans l'avenir sont d'ailleurs très-belles. M. Nourrisson est comme le *philosophe lauréat* de l'Académie des sciences morales, qui l'a couronné trois fois. Essentiellement orthodoxe et académique, sa candidature a les plus grandes chances d'aboutir, un jour ou l'autre, à l'Académie, et d'y retourner naturellement comme elle en est sortie. Quant à M. Caro, qui semblait naguère, lui aussi, être surtout un candidat académique, il est aujourd'hui quelque chose de plus : nul doute que si M. Vacherot n'eût été là, c'est lui que l'opinion eût désigné au choix de la compagnie. Sa notoriété et son autorité sont considérables, ailleurs même qu'en France. Ses travaux sur l'idée de Dieu et sur le matérialisme contemporain l'ont posé comme le champion le plus brillant et le plus solide du spiritualisme, — en dehors de l'Académie, bien entendu. — Les académies, nous le savons, ne se croient pas toujours obligées par les préférences de l'opinion du dehors; mais il est cependant une limite au delà de laquelle

elles n'aiment pas à se heurter, et nous n'en voulons d'autre témoignage que ce dernier vote de l'Académie des sciences morales. M. Vacherot a été naguère condamné, en police correctionnelle, pour délit d'opinion philosophique, et MM. Troplong et Delangle, c'est-à-dire le président du Sénat et le procureur général près la Cour de cassation, ont voté pour M. Vacherot. Voilà, certes, un remarquable exemple de l'influence de l'opinion sur les académies.

Les titres de M. Vacherot à une élection immédiate ont été successivement et éloquemment soutenus par MM. J. Simon, P. Janet, Ch. de Rémusat et Ch. Lévêque.

M. Janet a déclaré que si M. Vacherot, après avoir écrit son *Histoire de l'École d'Alexandrie*, avait renoncé aux travaux philosophiques, il aurait déjà certainement été élu par l'Académie; c'est parce qu'il a poursuivi, après la publication de ce livre aussi sage qu'estimé, ses études spéculatives en des voies plus scabreuses, que sa candidature rencontre des objections. Ne serait-ce point un spectacle singulier que de voir l'Académie refuser ses suffrages à un homme qui les a depuis longtemps mérités, pour ce motif qu'il ne s'est pas arrêté là, et que sa pensée en travail a continué ses consciencieuses méditations du côté où elle a cru apercevoir la vérité? Ne serait-ce pas un étrange avertissement à donner aux candidats futurs que de les dégoûter, par l'échec de M. Vacherot, de toute recherche indépendante qui pourrait nuire aux titres qu'ils auraient précédemment acquis? D'ailleurs, en métaphysique, les erreurs sont plus faciles qu'en toute autre matière...

A son tour, M. de Rémusat dit que les académies, n'étant pas des écoles, doivent être ouvertes à toutes les opinions. Par exemple, dans une science où les effets pratiques suivent de bien plus près les théories que dans la métaphysique, si un médecin avait une doctrine très-hardie, même dangereuse, il conviendrait peu, sans doute, de lui donner une chaire à l'École de médecine (1), mais l'Académie de médecine

(1) Nous ne saurions partager cette opinion. La médecine allopathique, la seule officiellement enseignée, gagne-t-elle beaucoup à laisser interdire l'enseignement de l'homœopathie dans nos facultés? Celle-ci est pratiquée par beaucoup de médecins et préférée par beaucoup de malades : si elle est dan-

devrait le recevoir dans son sein, car une académie doit admettre la diversité des théories. Au reste, on peut chercher des exemples sans sortir de l'Académie des sciences morales et politiques, qui s'est jadis honorée d'élire, parmi ses associés étrangers, M. de Schelling, sans qu'elle crût pour cela accepter ses doctrines. Le panthéisme a d'ailleurs été professé par de grands génies. On reproche aux académies de s'endormir, de se pétrifier dans la routine; cette tendance, il faut la combattre en adjoignant aux membres de la section de philosophie un éminent contradicteur.

Nous félicitons les académies d'entrer dans cette voie d'impartialité et de tolérance, où, n'étant plus en dehors du mouvement général de l'esprit humain, elle le suivront, au contraire, le pousseront même, et prendront ainsi une part plus effective aux progrès de la science.

*
*
*

DE L'ÉDUCATION DE LA FEMME. — Le dernier numéro du *Monde maçonnique* donne le compte rendu d'une tenue solennelle de la Loge des *Amis de la patrie*, où plusieurs bons discours ont été prononcés. M. André Rousselle, avocat à la Cour de Paris, y a traité de *l'égalité de la femme et de l'homme*; il a montré que si les aptitudes des deux sexes sont différentes par la nature même des choses, elles ne peuvent pas être comparées ensemble au point de vue de la supériorité des unes sur les autres. Suivant lui, ces aptitudes ont pour corrélation des fonctions différentes, qui sont toutes également utiles et même indispensables et dont on ne peut dire par conséquent que les unes soient supérieures et les autres inférieures. Peut-on dire que la force est supérieure à la grâce, la raison au sentiment, la science à l'art, la pratique à la théorie? C'est l'homme, il est vrai, qui fait vivre la femme; mais c'est la femme qui rend la vie supportable à l'homme. Sans l'homme

gèreuse, sa pratique doit être défendue; si elle n'est que systématique, elle doit avoir des chaires officielles en raison de la place importante qu'elle occupe dans l'art de guérir.

la femme ne vivrait pas; sans la femme l'homme vivrait misérable. Il n'y a donc supériorité ni d'un côté ni de l'autre; il n'y a pas non plus identité; mais il y a équivalence. Il faut conclure de tout cela que dans le ménage il n'y a ni maître ni esclave, mais deux associés, ayant des aptitudes et conséquemment des attributions différentes. Pour la bonne harmonie des personnes et le meilleur règlement des choses, il faut que chacun soit toujours consulté dans l'intérêt commun, mais que chacun aussi, en cas de dissentiment, reste définitivement maître dans la limite de ses attributions.

« Le plus difficile, dit le F.^r André Rousselle, n'est pas de poser la règle, mais de l'appliquer. Sous ce rapport, il n'y aura pas de progrès tant qu'on n'aura pas organisé d'une manière sérieuse l'instruction de la femme. Cette instruction est aujourd'hui plus nécessaire que jamais. La femme doit la désirer avec ardeur, tant pour son propre intérêt que dans l'intérêt de son mari et dans l'intérêt de ses enfants. Est-ce que par respect pour elle-même, pour sa propre satisfaction, pour l'exercice de ses droits et l'accomplissement de ses devoirs, la femme ne doit pas développer ses facultés au même titre que ses organes? Est-ce qu'elle doit rester complètement étrangère à ce qui concerne ses intérêts, ceux de son pays, ceux de l'humanité? Nous ne sommes plus au temps où des conciles discutaient gravement pour savoir si elle a une âme! Pourquoi le mari évite-t-il avec soin le tête-à-tête avec sa femme, le fils le tête-à-tête avec sa mère, le frère le tête-à-tête avec sa sœur? N'est-ce pas parce qu'ils n'ont, intellectuellement parlant, aucun point de contact, aucune préoccupation commune? Il y a divorce complet entre les sentiments, les idées, et par suite entre les volontés des uns et des autres. S'il en était autrement, est-ce que le mari chercherait et trouverait un meilleur confident, un meilleur conseiller que sa femme? L'histoire ne démontre-t-elle pas que les plus grands hommes ont été ou élevés par leur mère, ou conseillés par leur femme? Si vous voulez animer le foyer, si vous voulez fortifier la famille, si vous voulez faire des hommes et des citoyens, élevez vos filles comme des Cornélie et non comme des Phryné, criez avec nous : « Guerre à l'ignorance, guerre aux ténèbres! » Et courez aux écoles comme on court au feu ! »

Le F.^r Léger, docteur-médecin, s'est ensuite occupé de l'instruction secondaire des filles. Il a dévoilé et énergique-

ment flétri le mobile de ceux qui combattent cette instruction. Il a montré les dangers de l'ignorance pour la femme, et les avantages des lumières.

..

DES CONDITIONS PSYCHOLOGIQUES DE LA MÉMOIRE. — Ce sujet de dissertation philosophique donné à la Sorbonne, a été développé comme il suit par M. Albert Leroy, auteur d'un utile recueil de compositions pour le baccalauréat ès-lettres :

La mémoire est à la fois un des faits les plus simples, les plus constants, les mieux connus de tout le monde, et pourtant les plus difficiles à expliquer. Deux questions particulièrement, et ce ne sont ni les seules ni même les plus délicates, attendent encore une solution complète et définitive : En quoi consiste le souvenir? quelles en sont les conditions psychologiques? En d'autres termes, de quelle manière et suivant quelles lois se produit-il ?

Quand on considérait les idées comme des εἰδῶλα, comme des images émanant des objets et venant se déposer matériellement dans le cerveau, on expliquait ainsi la mémoire : une idée s'est imprimée dans l'esprit, qui la *conservé* pendant un temps indéterminé et qui, un jour, la fait sortir de cet état de sommeil et la *reproduit*. La psychologie moderne, ne donnant aucune matérialité aux idées, ne peut admettre qu'elles soient matériellement conservées et, si je puis dire, emmagasinées dans les tiroirs du cerveau. Une idée est un *acte* de l'esprit, ce n'est pas un *produit* matériel. Quand l'acte cesse, il ne reste rien, si ce n'est le pouvoir de le renouveler.

La mémoire n'est pas autre chose que ce pouvoir de renouveler une pensée, un acte ou un état de l'âme. Le souvenir est une conception où l'analyse psychologique peut distinguer deux éléments : le renouvellement d'un phénomène antérieur et la conscience de ce renouvellement.

Un musicien insère dans une composition un motif qu'il a entendu, mais qu'il croit inventer. Un écrivain fait entrer dans un ouvrage une maxime, une idée, une phrase qu'il a lue quelque part et dont il se croit pourtant l'auteur. Ces faits, qu'il serait facile de multiplier et d'appuyer d'innombrables exemples, prouvent que l'esprit peut reproduire des pensées qui ne sont pas de lui sans s'apercevoir qu'il les doit à d'autres. Dans ces circonstances, il n'y a pas souvenir, il y a seulement *réminiscence*.

Pour qu'il y ait *souvenir*, il faut qu'en reproduisant une pensée antérieurement acquise, l'esprit sache qu'il la reproduit et ne croie pas la produire pour la première fois. Il faut qu'il y ait simultanément *réminiscence* et *reconnaissance* du fait ancien, et que l'une et l'autre soient distinctes, précises, sans obscurité et sans hésitation, pour que le souvenir atteigne toute sa plénitude. On ne se souvient bien que quand on se souvient avec une égale netteté et d'avoir appris et de ce qu'on a appris. L'enfant qui se souviendrait d'avoir étudié le matin une page de Bossuet et qui ne pourrait pas la répéter avec exactitude, ne la saurait pas en réalité : il n'aurait qu'un des deux éléments du souvenir, la *reconnaissance*, la conception vide d'un fait antérieur et non la claire connaissance de ce qu'était ce fait. Qu'il ouvre son livre et relise sa leçon, il *reconnaîtra* chaque ligne, chaque mot pour les avoir déjà lus, et néanmoins il ne s'en *souvenait* pas : il savait qu'il les avait lus, il ne savait plus bien ce qu'il avait lu.

Bornons-nous à ces brèves indications pour l'analyse du souvenir, et voyons maintenant quelles sont les règles et les conditions psychologiques de ce phénomène.

La première de toutes, c'est que le fait dont on veut se souvenir ait été pour la première fois perçu avec une grande attention, avec un effort volontaire de l'esprit pour le retenir. L'action de la volonté sur la mémoire semble, il est vrai, très-capricieuse; en réalité, elle est soumise à des lois précises, mais complexes et délicates. La plus essentielle à signaler, c'est que la volonté a beaucoup plus d'influence pour graver dans l'esprit les idées, les perceptions, les résolutions au moment où elles se forment, que pour les renouveler ou les faire reparaître dans la suite. Qui ne sait que l'intention bien arrêtée de nous lever à une heure marquée suffit presque toujours pour nous réveiller à cette heure même et souvent même avant? Qui ne sait qu'un fait qui nous a vivement occupé, une idée dont nous nous sommes longtemps entretenus, nous revient, comme on dit, malgré nous à l'esprit, simplement à cause de l'attention avec laquelle notre pensée s'y est antérieurement fixée? Au contraire, on fait parfois les efforts les plus grands et les plus inutiles pour retrouver, pour *se rappeler* un nom, une date, un détail qui, n'ayant qu'effleuré notre esprit, n'y a pas été fixé par la volonté.

Après l'action de la volonté sur la formation du souvenir, on peut signaler comme une de ses conditions les plus importantes l'émotion ou l'intérêt que nous avons apporté à la perception d'un phénomène. Mais à proprement parler, le second caractère se ramène au premier : c'est encore ici le degré d'attention prêté

par nous à un objet qui nous aide à nous en souvenir. En effet, supposez un événement qui nous frappe, nous saisisse de telle sorte que l'esprit y soit tout passif, que la sensibilité seule y soit affectée, il arrive souvent que cet excès même de l'émotion tue la mémoire; la passion peut décupler notre énergie, mais quand elle devient un mouvement impétueux et aveugle, une joie ou une douleur accablante par son excès même, elle nous ôte la conscience, et par conséquent la mémoire.

La répétition d'une perception est une condition plus sûre que l'émotion elle-même pour se la rappeler. C'est encore une autre forme de l'attention, un moyen souvent machinal de la provoquer et d'engendrer en quelque sorte forcément le souvenir.

Enfin, faisons remarquer que l'ordre et la liaison des idées, leur enchaînement naturel et logique aide la mémoire et la plie à des règles rationnelles. C'est là la vraie *mnémotechnie*, celle qui associe nos idées et les rattache les unes aux autres, non par de capricieuses et fortuites combinaisons, non par des coïncidences de lieu, de temps, de son et d'autres circonstances externes, mais par leurs rapports dans l'esprit et, si l'on peut ainsi dire, par leur organisation méthodique dans l'ordre même de la pensée et selon les lois de la logique.

(Revue de l'instruction publique.)

*
* *

LA PAIX UNIVERSELLE. — Le deuxième bulletin de l'*Union de la Paix* contient un excellent article signé du secrétaire général de cette association humanitaire; nous croyons devoir en reproduire quelques extraits :

L'établissement de la paix universelle est l'un des plus anciens problèmes dont se soient préoccupés les philosophes et les économistes; mais jusqu'à présent il n'avait pas été posé de cette façon nette et précise, qui le réduit à sa plus simple expression, à savoir : prendre pour *levier* les grands sentiments humanitaires, avec la science comme *point d'appui* et l'union comme *force*.....

Une belle parole a été dite il y a quelque temps à la tribune française(1) : « La vérité ne doit s'appuyer que sur la vérité elle-même. L'emploi de la force est pour elle une honte et un obstacle. »

(1) Jules Simon, séance du 3 décembre 1867.

Si cette proposition n'est pas encore tout à fait exacte, elle est du moins en voie de le devenir. N'est-ce donc rien que cette sanction que toute loi juste trouve dans les cœurs des hommes de bien? La force morale n'est-elle pas une force?

Comment procédera-t-elle dans *l'Union de la Paix*? Les moyens d'action se révéleront en temps et lieu. En douter serait nier la marche incessante du progrès malgré l'exemple du passé, contester que le soleil nous éclairera demain!

On nous dit aussi que le fonctionnement d'une jurisprudence internationale suppose toute une organisation sociale différente de celle qui existe.

Nous l'entendons bien ainsi. Ceux-là sont les rêveurs, qui s'imaginent que le monde, tant de fois transformé, en est à sa période définitive de *statu quo* d'immobilité. Quelle est l'idée nouvelle qui n'a pas quelque peu réformé l'organisation sociale? Est-ce que la transformation peut précéder l'idée? Évidemment non. Force est bien alors qu'elle suive?

Mais du moins la réorganisation que suscitera *l'Union de la Paix* aura ce privilège de ne coûter aucun sacrifice de sang ni de richesse publique. C'est une évolution, sans révolution, qui s'opérera; un mouvement, sans secousse; une métamorphose graduelle de l'opinion publique, qui, de force latente et indéterminée, passera à l'état de puissance active, agissant régulièrement et méthodiquement.....

Nous sommes heureux de constater, et c'est un point capital, que notre principe de neutralité politique et religieuse a été parfaitement compris. Tous les partis et tous les cultes acceptent le terrain scientifique sur lequel notre *Union* pose le problème de la paix universelle.

On comprend que cette *Union* ne se préoccupe aucunement de clore la querelle entre les conservateurs et les révolutionnaires, entre les orthodoxes et les libres penseurs, pas plus que les dissentiments et les conflits entre les peuples et les gouvernements. Son but est uniquement de mettre fin au mode belliqueux, également fatal aux deux adversaires, qui exaspère les discordes, perpétue les haines et empêche chaque antagoniste de reconnaître ce qu'il peut y avoir de vérité dans le camp opposé, en vertu de cette remarque si juste de Manzoni : « *La ragione ed il torto non si dividono mai con un taglio così netto che ogni parte abbia soltanto dell' uno.* »

Quelles sont les causes appelées à triompher dans cet avenir pacifique? — Pourquoi sonder un tel mystère? Est-ce que jamais le progrès s'est montré sous une forme prévue? Qu'il

nous suffise d'avoir confiance que c'est la vérité, plutôt que l'erreur, qui sera favorisée par le libre essor de la pensée humaine, soustraite aux compressions de la force brutale.

Voilà comment doit être comprise *l'Union de la Paix*, œuvre essentiellement impersonnelle, collective et conciliatrice. Pour réussir, elle compte sur la force invincible de l'évidence, sur la souveraineté des principes de justice qu'elle invoque, sur l'honnêteté vaillante et sur la robuste bonne foi de ses amis, encore plus que sur le talent de ses défenseurs. C'est pourquoi, malgré notre faiblesse et notre insuffisance, nous osons pousser le cri de ralliement : notre voix est faible, mais derrière nous la voix des peuples monte, et la vérité parle !

* * *

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Revue des Deux Mondes* : Le positivisme dans l'histoire : l'historien anglais Henri-Thomas Buckle, par Louis Étienne.

Revue contemporaine : La liberté de conscience dans l'Empire romain : la philosophie et le christianisme sous la dynastie flavienne, par Aubé.

La Morale indépendante : Les deux morales, fable, par Lachambeaudie. — La morale et les moralistes, par Félix Henneguy. — La justice et le dévouement, par C. Coignet. — Spiritualisme et matérialisme, par Fourneauux.

Théologie et Philosophie, revue trimestrielle publiée à Genève : Le théisme universel de J.-A. Fichte, par H. J. A. — Paradoxes philosophiques de H. Ritter, par J. Buisson, etc.

La Pensée nouvelle : De la loi morale, par Yves Guyot. — La théorie darwinienne et ses adversaires, par E. Briard. — Matérialisme et positivisme, par Letourneau.

L'Action maçonnique : Justice et fraternité, par Ch. Cauzard. — L'assistance par le travail, par Louis Redon.

Revue des cours littéraires : Le spiritualisme libéral, par Émile Beaussire.

Opinion nationale : Lettres d'un libre penseur à un curé de village, par Léon Richer.

Revue populaire de Paris : Deux penseurs poètes, par Louise Bader.

La Science sociale : Recherche de l'idéal social, par F. Barrier. — La propriété, le devoir, par J. Le Rousseau.

ANNUAIRE
PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

5^e Livraison (MAI)

SOMMAIRE. — **Enseignement :** Histoire de la philosophie grecque : Anaximandre, leçon de M. Ch. Lévêque au Collège de France. — **Bibliographie :** La Chine et l'Europe, par Joseph Ferrari. — Auguste Comte et le positivisme, par Stuart Mill. — Essai de logique objective, par J. Tissot. — Corso di lezioni di filosofia razionale del Anton. Maugeri. — Della filosofia moderna in Sicilia del Vinc. di Giovanni. — Le Vandalisme révolutionnaire, par Eugène Despois. — **Livres nouveaux.** — **Mélanges :** Idées philosophiques de M. Duruy. — Profession de foi de M. Jules Favre. — Le testament de M^{me} Charles Lemonnier. — Publications philosophiques nouvelles.

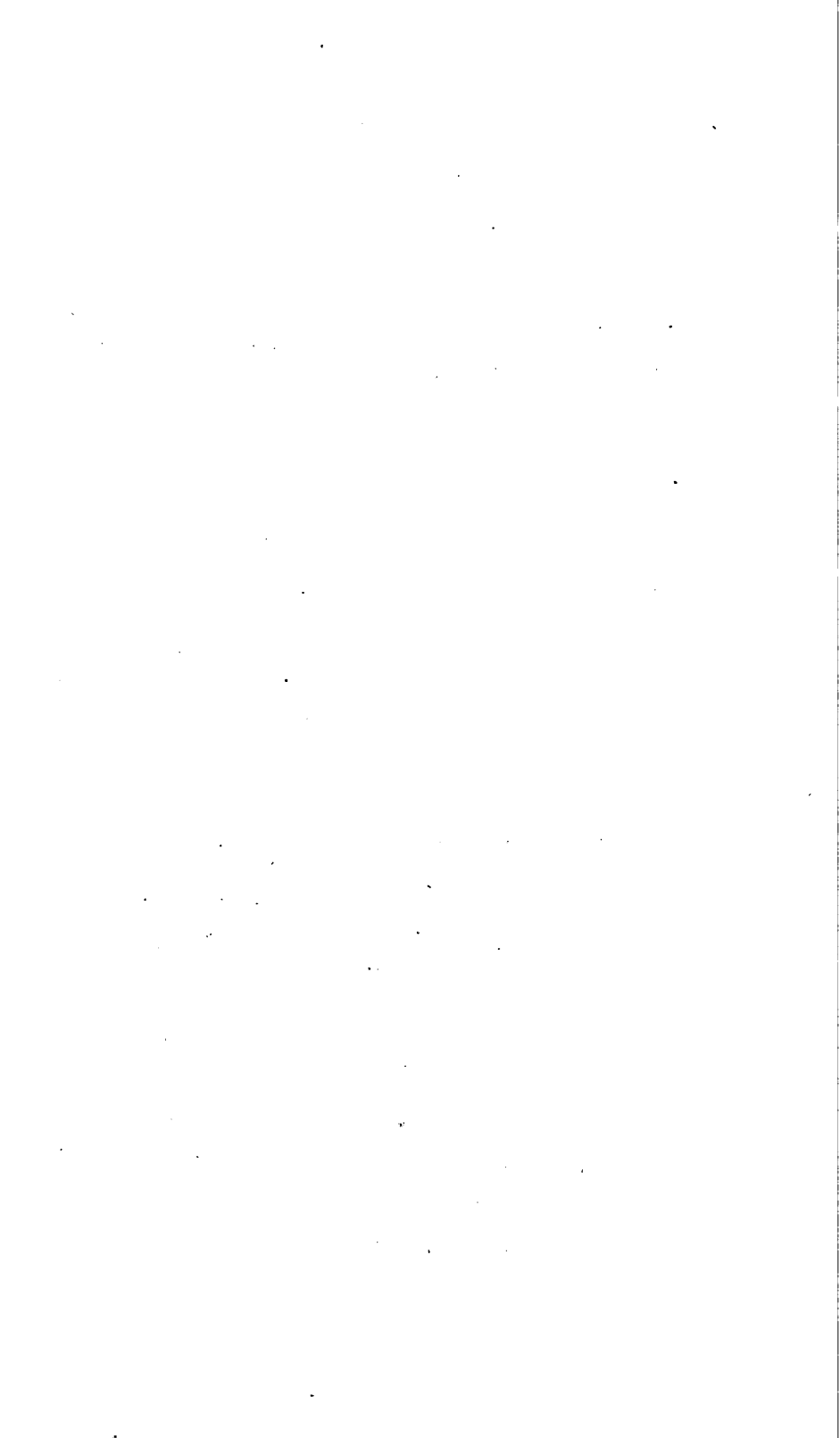
PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIERE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue Saint-André-des-Arts, 41

1868



ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Maï 1908

ENSEIGNEMENT

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE

ANAXIMANDRE

(Leçon de M. Ch. Lévêque au Collège de France)

Après Thalès, le philosophe le plus célèbre des premiers temps de la Grèce fut Anaximandre.

Anaximandre, fils de Praxiade, était né à Milet; et, selon le triple témoignage de Cicéron dans ses *Tusculanes*, de Simplicius dans son *Commentaire sur la physique d'Aristote*, et d'Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*, il était l'élève et le successeur de Thalès. Ritter, le savant historien de la philosophie, ne veut pas que ces renseignements soient exacts; ces trois autorités ne sont pas suffisantes à ses yeux: il prétend qu'Anaximandre n'a pas été le disciple de Thalès, d'abord parce qu'Aristote ne l'a pas affirmé; en second lieu, parce qu'il y a une différence profonde entre les deux doctrines.

Il ne faut pas se laisser toucher trop fortement par ces deux motifs. En effet, qu'Aristote n'ait pas dit qu'Anaximandre était l'élève direct de Thalès, ce n'est peut-être qu'un détail sans importance: Aristote ne s'est point proposé de dresser la liste complète de ses prédécesseurs. S'il a étudié avec soin les théories antérieures à la sienne, c'était surtout pour y chercher de quoi contrôler et compléter sa doctrine; et il n'a peut-être trouvé dans Anaximandre rien qui, à ce point de vue, l'intéressât suffisamment.

La seconde raison de Ritter se comprend mieux: comme il attache une importance considérable à la distinction du

point de vue mécaniste et du point de vue dynamiste, il ne veut pas qu'Anaximandre, qui est mécaniste, soit élève de Thalès, qui est dynamiste. Ce n'est pas là une raison ; car il peut y avoir des différences profondes, considérables, entre tel disciple et son maître. Même dès l'origine, la différence des esprits, leur indépendance, leur mouvement personnel, détermine entre leurs théories une divergence et comme une espèce d'angle qui va toujours s'agrandissant. Aristote a été très-certainement le disciple de Platon, et, cependant, il l'a contredit.

La différence dont il s'agit serait de grande conséquence, si l'on ne trouvait pas dans Anaximandre le point de départ, la méthode, les mêmes problèmes que dans Thalès ; mais il n'en est pas ainsi. La curiosité de l'un comme de l'autre se porte également sur l'univers tout entier ; l'un et l'autre veulent savoir ce qu'est la nature et quelle est la substance dont sont formés tous les êtres. La ressemblance est déjà frappante : eh bien ! l'un et l'autre, pour résoudre ce grand et difficile problème, se placent au même point de vue, c'est-à-dire interrogent l'observation sensible ; ils se fondent sur l'expérience. D'ailleurs, ils sont compatriotes et contemporains. Quelque grande que fût, pour cette époque, la ville de Milet, on n'y était pas assez nombreux pour ne pas se connaître, et un philosophe comme Thalès, qui était consulté par les rois, ne pouvait pas avoir proclamé un principe aussi nouveau que le sien, sans que la chose eût fait du bruit. Aussi M. Cousin parle-t-il d'Anaximandre après avoir parlé de Thalès, et le considère-t-il comme l'élève de celui-ci.

Il y a entre eux, d'ailleurs, encore une autre ressemblance : Thalès était un grand astronome pour son temps, et de plus un grand géomètre. Anaximandre fut aussi un astronome fort distingué. Il fit des horloges ou cadrans solaires, et un indicateur des solstices et des équinoxes. Cet indicateur, si grossier qu'on le suppose, atteste déjà une science fort avancée. Il écrivit un petit livre qui, d'après Diogène de Laërce, était une espèce de résumé de ses opinions astronomiques.

Mais Anaximandre a dépassé son maître par sa conception principale sur la question de la substance, qui est une des plus grandes préoccupations de la philosophie moderne.

Quelle différence y avait-il entre la conception de Thalès, et celle d'Anaximandre sur ce sujet? Ce qui caractérise la doctrine de Thalès, c'est qu'il n'admettait comme principe substantiel de toutes choses qu'un seul élément, l'eau, l'humide. Le principe que propose Anaximandre, c'est ce qu'il appelle l'infini τὸ ἄσπετον.

Qu'est-ce que l'infini? Il y a des modernes qui, pour expliquer des choses inexplicables, invoquent une cause unique, qu'ils appellent la nature. Qui est-ce qui a fait l'homme? C'est la nature. Qu'est-ce qui fait que nous naissons et que nous mourons? C'est la nature. Et si on leur demande ce que c'est que la nature, ils répondront qu'ils n'en savent rien. Si l'on en croit Diogène de Laërce, Anaximandre laissait son infini sans détermination. Cependant Aristote (*Métaph.*, XII, 2) pense pouvoir définir le chaos d'Anaximandre. Il dit que c'était un certain mélange μίγμα, chaos de toutes choses. « Tous les mondes, disait-il, sortent de cet infini; tout vieillit, et puis rentre peu à peu dans l'infini, d'où étaient sortis les êtres. Il y a des mondes innombrables, qui, en périssant, retournent à leur premier principe. »

Pourquoi avait-il adopté ce mélange, cet infini, ce quelque chose qui n'était aucun élément? Parce que c'était déjà un penseur; et il semble s'être dit qu'entre un principe et ses fruits, entre la cause et les effets, entre la substance et ses différentes formes, il doit nécessairement y avoir une certaine relation.

Il voulait donc, paraît-il, qu'il y eût une concordance, un rapport, entre le principe et ses conséquences; il trouvait que l'eau, considérée comme principe unique du monde, était en quelque sorte trop uniforme pour rendre compte de l'innie diversité des êtres qui en sortaient; il semble avoir voulu expliquer l'unité par l'unité; mais aussi la diversité par la variété; il pensait donc que le principe devait être aussi varié que ses conséquences; et il maintenait dans un certain vague l'unité et la diversité du principe.

Il y avait là comme un premier effort de la pensée qui veut établir une savante harmonie entre le principe et ses conséquences, entre la cause et ses effets.

Pour lui, comme pour d'autres, anciens et modernes, il fal-

lait que le *devenir* fût éternel ; il fallait qu'il y eût toujours génération d'êtres, de mondes, de choses. C'est ainsi que Platon enseigne dans *le Timée* que le monde est comme le temps, une image éternelle de l'éternité. Aristote a adopté la même doctrine, et a dit que le monde est éternel et incorruptible, ajoutant : « Jamais il ne cessera de produire des animaux de toute espèce. » Sur ce point de l'éternité du monde, toute la philosophie grecque est unanime.

Pourquoi Anaximandre proclamait-il le monde infini ? Parce qu'il était persuadé, en s'appuyant sur une expérimentation très-incomplète mais qui le frappait, que la génération ne finissait jamais, qu'elle commençait et continuait perpétuellement. Il ajoutait que cet infini était immense et immuable en lui-même, quoique ses parties fussent toujours à l'état de transformation. Il y a là comme une espèce de contradiction ; et, cependant, ce n'est pas une absurdité choquante : il pouvait bien admettre jusqu'à un certain point que tout fût éternel et que les parties fussent variables ; on n'a pas encore démontré que le monde ne puisse pas être éternel, qu'il doit nécessairement avoir commencé dans toutes ses parties et dans tous ses détails. Sans doute, le contraire peut être soutenu avec un certain succès. On peut dire que tout corps étant limité dans l'espace est par là même limité dans le temps, et qu'ainsi tout corps a commencé. Mais il est moins facile de prouver que la cause infinie et toute-puissante ait été un certain temps sans rien produire ; car il s'en suivrait de là que quelque obstacle plus fort qu'elle l'a empêchée d'agir et de produire. Là est la difficulté qu'on n'a pas encore résolue. On peut concevoir une éternité infinie, une totalité éternelle de mondes finis qui se succèdent sans interruption. Ainsi, Anaximandre a pu dire sans trop choquer la raison, sans dire une absurdité trop criante, que le tout était immuable pendant que les parties changeaient toujours, c'est-à-dire que le tout durait toujours pendant que les parties se transformaient sans cesse ; et cette théorie a été adoptée par les plus grands esprits de l'antiquité. Ce n'est pas tout : pour que le changement des parties ait lieu et forme les êtres, il faut qu'il y ait du mouvement. Ici, Anaximandre raisonne comme Aristote : « La cause matérielle ne suffit pas, dit-il,

il faut admettre aussi la cause motrice. » Quelle sera-t-elle dans le système d'Anaximandre? Il faut que les parties qui sont dans le tout, que ces germes se séparent les uns des autres pour former des êtres; car il n'admet pas un élément unique se transformant successivement comme l'eau de Thalès. Il faut donc un mouvement; eh bien! le mouvement de l'infini, dit-il, est éternel; et c'est ce mouvement qui produit la naissance des êtres. Voilà donc un mouvement éternel pour produire des êtres, tous différents les uns des autres. Le système est ainsi esquissé dans ses traits essentiels.

Reste à savoir maintenant ce qui sort de cet infini, de cette masse, de ce *miëmac*, l'orsqu'au fur et à mesure que le mouvement ébranlait les parties, le semblable s'unissait au semblable, et que le dissemblable s'éloignait de ce qui ne lui ressemblait pas.

(La suite à la prochaine livraison.)

BIBLIOGRAPHIE

LA CHINE ET L'EUROPE, leur histoire et leurs traditions comparées, par Joseph Ferrari, membre du Parlement italien. 1 vol. in-8, librairie académique de Didier et C^{ie},

C'est une savante étude de la civilisation chinoise comparée, dans toutes ses phases, avec les phases correspondantes des civilisations occidentales.

La Tartarie, la Chine et le Japon, d'après M. Ferrari, rappellent les civilisations et les races les plus obstinées dans leur autonomie; or, l'étude comparée des langues, des monuments, des traditions, constate l'immobilité des races sur les lieux où elles se sont propagées.

Combien y a-t-il de races humaines? On ne saurait le dire; mais les deux principales, celles des peuples jaunes et blancs prédominent, et sont enchaînées à leur climat par l'instinct, car leur déplacement finirait par les dénaturer.

Avant de prêcher l'égalité entre tous les hommes, il faudrait d'abord, suivant l'auteur, imposer une même organisation au nègre, au Lapon, au Chinois, au Kalmouk, au Malais, au Polynésien, etc.: il faudrait unifier les crânes par le croisement des races, par l'égalisation des climats, et, alors seulement, une fusion universelle deviendrait possible.

Trouvant que les races sont toujours dans un système qui est leur providence, leur monde, leur Dieu, M. Ferrari cherche à les suivre dans le temps, et à compter leurs pas sur la route de l'histoire. Le passé lui semble divisé en époques; ce sont des religions qu'on inaugure, des réformes sociales qu'on accomplit.

Ce qui a distingué la Chine de l'Europe au point de vue politique, c'est qu'elle a toujours formé un empire soumis à un seul chef, entrecoupé de révolutions marquées par des dynasties, mais avec des mouvements moins répétés qu'en Europe, où les populations sont fractionnées, séparées par les langues, les littératures, les mœurs, par des invasions qui déplacent les foyers de la civilisation.

M. Ferrari démontre qu'en sacrifiant tout à la monarchie, les Chinois n'ont jamais bien connu ni le droit de propriété, ni les droits héréditaires, ni les institutions féodales. Aussi, chez eux, point de véritable liberté ni de responsabilité. Leurs lois relèvent du principe unique qui impose le plus profond respect filial ; leur religion est celle de la nature et de la famille. Mais aussi cette religion inspire-t-elle un calme, une fraternité, des attachements et des délicatesses qui expliquent le cérémonial minutieux, les étiquettes, les préséances, les révérences dont leur vie intérieure est encombrée.

Ce qui les distingue encore des autres peuples, c'est le soin religieux qu'ils ont toujours mis à conserver leurs traditions les plus anciennes. Leur histoire présente la précision de l'arithmétique et l'évidence des sciences physiques. Ils n'accueillent que des faits vrais, positifs ; rien de merveilleux ne se mêle aux événements. Ils n'admettent pas comme les Européens deux histoires : l'histoire sacrée et l'histoire profane. « En séparant l'histoire sacrée de l'histoire profane, dit M. Ferrari, il en résulte que la première continue de répéter ses contes discrédités, par elle défendus avec une foule d'artifices, dans le but tantôt de mettre en doute les faits découverts, tantôt de leur donner un sens absurde, et toujours de multiplier les impossibilités factices sur les transitions les plus naturelles de l'esprit humain, d'une langue à l'autre, d'une histoire à l'autre. Et l'histoire profane, forcée de la tolérer dans les États où l'ancienne religion règne sans partage, erre au hasard à travers une forêt de faits sans signification pour notre destinée, sans enseignement pour notre avenir, sans autorité pour corriger nos erreurs. »

La philosophie, en Chine, n'a jamais eu le caractère scientifique que lui ont imprimé les civilisations européennes ; mais elle y a conservé son acception étymologique primitive : amour de la sagesse. Son premier représentant fut Lao-Tsé. Ce philosophe se déclara indépendant de la tradition et de l'autorité, et même du positivisme officiel qui rejetait le merveilleux. Il admettait la métempsychose et les cosmogonies des magiciens tout en leur donnant une forme rationnelle. Pour lui, le mal fait connaître le bien, le vice conduit à la vertu, le désordre enfante l'ordre, le néant enfante la création ; sa li-

berté était l'imitation de la raison suprême des choses, du Tao, principe subtil, éternel, ineffable, cause de tout ce qui arrive dans l'espace, le temps, la distinction des choses et des mots, bien qu'il ne soit rien par lui-même. Le saint homme qui le comprend, laisse faire, laisse passer; il ne donne pas des ordres à la nature, il ne régente pas les peuples, il n'intervient pas dans les affaires au nom de l'autorité, de l'unité, de l'ordre, de la sagesse; il pratique l'inaction.

Comparant les philosophes de la Chine à ceux de la Grèce, de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, M. Ferrari entreprend un ingénieux parallèle entre Koung-Tsé (Confusius) et Socrate; ils ont joué un rôle analogue par l'interprétation de la morale naturelle, par la forme de leur enseignement, par les subtilités; enfin, par les persécutions dont ils ont été l'objet.

Puis vient un temps où les nations en décadence croient à la nécessité d'un homme-Dieu pour racheter l'humanité aux abois. Les Tao-tsé y pensent en Chine: Foé apparaît comme un rédempteur; pendant que le Bouddha et Cricna apparaissent dans l'Inde, et Jésus-Christ chez les Juifs.

Plus tard, l'invasion des Tartares en Chine correspond à celle des Barbares dans l'empire romain.

A la constitution de la papauté en Europe, l'auteur oppose les réformes de Tai-Tsoung, qui établissent en Chine une sorte de papauté philosophique favorable aux bonzes et aux lettrés. Une grande académie est fondée; l'art est renouvelé, la propriété reconstituée. A la même époque, saint Grégoire agit en sens contraire. Il soumet la science à la foi, et la politique à l'Église.

Le siècle de la Renaissance en Europe répond à celui des Ming en Chine. Cette dynastie protège les bonzes et les lettrés.

Suit un parallèle entre l'empereur Khang-Hi et Louis XIV, d'où ressortent beaucoup de traits de ressemblance. Tous deux encourageant les lettres et les arts, ouvrent une cour brillante. Cependant Khang-Hi est plus éclairé et moins orgueilleux que Louis XIV; il se montre plus tolérant envers les chrétiens que Louis XIV envers les protestants.

Enfin, le livre de M. Ferrari démontre que l'histoire de la Chine reproduit à peu près celle de l'Europe. Ses premiers

philosophes ont correspondu au temps de Pythagore, ses conquérants aux temps d'Alexandre et des Romains, ses rédempteurs au temps de Jésus-Christ, ses invasions à celles des Goths et des Vandales, ses empereurs-pontifes aux papes de l'Occident, ses docteurs à Abailard et à saint Thomas; son théâtre à la *Divine Comédie*; ses dernières révolutions politiques et religieuses au traité de Westphalie et à la Révolution française.

Mais si, pendant les deux premiers tiers de sa carrière, la Chine a devancé l'Occident, dans les temps modernes elle a commencé à être en retard sur lui : « Ce retard de la Chine, dit M. Ferrari en concluant, cette accélération de l'Europe, sont dus au génie de notre race, qui travaille enfin sur la donnée de l'expérience et se dérobe à la domination de la mythologie chrétienne. Le bon sens chinois nous surpassait tant que nos religions gaspillaient nos forces, et nous jetaient à la conquête tantôt de la Toison d'Or, tantôt de Jérusalem : alors Confucius battait les évangélistes, les mandarins étaient supérieurs aux évêques, et notre plus grand soin était d'enchaîner et de persécuter nos inventeurs et nos hommes de génie. Mais les données de la Renaissance, de la Réformation et de la Révolution française, rendent le bon sens à nos rois, à nos tribuns, à nos chefs; ils ne sont plus aliénés dans l'Église, ou du moins ils sont en voie de guérison. Dès lors ils deviennent à peu près des mandarins; dès lors la supériorité de notre race nous rend plus rapides que les lettrés de la Chine... Au reste, les anticipations et les retards de la Chine ne dépassent jamais l'intervalle de deux générations. En effet, deux phases de retard n'exposent qu'à une déroute, à la perte d'une province, à des désastres momentanés. On peut les souffrir. Si un peuple nous devance dans la première phase des préparations, il n'obtient aucun avantage; ses lois, son gouvernement, sa religion, ne changent pas; et puisque son esprit seul se modifie, c'est une raison pour son gouvernement de se bien tenir avec ses voisins aussi attardés que lui. »

AUGUSTE COMTE ET LE POSITIVISME, par Stuart Mill, traduit de l'anglais par le docteur G. Clémenceau. 1 vol. in-18, libr. Germer-Baillière.

Il semble que l'Angleterre aurait dû être le berceau du positivisme ; l'esprit d'observation et de calcul qui la distingue entre toutes les nations, pouvait lui faire ériger en doctrine philosophique la méthode expérimentale qu'elle pratique tous les jours. Mais les philosophes anglais ne sauraient rompre entièrement avec la métaphysique, et s'ils admirent Comte et son système, c'est avec beaucoup de réserve. L'un d'eux, le grand philosophe politique Stuart Mill, examinant en détail les principes essentiels de la philosophie de Comte formulés dans le *Cours de Philosophie positive*, a essayé d'en séparer les choses qui lui paraissent vraies de celles qui lui paraissent erronées, et de distinguer la part de cette philosophie d'avec celle qui appartient à la philosophie du siècle. En effet, bien que la base du positivisme soit loin encore d'être universellement acceptée, elle n'est point particulière à Comte ; elle n'est, suivant Stuart Mill, qu'une simple adhésion aux traditions des grands esprits scientifiques ; mais c'est par la manière dont il l'a traitée que Comte l'a rendue sienne.

Le positivisme a voulu remplacer les explications théologiques par des théories qui ne tiennent compte que d'un ordre reconnu de phénomènes, et ne point rapporter la constitution de la nature à une volonté intelligente, à un créateur. Bien qu'il désavouât l'athéisme dogmatique, Comte pensait que toute connaissance réelle d'un commencement nous est inaccessible, que les lois de la nature ne peuvent seules expliquer leur propre origine.

A son tour, Stuart Mill remplace l'interprétation *théologique* de la nature par l'interprétation *personnelle* ou *volitionnelle* ; l'interprétation métaphysique par l'interprétation *abstractionnelle* ou *ontologique*, et le terme *positif* par celui de *phénoménal* au point de vue objectif, et par celui de *expérimental* au point de vue subjectif.

La philosophie, comme l'entendait Comte, étant la connaissance scientifique de l'homme comme être intellectuel, moral et social, comprend : les méthodes d'investigation qui indi-

quent les voies par lesquelles l'esprit humain arrive à des conclusions et les conditions de la preuve qui indiquent le mode d'en éprouver la certitude. Il s'est borné à l'étude des premières; mais, suivant Stuart Mill, il traite ce sujet avec une perfection sans égale. C'est ainsi qu'il fait une admirable revue des vérités les plus compréhensives acquises par chaque science, envisagées dans leurs rapports avec la somme générale du savoir humain et dans leur valeur logique, comme auxiliaires de son progrès futur. Cependant il ne fournit aucun critérium de vérité ni aucune règle de l'induction. Il soutient que nulle hypothèse n'est légitime si l'on ne peut la vérifier, et qu'on n'en doit accepter aucune pour vraie si l'on ne peut montrer son accord avec les faits.

Les vraies causes, pour lui, ce sont des phénomènes. L'observation psychologique proprement dite lui paraît un procédé sans vertu. L'étude des fonctions morales et intellectuelles trouve place dans son plan, sous le chef de biologie, seulement comme une branche de la physiologie. Il n'établit pas comment nous devons observer les opérations mentales d'autrui, ou en interpréter les signes, sans avoir appris, par la connaissance de nous-mêmes, la signification de ces signes; mais il est évident que, par l'observation de nous-mêmes, nous ne pouvons apprendre que très-peu de choses concernant les sentiments et rien du tout au sujet de l'entendement; que notre intelligence peut tout observer, sauf elle-même. Sur ce sujet, Stuart Mill renvoie Comte à l'expérience; elle constate que l'esprit peut, non-seulement avoir conscience de plusieurs impressions à la fois, mais même y prêter attention. Nous avons connaissance de nos observations et de nos raisonnements, soit au moment même, soit dans l'instant d'après, grâce à la mémoire; par voie directe dans les deux cas, et non pas uniquement par leurs résultats.

A la place de l'observation mentale directe, pour l'étude des fonctions morales et intellectuelles, Comte propose une sorte de phrénologie basée sur la division générale du cerveau en trois régions: les penchants, les sentiments et l'intellect, et sur la subdivision de cette dernière région entre les organes de la méditation et ceux de l'observation. Il montre beaucoup d'habileté dans son estimation des circonstances qui fa-

connent le caractère général de la race humaine, mais il échoue dans l'appréciation de l'influence des lois psychologiques sur la production des diversités de caractères, collectives ou individuelles.

Après l'examen critique de la philosophie de Comte, Stuart Mill entreprend le même travail sur sa sociologie et démontre que s'il n'a rien fait de complet sous ce rapport, il a cependant donné une grande impulsion à cet ordre de connaissances. « Outre le grand fonds de pensée, d'un mérite divers et souvent éminent dont il a enrichi le sujet, dit-il, sa conception de la méthode de ce dernier surpasse tellement, en vérité et en profondeur, celle de tous ses prédécesseurs, qu'elle marque une ère dans l'histoire de la culture de cette branche de notre savoir. »

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux dernières spéculations de Comte, celles où l'on voit le savant, l'historien, le philosophe, essayer d'une religion nouvelle et s'ériger en grand-prêtre de l'humanité. Ici la plupart de ses disciples l'ont abandonné, et M. Littré, le plus distingué de tous, a bien discerné les points faibles de cette doctrine.

Tout en érigeant sa philosophie humanitaire en religion, Comte ne change rien à son attitude négative à l'égard de la théologie. Stuart Mill dit que sa religion est sans dieu ; or les conditions nécessaires pour constituer une religion c'est d'abord qu'il y ait un dogme ou une conviction qui fasse autorité sur l'ensemble de la vie humaine ; une croyance ou une suite de croyances qui soient adoptées d'une manière réfléchie touchant la destinée et le devoir de l'homme et auxquelles le croyant reconnaisse intérieurement que toutes ses actions doivent être subordonnées. Le dogme de Comte, c'est l'humanité, et il rapporte les obligations du devoir, comme tous les sentiments de dévotion, à cet objet concret, à la fois idéal et réel : la race humaine conçue comme un tout continu, embrassant le passé, le présent et l'avenir. Ce Grand-Être collectif possède le grand avantage, à notre égard, d'avoir réellement besoin de nos services ; et la meilleure et la seule manière dont nous puissions servir convenablement une providence suprême, s'il en existe une, c'est de faire tout notre possible pour aimer et servir cet autre Grand-Être, ensemble

de nos semblables, qui mérite sinon notre adoration, au moins notre dévouement.

Ce culte humanitaire explique la prédominance que Comte donne aux sentiments sociaux sur l'intellect. Faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit, et aimer notre prochain comme nous-même, cela ne lui suffit pas; il y a là encore des calculs personnels; nous devons, suivant lui, ne pas nous aimer du tout. Toute éducation, toute discipline morale, doit tendre à faire prévaloir l'*altruisme* sur l'*égoïsme* : le grand devoir de la vie est non-seulement de fortifier les affections sociales par une pratique constante et par l'habitude de leur rapporter toutes nos actions, mais encore de paralyser par la désuétude, autant que possible, les passions et les inclinations égoïstes.

A ce sujet, Stuart Mill fait cette observation très-juste : « L'homme le plus prévenu doit reconnaître que cette religion sans théologie ne peut être accusée de relâcher les freins moraux. Bien au contraire, elle les exagère prodigieusement. Elle commet, en éthique, la même méprise que la théorie du calvinisme, à savoir : que tout acte dans la vie doit être fait pour la gloire de Dieu et que tout ce qui n'est pas devoir est péché... Nous n'estimons pas que la vie soit si riche en jouissances que nous puissions renoncer à cultiver toutes celles qui s'adressent à ce que Comte appelle les penchants égoïstes. Nous croyons, au contraire, que donner à ces derniers une satisfaction suffisante en se gardant de l'excès, mais en poussant celle-ci jusqu'au degré qui comporte la plus grande jouissance, est presque toujours favorable aux affections bienveillantes. Nous pensons que la moralisation des jouissances personnelles consiste, non pas à les réduire à la plus petite somme possible, mais à cultiver le désir habituel de les partager avec les autres et avec tous les autres, ainsi qu'à dédaigner de convoiter pour soi-même tout ce qui n'est pas susceptible d'être partagé de la sorte. Il n'y a qu'une seule passion ou inclination qui soit incompatible d'une façon permanente avec cette manière d'être : c'est l'amour de la domination ou de la supériorité recherchée pour elle-même, lequel implique et a pour base un abaissement équivalent des autres. »

Stuart Mill insiste trop sur les dernières conceptions de

Comte, fruits d'un esprit devenu exclusif, bizarre ; il était arrivé à une haine véritable pour les recherches intellectuelles et scientifiques, à regarder toute abstraction et tout raisonnement comme moralement dangereux et capable d'engendrer un orgueil démesuré. Était-il bien nécessaire d'aller chercher dans *la synthèse subjective* de Comte, des idées comme celles de la terre érigée en grand fétiche, de l'espace érigé en grand milieu, « symbole de la fatalité sur laquelle repose l'ensemble de notre existence (1) ; » de relever l'importance que Comte attachait aux *propriétés morales et intellectuelles des nombres*, et particulièrement à celles du nombre 7 ?

Combien d'hommes de génie terminent leur carrière par des conceptions indignes de leur renommée ! Pour les juger sainement, les glorifier ou les flétrir, il faudrait les prendre uniquement à leur apogée. Il est intéressant quelquefois de les voir se développer et grandir, mais il est triste de les voir décliner, et trop souvent la déchéance de l'esprit accompagne celle du corps.

ESSAI DE LOGIQUE OBJECTIVE, ou théorie de la connaissance de la vérité et de la certitude, par J. Tissot, professeur de philosophie, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. 1 vol. in-8, libr. Gagey, à Dijon ; Hachette, à Paris.

M. Tissot a entrepris de combattre le réalisme en métaphysique, c'est-à-dire la croyance à quelque chose d'insensible dans le sensible, en dehors de toute expérience directe ou indirecte. Il n'admet pas que les idées rationnelles pures correspondent à des entités propres, comme des espèces d'intuition ou de perception ayant des objets immédiats, de même que les intuitions et les perceptions sensibles ont ou semblent avoir les leurs dans les qualités sensibles des choses. Il repousse l'hypothèse qu'il n'y a pas d'idées sans objets, née de cette autre hypothèse que nous sommes passifs lorsqu'il n'y a pas volonté, liberté, c'est-à-dire d'activité consciente ou réfléchie. La confusion de l'âme et du moi lui paraît aussi une erreur, car c'est méconnaître l'activité première, propre,

(1) *Synthèse subjective*, p. 13.

inconsciente de l'âme, et regarder comme passifs, étrangers à l'âme, les mouvements que nous accomplissons sans volonté spontanée.

Il y a, suivant lui, pour l'esprit, pour l'entendement et pour les sens une sorte d'hallucination métaphysique dont la matière est fournie par une imagination impuissante à donner une forme et des couleurs à ce qui n'est pas susceptible d'en revêtir aucune.

Reprochant à l'enseignement philosophique en France d'en être encore au réalisme cartésien, il demande qu'on rende à la philosophie tout son domaine et toute sa liberté; car la philosophie est libre ou n'est pas; elle ne doit dépendre que de la raison.

On ne saurait imputer à M. Tissot ni sensualisme, ni idéalisme, ni scepticisme, ni athéisme, car il admet : 1° l'activité d'une raison essentiellement productrice d'idées; 2° la croyance à la distinction des choses et de leurs idées; 3° la négation de connaissance certaine en des matières où les esprits sont en désaccord; 4° la foi en Dieu, en reconnaissant que les arguments métaphysiques par lesquels on croit prouver son existence n'ont pas de valeur démonstrative, que les attributs dont on le revêt sont inintelligibles ou contradictoires ou indignes.

Pour lui, l'athéisme consiste moins à laisser Dieu dans une obscurité impénétrable qu'à mettre à sa place les idoles fabriquées par l'imagination sur le modèle de l'homme; aussi se dit-il religieux par instinct, par sentiment plutôt que par idée, ou par réflexion.

Quelle est donc l'école à laquelle appartient M. Tissot? C'est celle du criticisme; toutefois, si ses conclusions en métaphysique se rapprochent de celles de Kant, ses procédés sont différents; il n'emploie pas la méthode compliquée de la *Critique de la raison pure*; la simple théorie de la nature, de l'origine, de la formation et de la valeur objective des idées lui suffit.

Dans le livre I^{er}, il traite de la pensée et de la connaissance; il examine la question de savoir en quoi consiste une connaissance digne de ce nom, et quels sont les moyens à prendre pour l'acquérir. Appliquant à cet objet la règle du criticisme,

il soutient que les principes qui ne seraient pas l'expression la plus pure et la plus adéquate de notre nature intellectuelle ne doivent pas s'emparer désormais des esprits cultivés. C'est donc à la philosophie de se faire une foi nouvelle et de se réformer elle-même.

Pour établir la certitude de nos connaissances, il commence par distinguer la pensée pure ou considérée en elle-même, et la pensée envisagée comme connaissance inconnue ayant un objet soit réel, soit fictif. Cette distinction conduit à trois autres : celle des phénomènes et celle des noumènes, celle de la matière et de la forme de la connaissance, et celle des connaissances expérimentales et des connaissances rationnelles.

M. Tissot s'efforce de démontrer que toute connaissance est nécessairement subjective, alors surtout qu'elle a un caractère objectif. On ne peut saisir les réalités et les connaître en elles-mêmes. En distinguant l'âme du moi, la connaissance du principe qui anime le corps n'est pas plus connue que le principe corporel lui-même. La notion même de force n'exprime pas une idée ontologique plus claire objectivement que celle de substance et de cause. L'analyse de l'intelligence humaine et de ses produits démontre, à ses yeux, que nous ne pouvons connaître absolument que nos propres états comme phénomènes, ainsi que les notions qui s'y appliquent, et celles qui se rattachent aux autres ou qui en dérivent.

Dans le livre II, il examine la nature de la vérité et celle de l'erreur, et les moyens propres à reconnaître l'une et à éviter l'autre.

A l'égard des vérités dites divines, il déclare que nous ne pouvons nous en faire aucune notion. Quant aux vérités humaines, elles peuvent passer pour absolues, alors même qu'elles ne seraient que relatives, puisque nous ne saurions nous faire une idée positive de ce que seraient des notions absolues d'une autre nature que celle que nous possédons.

Le livre III est consacré à l'analyse et à l'examen de la certitude de nos connaissances : l'auteur y démontre que l'esprit peut être, à l'égard d'une proposition donnée, ou dans l'ignorance absolue, ou dans l'ignorance relative, ou dans le doute absolu, ou dans le doute relatif, ou dans la certitude relative, ou dans la certitude absolue. La certitude proprement dite est

l'assurance parfaite et absolument fondée de l'esprit qu'il est dans le vrai quand il juge.

Enfin, il détermine les espèces et les motifs de la certitude en matière expérimentale, en matière de connaissances rationnelles, etc., et passe en revue les différents systèmes de philosophie au point de vue de la logique objective.

Sa conclusion est qu'il n'y a pas de métaphysique positive, c'est-à-dire qu'on ne peut connaître les choses existantes que par leurs manifestations phénoménales; qu'on ne sait rien de l'âme que ses états, du monde que ses phénomènes, de Dieu que son idée, de la liberté que la nécessité morale, de l'immortalité que sa possibilité et sa vraisemblance. Le sentiment, alors, prime la raison et porte à croire ce qui ne peut être démontré : « C'est, dit-il, une impulsion plutôt qu'une lumière; un instinct plutôt qu'une conviction; un besoin, un désir plutôt qu'un jugement bien motivé. »

Nous recommandons cette savante étude aux professeurs bien plus encore qu'aux élèves, car il faut être bien familiarisé avec les plus ardues spéculations de la philosophie pour s'engager, sans s'y perdre, dans les difficultés de la logique objective.

Nous venons de recevoir un nouvel ouvrage de M. J. Tissot : *l'Imagination, ses bienfaits et ses égarements surtout dans le domaine du merveilleux*. C'est un livre des plus intéressants auquel nous consacrerons un sérieux examen.

CORSO DI LEZIONI DI FILOSOFIA RAZIONALE OSSIA SISTEMA PSICHE-ONTOLOGICO del professore Antonino Maugeri. Vol. III, ideologia razionale, Catania, typogr. di Galatola.

Le troisième volume du *Cours de philosophie rationnelle* du professeur Ant. Maugeri a paru sous ce titre : *Idéologie rationnelle*. Nous avons déjà montré la pensée inspiratrice de ce consciencieux travail : cette pensée profondément philosophique est en même temps une noble tentative de conciliation entre deux grandes écoles où l'éternel débat de l'idée spiritualiste et de l'idée matérialiste se continue, sous une forme cependant assez profondément modifiée. Ce n'est pas en transigeant, aux dépens des principes, avec les deux écoles

rivales de la psychologie formulée par Rosmini et de l'ontologie de Gioberti que le professeur Maugeri a tenté d'opérer le rapprochement; il a pris à tâche de démontrer que l'*exclusivisme* entraînait chacune de ces deux philosophies dans deux erreurs extrêmes. « Ni l'un ni l'autre de ces systèmes, dit-il, ne rend compte de l'universalité des opérations de l'entendement : la métaphysique de l'idée pure ne saurait nous conduire à expliquer le rapport du *moi* et du *non-moi*, la méthode à *priori* ne peut nous amener à la connaissance du monde extérieur. D'un autre côté, la méthode purement empirique manque absolument de critérium, et ne suffit pas pour nous rendre compte de phénomènes purement consciencieux ni pour nous élever aux idées de l'absolu et de l'infini. » La méthode suivant lui, ne doit être ni purement *psychologique* ni purement *ontologique*; nous devons partir des causes pour atteindre à l'inconnu; or le connu immédiat c'est le *moi* : le point de départ sera donc le *moi* et non pas l'absolu. Car si nous partons de l'absolu, c'est supposer que nous connaissons l'absolu : or c'est l'absolu lui-même qui est le but de notre recherche; il ne saurait donc être notre point de départ.

En posant ainsi les bases d'une méthode synthétique qui puise à toutes les sources, demandant à la raison pure la critique des choses du moi, et la critique des connaissances empiriques à la méthode scientifique, expérimentale, M. le professeur Maugeri entre dans une bonne voie. Il faut ajouter néanmoins que malgré tous ses efforts pour faire la part adéquate aux deux systèmes, M. Maugeri incline visiblement en faveur du spiritualisme. Ainsi, après avoir admis l'influence de l'exercice d'une faculté sur le développement, sur la vitalité de la partie de l'organisme cérébral qui sert d'intermédiaire à la manifestation de cette activité, il fait une part, selon nous trop étroite, à la réaction du développement organique sur la fonction; réaction dont la puissance est cependant démontrée, non-seulement par l'analyse parcellaire des faits physiologiques, mais encore par cette vaste synthèse que l'histoire des différentes races humaines nous présente, synthèse faite par la nature elle-même, et par conséquent irréfragable. Dans la question de la liberté et de l'activité de l'âme humaine, M. Maugeri se prononce pour

la liberté absolue et illimitée, pour l'activité essentielle : une telle assertion est certes bien difficile à concilier avec les conséquences auxquelles nous sommes conduits, quand au lieu de nous limiter au type normal de l'homme considéré isolément, nous embrassons autant que possible du même coup d'œil, l'ensemble de la série des êtres dans leurs rapports entre eux et avec l'idée absolue de la nature universelle.

L'auteur juge sévèrement le positivisme et le matérialisme. Il pense que la métaphysique ne se raye pas d'un trait de plume, et que la question de l'absolu et de l'infini n'est véritablement pas écartée par une fin de non-recevoir. Il pense encore que l'empirisme le plus rigoureux devrait reconnaître dans l'âme humaine le besoin de la recherche des causes et l'attraction de l'infini. Nous avons été péniblement surpris de voir le savant professeur infliger au positivisme et au darwinisme la *responsabilité morale* des conséquences qu'il croit pouvoir déduire de ces doctrines ; comme si l'école qu'il attaque était contrainte d'endosser ses déductions. Nous voudrions voir la philosophie abandonner à l'intolérance le monopole de ces sortes de réquisitoires.

DELLA FILOSOFIA MODERNA IN SICILIA (DE LA PHILOSOPHIE MODERNE EN SICILE), del Vincenzo di Giovanni. 1 vol. in-32, Palerme, typographie de Michel Amenta.

L'auteur de ce livre s'est proposé de faire l'histoire de la philosophie en Italie, et plus particulièrement en Sicile aux dix-septième et dix-huitième siècles ; il revendique pour les grands penseurs de sa patrie : Telesio, Campanella, Galilée surtout, l'honneur d'avoir fermé l'ère de la scolastique en dégageant la philosophie des entraves de la tradition, et les considère à juste titre comme les promoteurs du mouvement philosophique auquel Descartes donna une impulsion si puissante.

Ensuite, il fait une rapide analyse de la vie et des travaux des philosophes qui propagèrent la méthode cartésienne en Sicile ; puis de ceux qui au dix-huitième siècle adoptèrent les idées leibniziennes avec certaines restrictions toutefois. Il y a là des biographies importantes au point de vue de l'histoire de la philosophie italienne, et des traits éminem-

ment caractéristiques d'une époque étrange empreints d'une vive couleur locale. Que dirions-nous, par exemple, nous autres Français modernes, de ce Campailla qui, pour mieux faire goûter la méthode cartésienne, imagina de lui donner la forme d'un poème intitulé *l'Adam, ou la Création du monde*, dans lequel poème le père de l'homme raisonne, tout seul, en longues strophes rimées, sur l'axiome célèbre *Cogito ergo sum*, l'objectif et le subjectif, etc., etc... Et de ce *compendium* intitulé *Philosophie à l'usage des princes et chevaliers, par un jeune gentilhomme*? Et ce bon Miceli qui trouve le moyen d'être à la fois panthéiste et catholique, ainsi que l'auteur est conduit à l'affirmer, sans trop pouvoir rendre compte du comment! M. Giovanni cherche dans une note à laver Miceli de la *souillure (taccia)* de spinozisme. Nous avouons ne pas comprendre, de la part d'un critique sérieux, l'usage de telles expressions.

L'ouvrage de M. Giovanni sera consulté avec fruit par ceux qui voudront apprécier à sa valeur une page de l'histoire et de la philosophie moderne, peu connue de ce côté-ci des Alpes.

LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE, fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention, par M. Eugène Despois. 1 vol. in-18, Paris, 1868, chez Germer-Baillière.

M. Despois s'est proposé de venger la Révolution du reproche qui lui a été fait si souvent, d'avoir négligé les lettres et les sciences, d'avoir oublié les choses de l'intelligence, d'avoir même supprimé l'instruction et abaissé le niveau de l'esprit humain, d'avoir en un mot fait régner la barbarie et le vandalisme. Il prouve combien cette imputation est injuste, combien cette époque si odieusement calomniée a été féconde en créations utiles et durables. Les hommes d'alors étaient, on peut le dire, dévorés de la passion du bien; ils aspiraient à répandre dans toutes les classes le bienfait de l'instruction; ils multipliaient les moyens de cultiver toutes les branches des connaissances humaines et de faire progresser les sciences. C'est de là que datent nos grands établissements qui ont fait la gloire du pays; on en admire les résultats, et loin d'en rappeler l'origine, il semble qu'on ait tout fait pour vouer à l'oubli la mémoire des fondateurs.

Rien de plus intéressant que de suivre M. Despois dans l'histoire de ces magnifiques institutions. C'est d'abord l'école primaire destinée à donner gratuitement à tous les notions indispensables; puis les écoles centrales où l'instruction plus étendue comprenait un cadre plus large que celui de nos collèges. L'École polytechnique, l'École des mines, l'École des langues orientales, le Muséum d'histoire naturelle, le Bureau des longitudes, le Conservatoire des arts et métiers, le Conservatoire de musique, reçoivent alors cette puissante et habile organisation qui a servi de modèle aux nations les plus civilisées; des écoles sont fondées pour les sourds-muets et pour les aveugles; la télégraphie est établie, les dépôts d'archives sont constitués. Rien n'échappe à la sollicitude des amis de la science. Des soins éclairés assurent la conservation des objets d'art; les musées publics sont établis de manière à mettre à la portée de tout le monde les chefs-d'œuvre artistiques, autrefois réservés pour quelques privilégiés. Voilà ce qu'ont fait ces vandales si décriés; ce sont eux encore qui ont fondé les expositions publiques et périodiques des beaux-arts et de l'industrie, qui ont introduit le système décimal des poids et mesures, qui ont assuré la propriété littéraire et artistique. Que de travaux conçus et exécutés en peu de temps! que de titres à la reconnaissance de la postérité! On ne saurait trop féliciter M. Despois d'avoir rendu justice aux hommes prodigieux qui ont fait les grandes choses qu'il raconte avec simplicité en citant les documents originaux, en rassemblant tous les éléments historiques. Il a fait un excellent livre, que nous voudrions voir admis dans toutes les bibliothèques populaires où il servirait à faire bénir la mémoire de tous ces bienfaiteurs du pays.

LIVRES NOUVEAUX

Des Facultés magnétiques de l'homme, des moyens divers par lesquels elles se manifestent, des conditions qu'exige leur emploi, de la responsabilité morale qu'entraîne leur exercice, des services qu'on peut en attendre, par G.-F. Bacot. In-8, imp. Voitelain, et chez l'auteur, rue de Charenton, 24.

Guide du traitement magnétique et de ses conditions, par Gérard. Brochure in-32.

L'Union de la paix entre tous les peuples civilisés : proposition adressée au monde entier, par F. Santallier, 3^e édition. In-8, imp. Roquencourt, au Havre.

De l'origine de la vie, par G. Pennetier, introduction de P.-A. Pouchet. 1 vol. in-18, libr. Rothschild.

A nous deux : Défi à M. Dupanloup, par Alexandre Weill. Chez tous les libraires.

L'Éducation, par Emmanuel Chauvet, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Rennes. Librairie Durand et Pédone Lauriel.

De la condition de la femme dans le mariage. Introduction, par J.-C. Colfavru. Brochure in-8.

Cattolicismo, perversimenti, verita, avvenire, di Benedetto Castiglia. Torino, A. F. Negro.

Le Progrès, étude religieuse et philosophique sur Jésus-Christ, par l'abbé Léon Baylet. In-12, Perpignan, librairie Saint-Martory.

Le Bonheur dans le devoir, par M^{me} L. Boyeldieu-d'Auvigny, nouvelle édition. In-12, Tours, librairie Mame.

La Liberté morale, par A. de Gasparin. 2 vol. in-18, librairie M. Lévy.

Du rôle de la raison dans la médecine expérimentale, d'après M. Claude Bernard, par le docteur Paul Dupuy. In-8, Bordeaux.

Histoire de la philosophie cartésienne, par Francisque Bouillier, troisième édition. 2 vol. in-8, libr. Delagrave.

L'Imagination, ses bienfaits et ses égarements surtout dans le domaine du merveilleux, par J. Tissot, professeur de philosophie, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. 1 vol. in-8, librairie académique de Didier.

La Morale dans la Démocratie, par Jules Barni. 1 vol. in-8, libr. Germer-Baillière.

La Philosophie et les Devoirs religieux, par Vidal. Broch. in-8, même librairie.

Philosophie religieuse de Lévi-Ben-Gerson, par Isidore Weil, Rabbín. 1 vol. in-8, libr. Ladrangé.

MÉLANGES

IDÉES PHILOSOPHIQUES DE M. DURUY. — Dans le discours prononcé par M. le ministre de l'instruction publique à l'occasion de la distribution des récompenses aux délégués des sociétés savantes, nous avons remarqué le passage suivant :

Le gouvernement a une telle foi dans le triomphe nécessaire de la vérité qu'il ne redoute même pas l'erreur ; il croit tant à la puissance de la raison qu'il est convaincu que les bonnes causes n'ont rien à craindre des faux systèmes. C'est pourquoi il respecte la liberté philosophique, même dans ses écarts, tant que la loi commune ou les règlements particuliers à de grands corps n'en sont pas offensés.

Messieurs, dans le champ de la pensée humaine, on peut concevoir deux cercles concentriques ; l'un d'un rayon plus court, l'autre dont le diamètre se perd dans l'infini. Le premier contient les vérités accessibles à nos sens et à nos calculs ; l'observation, l'expérience, l'induction et l'analyse mathématique y résolvent les problèmes et y découvrent les lois de la matière : c'est le domaine inviolable de la science, qui, à chaque génération, l'affermi et l'étend, mais d'où elle ne saurait sortir, d'après Newton lui-même, sans perdre à l'instant son caractère, ses méthodes et sa certitude. Dans le second se rencontrent et parfois se heurtent le sentiment, la raison pure, la foi : c'est la religion de l'idéal et du divin ; la philosophie les y cherche et la religion les y trouve (1).

Ces deux mondes de l'idéal et du réel devraient se rapprocher sans se confondre ; car la science, elle aussi, vient de Dieu, puisqu'en donnant à l'homme cette curiosité insatiable, cette ardeur de connaître qui lui rend la possession de la vérité aussi nécessaire que l'air qu'il respire et que le pain qui le nourrit, Dieu a voulu que nous pénétrions, par les seules forces de notre intelligence, les mystères de la création matérielle.

Avec les vérités morales que l'histoire et la philosophie lui découvrent, l'homme efface les vieilles injustices et réorganise les sociétés sur un plan plus chrétien (2) avec les vérités physiques, il supprime l'espace et se rit de l'Océan, il perce les montagnes

(1) Si la religion les y trouve, la philosophie n'a plus à les chercher.

(2) Il y a donc un degré supérieur de christianisme qu'on n'a pas encore atteint ?

et sépare les continents, il lutte contre les influences funestes de la nature et fait reculer la mort.

Mais parfois aussi ces vérités puissantes l'éblouissent et l'aveuglent. Il oublie à quelles conditions sévères la nature livre ses secrets. Il quitte les voies étroites mais sûres de la méthode expérimentale ou géométrique, et il arrive à des affirmations qui cessent d'être légitimes parce que ce ne sont plus l'expérience ou le calcul qui les fournissent. Alors la guerre s'allume entre les hommes de la foi et ceux de la science, sortis, chacun, du domaine qui leur est propre, et l'on entend les éclats retentissants de colères bruyantes et vaines.

Tous ces bruits s'éteindront; le temps en a fait taire bien d'autres. Vous le savez, Messieurs, vous dont la plupart passent leur vie à étudier l'histoire de sociétés troublées autrefois des mêmes passions et qui ne sont plus qu'une poussière silencieuse. Déjà un écrivain qui a autorité en ces matières et qui sait regarder, sous les agitations de la surface, jusqu'au fond des choses, déclare, après une minutieuse enquête, que les doctrines spiritualistes gagnent du terrain dans la littérature philosophique, et j'ai le droit de dire qu'elles n'en perdent pas et qu'elles n'en perdront pas dans les écoles de l'État (1).

Du reste, ces luttes devraient continuer, qu'il ne faudrait pas nous en plaindre. La rivalité aujourd'hui ne peut plus produire qu'une émulation féconde, et il ne doit pas déplaire, après tout le bruit fait par les *manieurs d'argent*, de voir les esprits s'éprendre, même avec passion, de ces graves problèmes.

Ils agitent l'Europe entière. Et vous, Messieurs, qui lutez avec tant d'ardeur contre l'erreur et l'ignorance dans les sciences de l'histoire ou dans celles de la nature, vous qui poursuivez en tout le triomphe de l'esprit sur la matière, soyez encouragés et soutenus par le grand spectacle que le monde nous offre.

* * *

PROFESSION DE FOI PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE DE M. JULES FAVRE. — La parole éloquente de l'illustre orateur ne s'était exercée jusqu'ici qu'aux luttes judiciaires et politiques; elle vient de briller avec éclat dans un genre qui semblait lui être étranger. Le discours académique que M. J. Favre vient de prononcer le révèle au double point de vue philosophique et religieux. C'est une véritable profession de foi que nous nous faisons un plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs :

(1) M. Ravaisson, *la Philosophie en France au dix-neuvième siècle*.

A mes yeux, la philosophie n'est point un expédient moral en politique. Elle est une science. Elle est la connaissance de ce qui est. Quels que soient son nom et son drapeau, elle part forcément de la raison humaine et se meut dans ses limites. Si la raison était infinie, la philosophie expliquerait tout; mais comme elle est finie, la philosophie s'arrête au bord des abîmes où la raison se perd. Mais en s'y arrêtant, elle se rend compte de l'obstacle. Si elle le franchit sur les ailes de la foi, c'est encore par le secours de la raison seule. M. Cousin le dit fort justement : « Croire, c'est connaître et comprendre en quelque degré ; ôtez la possibilité de connaître, et la racine de la foi est enlevée (1) ».

La science philosophique est soumise à des lois qui viennent de sa nature propre et dont elle ne peut s'affranchir sans cesser d'être. La première est de n'admettre que ce que la raison admet. La seconde est d'affirmer résolument les jugements certains de cette raison, et de n'y souffrir aucune altération.

Malheureusement, depuis que le monde existe, l'accomplissement de ce double précepte, en apparence si naturel et si simple, a été constamment impossible. Par un de ces mystères devant lesquels notre faible intelligence se confond, les hommes ont jusqu'à présent considéré comme ennemis publics ceux qui ont entrepris de le mettre en pratique.

Dominés par l'ignorance et la peur, ils ont versé des flots de sang généreux pour étouffer le flambeau de la raison. Elle a résisté aux échafauds et aux bûchers, et les nobles martyrs qui se sont sacrifiés pour elle trouvent aujourd'hui des apologistes et des vengeurs. C'est au dix-septième siècle que ses imprescriptibles droits ont été scientifiquement proclamés par l'illustre penseur dont notre patrie est justement fière. Ils l'ont été politiquement par les glorieux représentants de la Révolution de 1789, qui n'ont fait que conclure après avoir emprunté leurs prémisses aux beaux génies dont Descartes a été le sublime initiateur.

Depuis cette heure solennelle et féconde, le mouvement philosophique s'est emparé de la société française. Il y a passé des idées dans les faits. Mais il a provoqué des résistances violentes, surtout de la part de l'Europe féodale. Ces résistances ont amené des réactions et des malheurs dont on a cruellement abusé contre lui. Alors a commencé un antagonisme qui dure encore entre l'esprit du passé, qui veut reconquérir le terrain qu'il a perdu, et l'esprit nouveau, qui le lui dispute pour se jeter en avant.

Les incidents de cette lutte ont rempli les soixante-sept années

(1) Introduction à l'*Histoire de la Philosophie*, p. 98.

que le dix-neuvième siècle a déjà données au temps. Nul ne peut savoir s'il achèvera sa carrière en consacrant la victoire décisive de l'un ou de l'autre rival ; mais ce qu'on peut affirmer sans être téméraire, c'est que, malgré de fréquentes mauvaises fortunes, l'esprit nouveau a grandi dans des proportions considérables, et que son succès est désormais infaillible. Dans les rudes combats qu'il a fallu livrer, trois puissants auxiliaires lui sont venus en aide.

D'abord les sciences naturelles, dont l'essor a été favorisé dans une certaine mesure, et dont les conquêtes ont changé la face du monde ; puis les sciences historiques, quelquefois encouragées, le plus souvent tolérées, quand elles n'ont pas été mises à la gêne, mais qui n'en ont pas moins jeté sur les problèmes sociaux une lumière inattendue. Enfin, par un retour étrange des destinées humaines, plusieurs des nations qui avaient tiré l'épée contre notre Révolution et croyaient l'avoir terrassée, sont devenues ses champions, vaincues elles-mêmes par les principes qu'elles voulaient anéantir.

Au milieu de ce concours de forces diverses, tendant à un même but, la science philosophique ne pouvait s'abstenir, et ses représentants ont prouvé par leurs travaux obstinés, par leur dévouement courageux et désintéressé, qu'ils comprenaient la grandeur de sa mission. Mais c'est contre leurs généreux efforts que se sont associés d'implacables adversaires, d'autant plus dangereux qu'ils disposaient quelquefois des pouvoirs publics, gouvernaient les mœurs et faisaient les lois. Certaines idées ont été dénoncées et punies comme des crimes. On a persuadé à la société française que si la discussion est excellente, c'est à la condition de se renfermer dans le programme que lui impose l'autorité, à l'infailibilité de laquelle il appartient de déterminer les cas réservés.

On a cru, par cette tutelle sévère, maintenir à jamais l'esprit philosophique dans les liens salutaires d'un savoir orthodoxe. Or, c'est précisément le contraire qui est arrivé, et la nature des choses le commandait. Tacite explique, en termes admirables, comment le silence du despotisme enfante les bruits calomnieux qui trouvent leur excuse, comme leur attrait, dans le danger auquel ils exposent. Quand le souffle du libre examen s'est levé, défendre aux hommes d'y enfler leurs voiles, c'est les pousser à naviguer au hasard et à se briser contre les écueils. Aussi, avec ce beau système, qui prétend tout prévoir, tout ordonner, qui fait sa part à la philosophie et la contraint à baisser les yeux devant ce qu'elle lui interdit de regarder, nous avons vu le maté-

rialisme reparaitre avec éclat, séduire une partie de nos jeunes générations, et les entraîner vers l'athéisme, qui en est la fatale consécration.

Ceux-là seuls peuvent s'en étonner qui ont foi en la vertu de la compression morale.

Ceux-là seuls s'en effrayent qui doutent de Dieu. Pour ceux qui croient fermement en lui, ce résultat est un enseignement, non un sujet de trouble. Ces funestes erreurs ne sont, à vrai dire, que des protestations contre l'imprudente prétention d'enchaîner la discussion. Elles n'ont d'autre remède que la discussion libre : avec elle, elles ne sont plus à craindre. Quelles alarmes puis-je concevoir en face de la négation de l'âme et de Dieu, s'il m'est permis de dire hautement :

« Je suis ma propre lumière. Quand je m'interroge, je sens en moi la faculté de me connaître, et en dehors de moi, et au-dessus encore l'infini dont tout émane et dont ma conscience me fournit l'irréfutable notion. »

Il est vrai que cette notion ne me vient pas de mes sens, pas plus que toutes celles qui constituent ma vie morale, c'est-à-dire la meilleure partie de mon être, et, comme je ne doute pas de celle-ci, je ne puis pas davantage douter de celle qui me conduit à Dieu ; et quand je concède que mes sens y sont étrangers, qu'elle est toute intérieure, j'ai tort : j'oublie que ces sens m'en apportent la démonstration éclatante toujours reproduite, toujours nouvelle, et jamais réfutée.

Quoi ! nous sommes à chaque heure les témoins de l'admirable ordonnance de l'univers, la science nous montre des prodiges dans la structure du plus humble vermisseau, comme aussi, élevant nos intelligences jusqu'à des régions inconnues avant ses découvertes, elle nous promène dans les champs de l'espace où, gouvernés par des lois régulières, gravitent, en s'attirant et se contenant les uns les autres, des millions de mondes étincelant de lumière, et, parce que nous n'en comprenons pas l'essence, nous contesterions l'existence d'une volonté supérieure sans laquelle toutes ces merveilles seraient elles-mêmes incompréhensibles ! Elles existent, cependant. Nos sens nous les montrent, notre raison confirme leur témoignage, et par elles il faut nous laisser entraîner par la force de l'évidence jusqu'à Dieu qu'elles proclament, ou nier résolument cette évidence, et avec elle notre raison, c'est-à-dire nous dégrader de nos propres mains.

Mais ce Dieu dont mon âme immortelle garde l'ineffaçable image, ce Dieu qui se révèle à ma conscience par ma raison, c'est un Dieu d'esprit et de vérité. Il m'a fait intelligent et libre,

et la première loi qu'il impose, c'est le respect de mon intelligence et de ma liberté; je lui suis fidèle en suivant la raison qu'il m'a donnée pour guide, je le méconnais en humiliant cette raison devant des erreurs qu'elle n'accepte point. Mon droit est donc de juger et de choisir. Mon devoir est de repousser ce que ma raison rejette. De là le principe de l'indépendance absolue de la pensée, correspondant au principe de l'indépendance absolue de la conscience, déjà consacré par la loi civile. La raison humaine en est arrivée au même point que la nation française; instruite par l'expérience et le malheur, elle rompt solennellement avec ses tuteurs officieux; elle a conquis le droit de faire elle-même ses propres affaires.

Si la philosophie avait la faculté d'appeler sur un terrain ainsi dégagé les matérialistes et les athées, j'ai la conviction profonde qu'elle ne laisserait debout aucune de leurs propositions, et qu'aux applaudissements de l'humanité reconnaissante, elle les forcerait à rétablir le spiritualisme et le déisme sur leurs bases éternelles. Mais c'est cette faculté qui lui est précisément refusée. On souffre qu'elle combatte, pourvu qu'elle prenne ses armes dans les arsenaux officiels. En produit-elle qui lui soient propres, on les brise comme révolutionnaires et impies.

D'un autre côté, pouvons-nous fermer les yeux sur les condamnations solennelles prononcées contre les libertés humaines, et principalement contre la liberté de penser? Et quand un inflexible dogmatisme foudroie ainsi la philosophie, n'est-il pas dérisoire de demander à celle-ci de la conciliation et des égards?

Je le dis sans détour, les contempteurs de la raison, quelles que soient la hauteur de leur rang, la droiture de leurs intentions, me paraissent plus dangereux que les théoriciens matérialistes, et ce qui ne m'effraye pas à un moindre degré, c'est l'indifférence des âmes en présence de leurs entreprises. Si la société était entraînée à leur suite par une adhésion instinctive ou réfléchie, je m'en inquiéterai moins. Mais elle n'a pas d'autre mobile que son propre scepticisme. Elle obéit sans se soumettre et laisse passer ce qui la perd, faute de courage suffisant pour aller droit à ce qui la sauverait.

De là ces contradictions malheureusement trop certaines entre les apparences et les réalités, ces lâches complicités de fautes qu'on pourrait empêcher, ce trouble de tant de consciences honnêtes, qui se demandent avec anxiété quel sera le remède d'une si pénible situation.

Descendons tous au fond de nous-mêmes, et nous le trouverons sans difficulté. Ayons le bon sens de secouer les mortelles

langueurs de cette mollesse morale qui nous rend indifférents à l'erreur. Sortons enfin du convenu pour aborder résolument tout ce qui est du domaine de notre raison. Et, après avoir retrempé nos croyances à cette source pure, ayons la sagesse virile de les défendre et de les faire prévaloir.

La science philosophique peut être ici notre guide. Elle ne désire pas répondre à des rigueurs par des rigueurs, à des anathèmes par des anathèmes; elle ne demande que le droit de vivre, c'est-à-dire de penser librement et tout haut. Respectueuse envers les religions, elle ne saurait cependant abdiquer en face de leurs dogmes. La vérité n'a rien à redouter du contrôle de la raison.

**

LE TESTAMENT DE M^{me} CH. LEMONNIER. — Les diatribes plus ridicules qu'odieuses dont l'évêque d'Orléans harcèle la libre pensée, ont deux importants résultats que nous devons signaler; c'est de montrer, d'abord, l'impuissante colère d'une secte agonisante qui, sentant l'avenir et même le présent lui échapper, cherche à se raccrocher aux derniers débris vermoulus du passé; c'est ensuite, de faire ressortir le bon droit, la justice, la moralité de ses adversaires dont la liberté restreinte triomphe cependant de sa liberté sans limite.

M. Dupanloup a eu la malheureuse inspiration de prendre à partie l'admirable et vénérée fondatrice de l'enseignement professionnel pour les femmes. Nous comprenons parfaitement qu'il maudisse une institution qui est le vrai point de départ de l'émancipation intellectuelle des femmes; car en détournant celles-ci d'abrutissantes superstitions, de soins futiles et de toilettes tapageuses, elle doit les rendre bientôt plus dignes d'être les compagnes de l'homme et plus capables d'être les institutrices de l'enfant; mais quelle évidente marque d'impuissance que d'en être réduit à cracher sur la vie sans tâche de M^{me} Ch. Lemonnier! Tous ceux qui ont connu cette sainte femme savent qu'elle a été un type vivant de vertu, d'abnégation, de sacrifice désintéressé, qu'elle a laissé bien au-dessous d'elle toutes les saintes du calendrier, depuis la *vierge* mère jusqu'à l'hystérique sainte Thérèse, et qu'elle mourut martyre de la plus noble des causes, de la plus belle des religions. Pour le démontrer, il nous suffira de rapporter *in extenso* les sages paroles qu'elle adressa, dans une réunion solennelle, à ses

élèves, peu de jours avant sa mort; sublime testament où elle leur a légué la continuation de son œuvre philanthropique!

Voici la seconde fois que nous sommes réunies pour offrir aux plus dignes d'entre vous le prix d'excellence, que vous-mêmes avez décerné.

Vous avez été appelées à exercer, pour faire ce choix, la plus noble des prérogatives de l'être humain : celle qui consiste à discerner le bien du mal ; — par ce choix, vous prouvez que vous savez apprécier le degré dans le bien, c'est-à-dire que vous savez comparer et juger. Vous avez rappelé vos souvenirs sur vos compagnes, vous avez évoqué en vous *l'idéal du bien*, que chacun de nous porte en soi ; vous avez rapproché de cet idéal la conduite de celle qui vous paraissait la plus digne ; vous avez comparé cette conduite et celle des autres élèves, et vous avez trouvé que le côté du bien inclinait dans la balance vers celle que vous avez dû ensuite désigner à notre choix. Ainsi, vous nous avez montré que vous savez ce que c'est que d'appliquer votre raison, votre sagacité à prononcer sur cette grande question : choisir avec justice.

Vous qui recevez ces témoignages d'estime, d'affection et de justice de vos compagnes, vous les avez mérités, et vous en sentez une joie bien légitime que nous partageons toutes.

Mes chères enfants, un sentiment couronne cette fête, c'est celui de la solidarité. Ne sommes-nous pas tous solidaires et associés dans la vie ? Vous commencez cette fraternelle union dans la communion de l'école, dans l'association des travaux, dans l'application de vos forces à bien faire. Cette solidarité se manifeste de deux façons ; il vous est demandé ici deux genres d'efforts : — vous devez remplir assidûment la tâche qui vous est donnée ; c'est là l'effort que l'on appelle travail ; — puis, vous avez à faire effort sur vous-même pour corriger vos défauts de caractère. Il est demandé à la paresseuse de devenir laborieuse, à l'étourdie de devenir plus sérieuse, à l'indocile d'écouter la voix qui fait appel à sa raison ; à toutes il est demandé le travail et la bonne volonté ; mais, après la joie de sentir que vous avez rempli ces devoirs, n'y en a-t-il pas une plus grande encore ? Celle de ramener au bien ses compagnes en les aidant par de bons conseils, par des avis affectueux et surtout par de bons exemples ? Vous savez que la douce affection peut seule vous donner le droit de conseil et de réprimande entre vous. Jamais, j'en suis certaine, vous n'humilierez vos compagnes ; cela ressemblerait trop à la méchanceté de ceux qui se moquent, parce qu'un de leurs frères ou de leurs

scieurs est boiteux ou borgne ; ce n'est point ainsi que vous agissez. Vous tendez la main au boiteux, vous aidez le borgne à se conduire.

Les défauts de l'être moral sont différents, me direz-vous peut-être, de ceux de l'être physique—sans aucun doute, ceux de l'ordre physique peuvent être incurables ; moralement, il y a toujours à espérer. Voilà pourquoi vous agissez fraternellement, en disant à votre compagne en faute : « Tu te trompes, ta conduite est mauvaise, elle nous afflige et nous humilie toutes ; corrige-toi, n'y reviens plus, tu le peux et tu le dois ; ce sera un honneur pour toi et pour nous, nous serons glorieuses de ton retour au bien, nous partagerons ton triomphe comme nous partageons aujourd'hui le triomphe de celles que nous venons d'élire. » Légitime triomphe qui n'appartient pas seulement aux élues, car le milieu dans lequel elles se sont développées n'est pas étranger à leur mérite, et vous êtes ce milieu.

Quelques-unes d'entre vous ont si bien profité des avantages de ce milieu, qu'elles touchent au moment où elles devront quitter cette salle d'études, cette grande cour, leurs compagnes, leurs professeurs, leur directrice, nous-mêmes, pour appartenir tout à fait à leur famille et aux devoirs nouveaux d'une profession. A celles-là nous avons à donner quelques avis : plus on grandit, plus les sentiments et l'intelligence se développent, plus la sphère des devoirs s'étend ; plus approche le moment où l'âge amène l'émancipation de la personne, plus on s'appartient à soi-même, plus on doit veiller sur soi et se garder.

Chères enfants, soyez plus sévères envers vous-mêmes que vos parents ni vos maîtres ne l'ont jamais été. Examinez souvent votre conscience : interrogez-vous sur la justice de vos intentions, sur la moralité de vos actes ; soyez vigilantes et maîtresses de vous, n'obéissez pas aveuglément aux instincts, ni aux sentiments ; éclairez-les par les lumières d'une sage raison. Il n'y a de fille bien gardée que celle qui se garde. — Aimez la vertu, la bonté, le courage, la sincérité, la justice ; rendez vos pensées et vos affections pures et chastes, et conformez vos actions à vos pensées.

On vous a parlé souvent des dangers qui entourent les jeunes filles, ces dangers sont réels, mais il est pour toute fille deux moyens tout-puissants de les conjurer : la vigilance sur soi-même, la confiance absolue dans l'amour et la prudence de sa mère.

Chères filles, gardez précieusement cette pureté, apanage de la femme, qui la fait admirer lorsqu'elle est jeune, estimer dans sa

maturité, respecter dans sa vieillesse. N'oubliez jamais que chaque être porte en soi ses vrais trésors, et que c'est par la volonté seule qu'on parvient à les faire fructifier.

* * *

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Le Devoir*, paraissant à Liège : Sur la nécessité de trouver entre l'homme et les choses une distinction absolue. — Idée générale du monde physique. — Ligue de l'enseignement.

Revue moderne : Une page de la vie de M. Cousin, avec une lettre inédite, par E. Spoller.

Le Correspondant : L'éducation en Amérique et le rôle qu'y jouent les femmes, par Jonveaux.

La Philosophie positive : De la vibration nerveuse et de l'action reflexe dans les phénomènes intellectuels, par le docteur Onimus. — L'enseignement libre, par G. Wyruboff. — Des opinions administratives sur le libre arbitre par E. Littré.

Revue de linguistique : La pluralité originelle des races humaines, démontrée par la diversité radicale des organes syllabiques de la pensée, par H. Chavée.

La Morale indépendante : Réponse à M. Guizot, par C. Coignet. — *Le Matérialisme et la Science* de M. Caro, par Ch. Lemonnier. — Catéchisme de morale universelle, par Ad. Courrèges. — De l'extase et des folies épidémiques, par le docteur Guépin.

Journal de médecine mentale : Psychologie sociale : droit et devoir, par Delasiauve.

La Libre Conscience : La religion de l'avenir, par J. Durandea. — Un dogme, par Sauva. — La vraie portée du matérialisme, par Ed. Douay.

La Pensée nouvelle : Le matérialisme et la science, par Letourneau. — Réponse à M. le docteur Büchner, par H. Thulié. — Libre philosophie, par A. Lefèvre. — De la loi morale, par Yves Guyot.

La Voie nouvelle (de Marseille) : Les phases anté-historiques de l'humanité, par Thalès.

L'Union maçonnique, organe de la Franc-Maçonnerie marseillaise : Du véritable rôle de la Franc-Maçonnerie marseillaise, par Ad. Royannez.

Le Rationaliste, de Genève : Un sermon protestant, par Martin Bouchev. — Christianisme et Renanisme par Miron.

ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

6^e Livraison (JUN)

SOMMAIRE. — **Enseignement :** Histoire de la philosophie grecque : Anaximandre, leçon de M. Ch. Lévêque au Collège de France. — La pluralité originelle des races humaines, conférence de M. Chavée. — **Bibliographie :** Le Matérialisme et la Science, par E. Caro. — L'Année littéraire et dramatique, par G. Vapereau. — Physiologie des passions, par Ch. Letourneau. — L'Âme de la plante, par Arnold Boscowitz. — Livres nouveaux. — **Mélanges :** Le beau dans l'art. — Le libre arbitre selon la théologie et selon la physiologie. — Phonomimie. — Éducation intégrale. — Prix proposé par la Société protectrice de l'enfance. — Publications philosophiques nouvelles.

PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIERE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue Saint-André-des-Arts, 41

1868

ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Juin 1868

ENSEIGNEMENT

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE

ANAXIMANDRE

(Leçon de M. Ch. Lévêque au Collège de France)

(Suite)

Anaximandre a exposé les résultats du mouvement de ce monde par rapport aux astres, aux animaux, aux hommes, et même par rapport aux Dieux.

Voici d'abord ce qu'il a dit par rapport aux astres : Au moment où le monde naquit, dès lors la chaleur et le froid se séparèrent de la matière première; après s'être séparés de la matière première, ils se réunirent; puis, l'air et la terre, s'épaississant autour de la chaleur et du froid, produisirent quelque chose de semblable à une écorce d'arbre : il en résulta un globe de feu; le feu était enveloppé dans cette écorce. Tout à coup, à un moment donné, l'écorce se rompit, le feu s'échappa par les crevasses, puis il s'enferma dans un certain cercle : et alors il forma les différents astres, le soleil, la lune, les étoiles.

« Qu'en résulta-t-il? La terre resta au centre; elle se tint immobile sur l'air, et à cause de son propre poids, et parce qu'elle était à égale distance de tous les corps environnants. » N'y a-t-il pas là comme l'idée confuse d'une sorte de gravitation? « La terre est ronde et semblable à une pierre noire; sa rondeur est cylindrique, et sa hauteur est le tiers de sa largeur... Le soleil occupe la région supérieure, et les étoiles errantes occupent la région inférieure. La mer est formée.

avec le reste de la première humidité, dont la plus grande partie a été desséchée par le feu, et s'est transformée à cause de sa chaleur. »

Autant de mots, autant d'hypothèses; mais aussi autant d'efforts pour expliquer la totalité des choses; efforts courageux, dans lesquels il n'est pas impossible de voir une sorte de logique consistant à relier ensemble toutes les parties de la conception.

D'après Anaximandre, les animaux étaient nés dans l'eau et enveloppés dans une écorce épineuse; à un âge avancé, ils rompirent cette écorce, et devinrent des êtres vivants. Ce philosophe pense que les hommes ne sont pas nés avec une forme humaine, mais qu'ils sont sortis tardivement du corps des animaux. « Tous les animaux, dit-il, presque aussitôt qu'ils naissent, ou quelque temps après, sont capables de chercher eux-mêmes leur nourriture, de se défendre contre les intempéries, et de soutenir le combat de la vie; au contraire, l'homme, à sa naissance, est faible, nu, et a besoin d'être longtemps dans les bras d'une nourrice; après l'allaitement, il a besoin, pendant longtemps encore, de rester chez elle. »

Le premier homme ne peut pas être né seul, sans appui, sans soins: il n'aurait pas vécu, parce qu'il était incapable de se nourrir, de se vêtir, de se défendre. Alors, comment expliquer sa naissance? Une science plus avancée aurait dit: « Il y a là un mystère devant lequel je m'incline et me tais. » Mais Anaximandre veut résoudre la question, et voici ce qu'il dit: « Les hommes sont d'abord nés dans des corps de poisson; ils sont éclos dans cette enveloppe, et y ont été nourris à la façon des petits des baleines et des chiens de mer. Lorsqu'ils sont devenus assez forts pour se défendre, ils ont été lancés sur le rivage, et ont pris possession de la terre. »

Voilà l'explication de la naissance de l'homme par Anaximandre. Ce n'est qu'un rêve, mais ce rêve a quelque chose de philosophique. Anaximandre a voulu démontrer l'impossibilité, pour le premier homme, de vivre isolément aussitôt après sa naissance.

Quant aux Dieux, il pensait qu'ils sont nés aussi à de longs intervalles, et ne sont autre chose que des mondes innombra-

bles. Platon a dit de lui : « Il a cru que les Dieux étaient des astres. »

Ainsi, la théodicée était alors purement cosmogonique. Plus tard, la confusion des Dieux avec les astres entraînera la négation de certaines divinités. Anaxagore dira qu'il ne croit pas que le soleil soit un Dieu, puisqu'il n'est qu'une pierre. Socrate sera accusé d'avoir accueilli cette explication, et ce qui au commencement n'était qu'une hardiesse, sera considéré plus tard comme une impiété. On trouvera peut-être que la doctrine d'Anaximandre est bien arbitraire et bien infantine. La philosophie devait commencer ainsi, et il n'y a pas lieu de critiquer sévèrement ces premiers efforts, d'ailleurs déjà plus remarquables que ceux de Thalès, ni de condamner ces bégaiements métaphysiques, au nom d'une science éclairée par vingt siècles de recherches.

Ces essais attestent certainement une grande impuissance, mais en même temps un grand désir de s'instruire et de faire avancer la pensée humaine. Anaximandre a fait mieux et davantage que Thalès, parce qu'il dit davantage et se risque davantage. Chaque fois qu'il fait un pas, il se demande pourquoi il l'a fait, et comment il l'a fait. S'il dit que le monde est infini, c'est parce que le spectacle du monde semblait lui présenter une infinité de créatures. Sait-on, d'ailleurs, avec la seule expérience, si le monde a commencé, s'il finira ? Or, Anaximandre n'avait pas d'autre méthode que la méthode expérimentale; et cette méthode lui disait que, s'il ne voyait la fin et la limite de rien, c'est que l'horizon qui s'étendait devant lui était véritablement sans borne. C'était là un fait incomplètement observé, et qui ne sera jamais observé complètement, parce qu'il ne peut l'être.

S'appuyant sur l'apparence, il disait que jamais les êtres ne cessent de naître, et que jamais ils ne cessent de périr, qu'il fallait à ces choses infinies un principe infini comme elles. Sa démonstration n'était pas rigoureuse, mais elle prouvait un besoin de se rendre compte de l'origine des êtres, sur laquelle les sciences physiques et la science historique ne savent encore absolument rien. Ainsi, à l'égard de l'homme et de sa naissance, Anaximandre se disait : « Quand on ne peut vivre tout seul, il faut vivre par quelqu'un, quand on ne

peut se nourrir tout seul, il faut être nourri par quelqu'un, fût-ce un poisson. » Il cherchait une explication aux phénomènes qu'il désirait comprendre.

Il faut mesurer la supériorité des hommes de progrès dans les sciences, non pas tant aux résultats qu'à leurs efforts, et se demander s'ils ont fait œuvre de philosophie, c'est-à-dire s'ils ont posé un problème, s'ils ont eu une méthode; et Anaximandre est arrivé à une solution, en vertu, précisément, de la méthode qu'il avait adoptée. Il se sert toujours de la méthode de Thalès, qui sera celle des physiologistes de l'école ionienne, méthode d'observation par laquelle on croyait arriver à résoudre tous les problèmes par le spectacle du monde, en se servant des yeux et des mains, et à créer ainsi une physique, une géologie, une cosmogonie et une métaphysique.

Si c'est une erreur, elle est bien ancienne; elle devrait être morte et enterrée : loin de là, cependant, elle est, de nos jours, toute vivante, toute florissante.

Comme Anaximandre, des savants de nos jours prétendent résoudre tous les problèmes philosophiques au moyen de l'expérience sensible. Le passé ne leur a rien appris. Anaximandre, qui n'avait pas reçu de l'histoire les mêmes leçons, est bien plus excusable. Il n'a pas été sans grandeur. C'est vraiment un philosophe. La philosophie consiste d'abord à chercher, car chercher est le devoir, trouver est le bonheur; plaignons ceux qui n'ont pas été heureux, tâchons de l'être davantage, et en attendant remplissons notre devoir, c'est-à-dire, cherchons.

LA PLURALITÉ ORIGINELLE DES RACES HUMAINES

Démontrée par la diversité radicale des organismes syllabiques de la pensée.

Conférence de M. H. CHAVÉE à la Société des conférences de Paris.

Dans cette conférence, M. H. Chavée a voulu appliquer la linguistique à l'ethnologie. Suivant lui, l'anthropologie ne

trouvera jamais d'autres faits plus certains, contemporains des premiers développements de chaque race, que les faits initiaux du langage, les monosyllabes premiers et irréductibles qu'on retrouve toujours avec des caractères incommutables au fond de chaque organisme syllabique de la pensée : « Oui, dit-il, dans ma conviction profonde, la linguistique générale comparative jette sur les commencements des divers centres de formation de l'humanité une lumière inattendue, et parmi les problèmes qu'elle nous aide à résoudre, je place en première ligne celui du monogénisme ou du polygénisme primordial. Mais posons bien la question dans les termes les plus simples : Y a-t-il dans l'humanité des races primitivement diverses, ou sort-elle tout entière d'un couple unique ? Et d'abord que faut-il entendre par *race* ? J'entends ici par *race* une variété primitive de l'espèce homme, se perpétuant indéfiniment par la génération fonctionnelle à travers les temps et les lieux, sans jamais rien perdre de ses caractères distinctifs, tant qu'elle ne se mêle pas à d'autres races. Cette définition donnée, je réponds à la question : Oui, il y a dans l'humanité des races primitivement diverses, et la création toute spontanée de parlars radicalement divers, va prouver ce que j'avance. »

Le parallèle que M. Chavée a entrepris a pour objet exclusif le langage analytique. Le langage analytique est celui qui, dans la pensée, naît du perpétuel contraste de l'idée *d'être* et de celle *d'action*, comme il naît, dans la parole, de l'antithèse constante du *pronom* où il s'incarne, l'idée de l'être individuel et du *verbe* où s'incarne l'idée de *l'action*.

Dans la première partie de sa conférence, M. Chavée examine, au double point de vue du fait et de la loi morphologique, les verbes simples de l'organisme et ceux du sémitisme, afin de décider de l'unité ou de la pluralité nécessaire de leur centre de formation. Dans la seconde partie il rapproche les pronoms ariens, indo-européens des pronoms syro-arabes ou sémitiques. Dans la troisième partie, il recherche quelles ont été dans l'un et dans l'autre langages les premières combinaisons des pronoms simples et des verbes simples, pour faire voir clairement si c'est un seul et même génie qui

a présidé à tous ces premiers développements. Voici sa conclusion :

« La comparaison des flexions et des formes syntaxiques, tout en nous faisant voir de plus en plus clairement la différence profonde des deux constitutions intellectuelles mises en présence, ne saurait rien ajouter à la démonstration de notre thèse de linguistique appliquée à l'ethnographie. En montrant comment le génie ariatique et le génie sémitique ont, chacun de son côté, spontanément créé des étoffes lexiques diverses ; en prouvant que chacune des deux races créatrices a opéré les combinaisons premières et les plus indispensables de ces étoffes, d'après des procédés propres et parfois diamétralement opposés à ceux de l'autre race, j'ai démontré scientifiquement, par des faits sans cesse vérifiables d'histoire naturelle du langage, la diversité originelle de la constitution mentale, et, par conséquent, de l'organisation cérébrale dans l'une et dans l'autre race ; j'ai prouvé que les Ariens et les Sémites sont deux variétés primitives de notre espèce, j'ai prouvé la pluralité originelle des races humaines. »

BIBLIOGRAPHIE

LE MATÉRIALISME ET LA SCIENCE, par E. Caro, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-18, librairie Hachette et C^{ie}.

C'est au nom de la science que les matérialistes combattent le spiritualisme; c'est également au nom de la science que les spiritualistes réfutent au matérialisme. M. Caro et d'autres savants professeurs de nos Facultés déploient dans cette lutte le même courage, armé de plus de savoir, que les théologiens du dernier siècle déployaient dans leur lutte avec la philosophie.

A côté des positivistes, qui suppriment le problème métaphysique et des matérialistes qui essaient de le résoudre à leur manière, M. Caro place l'école expérimentale, et il s'efforce de la distinguer de l'école positiviste avec laquelle on la confond généralement. Puis, s'attaquant à l'école matérialiste, il cherche à faire ressortir la contradiction fondamentale que renferme son principe, et se demande s'il peut y avoir un matérialisme scientifique, c'est-à-dire, un dogmatisme négatif à l'égard des causes et des fins, fondé sur l'étude expérimentale des phénomènes et des lois. Il trouve une antinomie radicale dans cette doctrine sur les questions d'origine immédiatement déduite des données de la physique et de la physiologie concernant l'ordre actuel et l'état présent de l'univers.

Il commence par traiter du rapport des sciences positives avec la métaphysique; puis il compare l'école expérimentale avec l'école positiviste. A ses yeux, ce qui distingue ces deux écoles, c'est que la première laisse ouvertes les questions que l'école positiviste déclare fermées, telles que la conception de la vie, et celles des rapports de la philosophie avec la science.

La conception du monde, objet poursuivi par la philosophie positive, est un des résultats systématisés de l'expérience. La méthode des sciences physiques et naturelles doit donc entrer

comme partie intégrante dans la définition de la philosophie positive : cette méthode rattache par l'expérience les phénomènes naturels à leurs conditions d'existence ou à leur cause prochaine. Elle est résumée en ces termes, par M. Claude Bernard : « Dans tout ordre de sciences physiques et naturelles il n'y a que des phénomènes à étudier, les conditions matérielles de leurs manifestations à connaître, et les lois de ces manifestations à déterminer. Mais la nature et l'essence même des phénomènes doivent nous rester toujours inconnues. »

M. Caro signale trois phases successives dans les découvertes obtenues par la méthode expérimentale : 1^o l'observation d'un phénomène : 2^o le raisonnement pour en découvrir la cause immédiate ; 3^o l'expérience pour contrôler les conclusions du raisonnement.

Le rôle de la science positive c'est de chercher la vérité pour elle-même sans idée préconçue ; il n'y a pour elle ni spiritualisme, ni matérialisme ; les questions sur l'atome ou la monade, sur l'esprit ou la matière, sur Dieu ou la nature, etc., ne rentrent pas dans le déterminisme scientifique.

M. Claude Bernard fait une grande part à l'idée *à priori* dans la constitution de la science, et il permet dans une certaine mesure la solution de plusieurs questions aux conceptions métaphysiques. L'idée *à priori* qu'il semble reconnaître, c'est ce qu'il appelle l'idée directrice de l'expérience, à laquelle il attribue une grande importance dans la théorie de l'intervention et de la découverte scientifique. Mais d'où vient l'idée ? Un *stimulus* extérieur provoque, mais ne crée pas le phénomène. Il y a donc quelque chose d'antérieur à lui. Le savant physiologiste admet une sorte de pressentiment, une intuition de la nature dont nous ne connaissons pas la forme, que l'expérience seule peut nous révéler. M. Caro trouve dans cette idée une grande analogie avec la théorie de Goethe pour qui l'invention, la découverte, n'est que la réalisation d'un sentiment originel de la vérité, une révélation se développant de l'intérieur à l'extérieur et faisant pressentir à l'homme sa ressemblance avec la divinité. Mais il reconnaît qu'il faut un grand travail et de longues études sur la réalité avant de pouvoir se confier aux conceptions *à priori*, c'est-à-dire qu'il fait d'abord transformer cette intuition, ce sentiment vague des

choses en une interprétation *à posteriori* établie sur l'étude expérimentale des faits. Il s'ensuivrait que cette intuition serait lettre morte pour la plupart des hommes, car il en est bien peu qui méditent sur eux-mêmes et mettent en mouvement cette énergie antérieure aux sensations, cette espèce de sens philosophique, distinct et indépendant des autres sens.

Enfin, les deux écoles, expérimentale et positiviste, semblent d'accord sur le principe et les règles du déterminisme scientifique, mais tandis que l'une ne repousse aucune des spéculations de la raison, l'autre borne l'horizon de la science à celui de l'esprit humain, par une sorte de dogmatisme négatif. Le positivisme déclare les causes premières à jamais inconnues ; l'école expérimentale laisse une latitude complète de penser et de croire ce qu'on veut en dehors du domaine scientifique, de sorte que la métaphysique peut se développer à côté d'elle sans obstacle.

Abordant directement l'étude critique du matérialisme, M. Caro commence par déclarer très-loyalement qu'il distingue le matérialisme scientifique, théorique, du matérialisme pratique, sensuel et grossier. Souvent, en effet, on confond comme à dessein les matérialistes doctrinaires, ceux qui, voyant dans la matière une substance unique, universelle, cherchent à en pénétrer l'essence, à en connaître les propriétés, avec ces hommes que nous appellerons *matériels*, lesquels n'envisagent la matière qu'au point de vue des voluptés sensuelles et passagères dont elle leur procure la satisfaction, et s'enquièrent peu de ce qu'elle est ou n'est pas. C'est aux premiers seulement que M. Caro adresse sa critique, et c'est par des motifs tirés de la science et non par une intention d'hostilité systématique qu'il combat leurs propositions.

Il expose d'abord, d'une façon très-lucide, les thèses principales du matérialisme scientifique, et rapproche sa conception du monde de celles du panthéisme.

Les traits fondamentaux du panthéisme sont : un dieu impersonnel, substance et principe de l'univers, l'unité divine déployée sous forme d'émanation ou d'évolution dans l'universalité des phénomènes. Or, il y a au fond de tout cela un idéal que repousse le matérialisme, parce qu'il n'est pas un fait de perception directe.

Mais les deux écoles s'accordent pour nier la distinction de deux ordres de réalité; le système des choses est, pour elles, profondément un dans sa substance et dans son principe; le monde porte en soi sa raison d'être, seulement le matérialisme tend à une plus rigoureuse et plus simple unité. Tout s'y ramène à cette hypothèse primordiale : les phénomènes si variés d'apparence que présente la nature sont réductibles à un phénomène initial dont les différentes forces ne sont que des transformations variées. La biologie n'est qu'une des applications de la mécanique. La pensée n'est qu'un mode plus rare et plus subtil du mouvement. La matière existant de toute éternité avec ses propriétés, modes divers du mouvement, et avec les lois de la mécanique, il n'y a plus de place pour une cause primordiale, ni pour les causes finales.

M. Caro reconnaît quelle part il reste à l'incompréhensible dans l'essence et dans l'acte du principe créateur et dans la conception d'un dieu personnel, mais il trouve beaucoup plus de complications dans celle de l'unité de substance. L'hypothèse matérialiste a donc le grand avantage de la simplicité; aussi n'a-t-elle pas produit une grande variété de systèmes, ni la moindre pensée de mysticisme : « Le matérialisme dit-il, est un naturalisme nu, sans illusion et sans rêve, l'athéisme sans phrases; le panthéisme de nos contemporains est un naturalisme poétique, presque religieux. »

La simplicité du matérialisme scientifique le rend à la fois plus facile à comprendre et plus difficile à réfuter; il s'appuie sur l'observation et sur l'expérience, lesquelles ne lui montrent ni cause initiale, ni cause finale. Ne pouvant saisir que les phénomènes actuels, il suppose ce qui a été et ce qui sera, d'après ce qui est, c'est-à-dire une transformation perpétuelle et variable de la matière, sans perte ni augmentation de molécules. Donc point de création ni de destruction réelle, mais une éternelle série de phénomènes d'agrégation et de désagrégation. Rien ne commence, rien ne finit; la force et la matière sont identiques.

Pour le confondre il faudrait lui opposer l'exemple d'un objet ou d'un être apparaissant tout d'une pièce sans antécédent, ou disparaissant spontanément sans laisser la moindre trace; or, plus la science d'observation fait de progrès, moins

elle autorise la croyance en une création *ex nihilo*, et en un complet anéantissement.

Sans doute, il est impossible, quant à présent, de prouver que la matière est douée de produire d'elle-même le mouvement ; mais comme on ne peut concevoir la matière sans mouvement, on a le droit de conclure de l'éternité de l'une à l'éternité de l'autre, c'est-à-dire à leur identité.

M. Caro regarde cette négation de cause primordiale et de cause finale comme un dogme *à priori*, parce que rien ne démontre que ce qui, à nos yeux, n'a ni commencement ni fin, a toujours été et sera toujours. Cependant ce dogme est né d'un raisonnement tiré lui-même d'un fait réel constaté par l'expérience ; en sorte que le réel serait le père de l'idéal, que l'identité et l'éternité de la matière seraient deux conceptions *à posteriori*, et non le résultat d'une intuition. D'ailleurs, l'immutabilité des lois de la nature serait-elle plus inconciliable avec l'existence de Dieu que le mécanisme universel ne serait incompatible avec la liberté de l'homme ? C'est ce que l'auteur se demande. M. Claude Bernard incline lui-même à admettre une finalité harmonique et préétablie dans le corps organisé ; et Stuart Mill dit qu'on peut s'occuper de questions d'origine, « conformément aux analogies dites *marques de dessein*. » De son côté, M. Littré reconnaît dans la matière organisée la propriété de s'accommoder, de s'ajuster à des fins. Cédant à une plus rigoureuse logique, le matérialisme déclare que l'immutabilité et l'universalité des lois physiques rendent inutile l'existence d'un dieu et que l'absence des *marques de dessein* exclut la création. M. Caro lui répond que Dieu peut exister sans se révéler ; et que quant à la finalité, si l'on n'en trouve nulle part les traces, c'est qu'elles échappent à nos moyens bornés d'investigation.

La certitude que rien ne se perd, que rien ne se crée, lui paraît circonscrite à la partie de l'univers à nous connue dans les bornes du temps où nous vivons. L'expérience positive ne peut conclure, suivant lui, qu'à la persistance de la matière dans sa quantité actuelle et déterminable, mais elle ne peut se prononcer ni sur les origines ni sur l'avenir : « Pourquoi, dit-il, ce qui actuellement ne peut disparaître n'a-t-il pu commencer ? Pourquoi ce que nous ne pouvons détruire par

nos moyens humains n'a-t-il pu être créé? » Ce sont là autant de pétitions de principes; car une fois le champ des conjectures ouvert, quelle en sera la limite? Si tous les êtres enfantés par l'imagination humaine avaient un motif d'exister par cela seul qu'on ne pourrait démontrer leur non existence, les espaces seraient encombrés de Dieux et d'Esprits qu'il faudrait d'autant mieux admettre que, suivant certaine doctrine, il serait plus absurde d'y croire.

Loin de s'égarer dans une pareille argumentation, M. Caro convient que le spiritualisme se ferait illusion à lui-même s'il se persuadait qu'il possède la démonstration rigoureuse et positivement empirique de Dieu; aussi, couronne-t-il sa consciencieuse étude en proposant une alliance intime entre les deux conceptions opposées, mais non contradictoires du déterminisme et de la finalité, entre l'expérience et la métaphysique.

On peut ne pas se prononcer d'une manière absolue entre les divers systèmes si bien analysés et confrontés par M. Caro, mais on doit reconnaître leurs efforts rivaux à s'autoriser de la science expérimentale, à faire tourner ses résultats à leur profit; d'où l'on serait en droit de conclure que la science expérimentale couve dans son sein la philosophie de l'avenir.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE, revue annuelle des principales productions de la littérature française, etc., par G. Vapereau, auteur du *Dictionnaire universel des Contemporains*. T. X (1867), avec la table générale alphabétique des dix premiers volumes. 1 fort vol. in-12, librairie Hachette et C^{ie}.

Cette revue critique et encyclopédique des œuvres de l'esprit humain compte déjà dix ans d'existence, et bien qu'elle n'ait commencé qu'avec la seconde moitié de ce siècle, si, comme nous l'espérons, elle le suit jusqu'à son dernier jour, elle formera le plus complet bilan de son travail intellectuel.

Il n'est pas jusqu'aux œuvres de second ordre (et c'est le plus grand nombre) qui, grâce à la vigilante attention de M. Vapereau, échapperont à l'oubli auquel elles étaient, pour la plupart, condamnées en naissant; et quant aux œuvres ca-

pitales, elles auront dû à son analyse fidèle et impartiale de pouvoir être connues et jugées en quelques pages.

Tout en faisant bien ressortir le caractère et l'esprit des auteurs, M. Vapereau se rattache à l'ensemble afin d'initier le lecteur aux tendances générales de notre époque : « J'ai tâché, dit-il, de prendre la littérature, dans son acception la plus large et la plus haute, comme l'expression même des idées, des sentiments, des besoins, des aspirations de la génération actuelle; j'ai cherché à saisir, sous la forme artistique propre à chaque écrivain, l'esprit et l'âme même de notre temps. »

L'année 1867 n'a pas brillé par la poésie, et bien que l'Exposition universelle ait dû, par son ensemble grandiose, exalter les imaginations, elle a dicté plus de prose que de vers : l'*Hymne à la Paix*, de M. Fr. Coppé, est ce qu'elle a tout d'abord inspiré de mieux; nous citerons aussi un poème de M. Henri Thiers, dont M. Vapereau n'a pu parler, puisqu'il vient seulement d'être couronné par la *Société philotechnique*, qui avait mis ce grand sujet au concours. Des pensées larges, un style animé par un véritable enthousiasme lyrique, distinguent cette œuvre et assurent à son jeune auteur une place marquée dans la littérature contemporaine.

La poésie philosophique ne s'est révélée que par des œuvres très-secondaires, comme celles de MM. Durandeu, Valery Aycard; il faut dire que M. Vapereau n'a pu avoir sous les yeux le beau poème de M. André Lefèvre, l'*Épopée terrestre*, qui vient de paraître, et qui rappelle celui de *Lucrèce* comme idées et comme style; nous nous proposons d'en rendre compte dans une prochaine livraison.

Le roman a brillé beaucoup par la quantité, très-peu par la qualité. On le comprend : c'est la littérature à l'état de métier; la préoccupation du nombre de lignes et de la rapidité du travail fait négliger les méditations sérieuses et patientes. Cependant, quelques romans philosophiques ont mérité notre attention et celle de M. Vapereau, tels sont : *le Calvaire des femmes et les Réprouvées*, où M^{me} Gagneur, présentant les femmes dans les diverses conditions que les institutions et les mœurs actuelles leur ont faites, propose en

leur faveur des moyens nouveaux d'amélioration sociale (1).

Il cite encore M^{me} Champseix (André Léo), dont les romans se distinguent de la masse des autres par un esprit honnête, droit, courageux ; les hardiesses de la pensée s'y associent aux préoccupations d'une moralité sévère. Dans *l'Idéal au village*, le héros et l'héroïne, chose rare ! se rencontrent et fraternisent dans la libre pensée : « De cette préoccupation, dit M. Vapereau, sort naturellement une grande élévation d'idées, une extrême générosité de sentiments ; et ce n'est pas un mérite à dédaigner, dans l'abâtardissement général des esprits et des caractères dont les œuvres littéraires témoignent. »

Dans le chapitre consacré aux sciences morales et politiques, M. Vapereau signale un fait important qui a marqué l'année 1867, c'est le matérialisme physiologique se substituant à la psychologie, résultat du compromis que le spiritualisme a signé d'un côté avec la théologie, de l'autre avec l'Université. Par une sorte de réaction contre ces deux puissances officielles réunies, la pensée libre, demandant à la science expérimentale des arguments tirés de faits directs, ce que ne peuvent fournir les traditions religieuses, ni la métaphysique, s'est tournée vers le matérialisme et vers le positivisme, laissant de côté, comme insolubles, les questions de cause primordiale ou finale.

Cet état des esprits nous est révélé dans plusieurs ouvrages, dont nous avons parlé, dans ceux de MM. Letourneau, Sièrebois, Herrensneider, A. Langlois, de Ferron, etc., et surtout dans *la Pensée nouvelle*, organe courageux des doctrines matérialistes. M. Vapereau veut bien renvoyer ses lecteurs à notre *Annuaire* pour y trouver une idée complète du mouvement philosophique en 1867, et voici ce qu'il en dit : « Pour combler les lacunes inévitables du chapitre que je consacre aux sciences morales et politiques, je pourrais, comme je l'ai déjà dit, me contenter de renvoyer le lecteur à une revue spéciale qui, dans un cadre plus restreint, doit être plus compétente et plus complète, c'est l'*Annuaire philosophique* de M. L.-A. Martin. Son dernier volume, for-

(1) Livraison d'août 1867.

mant la quatrième année d'une publication sérieusement intéressante, prouve que la réflexion philosophique n'est pas encore en danger de s'éteindre dans notre pays. Les cours de nos Facultés donnent souvent un enseignement historique ou dogmatique, savant et élevé, et quelques conférences libres ont présenté au public mondain les plus graves problèmes de la métaphysique. Ainsi, M. Ch. Lemonnier n'a pas craint d'aborder, dans la jolie salle de l'Athénée, livrée aujourd'hui à la musique bouffonne, la doctrine de Kant et les problèmes brûlants de la morale indépendante, et un professeur de l'Université, M. Émile Beaussire, lui a donné la réplique sur ce dernier sujet, dans une des conférences de la Faculté de Poitiers. Depuis, la nouvelle et ancienne hérésie de la morale indépendante a été traduite par M. Caro devant une chaire de la Sorbonne, comme elle avait été foudroyée par le P. Hyacinthe, du haut de la chaire de Notre-Dame... Je suis heureux de signaler une fois de plus, à ceux de mes lecteurs qui goûtent encore les ouvrages philosophiques, un recueil qui répare mes omissions et supplée à mon insuffisance. »

PHYSIOLOGIE DES PASSIONS, par Ch. Letourneau. 1 vol. in-18, librairie Germer-Baillière.

M. Letourneau est du groupe de ces savants qui, cultivant la science par amour de la science, sont disposés, sans autre parti pris, à en accepter les résultats positifs, c'est-à-dire toutes les conclusions favorables ou opposées aux idées reçues. Or, comme l'observation et l'expérience déchirent chaque jour davantage le voile dont les préjugés et l'ignorance ont obscurci l'explication vraie ou rationnelle des phénomènes, ce n'est point en vertu d'une prévention haineuse, comme on le leur reproche, mais à la suite de l'examen direct des faits, qu'ils veulent substituer aux causes occultes l'exposition des lois physiques et physiologiques.

Il y a longtemps que la science a répudié ce mot fataliste : « Tu n'iras pas plus loin. » Et c'est pour avoir franchi la frontière qu'on disait infranchissable, qu'il s'est élevé, à notre époque, une lutte décisive entre elle et la tradition, entre la

philosophie et la scolastique, lutte d'où celle qui sortira victorieuse ne semble pas devoir faire quartier à son adversaire.

Plusieurs savants, toutefois, pour ne pas heurter de front les croyances qui servent encore de refuge consolateur à beaucoup d'âmes, déclarent hautement que les résultats de leurs observations n'y contredisent pas, qu'ils peuvent, même à la rigueur, leur venir en aide; mais les orthodoxes d'une part, les libres penseurs de l'autre, y découvrent des différences et des oppositions tranchées, et s'entendent même pour dire que l'inflexibilité du dogme ne peut s'accommoder des progrès de la science; les uns continuent à faire émaner les vérités fondamentales, soit d'une révélation divine, soit de conceptions à *priori*, les autres s'en rapportent à l'observation directe, et, par exemple, demandent aux études physiologiques la solution des problèmes intellectuels et moraux que la théologie et la métaphysique croient posséder, l'une au moyen de la tradition, l'autre au moyen de l'intuition.

Disciple de l'école expérimentale, M. Letourneau ne voit dans l'homme, comme dans tous les autres êtres organisés, qu'un agrégat d'éléments histologiques, fibres ou cellules, et attribue au système nerveux la vie de conscience, c'est-à-dire le pouvoir de sentir les phénomènes qui se passent en nous et d'intervenir, soit pour gêner, soit pour favoriser l'accomplissement de ces phénomènes. C'est d'abord le besoin, tendance organique qui se formule en désirs, d'où naît une impression de plaisir ou une impression de douleur, suivant que l'évolution organique nécessaire à la vie est facilitée ou entravée.

Le nombre des besoins répond à celui des fonctions. Ceux que l'auteur se propose d'étudier, ce sont les besoins cérébraux, c'est-à-dire ceux de la sensation et ceux de la pensée.

Dans quels éléments nerveux siègent l'intelligence, l'imagination, la mémoire, etc.? et quels phénomènes vitaux les accompagnent? On est encore réduit à cet égard aux conjectures; cependant M. Letourneau penche à croire que les cellules nerveuses, centres où aboutissent et d'où rayonnent les fibres conductrices, sont le siège de la conscience, et que les actes intellectuels et moraux se produisent par certaines

modifications dans le mouvement nutritif des éléments anatomiques du cerveau. L'énergie des besoins intellectuels est donc proportionnelle à la puissance du cerveau et, par conséquent, très-variable chez les individus et chez les races.

Les actes cérébraux se divisent en faits passifs (sensibilité et impressionnabilité) et en faits actifs (mémoire, imagination, entendement, volonté). Les passions naissent de l'influence dominante des besoins cérébraux, et surtout des besoins moraux, plus exigeants dans la jeunesse que dans l'âge adulte, dans l'âge adulte que dans la vieillesse, dans la femme que dans l'homme.

Si les facultés intellectuelles ont leur quartier général dans les lobes cérébraux antérieurs, les facultés morales proprement dites devraient être rattachées aux lobes moyens ou postérieurs du cerveau. Or, le développement de ces deux portions du cerveau n'étant point toujours parallèle, on s'explique pourquoi l'homme peut gagner en impression morale ce qu'il perd en puissance intellectuelle; toutefois, l'union anatomique et physiologique des éléments cérébraux permet à toutes les fonctions de se prêter un mutuel secours; l'antagonisme entre les besoins moraux et les besoins intellectuels est un état anormal que l'éducation et l'instruction réunies doivent faire disparaître.

Entre le désir et la volonté, l'auteur ne voit pas plus de différence qu'entre une impression sensitive et une impression intellectuelle, parce que l'homme est obligé de vouloir conformément à sa nature et à sa raison et d'obéir ainsi à l'attraction la plus forte. Nous voyons poindre ici la négation du libre arbitre.

Après un premier coup d'œil d'ensemble jeté sur l'évolution de l'individu et de la société, c'est-à-dire de l'unité et de la collectivité, il explique la sériation des besoins qui se lient, se succèdent, se dominent les uns les autres, suivant une loi naturelle à travers le progrès de l'âge ou des siècles. Le genre humain, en général, comme l'individu en particulier, parcourt successivement les phases nutritive et sensitive, avant d'arriver à la phase morale et intellectuelle. Cette dernière phase comprend les plus nobles besoins réservés encore à quelques individus seulement, mais qui devien-

dront de plus en plus communs, et lorsqu'ils domineront, dès ce moment plus de superstition, plus de despotisme, plus de guerre, plus de violence; les efforts de tous tendront à vaincre les obstacles de la nature, à perfectionner l'organisation sociale, et à procurer à chacun toute la somme de bonheur dont il est susceptible; c'est par l'éducation physique et morale qu'en développant les forces cérébrales, on développera les aptitudes au bien.

Abordant l'étude des passions, l'auteur montre que les germes d'où éclosent les désirs passionnés se groupent suivant une série analogue à celle des besoins. Il reconnaît trois sortes de passions : la passion nutritive, la passion sensitive et la passion cérébrale. La satisfaction des besoins nutritifs réglée par l'éducation, peut rendre l'homme plus capable de goûter les plaisirs de la pensée.

Les passions sensibles ont surtout pour objet l'esthétique; les sens intellectuels, l'ouïe et la vue, nous donnent les impressions de beauté. Pour être artiste, il faut posséder une organisation spéciale qui détermine le courant sensitif dominant, être doué d'une impressionnabilité sensitive et morale, et garder longtemps le souvenir de l'émotion éprouvée.

Les éléments psychiques de la passion sont : 1^o un besoin avec le désir qui le formule; 2^o l'impression de gêne qui accompagne tout désir non satisfait; 3^o le souvenir ou l'image souvent infidèle du plaisir accompagnant la satisfaction des besoins; 4^o l'exaltation du désir qui devient impérieux et force l'intelligence et toutes les facultés à lui obéir.

M. Letourneau suppose que chaque impression de peine ou de plaisir correspond à des modifications cellulaires spéciales, ayant d'autant plus de tendance à se reproduire qu'elles ont eu lieu plus souvent, et alors cette tendance, parvenue à un certain degré, se traduit psychiquement par le désir plus ou moins passionné.

La mémoire des organes explique les habitudes et éclaire l'origine des passions et des monomanies; de là cette loi formulée par l'auteur : un acte quelconque, réitéré un grand nombre de fois, finit par créer une habitude, un besoin à la satisfaction duquel est liée une certaine impression de plaisir. Telle est la Genèse de beaucoup de passions.

De plus, l'acte réitéré modifie l'organe, et devient héréditaire. Darwin appelle les instincts des habitudes héréditaires.

En effet, les instincts sont des propriétés organiques, soit originaires, soit acquises, devenant héréditaires de générations en générations, mais susceptibles d'être modifiées ou même effacées par de nouvelles habitudes.

Dans le livre consacré à la physiognomonie passionnelle, l'auteur examine l'influence du poids, de la forme et de l'énergie vitale du cerveau chez les différentes races humaines, sur leurs tendances passionnelles; puis celle des tempéraments d'où il tire cette loi : à toute empreinte morale tranchée correspond une empreinte physique aussi tranchée; et cette autre proposition : l'aptitude à la passion est en raison directe de la puissance et de la vivacité de l'imagination.

L'anthropologie et la crâniologie enseignent que telle race ayant telle forme ou tel volume du cerveau aura des aptitudes, des mœurs correspondantes, que le niveau de l'intelligence ne s'élève qu'à la longue par de lentes modifications, mais que partout aussi où les hommes sont en contact, ils conçoivent la notion du tien et du mien, c'est-à-dire une certaine idée du juste et de l'injuste. Le respect ou la violation de leur personne ou de leur bien constitue la première idée de droit, et l'idée de droit implique l'idée corollaire ou parallèle du devoir, c'est-à-dire l'obligation de faire aux autres ce que nous désirons qu'ils nous fassent. Si le droit, si le juste et le bon ne sont point absolus parce qu'ils sont susceptibles d'être faussés ou annulés, on peut dire qu'il dépend du libre arbitre humain de s'y conformer ou de s'en écarter. Or, de même que l'animal distingue de prime abord, instinctivement, ce qui doit lui être utile de ce qui doit lui être nuisible, sans y avoir été guidé, l'homme, grâce à un organisme plus compliqué, peut bien, avant tout enseignement, démêler le bien du mal, le juste de l'injuste; et ne voit-on pas l'enfant se mutiner contre les actes arbitraires dont il est victime, ou se cacher pour commettre des peccadilles? Ce n'est pas la notion du bien et de mal qui est innée, c'est la faculté de la concevoir, et cette faculté est mise en exercice dès les premières relations des hommes entre eux. Sans ce contact, en effet, l'homme ne serait ni bon, ni juste; livré à lui seul, c'est-à-dire à des ins-

tinets moins parfaits que ceux de l'animal, il chercherait à suppléer à leur insuffisance par l'exercice de facultés intellectuelles qui resteraient à l'état rudimentaire tant qu'il ne les aurait pas mises en communication avec celles d'autrui. Dans cet isolement, on comprend qu'il n'ait point de libre arbitre; mais en société, l'absence de libre arbitre entraînerait celle de la responsabilité, par conséquent de toute garantie protectrice des relations les plus habituelles.

Nous ne saurions donc admettre avec M. Letourneau que l'homme n'est qu'un agrégat passif d'organes soumis à l'influence fatale des climats, des races et de l'hérédité; nous croyons que sa faculté intime de discernement mise en mouvement par l'observation, lui donne la volonté de choisir entre les objets de sa convoitise, de prendre non pas le premier que le hasard place sous sa main, mais celui que la réflexion et le raisonnement lui désignent.

M. Letourneau définit la volonté : le pouvoir de faire converger toutes les puissances de l'être vers un but donné, quand ce pouvoir agit avec une apparente liberté; et le désir : l'évidente impulsion du besoin, résultant d'un certain état de l'organisme et qui nous pousse à accomplir un acte déterminé, d'où résultera une impression agréable. Enfin, le désir, c'est l'impulsion franchement irraisonnée; la volonté, c'est l'impulsion délibérée. Eh bien! là où il y a délibération, il y a libre arbitre, il y a donc responsabilité. Pourquoi donc enseigner d'une manière générale que l'homme coupable doit être assimilé à un malade, et être soigné et non puni, parce que ses actes sont le résultat d'un vice organique?

Lorsqu'un homme tue son semblable par un motif de vengeance, la cause de sa haine, ou, si l'on veut, de sa monomanie furieuse n'existant plus, la société n'aurait-elle plus rien à faire? Sans doute elle ne redouterait plus cet homme dont la colère serait apaisée, mais elle aurait à craindre que l'exemple de ce meurtre impuni n'encourageât la perpétration de beaucoup d'autres, et, dans ce cas, le châtement n'a pas pour but seulement de désarmer le coupable, mais encore et surtout de se garantir contre d'autres tentatives de même espèce. La perspective d'un traitement médical ne serait pas aussi efficace que celle d'un châtement corporel.

Nous croyons, avec beaucoup de médecins aliénistes, que la récurrence des mêmes actes accuse un vice organique, et qu'alors le traitement doit, sinon remplacer, au moins accompagner la répression; mais dans la plupart des cas il est facile de reconnaître jusqu'à quel point la force de la volonté, c'est-à-dire le libre arbitre, a été dominée par les affections organiques ou par les circonstances extérieures. Supprimer en thèse générale le libre arbitre, ce serait supprimer toute espèce de responsabilité individuelle et de solidarité sociale. Nous espérons que la science n'aura pas détruit un fatalisme pour en construire un autre, parce que l'homme peut se modifier à la fois au physique et au moral.

L'ÂME DE LA PLANTE, par Arnold Boscowitz. 1 vol. in-18, libr. Ducrocq.

La physiologie végétale est aussi importante à étudier dans ses complications infinies que la physiologie animale. Il existe, d'ailleurs, entre elles, une connexité et des similitudes telles qu'on peut en faire une seule et même science.

La physiologie végétale ne remonte guère, comme science positive, qu'au dernier siècle, alors que par ses travaux sur la nutrition et la transpiration des plantes, Hales commença à expliquer les phénomènes les plus curieux de la végétation. Puis, vinrent Linné, Wolff, Bonnet, Duhamel, de Saussure et d'autres, qui examinèrent, les uns la forme, la structure, le développement des organes de la plante, les autres leur jeu et leur fonctionnement; dès lors la physiologie et l'organographie végétales étaient créées.

Les investigations poussées encore plus loin ont conduit à une sorte de psychologie de la plante; de là le titre du savant ouvrage que nous avons sous les yeux, où l'auteur ajoute des observations nouvelles aux données fournies par ses prédécesseurs en botanique.

Le botaniste anglais Ed. Smith soutenait que les plantes ont la faculté de sentir et d'éprouver les sensations de bien-être et de félicité. Von Martius leur accorde même une âme immortelle. Sans aller aussi loin, M. Boscowitz signale physiologiquement de nombreuses et frappantes analogies

dans les fonctions vitales des êtres des deux règnes animal et végétal ; ces analogies lui permettent de considérer la plante comme un être sentant et animé, et lui révèlent une autre analogie plus profonde, une analogie toute psychique.

Un fait encore peu connu et qui lui paraît devoir porter quelque lumière sur cette *âme* végétale dont il a comme une intuition, c'est l'action de l'*od*, force, agent universel, qui enveloppe tous les corps sous forme de lumière, de chaleur, d'électricité ; l'*od* se trouve accumulé dans les plantes et s'y révèle avec une puissance au moins égale à celle qu'il exerce sur le règne animal.

Cet agent provoque dans la plante le sommeil anormal comme il produit en nous le sommeil magnétique ; il transforme, suivant l'auteur, les substances pondérables et subjugue les forces ambiantes qu'il attire dans le champ de son activité. Ses manifestations extérieures se montrent dans cet instinct qui pousse les plantes à résister aux influences nuisibles, et à se prêter aux influences favorables à leur existence. On voit les cactus, les centaurées, les pins, les légumineuses, s'agiter, s'émouvoir comme des êtres sensibles.

Nous recommandons le chapitre consacré à l'amour dans le règne végétal. S'il n'est pas aussi poétiquement écrit que celui de Michelet sur le même sujet, dans *la Montagne*, il est tout aussi intéressant et plus conforme aux données scientifiques. Les palpitations mystérieuses des plantes ont, en effet, des analogies avec les contractions musculaires, avec l'irritabilité nerveuse du règne animal, et accusent une même origine. M. Boscowitz fait remonter la cause de cette sympathie qui rapproche les plantes comme les animaux, à un agent central établissant une économie merveilleuse entre tous les êtres, à la terre elle-même, vivante, animée, éternelle ; hypothèse ingénieuse, mais que l'astronomie et la géologie sont loin de ratifier, puisqu'elles constatent dans notre globe les phénomènes de naissance, de développement, de transformation, impliquant pour l'avenir celui d'une dissolution graduelle, propre à tous les astres.

M. Boscowitz, supposant une grande liberté d'évolution dans la manière dont les végétaux produisent et disposent leurs organes, puis une grande variabilité dans leur accroisse-

ment, en conclut que ces êtres ont la conscience de leur activité, et reprend ainsi l'observation d'Aristote sur la tendance des *âmes végétales* à donner une forme à la matière. Cette sensibilité consciente lui apparaît surtout dans la réaction des végétaux contre la violence qu'on fait subir à une partie de leurs corps, et dans les phénomènes de la fécondation. N'est-ce pas tout simplement un fait d'instinct? car la conscience implique le jugement, la spontanéité, le pouvoir de se modifier indépendamment des influences extérieures, pouvoir particulier à l'homme seul. L'emploi du mot *âme* appliqué à la plante, nous semble excessif, puisque ce mot, philosophiquement entendu, c'est la conscience humaine mettant en action des facultés morales et intellectuelles dont les végétaux ne présentent point de traces évidentes. Nous croyons que les mots : *instinct de la plante*, quoique plus modestes, eussent suffisamment répondu à cette proposition finale de l'auteur « de considérer comme des êtres animés ces créatures inoffensives qui ombragent nos habitations, embellissent la terre, charment notre existence, et forment ces vastes et silencieuses sociétés au sein desquelles les hommes et les animaux poursuivent leur bruyante carrière. »

LIVRES NOUVEAUX

Les Devoirs de l'homme envers les animaux, par J. Chalot, instituteur. In-16, impr. Raçon.

Les Bienfaiteurs de l'humanité, sciences, arts, inventions, œuvres de charité, par C. Fallet. In-8, Rouen, libr. Mégard.

Étude historique et philosophique sur Confucius, par l'abbé Herval. In-8, Le Havre, imprimerie Lepelletier.

Esquisses psychologiques : De la faculté de croire, par Emmanuel Chauvet, professeur de philosophie à la Faculté de Rennes. In-8, Caen, libr. Le Blanc-Hardel.

Influence des femmes sur les destinées de la France, par J. Du Bern. In-8, libr. Dentu.

Les Sociétés humaines sous la main de Dieu, principes de morale sociale d'après l'Écriture Sainte, par le baron de Gerando. In-8, Metz, libr. Alcan.

Le Christianisme et ses origines, par E. Havet. In-8, impr. Dubuisson.

La Philosophie contemporaine en Italie, essai de philosophie hégélienne, par Raphaël Mariano. 1 vol. in-18, libr. Germer-Baillière.

La Nature humaine, par Charles Dolfus. In-8, même librairie.

Le Spiritualisme et l'Idéal dans l'art et la Poésie des Grecs, par A. Chassang, maître des conférences à l'École normale supérieure. In-8, libr. Didier et C^{ie}.

Qu'est-ce que la civilisation? par le docteur Ch. Pellarin. In-8, librairie des sciences sociales de Noiroit.

Œuvres de Descartes, nouvelle édition collationnée sur les meilleurs textes et précédée d'une introduction par Jules Simon : Discours sur la méthode, Méditations, Traité des passions. In-18, libr. Charpentier.

Les Origines du Sermon de la montagne, par Hipp. Rodrigues. In-8, libr. Lévy.

Discours sur les pseudo-philosophies, pour compléter le livre du progrès et des doctrines de l'humanité sur la terre; suite de la démonstration des erreurs des sciences, par F. Alliot. In-12, Bar-le-Duc, libr. Constant Laguerre.

Morale et Politique, par Ernest Bersot, membre de l'Institut. In-8, libr. Didier et C^{ie}.

De l'influence de l'éducation sur la moralité et le bien-être des classes laborieuses, par A.-P. Deseilligny, membre du Conseil général de Saône-et-Loire. In-18, libr. Hachette et C^{ie}.

Polyzoïsme, ou Pluralité animale chez l'homme, par Durand (de Gros). In-8, impr. Hennuyer, Paris.

Enseignement et Liberté, lettres à M. Ad. Guérout, député, par N. Pascal, rédacteur du *Mouvement médical*. In-8, libr. Delahaye.

L'Origine de la vie, par le docteur Georges Penetier, préface du docteur Pouchet. In-16, libr. Rothschild.

La Philosophie en France au dix-neuvième siècle, par Félix Ravaisson, membre de l'Institut. Gr. in-8, libr. Hachette.

Les Philosophes classiques du dix-neuvième siècle en France, par H. Taine, 3^e édition revue et corrigée. In-18, même librairie.

Clovis Bourdon, excursion dans le vingtième siècle, par Ernest Jonchère, pompier honoraire de Bougival, dédié à M. Ed. Laboulaye. In-18, librairie internationale.

Lettres d'un libre penseur à un curé de village, par Léon Richer, précédées d'une introduction par Ad. Guérout, député. In-18, libr. Armand Le Chevalier.

Discours de réception de M. J. Favre et Réponse de M. Ch. de Rémusat à l'Académie française. In-8, libr. Didier.

MÉLANGES

LE BEAU DANS L'ART. — Dans le rapport de M. Maurial, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Strasbourg, sur le prix fondé par M. Lamey, remporté cette fois par M. Horvicz, secrétaire adjoint de la Société de Magdebourg, nous avons remarqué le passage suivant :

Le propre de l'idéalisation n'est pas d'introduire, dans l'imitation artistique, un élément de beauté qui ne serait pas dans l'objet imité. Il n'est pas non plus, comme on le croit trop souvent, d'amplifier la beauté qui serait déjà dans l'objet. Non, l'œuvre d'art ne s'élève jamais au-dessus de la nature : « le paysagiste, le peintre, le poète épique, le poète dramatique, le poète lyrique, le compositeur, l'acteur, lorsqu'ils veulent représenter la forme, les actions, les sentiments, les passions de l'homme, s'estiment plus qu'heureux, s'ils n'ont imité qu'à peu près la nature. »

Mais alors qu'est-ce qu'idéaliser ? C'est tout simplement séparer ce que la réalité nous montre réuni, réunir ce qu'elle tient séparé, opérer d'une part un triage, de l'autre, une composition, une synthèse. Mais quel triage, quelle synthèse ? Le triage du laid d'avec le beau, et la synthèse des divers traits de beauté épars çà et là dans la réalité ? Non : il n'y a point de laid ; c'est-à-dire rien n'est laid en soi, et ce qu'on élimine comme tel, ne l'est en effet que comme contraire au but particulier que se propose l'artiste, parce qu'il troublerait l'harmonie de l'œuvre et en détruirait l'unité. Parmi les objets que nous sommes le plus portés à regarder comme absolument hideux, il n'en est pas un qui, étant mis à sa place, ne puisse concourir puissamment à l'impression du beau. Nous en avons la preuve, par exemple, dans *le Mendiant* de Murillo et le tableau des *Pestiférés de Jaffa*. L'art élimine, retranche du tableau offert à nos sens par la réalité, non le laid puisqu'il n'y a pas d'objet laid, mais ce qu'en élimine, dans une certaine mesure, tout spectateur quelque peu capable de goûter la nature et doué de quelque talent d'observation.

..... Le but de l'art, non-seulement dans l'idéalisation, mais dans tous les moyens qu'il met en œuvre, n'est pas autre que de nous aider à contempler la nature, ses énergies générales, typiques, l'essence, l'absolu, se produisant sous la diversité des

phénomènes dont la liaison manifeste son unité. Là est la matière, toute la matière du beau, non dans la réalité mêlée de mille accidents, non dans le fait particulier et passager, mais dans le fait général, dans la réalité conforme à l'idée, dans la vérité du réel, la vérité de la nature. Le beau, sans doute, est dans les choses ; il y est réellement, objectivement et non pas seulement eu égard aux relations qu'elles ont avec notre sensibilité. Peut-être toutes nos idées sont-elles au fond purement subjectives. L'auteur, s'il portait la question sur le terrain de la haute métaphysique, inclinerait assez à adopter sur ce point les conclusions du criticisme kantien, ce dont nous sommes loin de le féliciter. Mais abandonnant promptement, avec une sagesse louable, ce terrain trop élevé, pour se placer sur celui de la pratique, il soutient que la notion du beau est objective au même titre que toutes celles que le sens commun hésite le moins à considérer comme telles. Mais si le beau est dans les choses, il n'est pas comme une qualité particulière, distincte de ce qui constitue leur essence ; il est l'être même ; l'absolu de l'être se révélant sous la diversité des phénomènes ; il se rencontre partout où il y a de l'être. Le but de l'art n'est pas de le créer, mais de le faire ressortir, d'en rehausser l'effet, de nous aider à le contempler et même de nous y pousser, à quoi il parvient, d'un côté, par les procédés de composition et d'élimination dont nous venons de marquer le but, de l'autre, par les moyens de séduction (plaisir sensible, plaisir esthétique, etc.), à l'aide desquels il triomphe, avec une douce violence de nos préoccupations, de nos distractions de toute sorte, ou de la paresse de notre attention. Au fond, son but ne diffère pas essentiellement de celui de la science qui, elle aussi, se propose de nous faire saisir l'unité de la loi sous la multiplicité des phénomènes et leur diversité ; mais il dispose pour l'atteindre de moyens puissants que n'a pas celle-ci. D'ailleurs il y a entre les deux toute la différence qui distingue contempler de connaître.

*
**

LE LIBRE ARBITRE SELON LA THÉOLOGIE ET SELON LA PHYSIOLOGIE. — Au sujet de la mesure administrative prise contre la thèse de M. Grenier, M. E. Littré a publié, dans le numéro de *la Revue positive*, de courtes et saines observations. Après avoir rappelé qu'à l'issue du Moyen Age, quand la science commença à faire voir l'incompatibilité des notions démontrées avec les notions surnaturelles, l'autorité théolo-

gique la comprima vainement et finit par être battue, il signale les derniers efforts qu'elle tente aujourd'hui contre le progrès des sciences biologiques et sociologiques, principalement en ce qui concerne le libre arbitre.

Suivant l'opinion théologique, dit-il, le libre arbitre appartient à l'âme qui, étant une substance immatérielle, a la faculté de vouloir pour vouloir sans aucun motif qui soit la cause déterminante de ses résolutions..... Mais les notions de cet ordre sont toutes à double tranchant; en effet, des sectes chrétiennes, des Églises établies ont, en opposition au libre arbitre, professé le serf arbitre, soutenant qu'avec la toute-puissance et la prescience divines, la liberté de l'homme était une impiété, une chimère, une immoralité...

Les premières attaques scientifiques vinrent de ce que j'appelle la psychologie positive, c'est-à-dire de cette école qui, descendue de Locke, a aujourd'hui ses plus illustres représentants dans M. Stuart Mill et M. Bain. Là, par la méthode d'une analyse délicate, mais bien conduite, on est arrivé depuis longtemps à la conclusion que le libre arbitre, tel que l'entendent les théologiens, est une erreur psychologique, que la volonté n'est point une faculté qui se détermine par sa propre vertu vers tel ou tel motif, et qu'au contraire c'est tel ou tel motif qui détermine la volonté à la résolution qu'elle prend. En d'autres termes, ce ne sont pas les motifs qui obéissent à la volonté, c'est la volonté qui obéit aux motifs.

De son côté, la physiologie, qui s'était suffisamment exercée sur les fonctions moins compliquées, se sentit assez forte pour aborder les fonctions plus compliquées, je veux dire celles du cerveau et de l'intelligence. D'abord, ce qui la frappa, ce fut l'étroite liaison qui unit ces deux choses; tout ce qui changeait l'état de l'organe changeait l'état de la fonction. Puis, quand, pénétrant plus avant, on chercha le mécanisme des idées, on reconnut que toutes venaient soit par les nerfs qui recueillent les impressions extérieures, soit par ceux qui recueillent les impressions intérieures; les cellules qui composent les masses intellectuelles du cerveau, ayant pour propriété irréductible de transformer ces impressions en idées, de les associer, de les conserver et de les élever par cette élaboration à des combinaisons de plus en plus hautes. Dans cette trame si serrée, il ne resta plus de place ni pour ce libre arbitre de la théologie qui se détermine par lui-même, indépendamment de tout le reste, ni pour ce serf arbitre que la toute-puissance et la

prescience divines enchainent absolument, et ce qui se montre, c'est une intelligence toute composée d'idées dont la nature, la source et l'association sont soustraites à sa volonté et sur lesquelles elle ne peut exercer d'empire que par le jugement; or, juger, en fait de volonté, n'est pas autre chose qu'apprécier des motifs.....

Les doctrines de la physiologie prévaudront dans le domaine qui lui appartient, comme prévalent dans le leur les doctrines astronomiques. Elles arrivent à maturité plus tard, ainsi que le commande leur plus grande complexité; mais elles y arrivent certainement par la méthode et par le labeur : c'est le chemin universel par lequel passe tout notre savoir, suivant son degré hiérarchique. Le jour est proche où il n'y aura plus sur la physiologie humaine d'autres conceptions que celles qui seront fondées sur l'étude biologique des fonctions cérébrales. Ai-je besoin de défendre des conceptions positives contre le reproche d'immoralité que le génie du passé leur adresse? N'est-il pas avéré, par une suffisante expérience, qu'au contraire la réalité seule peut servir de base à une morale assurée et féconde, et que l'hypothèse n'a jamais donné qu'une morale particulière, incapable d'être progressive et péchant aussi bien par excès que par défaut?

*
* *

PHONOMIMIE, ÉDUCATION DES SOURDS-MUETS. — Nous empruntons à *l'Économiste français* les passages suivants d'un article de M. F. Rocquain :

La méthode phonomimique, due à M. Auguste Grosselin, a été expérimentée en France, en Suisse et en Belgique. Deux femmes de mérite et très-compétentes en ces matières, M^{me} la baronne de Crombrugghe, à Bruxelles, et M^{me} Pape-Carpantier, à Paris, l'ont, en quelque sorte, consacrée par leurs éloges...

... Le procédé consiste uniquement à faire accompagner d'un geste de la main chaque son ou chaque articulation que la bouche prononce. M. Grosselin a pris dans la nature ces gestes figuratifs; il n'en a choisi qu'un très-petit nombre, une trentaine environ. Ces signes sont empruntés à tout ce que l'enfant connaît : aux cris ou à la forme des animaux, au bruit du vent, du marteau, au mouvement d'une roue, à la surface de l'eau, etc. S'agit-il, par exemple, du son *i*, l'enfant, au moment qu'il l'émet,

porte son doigt relevé au coin de sa bouche, figurant ainsi l'indication du rire. Veut-on figurer l'articulation *que*, l'enfant indique sur sa tête la place de la crête du coq.

On voit de suite comment l'atrait, la gaieté même, peut accompagner ainsi, au grand avantage de l'enfant, l'exercice de la lecture, cause de tant de larmes pour les élèves et de tant d'ennuis pour les maîtres. « Rien de charmant, écrivait M^{me} Pape-Carpantier, dans un rapport dont la date remonte à dix-huit mois environ, comme une leçon donnée aux petits enfants à l'aide de la phonimie. La naïve gaieté de leur visage, l'entrain de leurs mouvements, empreints d'une gracieuse gaucherie, l'unanimité et l'empressement du concours qu'ils y donnent, sont la preuve la plus évidente, et, quoi qu'on veuille objecter, la plus convaincante de l'appropriation spéciale des exercices phonomimiques. » Ces exercices, en même temps qu'ils récréent les élèves, captivent leur attention et stimulent leur intelligence. « Grâce à l'exécution simultanée d'un mouvement connu, ajoutait M^{me} Pape-Carpantier, et à l'indication sur le tableau de lecture du signe représenté par ce mouvement, l'apprentissage des mots écrits n'est plus qu'un jeu, une traduction variée et animée du mouvement aimé des enfants...

..... Il y a plus; par un effet de la méthode de M. Grosselin, les sourds-muets peuvent devenir eux-mêmes les instituteurs d'enfants doués de l'ouïe et de la parole. On a vu de jeunes sourdes-muettes, servant de monitrices, présider aux exercices de lecture, d'orthographe, d'analyse, de calcul. J'ai moi-même été témoin de ce fait remarquable dans l'asile de la rue Bertholet (ci-devant rue de l'Arbalète), dirigée par M^{lles} Gaudon et Marye. J'ai vu une jeune monitrice sourde-muette de huit ans, faisant à de nombreux enfants entendants-parlants, des leçons de lecture, de grammaire et de numération; interrogeant tour à tour les petits élèves, lisant parfois leurs réponses sur leurs lèvres, les reprenant de leurs erreurs avec une vivacité surprenante, et tous, animés, attentifs, suivant des yeux les gestes rapides de la monitrice, répondant à ses diverses questions de la main et de la parole. Dans cette transmission mutuelle de la pensée, le geste et la voix, la prononciation manuelle et la prononciation labiale ne me paraissaient être qu'une seule et même chose. La monitrice elle-même articulait de ses lèvres muettes les mots que sa main gesticulait, et je pouvais par moments lire aussi les paroles sur ses lèvres. La nécessité de parler à la fois de la main, de la bouche et des yeux éveille toutes ces jeunes intelligences d'une manière singulière, et ne profite pas moins aux

entendants-parlants qu'aux sourds-muets. Ce n'étaient pas seulement l'attention et la bonne humeur des petits élèves qui me charmaient; c'était aussi leur bon cœur. Regardant leur jeune monitrice, ils semblaient comprendre le malheur de son état et l'en vouloir consoler par leur docilité. Je comprenais qu'un des effets de cette éducation simultanée des entendants et des sourds était de susciter, chez les uns, le sentiment précieux de la commisération, et, peut-être chez les autres, celui de la reconnaissance. A la vérité, l'influence personnelle de l'institutrice peut être d'un grand poids dans ce touchant résultat. M^{lles} Gaudon et Marye, aux yeux de qui les fonctions qu'elles remplissent sont un devoir qui n'est pas sans douceur, doivent en exercer une sérieuse autour d'elles. Les observant au milieu de leurs petits élèves, je formais le vœu que l'on comprit enfin parmi nous ce que depuis longtemps les Américains ont compris, que la femme est la véritable institutrice de l'enfance.

*
**

ÉDUCATION INTÉGRALE. — Dans le dernier banquet qui a eu lieu à l'occasion du quatre-vingt-seizième anniversaire de la naissance de Charles Fourier, plusieurs discours remarquables ont été prononcés. Nous signalerons ceux de MM. Pellarin, Coignet, docteur de Bonnard, Barrier et Jules Duval. Ce dernier a fait très-bien ressortir les avantages de l'éducation intégrale, c'est-à-dire d'une éducation tout à la fois physique, morale et intellectuelle :

L'éducation physique, a-t-il dit, c'est le corps grandissant en force, en santé et en beauté, avec tous ses organes aux aptitudes multiples, assouplis, formés, équilibrés par un travail modéré, par la gymnastique et la vie à l'air libre, par l'essor mesuré des mouvements, par l'alternance de l'activité et du repos, par le libre échange de la sève intérieure qui anime l'homme avec les forces vives qui animent la nature. Honneur donc à l'éducation physique!

L'éducation morale : c'est le caractère trempé; l'âme sereine, la volonté puissante et ferme, la lutte énergique contre les épreuves de la vie; ce sont les passions supérieures gouvernant les passions inférieures; c'est le bonheur poursuivi en commun, dans une émulation fraternelle, c'est le dévouement sincère au devoir et au progrès, l'amour de la justice, le respect des droits

de tous, surtout ceux des faibles, des femmes, des enfants. Honneur donc à l'éducation morale!

L'éducation intellectuelle : c'est l'initiation à toutes les connaissances dans la mesure de nos facultés; la nature domptée par le génie; l'ignorance et la superstition vaincues par la science; la route de l'homme en ce monde, éclairée par un rayon de lumière, qui signale les écueils et dirige la liberté. Honneur donc à l'éducation intellectuelle!

*
* *

QUESTION MISE AU CONCOURS PAR LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DE L'ENFANCE. — Prix de 500 fr. à décerner à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : *De l'éducation physique et morale de l'enfant, depuis la naissance jusqu'à l'achèvement de la première dentition.*

En circonscrivant la question de l'éducation à la première période de l'enfance, la Société désire que les concurrents donnent à leur travail une étendue limitée, et s'appliquent à en mettre la forme et le style à la portée des gens du monde. Pour éviter un double emploi avec la question du concours précédent, il conviendra de ne traiter de l'allaitement maternel qu'en ce qui concerne l'enfant. Quoique l'éducation morale ait encore peu d'importance dans les deux premières années de la vie, la Société croit devoir signaler, entre autres points de vue relatifs au développement des sens, des penchants affectifs et de l'entendement, l'étude comparative des avantages et inconvénients de l'isolement dans la famille et de ceux de la vie collective dans les crèches et maisons de sevrage.

Les mémoires, *écrits en français*, doivent être adressés, francs de port, avant le 1^{er} novembre 1868, au secrétaire général de la Société, M. le docteur Alex. Mayer, rue Béranger, 17, à Paris.

Les travaux admis au concours ne seront pas rendus à leurs auteurs.

Les membres du Conseil d'administration sont seuls exclus du concours.

Les concurrents accompagneront leur envoi d'un pli *cacheté*,

contenant leur nom et leur adresse, avec une devise qui sera répétée en tête de leur travail.

Le prix sera décerné, s'il y a lieu, dans la séance générale annuelle de 1869.

*
**

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Revue des Deux Mondes* : Du spiritualisme français au dix-neuvième siècle, par Paul Janet.

Revue contemporaine : La science, ses conditions et ses droits, par J. Tissot.

Le Correspondant : La pluralité des existences de l'âme, par Baguenault de Puchesse.

La Voie nouvelle, revue philosophique, scientifique et littéraire, de Marseille : Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ***, par Diderot. — Physiologie des passions de M. Letourneau, par Ch. Nauroy.

La Pensée nouvelle : Toujours le libre arbitre, par P. Lacombe. — Réalisme, par Yves Guyot. — Sur la mémoire, par E. Briard. — Paléontologie intellectuelle, par André Lefèvre.

La Morale indépendante : Lettres à M. Guizot, par B. Lavergne. — De l'extase et des folies épidémiques qu'elle peut produire, par le docteur Guépin. — Du principe moral en tant que science, par C. Coignet.

Il Libero Pensiero, giornale di razionalisti : Il Cristianesimo e la morale dei chinesi, per d'Inc. — I partiti della filosofia, per Stefanoni Luigi. — La simplicità dell' anima dimostrata dell' unità e identità dell' Io, per G. Levi. — La religione e l'igiene, per Domenico Madini.

Journal de médecine : Un mot sur le libre arbitre, par Maria Deraisme. — Jules Favre et le libre arbitre.

La Science sociale : Sur la morale, par H. Renaud. — Travail-peine et travail-plaisir, par E. de Pompéry.

La Solidarité, journal des principes : Le matérialisme scientifique devant le Sénat. — Conférences de M^{lle} Deraismes : le positivisme, la morale indépendante. — Preuves logiques de l'immortalité de l'âme. — Recherches psychologiques à propos du spiritisme, etc.

ANNUAIRE
PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

7^e Livraison (JUILLET)

SOMMAIRE. — Enseignement : Dieu dans l'histoire et devant la science moderne, conférence de M. Chavée. — **Bibliographie** : La Morale dans la démocratie, par J. Barni. — Le Sentiment dans la nature chez les modernes, par Victor de Laprade. — L'Épopée terrestre, par André Lefèvre. — De la Condition de la femme dans le mariage, par Collavru. — L'Origine de la vie, par le docteur J. Pennetier. — Livres nouveaux. — **Mélanges** : Ligue de l'enseignement. — Des Spécialités artistiques et littéraires. — Education morale. — Ecole libre. — Publications philosophiques diverses.

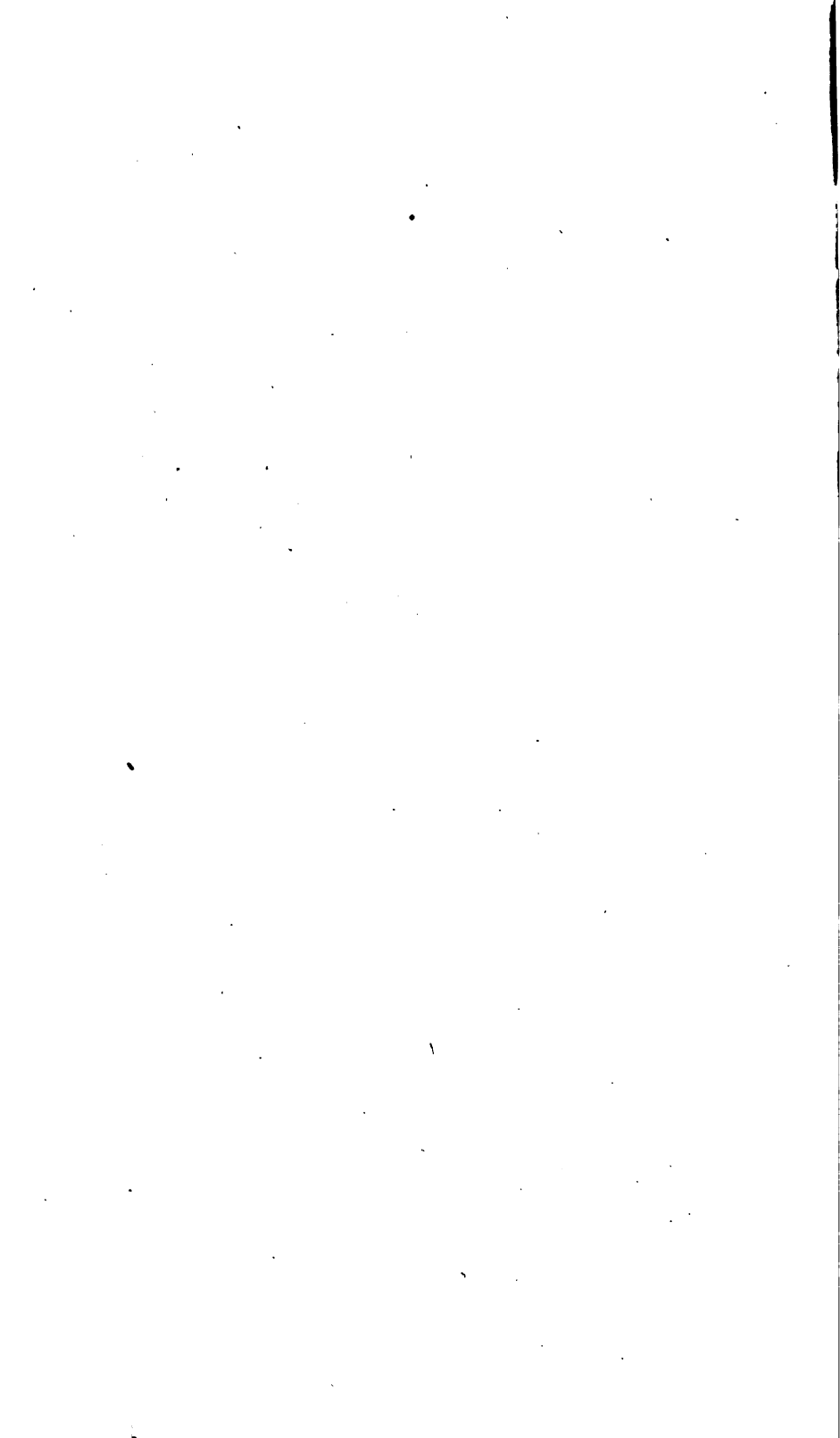
PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIÈRE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue Saint-André-des-Arts, 41

1868



ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Juillet 1868

ENSEIGNEMENT

DIEU DANS L'HISTOIRE ET DEVANT LA SCIENCE MODERNE

(Conférence de M. Chavée) (1)

S'il est vrai d'affirmer l'unité essentielle de la grande famille humaine, la science n'en est pas moins conduite à reconnaître entre les diverses races des différences constantes, radicales, caractéristiques de leur pluralité originelle. Ce fait irrécusable, dont la physiologie et la linguistique comparées témoignent, ressort tout aussi clairement de l'examen des races au point de vue psychologique. — Les facultés primordiales sont les mêmes chez tous les hommes, mais leur développement est inégal, relatif, non-seulement dans les individus, mais encore dans les races; et ces différences ne doivent pas être attribuées uniquement à l'influence des circonstances extérieures, à l'action modificatrice des milieux, puisqu'elles persistent indépendamment des changements de lieux et de climats, elles ont une origine antérieure, elles ont leur point de départ dans la constitution physiologique primitive de chaque race. L'appréciation de ces différences originelles doit être la constante étude de l'historien qui veut juger les faits à leur vrai point de vue, et du penseur qui cherche à aper-

(1) Cette conférence de M. Chavée avait été précédée de cinq autres qui lui servirent en quelque sorte d'introduction. *Le Siècle* du 24 juin a résumé les deux premières qui eurent pour objet la démonstration par la linguistique de la pluralité originelle des races humaines. Les trois suivantes constituaient un parallèle de l'esprit sémitique et du génie aryen.

cevoir les causes du désordre pour préparer aux sociétés de l'avenir une base solide et une forme en harmonie avec leurs tendances. C'est à la psychologie comparée qu'ils auront à demander la raison motrice de ces forces antagonistes qui, se heurtant sans se comprendre, ont produit l'oppression et le malheur.

Pour le moment, laissant de côté les races inférieures, établissons le parallèle entre le génie des deux grandes races dont l'activité et la lutte constituent l'histoire de la pensée, entre la race aryaque ou indo-européenne, dont nous tirons notre origine, et la race syro-arabe, improprement désignée sous le nom de sémitique. Nous choisirons dans chacune d'elles les familles qui ont le plus hautement manifesté la tendance propre du génie de leur race : d'une part la famille hébraïque, de l'autre la famille hindoue. Or, il est une œuvre qui résume, pour ainsi dire, toute la vitalité d'une race, qui est l'expression la plus élevée et la plus complète de son génie, son système religieux et cosmogonique, la conception de Dieu et de l'univers; voyons donc comment cette idée suprême a été interprétée par les familles que nous mettons en parallèle.

Le Sémite est un homme enfant, personnel, volontaire, égoïste, simpliste, il ne voit les choses que sous un seul aspect, il lui faut un concept tout d'une pièce. Dans sa tête au front fuyant, au sommet élevé les facultés déductives ont peu de place. Il n'abstrait pas, il ne sait pas grouper les phénomènes; un fait le frappe, il lui suffira de le constater : « cela est; — c'est que cela devait être. » N'attendez pas de lui qu'il s'enfonce dans les considérations de relations, de causalité : ce n'est pas dans sa nature. La loi du phénomène, pour lui, est extérieure au phénomène lui-même, c'est une fatalité ou plutôt c'est une volonté. Le monde existe. Qui l'a fait? — C'est Jéhovah, celui qui existait avant. — Et comment l'a-t-il fait? — Écoutez, ceci est bien simple : il l'a fait comme un potier fabrique un vase. Et maintenant ce monde qu'il a fait ne saurait exister un instant sans lui : Jéhovah est présent partout, il intervient partout d'une manière directe : s'il pleut, c'est Jéhovah qui envoie sa rosée; s'il gèle, c'est que Jéhovah déchaîne son froid; c'est Jéhovah qui tonne, c'est lui qui

soulève les eaux, Jéhovah est un homme, — disons plus : c'est un sémite; l'Hébreu l'a fait à son image de la façon la plus naïve. Ouvrez la Bible : vous voyez Jéhovah fort, puissant, dominateur, vindicatif, jaloux, passionné; il peut tout, il est prévoyant, et cependant il n'est pas infallible. Il se trompe parfois, et quand il s'en aperçoit, il se repent, il entre en colère et brise son œuvre. Dans le magnifique livre de Job, où les pensées sont revêtues d'une si haute poésie, voyez le personnage de Jéhovah entrant en scène avec les esprits qui forment sa cour et discutant avec un simple mortel; voyez de quels arguments il se sert pour donner une haute idée de sa supériorité et de sa puissance : « — Où étais-tu quand j'ai posé les fondements de la terre? Est-ce toi qui as posé à l'Océan ses limites? Connais-tu les trésors de la grêle? Es-tu capable de lutter contre les forces de la nature qui sont dans mes mains? Est-ce toi qui dompteras Léviathan? » Et cela continue pendant dix pages magnifiquement éloquentes. Ah! c'est bien là le Dieu de la race sémite, voilà bien en deux mots sa cosmogonie et sa théodicée. Le Sémite ne s'aperçoit pas qu'il transporte en Jéhovah les attributs de son propre type, qualités et défauts, qu'il calque son Dieu sur la nature qui l'environne. Le jour, il contemple le désert; la nuit, il regarde les étoiles; toute cette nature est grande, simple, en deux traits, le Sémite en reçoit une impression grande et forte, il fait son Dieu majestueux et terrible comme le désert, fier comme lui-même.

Le Sémite, disons-nous, ne s'aperçoit pas qu'il crée Dieu à son image, et cependant il a conscience que ce Dieu appartient en propre à sa race : c'est le Dieu de Juda, le Dieu de Sion, qui donne la victoire sur les dieux étrangers et sur les nations étrangères. S'il laisse les Israélites être traînés en captivité, c'est qu'il est irrité, qu'il châtie son peuple, mais il ne l'abandonne pas pour jamais, et alors le Sémite se réclame de Jéhovah, il l'excite à le venger et à venger son peuple; il lui représente sans cesse que sa cause, à lui Jéhovah, et celle de Juda sont identiques, qu'il y a entre eux un pacte scellé de conventions réciproques.

D'autres fois, dans les magnifiques psaumes de David, par exemple, ce n'est plus le peuple entier qui est en cause, mais

une individualité puissante, celle du poëte-roi. Jéhovah est sommé de protéger David en toute occurrence, de prendre son parti contre ceux dont il convoite les biens; car le Sémite, essentiellement égoïste, incapable de s'élever à l'idée morale, accorde à son Dieu la même partialité : Jéhovah se venge sur le fils innocent de ceux qui l'ont offensé. Pour résumer en deux mots : Jéhovah est un Sémite élevé à la centième puissance; le monde une machine fabriquée de sa main par un procédé direct et *matériel*, pour ainsi dire, et qui s'arrêterait court si Jéhovah ne poussait sans cesse chaque rouage. Voilà l'univers; voilà Dieu chez les Sémites.

Et si maintenant nous interrogeons nos ancêtres de la race aryenne, nous rencontrons les différences les plus tranchées. L'Aryen est essentiellement observateur; les facultés déductives sont chez lui puissantes et prime-sautières. S'il constate un fait, il veut en connaître les causes; et tandis que le Sémite se contente d'une vague comparaison, le génie chercheur, logique, de la race indo-européenne s'efforce de pénétrer au fond des choses. « Comme, De même que... » tel est le mot du Sémite. L'Aryen, lui, dit : « comment?... pourquoi?... d'après quelle loi? par quels procédés? » Mis en présence d'une nature éminemment accidentée, pittoresque, dans un climat variable et doux, il fut tout d'abord frappé de la multiplicité des phénomènes. Trop ignorant alors pour tenter une synthèse, il attribue chaque phénomène à une cause spéciale volitive; il divinise les forces élémentaires. Tout est Dieu pour lui, ou plutôt tout est *divin* : la nuée qui désaltère les champs, le soleil qui vivifie la nature, l'aurore, la nuit, le vent qui dessèche les torrents, la voûte bleue semée d'étoiles qui regardent la terre, sont autant de divinités heureuses ou redoutables; la flamme qui jaillit entre ses mains est à la fois le ministre du sacrifice et le Dieu lui-même : *Agni*. Comme tous les peuples enfants, l'Hindou prête à ses dieux la forme et les passions humaines, avec le type le plus beau de sa race. Entre lui et ses dieux, fils de son génie, point de prêtres, point d'intermédiaires, pas de système, rien de ce qui ressemble à ce que nous nommons une église, la foi, élan de l'âme, est toute individuelle comme la poésie.

• Mais le génie aryen ne s'arrêta pas là. Son imagination puis-

sante, ses magnifiques facultés déductives le conduisent au delà : — « Au-dessus de ces divinités anthropomorphes, il est une essence suprême, éternelle, identique à elle-même, faisant émaner de sa propre substance la nature, les hommes et les dieux. » Telle est la conception sublime qu'enfante la méditation profonde des *Richis*. Et quel nom donneraient-ils à cette essence infinie dont l'attribut est de n'en pas avoir, dont la vie est la contemplation éternelle de soi-même ? Ils l'appellèrent TAD-ÉKAM, l'unique, au neutre ; ils l'appellèrent *Saayam-Bhu*, celui qui existe par lui-même ; c'est ce qu'on dirait, dans une formule plus moderne : *celui dont l'essence enveloppe l'existence*. Et ce n'est pas encore assez pour le génie chercheur de l'Aryen d'être arrivé à la notion de l'unité essentielle, il veut connaître le lien qui rattache le monde visible et le monde de l'intelligence au TAD-ÉKAM. Comment s'est accomplie cette génération mystérieuse ? Le génie des poètes-voyants répond : « Le TAD-ÉKAM est intelligence, il engendre les idées, et ces idées sont les semences de l'Être que féconde l'Amour éternel qui, uni à l'Intelligence et à la Force infinies, réside dans le TAD-ÉKAM. » Le penseur aryen lutte ici avec une extrême énergie contre les mots de la langue elle-même, de peur de laisser concevoir de l'être unique une idée anthropomorphe à quelque point de vue que ce soit. Les divinités de l'âge primitif ne sont plus que des émanations du TAD-ÉKAM, au même titre que les hommes et le monde ; elles lui sont, dit l'hymne, respectueusement soumises. Cette métaphysique, déjà contenue en germe dans les Védas, arrive à tout son épanouissement vers l'an 13,901 avant notre ère, elle est magnifiquement formulée dans le préambule des *Lois de Manou*. Tel est le monothéisme aryen : le TAD-ÉKAM, mieux conçu par l'intelligence puissante des *Richis*, est bien le dieu de la race entière, et si les divinités subalternes, ses *anges*, ses ministres reçoivent les hommages et les prières, la grande pensée du Dieu inaccessible domine de haut ces formes changeantes.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des siècles où le brahmanisme étouffa la pensée primitive en voulant la réduire en système, véritable loi de décadence au point de vue philosophique et religieux.

L'un des faits les plus étonnants que présente l'histoire de la pensée humaine, ce fut sans doute cette grande et solennelle crise à la suite de laquelle la race indo-européenne se laissa infuser les idées de la race sémitique, et, reniant ses propres traditions, adopta une cosmogonie et une théodicée importées du dehors et en opposition avec son propre génie : de là une série laborieuse de luttas, de réactions, de transformations successives commençant dès l'origine du christianisme, se déroulant au travers des siècles sombres du Moyen Age et se résumant, de nos jours, dans la lutte entre la science moderne et les traditions. Jetons un coup d'œil rapide sur les phases de ce grand phénomène historique.

Le Christ n'avait pas formulé de système, sa prédication n'avait rien de dogmatique, c'était une énergique et profonde réaction contre l'esprit étroit de la loi interprétée par les sectes sacerdotales et pharisaïques : « Aimez, pardonnez, soyez frères, réalisez le royaume de Dieu sur la terre. » Telle était sa parole. Après lui vint Paul, disciple du rabbin Gamaliel, esprit enthousiaste, dominateur, personnel, profondément imbu de l'esprit sémitique, il voit ce qui manquait à la doctrine du Maître pour en faire un système religieux suivant ses idées : c'étaient des dogmes, une cosmogonie. Il les emprunta purement et simplement à la Bible, à la tradition rabbinique, et les transplanta d'une pièce dans la doctrine de Jésus. Ainsi, l'élément mosaïque rentra dans l'œuvre qui était une réaction contre ce même esprit.

Mais le Jéhovah de Paul ne pouvait être accepté par le génie des peuples européens sans subir une modification. Les premiers Pères, les Pères de l'Église grecque, pénétrés de la doctrine de Platon, interprétèrent le dieu sémitique suivant la théodicée de leur maître. Sur ce Dieu absolument un, en dehors de toute hypothèse, ils entèrent la trinité platonicienne. L'intervention de Dieu dans la nature cessa d'être considérée comme une série d'actes arbitraires ; la création devint la manifestation des idées divines dans l'espace et le temps. Dieu, dirent les Pères, est intelligence, et cette intelligence se manifeste par la pensée suprême ; le lien de l'intelligence et de la pensée, c'est l'amour. L'ensemble des idées divines réalisées dans le monde, ils le nommèrent le *Logos*, le Verbe.

Et maintenant, pour rattacher cette conception avec le système de Paul, ils firent de Jésus l'incarnation du *Logos*, prenant pour point d'appui l'Évangile selon saint Jean, le dernier en date, et dont les tendances platoniciennes sont si nettement accentuées dès les premières lignes. Tel est l'historique abrégé de la création du symbole chrétien, en ce qui touche l'idée de Dieu.

Ces mêmes Pères de l'Église grecque, qui transformèrent ainsi le Jéhovah des Sémites, acceptèrent sans contrôle la cosmogonie et l'histoire importées avec lui : la science, qui eût pu les soumettre à sa critique, n'existait pas alors. La Bible juive, acceptée comme livre sacré, fixait en deux mots la genèse des mondes, suivant cette formule que nous savons. Quant à l'histoire complétée au point de vue chrétien, elle se résume en quatre points : le royaume de Dieu établi sur la terre lors de la création de l'homme, sa perte par le péché d'Adam, le rétablissement du royaume de Dieu par le Messie, enfin le salut par la grâce et les mérites de Jésus, l'établissement de l'Église. Là est toute l'histoire, et nous savons tous que Bossuet, dans son fameux *Discours sur l'histoire universelle*, n'a fait que développer cette conception à base mosaïque.

Mais il n'est pas donné à une race d'abdiquer son propre esprit ; le génie aryen ne pouvait demeurer immobile, rivé à la théodicée des premiers Pères. A mesure que la psychologie fit des progrès, la théodicée, qui n'en n'était que la plus haute expression, allait s'agrandissant en dehors du dogme. En physique transcendante, on en était venu à dire : Il y a dans la nature trois choses : la force pure que nous ne pouvons concevoir que comme cause du mouvement ; la forme, principe directeur de la force, en tant que manifestée ; et l'attraction continue ou la vie ; et ces trois choses constituent l'être ; de même, en psychologie pure, l'âme comprend la volonté correspondant à la force, l'intelligence, principe de la forme, et l'amour, ce principe d'union qui rattache la force à la forme ; de même aussi, dit la théodicée naturelle, il y a en Dieu la force première existant par soi, c'est Dieu le Père, engendrant la pensée éternelle, le *Logos*, puis l'amour ou même l'esprit. C'est cette même conception de la Divinité que l'histoire retrouve magnifiquement exprimée dans les traditions

primitives de notre race, dans les triades gauloises et les poésies sacrées des bardes.

Bientôt la théodicée naturelle s'aperçut qu'elle transportait en Dieu le temps, l'espace, les procédés de l'intelligence humaine; elle eut peur et s'arrêta, disant : « Mes paroles sont fausses quand je les applique à Dieu; la nature divine est inaccessible à notre intelligence, nous n'en pouvons dire qu'une chose : il est, et il est exprimé par la nature universelle sous les conditions du temps et de l'espace. »

Enfin, la science moderne prend naissance; elle abandonne la voie périlleuse des *à priori*; avant de former la synthèse, elle met en œuvre l'analyse, elle cherche la loi du phénomène et crée la méthode expérimentale. Nous savons tous ce qui arriva, ce qui ne pouvait manquer d'arriver. De son premier élan, elle atteint et dépasse les limites des cosmogonies traditionnelles, elle brise les sphères de cristal et les chronologies fantastiques; elle jette les mondes et leurs germes dans l'infini, la vie et les transformations de la vie dans l'éternité. L'astronomie nous fait assister à la naissance des mondes; nous voyons les nébuleuses se condenser en un tourbillon, et devenir un système analogue au système solaire; elle nous montre la création se continuant sans cesse. Devant ces faits grandioses et en présence des *preuves matérielles*, irrécusables, fournies par la géologie, la légende de la création en six jours, parfinie et irrévocablement fixée le septième, s'évanouit. L'histoire, la linguistique, de leur côté, renversent la chronologie biblique : toute la grande théorie de la chute originelle et de la rédemption, base de tout le système hébraïque et chrétien, et appuyée sur le mythe d'Adam, s'écroule avec le mythe lui-même, devant la démonstration de la pluralité originelle des races. Il n'est pas besoin d'insister d'avantage, c'est un fait qu'aucun penseur sérieux ne peut plus nier : le Jéhovah sémite et son système tout entier sont en flagrante contradiction avec la science moderne.

Après avoir entassé tant de ruines, la science expérimentale crut pouvoir entraîner dans cette vaste débâcle jusqu'à l'idée de Dieu, c'est-à-dire que s'en tenant à l'observation du phénomène, du relatif, du variable, elle se sentit entraînée à nier l'essence, l'absolu, l'infini : ce fut là son premier mouvement.

La tradition avait tant pesé sur l'esprit pendant des siècles, qu'on éprouvait un violent besoin de réagir.

Une fois encore, la question est posée. Il y a dans la philosophie des systèmes qui en sont restés à la négation, d'autres laissent la question à l'écart. Eh bien, voyons si nous serons d'accord avec l'un ou avec l'autre de ces systèmes, si la science moderne, dans sa synthèse, est en contradiction avec l'idée de nécessaire, d'absolu, d'immuable, si même elle peut et doit en faire abstraction.

Sans doute, la science *fragmentaire*, l'étude expérimentale des phénomènes d'un ordre déterminé peut, comme on l'a dit, « se passer de l'hypothèse Dieu. » Elle peut se borner à formuler la loi spéciale de cet ordre de phénomènes, elle peut faire abstraction de tout phénomène d'un autre ordre qui n'est pas en relation directe avec les faits qu'elle étudie : à plus forte raison peut-elle s'abstenir de remonter aux causes premières. — La science fragmentaire peut être matérialiste ou positiviste : elle conduit même là assez volontiers ; mais la science synthétique, celle qui s'efforce de résumer l'unité des lois naturelles, ne peut se passer de l'absolu. Voyons, en effet, à quelles conséquences dernières en arrive la science synthétique avec ses trois propriétés : le calorique, la lumière, l'électricité.

L'éther est le lieu et la substance primitive de tous les êtres : pour la chimie transcendante, c'est le seul corps simple. L'éther est identique à l'espace. Quand la substance éthérée se condense, elle devient la nébuleuse, germe du monde qui va éclore. Il y a donc dans l'éther du *mouvement*, la lumière proprement dite n'est autre chose qu'un mouvement spécial de l'éther. Or, un mouvement suppose une force : les forces primitives résident donc dans l'éther. Mais comme un mouvement sans direction spéciale ne saurait se concevoir, et que d'autre part la nature entière nous montre une grande énergie dans la variété de ses directions, il faut que nous admettions au sein de l'éther un principe de variété ; en d'autres termes, tous les êtres successivement réalisés, à mesure que les conditions de leur existence se produisent, ont tous dans le lien et l'étoffe des êtres un germe ou un ensemble d'énergies qui les constituent à l'état virtuel. Les forces sont distinctes de la

matière : la matière, c'est ce qui *limite* les forces ; ce n'est donc pas la substance elle-même, c'est pour ainsi dire le côté négatif de l'être, ce qui le distingue en le *limitant* ; l'être, en soi, est constitué par un ensemble de forces inétendues dont la manifestation dans l'espace est la forme limitée. L'être ainsi organisé est un ensemble harmonique de forces inétendues. Si, maintenant, nous considérons le germe d'un être organisé quelconque, nous reconnaissons qu'il doit renfermer, sous une forme plus restreinte, toutes les forces qui constituent l'être entier : or si nous remontons à l'origine, en suivant inversement la série des générations, nous arrivons infailliblement à un premier être qui n'est pas né d'un germe *ovarien*, qui est né d'une génération spontanée. Ce germe primitif de l'être, groupe de forces non encore manifestées sous une forme visible, existait au préalable, il existait à l'état de germe éthéréen avant de revêtir une forme accessible à nos sens. Les germes éthéréens existent encore, ils existent à jamais, et n'ont pas perdu la puissance de se développer dans la nature visible, quand les circonstances sont telles qu'elles se prêtent à l'action de ces forces. En un mot, il y a encore chaque jour, dans l'espace, sur la terre elle-même, des générations spontanées : ce fait est désormais acquis à la science, depuis les expériences de M. Pouchet, et malgré les conclusions contradictoires de quelques savants. Une génération spontanée, c'est l'acte par lequel un germe éthéréen se développe et devient visible. Or, les germes éthéréens qui existent et se reproduisent en nombre indéfini sont conformes à un certain nombre de types définis, sans cela la forme flotterait dans le vague absolu, sans nulle distinction spécifique. Or les *espèces* existent, elles demeurent identiques à elles-mêmes dans la série des générations. Nous devons en conclure que les germes éthéréens de chaque espèce participent tous d'un seul type primitif ; et ces types primitifs dont ils sont la reproduction fidèle sont les idées des choses existant dans l'intelligence divine. Pour résumer, s'il est des caractères spécifiques, c'est qu'il existe quelque part un type absolu, nécessaire, indéfiniment participable : un type nécessairement conçu par une intelligence suprême au-dessus du devenir éternel des êtres et des phénomènes ; il y a dans l'ab-

solu, le nécessaire, l'infini, l'être existant par lui-même, en qui sont contenues les forces premières de la vie et les idées types des formes de l'être. Cet unique (*Tad-Ékam*), dont la nature universelle est la participation, nos ancêtres le rêvaient dans un *à priori* sublime : la science moderne ne peut pas s'en passer.

Ne nous laissons donc pas entraîner par la réaction au delà du point d'équilibre; ne disons pas : Trop longtemps l'humanité n'a fait usage que des facultés de l'ordre métaphysique, n'usons plus maintenant que du pôle inverse de notre intelligence, des facultés de l'ordre expérimental; non : osons penser avec toute notre tête, faisons appel à toutes les puissances de notre intelligence sans exception; abordons et l'étude positive des phénomènes, et la recherche des causes premières; ainsi nous nous élèverons aux plus fortes conceptions, nous atteindrons au *vrai*, autant qu'il est dans l'homme d'y atteindre; nous exercerons dans toute leur harmonie les puissantes facultés si magnifiquement dévolues à notre race.

ERRATUM. — Dernière livraison, page 165, ligne 31, au lieu de : *l'organisme*, lisez : *l'aryanisme*.

BIBLIOGRAPHIE

LA MORALE DANS LA DÉMOCRATIE, par J. Barni. 1 vol in-8, Paris, 1868, librairie Germer-Baillière.

Depuis quelques années, une question des plus graves est vivement débattue dans le monde philosophique; c'est celle de l'origine et de la base de la morale. Les uns la font dériver des religions révélées et soutiennent que, sans l'intervention d'une lumière surnaturelle, l'homme, réduit à ses propres forces, est incapable de connaître les règles du bien et du mal. D'autres, rejetant toute révélation, s'en tiennent à la religion naturelle, qu'ils considèrent comme la sauvegarde et la sanction de toute morale, et regardent le matérialisme, l'athéisme et le panthéisme non-seulement comme des erreurs, mais encore comme des fléaux de l'ordre social. Enfin, il y a les théoriciens de *la Morale indépendante* qui déclarent que la morale est une science ayant sa sphère à part, n'ayant rien à demander aux religions quelconques, n'ayant pas à s'inquiéter si elles sont vraies ou fausses, pas plus que la géométrie ne subordonne les vérités à l'assentiment de la théologie. C'est à ce parti là qu'appartient M. Barni :

« La morale, dit-il, est dans ses bases, indépendante non-seulement de tout dogme théologique, mais même de toute métaphysique, c'est-à-dire de tout système sur l'essence, l'origine et la destinée ultérieure de l'âme, sur la nature de Dieu et sur ses rapports avec le monde et avec l'humanité...

« Obligation morale et liberté morale, voilà deux points aussi solidement assurés que puisse l'être aucune vérité; car ce sont des vérités de fait. Pour les trouver et les fixer, il n'est besoin de recourir à aucune hypothèse transcendante, à plus forte raison à aucun principe surnaturel; il suffit de descendre en soi-même et de se reconnaître.....

« L'exposition régulière des devoirs constitue la science morale; leur pratique désintéressée est la *moralité*

même ou la *vertu*; leur violation, l'*immoralité*, le *vice* ou le *crime*..... De la même source d'où dérive le devoir, dérive aussi le droit : c'est parce que je suis un être raisonnable et libre; une personne en un mot, que j'ai des devoirs à remplir; et c'est pour cela aussi que j'ai des droits dont le respect constitue à son tour un devoir pour mes semblables, de même que le respect de leurs droits est un devoir pour moi. Le droit et le devoir sont aussi corrélatifs, et à ce titre la morale les embrasse tous deux. »

L'auteur, passant aux applications de ces principes, examine d'abord la morale dans l'individu, et ramène les devoirs de la morale individuelle à ces trois chefs : 1° la *culture de l'humanité* en nous, ou de ce qui fait le caractère distinctif de la nature humaine; 2° le respect de la dignité humaine en sa personne; 3° le perfectionnement moral de soi-même. Il s'occupe ensuite de la morale dans la famille, traite des devoirs respectifs des époux, des parents, des enfants, et discute la question de la domesticité, sur laquelle il présente des observations fort sages, inspirées par l'amour de la justice; mais il ne parvient pas à résoudre ce problème difficile, capable de concilier l'accomplissement des diverses fonctions du ménage avec le principe du respect de la dignité humaine.

Enfin, M. Barni traite de la morale dans l'atelier, de la morale devant la misère, de la morale dans l'État et de la morale dans les rapports des États entre eux, ce qui le conduit à discuter les plus hautes questions de politique et d'économie sociale. Il procède avec une logique sûre, et ses solutions sont parfaitement déduites des grands principes qui lui servent de base. Ce livre est donc un vrai manuel de morale; on ne peut le lire sans partager les nobles sentiments qui y sont si bien exprimés.

Cependant, nous présenterons quelques critiques sur certaines idées émises dans la préface. M. Barni reconnaît une salutaire influence aux religions positives, qui, dit-il, peuvent être de bienfaisants auxiliaires de la morale : « Que le christianisme, ajoute-t-il, s'inspirant de l'esprit de l'Évangile, sauf à l'interpréter suivant l'esprit moderne, ramène l'essentiel de la religion à la morale, et la morale à la grande loi de la fraternité humaine; qu'il fasse rentrer, comme le demandait

Kant, après Loke et Rousseau, *la religion dans les limites de la raison*; qu'il prêche ainsi, sous une forme religieuse et avec l'autorité d'un livre consacré par la vénération des siècles, la morale la plus pure et la plus large; et la philosophie ne pourra que lui être reconnaissante des services qu'il rendra à l'humanité par les moyens qui lui sont propres. » Cette condescendance envers les religions révélées est tout à fait en désaccord avec les principes du rationalisme. Dès qu'il est reconnu que la morale est autonome, qu'elle ne dérive que de la nature de l'homme, qu'elle est, en un mot, indépendante de toute révélation et même de toute conception métaphysique sur Dieu et sur les destinées de l'âme humaine, elle n'a pas besoin d'aller chercher une confirmation dans un système théologique quelconque. Pour juger des règles de la morale, vous voulez que l'homme descende dans sa conscience, écoute la voix de la raison : il n'a donc pas à prendre pour guide une autorité qui veut s'imposer comme descendue du ciel. Quand la morale rationnelle est en opposition avec des livres sacrés, elle n'en doit pas moins rester fidèle à ses principes, sans se préoccuper des affirmations de ceux qui, en vertu d'une prétendue révélation, viennent contredire la voix de la raison et de l'équité. Ainsi, que le prêtre ordonne à Agamemnon, à Abraham, à Jephthé de sacrifier leurs enfants, la morale naturelle repousse avec horreur ces décisions de la morale théologique. Quand, au contraire, les deux morales se trouvent d'accord, le concours que vient prêter la théologie à la raison n'a pas autant de poids que celui d'un philosophe; l'adhésion de celui-ci a une certaine valeur, parce que ses opinions sont le fruit de laborieuses recherches et sont motivées par des arguments propres à faire impression sur l'esprit. Dans les livres sacrés, au contraire, on ne discute pas, on ne fait pas appel à la raison, on impose des croyances, on se sert du merveilleux pour subjuguier les intelligences.

M. Barni veut que le christianisme revienne à la morale de l'Évangile. Or, à côté des préceptes de charité, de pardon, d'amour du prochain, l'Évangile en contient un plus grand nombre que la conscience moderne ne saurait admettre. C'est d'abord l'ascétisme qui condamne le séjour terrestre comme un

lieu de passage, dirige toute l'activité de l'homme vers le royaume céleste, et lui fait dédaigner ses devoirs sociaux; c'est le conseil donné à l'homme de ne pas se préoccuper de ses besoins physiques, de compter sur la providence pour y pourvoir; c'est la haine des dissidents, c'est le mépris de la famille, porté au point que celui qui ne hait pas ses plus proches parents, sa femme et ses enfants, est déclaré indigne de servir la cause de Dieu; c'est le précepte qui défend de s'opposer à l'injustice, et ordonne de tendre lâchement la joue au soufflet, de se laisser dépouiller par le ravisseur, et bien d'autres préceptes anti-sociaux que les moines, les stylites, les solitaires ont trop fidèlement suivis.

LE SENTIMENT DE LA NATURE CHEZ LES MODERNES, par Victor de Laprade, de l'Académie française. 1 vol. in-8, librairie académique de Didier et C^{ie}.

Ce livre est la suite de celui que nous avons examiné l'année dernière (1). Après avoir montré l'influence des religions sur le développement intellectuel, littéraire et artistique des anciens, M. de Laprade a entrepris l'étude de cette influence sur les œuvres du Moyen Age et des temps modernes; et ici il est bien plus à son aise en présence d'une religion qui, étant à ses yeux la seule vraie d'une vérité absolue, doit répondre à toutes les aspirations de l'esprit humain, et lui dicter des chefs-d'œuvre. Tout croyant qu'il est, cependant, il déclare vouloir surtout faire œuvre de philosophie, et juger les hommes et leurs œuvres sans aucune espèce de prévention. En dépit de cette résolution, l'orthodoxe perce toujours sous les jugements les plus impartiaux.

Commençant par le Moyen Age, M. de Laprade reproche avec raison à l'art de ce temps de n'avoir eu que le sentiment pour inspirateur et d'avoir négligé le terrain solide de la réalité: « Les édifices du Moyen Age, dit-il, sont tous inachevés et tous le paraissent... C'est la destinée de tous les produits de ce temps, de ses poèmes, de ses institutions plus encore que de son architecture, les moins imparfaites de ses œuvres;

(1) Livraison de janvier 1867.

il a produit par milliers de sublimes ébauches, mais il n'a rien terminé. »

Le mysticisme qui dominait alors, peu favorable au progrès, n'occupa les poètes et les artistes que des choses de l'infini, du merveilleux, du dédain de ce monde : les symboles et les légendes y tinrent lieu de science, de philosophie et d'histoire. Cependant M. de Laprade trouve dans cet âge, qu'il appelle héroïque, plus de pureté, de grandeur, de délicatesse, de sentiment, de poésie, que dans l'âge héroïque de la Grèce. Peut-être y eut-il plus de raffinement, mais il y avait dans ces Grecs incultes et libres, dans leur rudesse native, une sublimité, une grandeur plus réelle que dans l'esprit chevaleresque. Les galanteries ampoulées, les extases mystiques du Moyen Age procédaient d'un système social et religieux tout féodal. L'héroïsme homérique s'adressait à toutes les classes de la société grecque, la féodalité chrétienne n'intéressait que les seigneurs et les prêtres, les grandes dames et les moines. Si les Grecs faisaient de leurs prisonniers des esclaves, les chefs féodaux et le clergé faisaient des travailleurs, artisans et cultivateurs, des serfs à perpétuité.

M. de Laprade caractérise fort bien le Moyen Age, mais il le loue de ce dont nous le blâmons : « La France peut le dire avec orgueil, l'art de son premier âge fit mieux que des statues et des épopées. Le royaume d'un tel art n'est pas de ce monde ; il n'est pas dans la forme, dans la couleur, dans la nature ; sa grande œuvre, c'est l'homme moderne, c'est l'âme chrétienne et chevaleresque. Pour élever à des hauteurs, inconnues même du stoïcisme, la liberté morale, la volonté, la dignité humaine, il fallait plus que subordonner la nature à l'homme, comme l'a fait le génie grec, il fallait oublier, mépriser, fouler aux pieds la nature. C'est là sans doute un excès funeste au développement de la poésie. Mais il est un don plus nécessaire aux peuples que le sentiment poétique, c'est l'héroïsme. Avant de juger la révolution présente, cette philosophie et ces arts qui se vantent d'abolir le Moyen Age en prenant pour principe la réhabilitation de la nature, attendons qu'il surgisse dans nos sociétés, si attentives à la matière, un plus noble type de l'homme que l'âme du saint et du chevalier. »

Pour trouver ce type nous n'avons plus à attendre : la Révolution de 89, en abolissant le servage, a fait de tous les habitants de la France des citoyens parmi lesquels ont surgi de grands généraux et d'illustres savants qui ont dû tout à eux-mêmes et rien à leur naissance. Les uns furent plus vaillants que les chevaliers, les autres plus utiles que les moines.

Arrivé à la Renaissance, l'auteur en recherche le double caractère moral et religieux dans la poésie, dans la peinture et dans la musique. L'antiquité retrouvée a produit Villon, Marot, Ronsard, en France; l'Arioste et le Tasse en Italie; Cervantes en Espagne; Shakespeare en Angleterre.

Mais, au dix-septième siècle, l'étude de l'âme, la peinture de la beauté morale écartent le sentiment de la nature : Corneille, Racine, Molière, Boileau, cherchent leurs inspirations dans les poètes grecs et romains et nullement dans la contemplation directe de la nature. Les arts, les lettres, le théâtre même, ne vivent que d'imitations.

Au contraire, le dix-huitième siècle a cherché dans la nature la raison dernière de toutes choses; de là le genre descriptif appliqué surtout à en glorifier les merveilles, de là aussi le progrès des sciences naturelles qui, depuis, n'a fait que se développer à l'encontre de la théologie. Aussi M. de Laprade récuse-t-il ce siècle, ne voulant point reconnaître dans toute œuvre un reflet de la poésie de la nature, si l'idée religieuse ne s'y révèle. C'est réduire la poésie et l'art à n'être que les expressions du mysticisme.

Ce n'est point dans Buffon, malgré l'élégance de la forme et sa croyance en la spiritualité de l'âme, qu'il voit apparaître la poésie de la nature, c'est dans J.-J. Rousseau. Rousseau a vu dans la nature une image de l'infini; à l'idée divine se rattachait pour lui celle de l'âme humaine, ce qu'il y a de plus vivant dans le monde. Mais son Dieu demeure dans une impassible majesté qui ressemble à l'impuissance et à l'inaction. M. de Laprade ne trouve donc pas là encore le sentiment de la nature exprimé suffisamment; il faut arriver à Chateaubriand. René lui semble un esprit essentiellement religieux, dévoré de la soif de l'infini, et dont le langage et les passions expriment une intervention nouvelle à la fois du monde visible et d'un monde supérieur.

La rénovation littéraire inaugurée par Chateaubriand a été poursuivie heureusement, mais avec des idées différentes, par Lamartine, Victor Hugo, Brizeux, Vigny, George Sand. M. de Laprade examine rapidement l'esprit et l'influence de ces derniers auteurs, puis il arrive aux tendances actuelles de l'esprit humain vis-à-vis de la nature. Ce qui lui paraît dominer dans la littérature présente, c'est la négation de l'ordre surnaturel; c'est là, en effet, l'effort de tous ceux qui étudient philosophiquement la nature. Quant à la science elle se développe tout à fait en dehors des dogmes. Or, M. de Laprade rattachant la morale aux dogmes en conclut que la science s'affranchit de toute influence morale : « La notion d'un Dieu créateur, dit-il, d'une Providence libre, supérieure à son œuvre, accessible aux vœux de ses créatures, est nécessaire à la notion d'une âme humaine supérieure au corps, douée de liberté, soumise à des devoirs, capable du bien et du mal. »

L'idéal que la philosophie, la science et les arts doivent poursuivre, n'est qu'un mot vide, selon lui, s'il ne procède pas de la foi en Dieu et en la vie future. Il faudrait donc réputer comme nulles et non avenues les grandes découvertes dans l'industrie et les sciences, les œuvres capitales dans les lettres et dans les beaux-arts dont les auteurs ne se préoccupèrent en s'y livrant ni de religion, ni de spiritualisme. Ne peut-il y avoir un idéal de progrès indéfini, de perfectionnement individuel et social poursuivi par des moyens tout humains, par la raison fortifiée de l'expérience?

M. de Laprade ne jette pas l'anathème sur les sciences en général, mais il en redoute surtout l'application à l'industrie, comme pouvant détourner l'homme des soins de son âme au profit de son corps. Nous croyons, nous, au contraire, que la science et l'industrie sont destinées à le grandir et à l'améliorer; en lui rendant la vie individuelle et les relations sociales plus faciles, elles lui permettront d'avoir un esprit plus sain dans un corps plus robuste. Est-ce que la vapeur et l'électricité en décuplant la force de ses machines et la rapidité de ses communications, c'est-à-dire en augmentant les avantages matériels et en multipliant les échanges d'intérêts et d'idées, ne contribuent pas au perfectionnement

général de l'espèce humaine? Et au point de vue purement moral, n'est-il pas certain que plus l'homme sera maître de la nature, conjurera les obstacles climatiques, les fléaux météorologiques, et plus il sera libre, juste, honnête, puisqu'il aura plus de temps à donner à son amélioration individuelle et sociale?

L'ÉPOPÉE TERRESTRE, par André Lefèvre. 4 vol. in-12, libr. Marpon.

On dit souvent que les préoccupations de la science et de la philosophie sont exclusives de l'inspiration poétique, que l'observation, l'analyse des phénomènes physiques et physiologiques refoule au fond du cœur l'enthousiasme et l'admiration pour les beautés de la nature, n'y laissant place qu'au froid raisonnement.

Cependant, depuis Lucrèce jusqu'à Goëthe, dont le génie poétique est aussi incontestable que la science, on a vu des poètes essayer avec plus ou moins de succès des descriptions de la nature, non dans son majestueux ensemble, mais dans ses merveilleux détails.

Voici M. André Lefèvre, un disciple inspiré de Lucrèce, qui, reprenant la thèse matérialiste de son maître, renforcée des apports de la science moderne, traite en vers magnifiques les problèmes d'origine et de fin, et, après les avoir discutés, conclut, comme lui, à l'éternité de la matière.

Dans son introduction, l'auteur fait l'histoire de la poésie, de son rôle et de son influence, et en détermine les conditions nouvelles. Suivant lui, pour que la poésie ait toujours une raison d'être, il faut qu'elle ne soit pas seulement l'expression de l'idéal; elle doit résider surtout dans l'expression plastique : « Elle est, dit-il, intimement liée à l'une des facultés fondamentales de l'homme, l'assimilation ou imitation des choses à sa propre image; poésie est synonyme d'anthropomorphisme. »

La poésie étant une des plus hautes manifestations de l'esprit humain, elle ne saurait mourir, mais elle peut déchoir en cessant d'être au niveau de la science, en lui refusant les

magnificences de son langage : « Il lui sied, dit M. Lefèvre, d'embrasser d'un coup d'œil les études et les découvertes partielles, d'en déterminer les rapports et le sens, d'en dégager et d'en dessiner la physionomie générale... Elle est la forme concrète de la philosophie, de l'histoire, de la morale, de la psychologie. » Et appliquant cette théorie, il consacre de très-beaux vers les questions aux plus ardues de la physique, de la physiologie et de la morale.

Voici son début :

Salut d'abord à toi, plénitude et néant,
Ciel, infini trésor des éternelles ondes,
Beau vase de l'azur où la mère des mondes
Souffle ses bulles d'or et se joue en créant !

Terre, salut aussi, vieille épouse bercée
Dans les bras éthérés d'Ouranos couvert d'yeux,
Siège stable à jamais des hommes et des dieux,
Atome qui contiens la vie et la pensée !

Gloire, gloire au soleil, triomphateur des airs,
Qui, sauveur échappé des antiques désastres,
Royalement suivi de son cortège d'astres,
Vers un lointain abîme emporte un univers !

Voilà pour la question cosmique, la première dans l'ordre des sciences. Puis l'auteur décrit l'homme, dont l'ensemble organique forme un être conscient :

L'homme donc, mouvement et substance
Est un nœud d'éléments qu'une énergie intense
Détache de la masse et concentre en un corps.
Ses organes, dont l'âge émoussé les ressorts,
Par de constants emprunts réparent leur dépense.
Forme, unité, personne, il vit, il sent, il pense;
Et les impressions qu'assemble le cerveau
Du réservoir commun maintiennent le niveau.
Mais pour les retrouver dans la mémoire, l'homme
D'un de leurs traits les marque au passage; il les nomme
A l'aide du langage ordonnant son trésor,
Sans cesse il élargit le champ de son essor.
De l'image flottante et complexe, il dégage

L'idée, être nouveau créé par le langage,
 Élément, à son tour, d'une comparaison,
 D'un travail et d'un choix qu'on appelle raison.
 C'est ainsi que le corps, machine spontanée,
 D'un milieu favorable à son heure émanée,
 Par la digestion de ce qui la nourrit
 Dans l'alambic du crâne élabore l'esprit.

Dans le poème *de Natura rerum*, imité de Lucrèce, l'auteur traduit, ou plutôt résume, les doctrines du poète latin, qu'il fortifie des siennes :

Tout est matière, force, organisme, action.
 Sans matière, la force est une fiction,
 Et seule que pourrait la matière sans force ?
 L'une et l'autre est sans fin et sans commencement.
 Ainsi, dans l'éternel, substance, mouvement,
 Vous semez les fruits nés d'un hymen sans divorce.
 Vous êtes votre cause. Aucun Dieu ne vous fit.
 Votre coexistence à l'univers suffit.
 Vous êtes un et deux, comme le flot et l'onde,
 Comme l'air et le vent, ô jumeaux infinis !
 Qui dit l'un nomme l'autre. En vos deux mains unies
 Se condense à nos yeux la formule du monde.
 La matière organise et l'organisme agit.
 Mouvement morcelé, l'affinité régit
 Les concours d'éléments qui s'amassent en formes ;
 Car si le mouvement est la commune loi,
 Chaque chose est le sien, se meut en soi, pour soi,
 De l'atome invisible aux étoiles énormes.

Sa conclusion est en faveur de la morale universelle :

- La morale est, dit-on, plus stable que la loi.
- C'est qu'elle est plus antique et d'un plus large emploi,
 Tenant par la famille à la mère nature.
- Les codes, plus ou moins, s'en écartent souvent :
 L'arbre ainsi par la foudre et sous l'effort du vent,
 Voit ses rameaux faussés et parfois sa structure.
- Mais le malheur gratuit ? le deuil immérité ?
 Quel retour juste et sûr venge l'adversité ?
- Eh ! venge-t-on la mort ? du moins à l'infortune
 La morale et la loi savent tendre la main,
 Offrir aux affamés la science et le pain
 Et convier le pauvre à la table commune.

Nous ne saurions trop encourager M. Lefèvre à prêter ainsi les charmes de la poésie aux sujets les plus graves de la science, c'est le moyen d'en faire mieux ressortir les vérités.

DE LA CONDITION DE LA FEMME DANS LE MARIAGE, introduction, par J.-C. Colfavru. Brochure in-8, librairie Cosse et C^{ie}.

M. Colfavru, connu déjà pour son livre : *le Droit commercial et comparé de la France et de l'Angleterre*, a entrepris une œuvre très-importante : c'est l'examen de la condition légale de la femme, de l'épouse, de la mère, à notre époque, en Angleterre, aux États-Unis et en France. Il veut déterminer quel principe, quelle morale, quel droit commandent les conditions nouvelles des rapports des époux dans le mariage en ce qui touche la liberté, la capacité et la justice.

Il trace un rapide historique de la condition civile de la femme dans l'Antiquité et dans le Moyen Age en Europe, et fait voir sans peine qu'elle y fut toujours à l'état de subordination absolue. Les Germains seuls comprirent que si la femme était inférieure à l'homme par la force du corps, elle était moralement son égale ; aussi l'admettaient-ils dans les conseils.

Il semble que le christianisme, qui est redevable de son triomphe surtout au dévouement et au prosélytisme de la femme, et qui lui doit certainement son maintien actuel, aurait dû, par un juste retour, lui assurer dans la société chrétienne une situation sinon égale à celle de l'homme, au moins équivalente, et sans lui accorder les mêmes droits politiques et civils, l'honorer d'une haute considération. Il n'en a rien été, et les premiers docteurs chrétiens, les plus autorisés, loin de la relever de l'abaissement où le paganisme l'avait retenue, y ont ajouté la déconsidération morale née de la tradition biblique sur la chute d'Adam. Saint Jean Chrysostome s'écriait : « Souveraine peste que la femme ! Dard aigu du démon ! » Et saint Jean Chrysologue : « Elle est la cause du mal, l'auteur du péché, la pierre du tombeau, la porte de l'enfer, la fatalité de nos misères. » Saint Jean de Damas :

« La femme est une méchante bourrique, un affreux ténia, qui a son siège dans le cœur de l'homme ; fille du mensonge, sentinelle avancée de l'enfer, qui a chassé Adam du Paradis : indomptable Bellone, ennemie jurée de la paix. »

Saint Grégoire le Grand : « La femme n'a pas le sens du bien. »

Saint Jérôme : « La femme, livrée à elle-même, ne tarde pas à tomber dans l'impureté..... Une femme sans reproche est plus rare que le phénix. C'est la porte du démon, le chemin de l'iniquité, le dard du scorpion ; au total, une dangereuse espèce. »

Saint Augustin consacre l'infériorité sociale de la femme en disant : « La femme ne peut ni enseigner, ni témoigner, ni compromettre, ni juger, ni, à plus forte raison, commander. »

Chose singulière ! c'est surtout l'Ancien Testament qu'invoquent les Pères de l'Église pour ravaler la femme, et ils n'ont jamais rappelé contre elle la parole méprisante de Jésus pour sa mère ; c'est que dès le commencement du Moyen Age la *vierge* mère a été la divinité principale du christianisme pour la femme ; la détourner de ce culte eût entraîné la ruine de la nouvelle religion ; et aujourd'hui qu'on trouve dans la femme le dernier appui d'une cause perdue, on s'efforce de la dérober à l'enseignement laïque dont elle sortirait plus philosophe que chrétienne.

M. Colfavru fait très-bien remarquer que, grâce à l'influence cléricale, la femme est encore de nos jours ce qu'elle était sous Louis XV et Louis XVI ; l'ancien régime survit en elle : « C'est la guêpe, laissant, avant de mourir, son dard vénimeux dans la main qui l'écrase. »

Aussi, en appelle-t-il à la mère, mieux instruite, pour ramener femmes et hommes au foyer que les mœurs trop vivantes du passé laissent encore désert. Il faut désormais que la femme reçoive une éducation, un enseignement semblables à l'enseignement et à l'éducation de l'homme ; par là, elle sera préparée à une liberté et à une responsabilité exclusives de tout privilège ; et l'on ne verra plus entre les époux que l'égalité réciproque du respect et du droit.

Nous espérons que M. Colfavru développera plus longue-

ment ce grave problème dans l'ouvrage qu'il nous annonce et y déterminera complètement les droits et devoirs nouveaux capables d'assurer à la femme une meilleure influence la société.

L'ORIGINE DE LA VIE, histoire de la question des générations spontanées, par le docteur G. Pennetier, préface de J.-A. Pouchet, correspondant de l'Institut. 1 volume in-18, illustré de nombreuses vignettes, J. Rothschild, éditeur.

L'origine de la vie est un problème qui s'impose aujourd'hui forcément à l'esprit et qu'on retrouve au fond de toutes les doctrines philosophiques et religieuses qui agitent notre temps.

Présentée déjà par l'Antiquité, cette grave question n'est entrée que depuis quelques années dans le domaine purement scientifique. L'ouvrage de M. le docteur Pennetier, que nous avons sous les yeux, est un résumé complet de toute l'histoire du débat soulevé d'abord par MM. Pouchet, Joly et Musset, d'une part; par MM. Pasteur, Dumas, Milne Edwards d'autre part. Cette œuvre a été conçue sur un plan qui la rend accessible à tous nos lecteurs. Sans cesser d'être un livre de science, la nouvelle publication de M. Pennetier a surtout pour but de faire connaître et vulgariser les différents épisodes de la discussion scientifique la plus vive de notre siècle, puisqu'elle a retenti jusqu'au sein du Sénat.

Sans entrer dans une analyse détaillée de cet intéressant travail qui est comme une encyclopédie complète sur la génération spontanée, nous nous bornerons à indiquer les titres des principaux chapitres :

Les microscopiques. — Historique de la génération spontanée. — Les prétendus incombustibles. — Formation de l'œuf spontané et mutation de la matière.

Ajoutons que le docteur Pouchet, l'auteur de *l'Univers*, a

écrit pour l'ouvrage de M. Pennetier une remarquable préface et qu'enfin un très-grand nombre de vignettes aideront surtout les lecteurs à suivre facilement et à comprendre les phénomènes dont parle l'auteur.

LIVRES NOUVEAUX

Anthropologie. Compte rendu du rapport de M. Quatrefages sur le progrès de l'anthropologie, par A. Belynyck, de la Compagnie de Jésus. In-8, libr. Savy.

Maine de Biran, étude sur ses œuvres philosophiques faite à l'occasion des leçons de M. Caro à la Faculté des lettres de Paris, par Élie de Biran. In-8, libr. Dentu.

Cours de philosophie, réponses aux questions contenues dans le programme officiel, par A. Charma, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Caen, nouvelle édition publiée par Victor Charma, licencié ès-lettres. In-18, libr. Durand et Pedone-Lauriel.

La Liberté de l'enseignement supérieur, par Dupanloup, évêque d'Orléans. In-8, libr. Douniol.

Madame Fraïnez, roman philosophique, par Robert Halt. In-18, librairie internationale.

Lettre d'un matérialiste à M. Dupanloup, par le docteur Fabricius. In-8, libr. Delahaye.

Au feu les libres penseurs !!! trois lettres à M. Dupanloup, suivies d'une épître à son ami Giraud, par le docteur Flavius (docteur Joulin), 2^e édit. In-8, libr. Le Chevalier.

Science et Religion, la science suivant les savants orthodoxes, la science suivant les évêques, qui ne sont pas des savants, par le docteur Louis Fleury. In-8, libr. Asselin.

Questions philosophiques, questions de mon temps, par Émile de Girardin. In-8, libr. M. Lévy.

Œuvres posthumes de J. de Maistre. Examen de la philosophie de Bacon, où l'on traite de différentes questions de philosophie rationnelle, 8^e édit. 2 vol. in-8, libr. Pelagaud.

La Foi devant la science moderne, par M. de Ségur, 3^e édit. revue et corrigée. In-18, libr. Haton.

L'Ame, démonstration de sa réalité déduite de l'étude des effets du chloroforme et du curare sur l'économie animale, par

Ramond de la Sagra, membre correspondant de l'Institut. In-18, libr. Germer-Baillière.

Le Clergé et l'Éducation des femmes, par Jules Évrard. In-8, libr. Dentu.

Physiologie de la génération de l'homme et des principaux êtres vivants, par le docteur Gustave Le Bon. In-18, libr. Lebigre-Duquesne.

Catéchisme de morale universelle, par Ch. Le Hardy de Beaulieu, professeur d'économie politique. 1 vol. in-18, Mons, chez l'auteur.

Les Sciences humaines : philosophie, médecine, morale, politique, par Th. Funck-Brentano. — La philosophie : in-8, Bruxelles et Paris, libr. internationale.

Les Veillées de maître Patrigeon, entretiens familiers sur le travail, la propriété, la richesse, l'agriculture, la famille, etc., par M^{me} Zulma Garraud. 1 vol. in-18, libr. Hachette.

De la Vérité dans l'histoire du christianisme, lettre d'un laïque sur Jésus : La théologie et la science. — M. Renan et les théologiens. — La résurrection de Jésus d'après les textes. — Lecture de l'Encyclique, — par Ch. Ruelle, auteur de *la Science populaire de Claudius*. In-8, libr. Reinwald.

Histoire du caractère et de l'esprit français depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Renaissance, par Cenac-Moncaut. 3 vol. in-18, libr. Didier.

Confucius et Mencius : les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine, trad. du chinois par G. Pauthier. In-18, libr. Charpentier.

Étude médico-psychologique : Dieu, l'homme et ses fins dernières, par le docteur Fabricius. In-8, libr. Delahaye.

La Conscience, par Jules Labbé. In-18, libr. internationale.

Lo Hegeltianismo, considerato nel suo svolgimento storico e nel suo rapporto con la scienza, per l'ab. Gius Pisco. Napoli, tip. V. Manfredi.

Portraits littéraires et philosophiques, par Eugène Poitou. In-8, libr. Charpentier.

De la Liberté de l'enseignement, discours prononcé par M. Sainte-Beuve au Sénat. In-8, libr. Michel Lévy.

Évangile et Liberté, discours par Ath. Coquerel fils. Broch. in-8, libr. Germer-Baillière.

Esprit de la philosophie scolastique, par l'abbé de Cupély. 2 vol. in-12, libr. Hachette.

A Bâtons rompus, variétés morales et littéraires, par Émile Deschanel. In-18, libr. Hachette.

Le Cœur et l'Esprit, ou la gymnastique de l'âme, par le docteur F. Monin. In-12, Lyon, impr. Vingtrincer.

Essays, civil and moral, new edit. Royal. svo Sewed. (Griffin).

MÉLANGES

LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT. — Quelques amis de l'instruction populaire, adhérents de la Ligue de l'enseignement, au Havre, se sont constitués en comité provisoire pour préparer le programme du Cercle havrais et discuter un projet de statuts.

Ils ont formulé la déclaration suivante :

L'objet général de la Ligue de l'enseignement est de stimuler l'initiative privée en faveur de l'instruction primaire ; elle écarte toute ingérence dans les questions politiques ou religieuses ; elle n'associe les dévouements privés que pour les faire concourir plus fructueusement, avec les efforts publics, à la grande et pressante œuvre de l'éducation populaire.

Le Cercle havrais de la Ligue de l'enseignement se propose le même objet en prenant pour champ d'action Le Havre et son arrondissement ; il entend travailler, par tous les moyens en son pouvoir, à la propagation de l'instruction élémentaire, et fait, dans ce but, appel au concours moral ou matériel de tous les hommes de bonne volonté disposés à encourager autour d'eux la fréquentation des écoles, l'enseignement des adultes et le développement éminemment moralisateur du goût des bonnes lectures.

Des chiffres officiels d'une douloureuse éloquence justifient pleinement, et pour la France et pour l'arrondissement du Havre, une telle initiative, en attestant d'une manière irrécusable qu'en matière d'enseignement, les efforts combinés de l'État, des communes et des diverses confessions religieuses ont partout laissé ouvert à la libre activité des citoyens dévoués un champ qui n'est encore, hélas ! que trop vaste.

On sait qu'au point de vue de l'instruction primaire, la France ne peut, jusqu'ici, être classée que parmi les pays *assez* avancés, et que l'Allemagne, la Suisse, les États scandinaves l'ont, à cet égard, précédée dans la voie du progrès. En 1867, en moyenne, 23 conscrits sur 100 ne savaient ni lire ni écrire ; 33 conjoints sur 100 ne savaient pas signer. Sur 36,000,000 d'habitants, l'ignorance totale, absolue, se chiffrait donc par 8 à 12,000,000 d'habitants des deux sexes. On a pu dire que sur trois Français, il y en a un qui ne sait rien ; et comme aux yeux de la statistique, le plus faible minimum de connaissances suffit pour échapper à la désignation d'illettré, on peut bien supposer

que sur les deux autres, l'un au moins ne sait encore que fort peu de chose.

Si telle est en Europe la situation de la France, quel est en France le rang de notre département? Il ne se classe que parmi ceux de la *quatrième* catégorie, entre le quarantième et le soixante-quatrième; sur la liste officielle établie d'après les résultats du recrutement, cinquante-six départements plus éclairés le précèdent; il est plus près de la Haute-Vienne, placée au bas de l'échelle, que de la Meuse, du Bas-Rhin ou de la Meurthe, qui en occupent le sommet. Avouons-le sans détour: on peut dire qu'avec le Nord et le Pas-de-Calais, il fait tache sur la carte, au centre de la région qu'il occupe. Avec une population de près de 800,000 habitants et une moyenne de 26 à 27 illettrés par cent, c'est environ 210,000 soldats qu'il fournit à la grande armée des ignorants. Sur ce contingent, l'arrondissement du Havre, avec ses 192,500 habitants, peut fournir à lui seul plus de 40,000 ou 50,000 hommes.

Au Havre même, la moyenne, pour la période de 1864 à 1867, ne descend pas au-dessous de 20 p. 100 pour les conscrits, 9 p. 100 pour les époux, 24 p. 100 pour les fiancées. En d'autres termes, tous les ans, près de 100 jeunes gens élevés dans les trois cantons du Havre, 50 ou 60 époux, 100 ou 150 jeunes femmes obligent la mairie d'une des plus belles villes de France à enregistrer environ 250 ou 300 confessions d'ignorance absolue, qui accusent l'incurie des familles, et, dans l'inaction de la loi, appellent l'intervention officieuse de tout individu dévoué au progrès de l'éducation nationale.

Quel citoyen convaincu des maux publics et privés qu'engendre l'absence complète d'instruction ne verra, dans de tels chiffres, la justification d'une coalition, d'une *Ligue* contre une calamité publique officiellement constatée, et ne sera disposé à regarder l'œuvre patriotique de la lutte contre l'ignorance comme un terrain neutre sur lequel les diversités d'opinion et de situation peuvent se réunir pour une action commune et bienfaisante?

Telle est la conviction à laquelle obéissent aujourd'hui de tous côtés les promoteurs de la Ligue de l'enseignement: le Cercle havrais la partage avec eux.

* * *

DES SPÉCIALITÉS ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES. — Dans une des dernières livraisons de *la Philosophie positive*, M^{lle} Clémence Royer s'élève contre la regrettable tendance de l'époque actuelle à vouloir parquer chacun dans une spécialité.

Parce qu'un homme, dit-elle, a fait un tableau et a réussi plus ou moins, on lui dénie le pouvoir et conséquemment le droit de faire une statue même passable; d'un musicien on ne veut attendre que de la musique, et l'on s'étonne si, même dans sa spécialité, on le voit se révéler écrivain. Au poète on est prêt à interdire la prose. On conteste au savant la puissance littéraire; du critique de profession on ne veut admettre aucune œuvre originale.

Que disent les faits? se demande ensuite l'auteur. Ils témoignent en grande masse contre cette loi du spécialisme.

Giotto fut peintre, architecte, et avec cela un peu poète. Léonard de Vinci, à la fois peintre, sculpteur, architecte, constructeur de places fortes, ingénieur hydraulique, inventeur de machines de guerre, fut encore poète et savant hors ligne. Raphaël fut également architecte et peintre; Michel-Ange, peintre, architecte et sculpteur, et, en chaque art, infiniment varié et toujours créateur...

Non-seulement le même génie augmente en puissance à cultiver des sciences ou des arts analogues, mais ce peut même être pour lui une condition d'équilibre intellectuel, un repos hygiénique de l'esprit, de cultiver des sciences sans lien, des arts tout divers, une science et un art, l'observation de la nature vivante et la musique, la physique et la peinture, la poésie et la sculpture. Seulement, à l'une il consacrera ses labours, à l'autre ses loisirs, parce que les exigences professionnelles ou sociales le veulent ainsi.

Laissons donc tomber ce préjugé croissant et déjà si fort dans notre temps, qui semble vouloir décréter d'impuissance en tout l'homme qui ne se résigne pas à être exclusivement et étroitement quelque chose. Si malheureusement trop de fatalités physiques ou sociales nous poussent de plus en plus vers une division trop grande du travail intellectuel et artistique, résistons à ce courant, au lieu de l'accélérer; tâchons de conserver à l'homme de nos sociétés modernes quelque chose de cet équilibre qui faisait la beauté de l'homme antique; ne nous résignons pas si facilement à être de simples rouages, des organes, des membres, des doigts, quand nous pouvons rester personnes et volontés.

Certainement, chez chacun de nous résulte généralement, mais non toujours, de l'ensemble de nos facultés ou de leur culture inégale, une ou plusieurs facultés-maitresses qui décident souvent notre vocation, notre rôle spécial; au lieu de nous attacher à développer exclusivement ces facultés aux dépens des au-

tres, efforçons-nous de les compléter, de leur faire équilibre en cultivant les facultés rivales : toutes en seront plus puissantes et plus libres dans leur jeu.

*
* *

ÉDUCATION MORALE. — Nous empruntons, sur ce sujet, à *l'Union des instituteurs* une bonne pensée de M. Prévost-Paradol :

L'éducation morale doit s'appliquer à désarmer les méchants, qui sont plus rares qu'on ne pense, et à élever jusqu'au bien des natures médiocres, qui sont innombrables. Elle doit user, pour les ennoblir, des plus ingénieuses et des plus constantes leçons, des plus salutaires exemples et surtout de la toute-puissante influence de l'habitude. Elle doit enfin être ambitieuse dans ses enseignements et demander beaucoup pour obtenir quelque chose. Qu'elle ne croie nulle exhortation trop vive, nul exemple trop sublime; qu'elle prépare ces jeunes âmes aux assauts de la vie, qui leur enlèveront toujours assez de leur vertu. En attendant cette épreuve, qu'elles vivent entourées de ce que notre espèce a fait de plus grand, de ce qu'elle a pensé de plus généreux et de plus noble; qu'elles s'habituent à respirer dans ces régions pures et lumineuses; élevez-les au plus haut, si vous ne voulez les voir trop descendre. Aspirez à faire des héros, si vous voulez faire des honnêtes gens; c'est sur les débris de ce jeune héroïsme que reposera l'honnêteté de l'âge mûr.

Il ne suffit pas d'être éclairé et bon; un homme intelligent, qui est en même temps un honnête homme, n'est pas encore un modèle achevé de la nature humaine cultivée par la civilisation. Il lui manque quelque chose, s'il n'est point touché du mystère qui, nous dérochant l'entrée et la sortie de ce monde, nous y assiège de toutes parts, et que notre entendement rencontre partout où il se porte, comme pour le surprendre et le borner. L'homme s'élève à nos yeux, s'il s'est souvent incliné devant ces questions redoutables, où son esprit s'arrête, où son âme s'émeut, par cela même qu'elle ne les peut dépasser, et qu'elle soupçonne un vaste horizon derrière l'obscurité de cette infranchissable frontière. Il est enfin plus heureux sans rien sacrifier de sa raison, plus doux sans rien perdre de sa force, s'il a entrevu Dieu dans ce mystère, s'il se croit soutenu dans le bien par une main secourable et toute-puissante. Il marche alors dans ce monde d'un pas plus ferme et plus hardi, il dépasse avec plus d'ardeur les strictes limites du devoir, il ne croit jamais faire assez pour ses semblables ni pour

la satisfaction de sa conscience, et mesure toutes ses actions à cette perfection infinie, qui domine et qui échauffe sa pensée.

Il a de plus ce privilège précieux, dans le tumulte des affaires humaines, de ne pouvoir jamais s'estimer vaincu, désespérer du bien qu'il a voulu faire. Comme jadis le citoyen d'une grande nation s'écriait sur la croix : « Je suis citoyen romain ! » il a la consolation de dire dans la défaite et dans la mort : « Je suis ouvrier de Dieu ! » Non pas dans un vain désir de vengeance, ni dans l'égoïste espoir d'une récompense, mais avec une pleine et douce certitude dans l'accomplissement de son œuvre et dans la fécondité de son sang.

*
* *

ÉCOLE LIBRE. — M. Boutteville, ancien professeur de l'Université au collège Sainte-Barbe, auteur de *la Morale de l'Église et de la Morale mutuelle* (1), vient d'ouvrir une école où se trouveront réunies : l'éducation morale, l'éducation physique et l'éducation intellectuelle ; en vertu de ce principe que l'homme est un être complexe, mais un, et que toutes ses facultés, toutes ses puissances, doivent se développer et grandir dans un harmonieux accord. L'éducation bien comprise a nécessairement pour but de procurer au jeune homme la santé, la force et la beauté ; et tel sera le but de *l'École libre*.

Tout en se conformant à certaines exigences du programme universitaire, M. Boutteville le complétera en ajoutant l'étude de la physiologie à celle de la psychologie. Mais son principal objet sera la morale, c'est-à-dire la science des droits et des devoirs de l'homme. L'éducation morale est, en effet, le condiment nécessaire de l'éducation physique et de l'éducation intellectuelle, car c'est elle qui leur donne toute leur valeur.

Cet appel aux pères de famille sera certainement entendu, et nous lui donnons tout notre appui.

*
* *

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Revue des Deux Mondes* : La Situation philosophique en France, par Vacherot. de l'Institut.

(1) Voir notre t. III, p. 242.

Le Correspondant : Des Devoirs, essai de morale indépendante par Cicéron, par Charles-Julien Jeannel. — Histoire de la philosophie et son rôle dans les controverses contemporaines, par A. de Margerie.

Revue contemporaine : La Science, ses conditions et ses droits ; la discussion du Sénat, par J. Tissot.

Il Liberio Pensiero, giornale dei razionalisti : La Religione del passato, per d'Inc. — Religione e umanità, per M. Aldisio Samnito. — L'Anarchia intellettuale, per Pietro Preda.

Académie des sciences morales et politiques. Les dernières livraisons du compte rendu contiennent les articles philosophiques suivants : Un rapport sur le concours relatif à la question de la théorie des idées de Platon, par Ch. Lévêque. — Mémoire sur la spiritualité de l'âme, par Albert Lemoine. — La Morale de Plutarque, par Ch. Lévêque. — Rapport verbal sur un ouvrage de Fr. Bouillier, intitulé : *Histoire de la philosophie cartésienne*, par Ad. Franck. — Le Christianisme et la Morale, par Guizot. — Examen de cette question : Peut-il y avoir un matérialisme scientifique ? par E. Caro.

La Bonne Nouvelle du dix-neuvième siècle, journal-revue : Lettre au général Garibaldi sur l'éducation morale, par Richegardon. — Le Surnaturel et le Naturel. — La Morale publique et religieuse au Sénat et au Corps législatif, par le même.

Le Devoir, de Liège : La Matière ou les Choses, par Agathon de Potter.

L'Union magnétique : Des causes de notre animation, par E. Lemoine-Moreau. — De l'Immortalité de l'âme et du Somnambulisme, par M. Chavée.

Le Rationaliste, de Genève : L'Église et la Science, par Miron.

Le Monde maçonnique : Esquisse d'une philosophie maçonnique, par A. Guépin.

La Pensée nouvelle : De la place de l'homme dans la nature, par Ch. Letourneau. — Toujours le libre arbitre, par P. Lacombe. — De la matière et des matérialistes, par Yves Guyot. — Philosophie du dix-neuvième siècle, par A. Lefèvre.

Journal de Médecine mentale : Les Civilisations, discussion à la Société d'anthropologie, par le docteur Delasiauve. — Étude médico-psychologique du libre arbitre humain, par P.-J. Grenier.

La Morale indépendante : La Science, ses conditions et ses droits, par J. Tissot. — Du principe moral en tant qu'activité, par C. Coignet. — La Morale de l'altruisme selon M. Littré, par Massol. — Unité du principe moral, par C. Coignet. — Le Mouvement philosophique contemporain, par Paul Glaize. — Enquête physiologique et morale, par le docteur Guépin.

ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

8^e Livraison (AOUT)

SOMMAIRE. — **Enseignement** : Le Relatif et l'Absolu, leçon de M. Paul Janet à la Sorbonne. — **Bibliographie** : Lettres d'un libre penseur à un curé de village, par Léon Richer. — La philosophie contemporaine en Italie, par Raphaël Mariano. — Philosophie religieuse de Ben-Gerson, par Isidore Weil. — Les Origines du Sermon de la montagne, par H. Rodrigues. — Livres nouveaux. — **Mélanges** : Le prochain Concile œcuménique. — L'émancipation de la femme. — Urgence de l'enseignement moral et spiritualiste. — Publications philosophiques diverses.

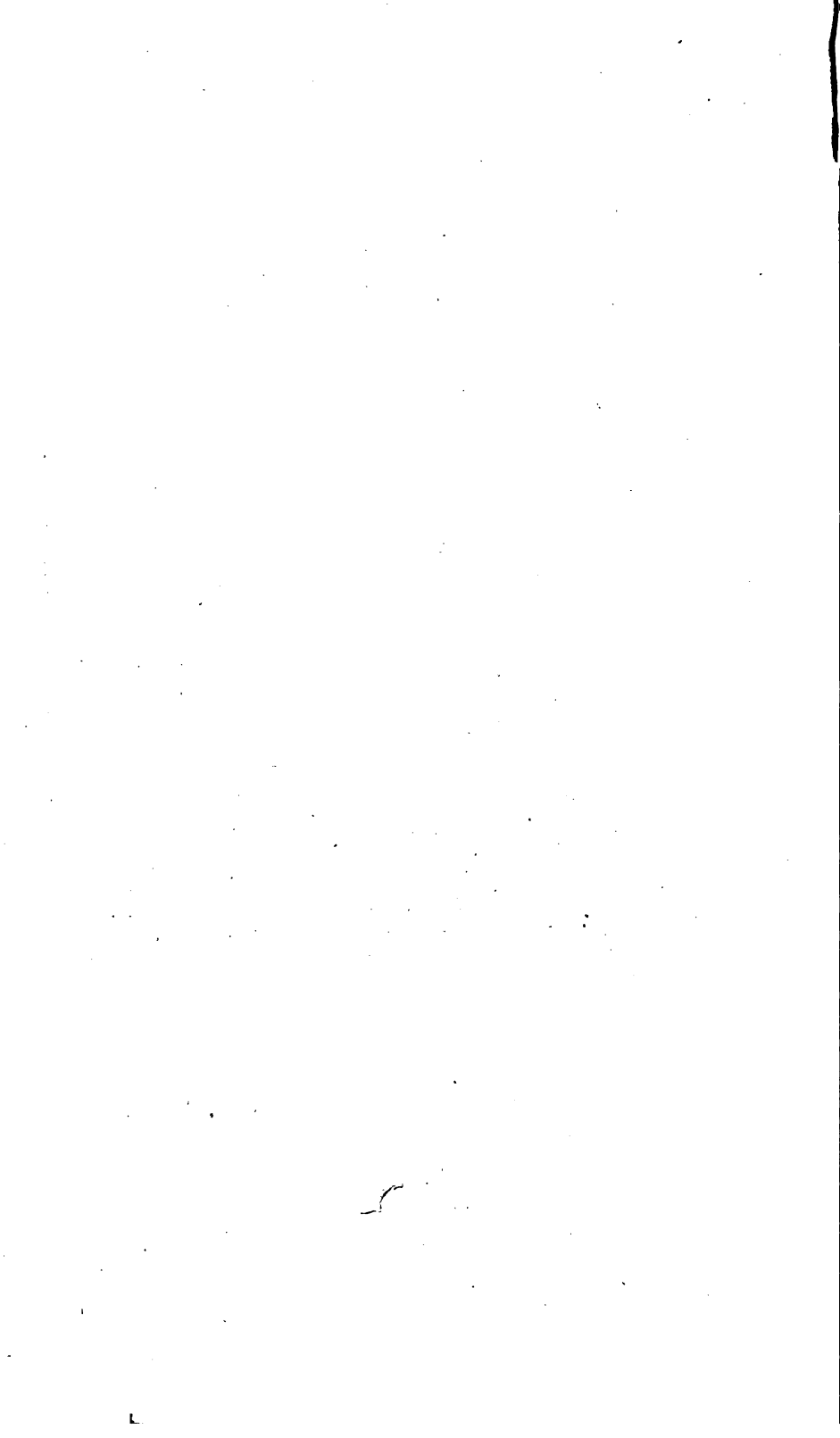
PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIÈRE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue Saint-André-des-Arts, 41

—
1868



ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Août 1868

ENSEIGNEMENT

LE RELATIF ET L'ABSOLU

(LEÇON DE M. PAUL JANET A LA SORBONNE)

Un des problèmes dont la philosophie spiritualiste cherche la solution, c'est le passage du relatif à l'absolu. Voici celle que M. Paul Janet a proposée dans une de ses dernières leçons à la Sorbonne.

L'être est inné à lui-même, mais l'intuition immédiate ne nous donne que le sujet relatif, le sujet lié à de certaines conditions, par exemple, aux conditions de la naissance et de la mort de l'organisme; c'est le sujet dont nous ne savons ni le comment ni le pourquoi; qui n'est pas à lui-même sa dernière cause ni sa dernière fin. La psychologie donne bien le passage du phénomène à l'être; c'est un des problèmes de métaphysique que n'avait pas vu la philosophie dogmatique antérieure à Maine de Biran; mais le sujet et l'objet étant donnés comme termes relatifs, il faut s'élever à l'absolu, à Dieu.

Maine de Biran, plutôt sous l'empire d'un sentiment mystique que par un effort rigoureusement scientifique, n'a jamais posé le problème de l'absolu; il s'est toujours renfermé dans les rapports du moi au non-moi; mais il n'a donné aucune ouverture relativement à l'idée pure, au monde religieux; c'est plus tard que la philosophie spiritualiste est arrivée à se constituer en théodicée, et ce n'est pas sa partie la plus originale ni la plus neuve, car elle est revenue, en grande partie, sur cette question, à la métaphysique de Descartes et de Leibnitz. Cependant, il ne faudrait pas en méconnaître absolument la valeur; il y a, dans cette philosophie, des éléments d'une forte et puissante théodicée; M. Janet se propose de les exposer, et il espère qu'il résultera de cette exposition l'idée d'une philosophie aussi large que profonde.

On accuse généralement le spiritualisme d'être revenu à la philosophie de l'école, d'avoir repris purement et simplement, sans y rien changer, les vieilles preuves de l'existence de Dieu. Il semble que la critique allemande n'a eu aucune espèce d'influence sur elle, et qu'on reprend les choses exactement au point où elles en étaient avant que Kant n'ait entrepris sa grande polémique contre la théologie de l'école. M. Janet repousse cette accusation; il croit que s'il y avait quelque chose à reprocher à la philosophie spiritualiste et aux maîtres dont il a reçu lui-même la doctrine et l'enseignement, ce serait plutôt d'avoir trop négligé les preuves de l'existence de Dieu, et d'avoir trop facilement accepté la critique de Kant. Voici, sur ce point, la doctrine la plus généralement reçue :

Toutes les preuves de l'existence de Dieu ne sont que des arguments d'école, des formes incomplètes, artificielles, dont chacune, prise à part, est insuffisante; elles ne sont que l'expression scolastique d'un mouvement spontané de l'esprit qui le porte immédiatement, sans transition, sans argumentation, du fini à l'infini, du relatif à l'absolu, du contingent au nécessaire, de l'imparfait au parfait. Il y a, dit-on, un mouvement spontané de l'âme, une intuition immédiate qui, directement, sans syllogisme, nous fait affirmer l'existence de l'infini, du nécessaire, de l'absolu, du parfait, exactement comme l'existence du moi et des choses externes. Il y a trois existences immédiatement et directement données dans le fait de conscience : le moi d'abord, le non-moi dans son opposition au moi, et l'absolu, l'infini les enveloppant tous. Cela étant donné, les preuves de l'existence de Dieu reprennent, dit-on, toute leur valeur; elles ne sont que des moyens différents d'exprimer le passage intuitif et spontané du relatif à l'absolu. Par là, on se dispense, en quelque sorte, de démonstrations, et l'on ramène la théodicée et la métaphysique à un acte de foi. Or, il y a toujours de grands inconvénients à ramener les questions philosophiques à un acte de foi, car il faut alors remplacer la démonstration par la persuasion, par le sentiment, par l'émotion, par ce qui fait qu'on suscite dans une âme la croyance qu'on a soi-même. La théodicée, ainsi entendue, ne sera plus qu'une science de sentiment, et un écueil pour la philosophie spiritualiste.

En Allemagne, comme en France, on est arrivé à cette doctrine, que les preuves de l'existence de Dieu ne sont que des artifices de la scolastique pour rendre sensible à la raison le mouvement naturel et spontané qui fait que l'homme pense l'infini.

Hégel disait que ce qui caractérise l'homme et le distingue de l'animal, c'est de penser l'infini, c'est d'être un animal religieux. Il y a dans cette théorie un grand fond de vérité, qui ne doit pas dispenser d'apprécier les différentes preuves de l'existence de Dieu.

Prenons le point de départ accordé et reçu, à savoir qu'il y a un mouvement naturel de l'esprit qui nous porte vers le monde divin : ici se rencontre une difficulté qui n'avait pas été aperçue et qu'un penseur éminent de nos jours, un vrai philosophe, a mis en lumière : M. Vacherot a fait remarquer que les deux lois de l'esprit par lesquelles nous nous élevons du relatif à l'absolu, du contingent au nécessaire, du parfait à l'imparfait n'est pas un phénomène simple, qu'il appartient en quelque sorte à deux catégories de l'esprit. Évidemment, de cela seul que le monde existe, qu'il y a de l'être dans le monde, il y a eu quelque chose de toute éternité ; de ce qu'il y a du fini, il y a de l'infini ; de ce qu'il y a des choses relatives il faut bien qu'il y ait un point fixe absolu ; de ce qu'il y a des choses contingentes, il faut bien qu'il y ait quelque chose de nécessaire ; ce quelque chose a toujours été et pourquoi ? Parce qu'il ne pouvait pas ne pas être. Mais cet infini, ce nécessaire, cet universel est-il nécessairement le parfait ? L'être premier, l'être sans lequel rien n'est, l'être d'où tout sort, où tout rentre ; l'être infini, sans commencement ni fin, qui remplit l'espace et produit toutes les choses de ce monde, est-il nécessairement un être parfait ? Le mouvement par lequel l'esprit voit le parfait et l'imparfait doit-il être assimilé au mouvement par lequel nous nous élevons du fini à l'infini ? Qui prouve que le parfait n'est pas une simple conception de notre esprit, un type vers lequel nous tendons de toutes nos forces, un modèle idéal que notre esprit conçoit, que notre cœur aime, que nous aspirons à réaliser ? Qui prouve que l'être nécessaire soit précisément ce type ? Il est dans la nature de l'âme humaine de s'élever indéfiniment vers un type

de plus en plus beau ; mais qui prouve que ce n'est pas purement et simplement une loi de notre esprit ? Dans cette aspiration vers une chose divine il y a deux mouvements, l'un qui nous porte à quelque chose dont nous ne pouvons pas nier l'existence, l'autre qui nous porte à un objet dont nous avons besoin, mais dont nous pouvons nier l'existence. Dans cette doctrine, il y a deux sciences : la science de l'être divin, et la science de l'infini ou de l'absolu, c'est la métaphysique, et la science de l'être parfait qui est la théodicée. La métaphysique est, en quelque sorte, la physique de l'être absolu, et la théodicée en est, en quelque sorte, la géométrie. La théodicée est la nature considérée dans son idée ; la géométrie c'est la nature considérée dans ses limites abstraites. La négation d'un cercle pur, d'un triangle pur, d'une ligne droite pure dans la réalité, n'aura pas pour conséquence la destruction de la géométrie, de même la négation d'un être parfait, existant réellement et objectivement, ne doit pas avoir pour conséquence la négation de la théodicée.

Cette doctrine est un véritable progrès sur les doctrines antérieures, parce qu'elle force de creuser davantage et de retrouver une vérité qu'on a pu un instant croire suspendue. La métaphysique ne peut pas considérer d'une manière absolue, sans démonstration, l'identité de l'être infini et de l'être parfait. M. Janet croit à la réalité de l'être parfait, et de ces deux idées, s'il y en avait une dont il serait disposé à nier l'objectivité, ce ne serait pas celle de la perfection, ce serait celle de l'infini. Si l'une de ces deux idées devait être considérée comme une représentation symbolique de l'être absolu, il dirait que c'est l'infini, car l'être absolu pris en essence est précisément l'être parfait.

Ces deux idées appartiennent à deux catégories différentes, l'une à la catégorie de la quantité, l'autre à la catégorie de la qualité ; l'infini c'est, pour ainsi dire, la quantité élevée à l'absolu ; la perfection c'est la qualité élevée à l'absolu ; ce qui est accordé d'un commun accord c'est l'existence de quelque chose d'absolu, de quelque chose qui préexiste, sans quoi tout le reste ne pourrait pas être ; il faut en déterminer la nature. Eh bien ! si l'on peut concevoir la quantité sous sa forme absolue, et si l'on accorde l'objectivité d'idée d'infini, pourquoi ne conce-

vrait-on pas la qualité sous sa forme abstraite, et pourquoi l'être absolu ne serait-il pas l'être parfait? Au contraire, il semble que l'idée de quantité absolue ne puisse être appliquée qu'à des choses successives, qui ne peuvent avoir de fin, qui ne peuvent être divisées. C'est une remarque très-juste de Locke que l'idée d'infini ne s'applique qu'à ce qui est susceptible de mesure et de quantité. On dit : le temps infini, le nombre infini, l'esprit infini, mais que signifie l'être infini? Locke dit que nous nous le représentons dans l'espace et dans le temps, n'ayant jamais commencé, ne devant pas finir, accomplissant des opérations sans commencement ni fin. C'est en tant que nous considérons l'être absolu au point de vue de la quantité que nous pouvons lui donner la qualification d'infini.

Il ne suffit pas de distinguer l'infini et le parfait, il faut distinguer l'infini et l'absolu. Sans l'absolu il n'y aurait rien ; « si rien n'était éternellement, rien ne serait, » a dit Bossuet; c'est l'expression la plus vive et la plus forte de l'affirmation de l'absolu. Mais nous ne pouvons considérer cet absolu comme infini qu'à la condition de nous le représenter sous forme de l'espace et du temps. S'il y avait là quelque chose de subjectif c'est à l'infini qu'il faudrait appliquer l'objectivité et non pas au parfait.

Maintenant, l'idée de perfection peut-elle se concilier avec l'idée d'absolu? N'en est-elle pas la formule? Comment nous représentons-nous l'être sans commencement ni fin? Nous le représentons-nous comme la substance de Spinoza, comme une substance en quelque sorte nue, comme une espèce de table rase d'où sortiront tous les phénomènes, tous les êtres de l'univers? C'est là une fiction de l'imagination; nulle part elle ne nous est donnée en expérience; l'expérience nous donne toujours l'être vivant, actif, énergique, doué de puissance et de vie. Par conséquent, cet absolu premier, ce point initial, cet œuf du monde, comme disent les Indiens, ne peut être conçu comme un être simple; cela impliquerait le vide au commencement des choses. Non, puisque l'être est absolu, il ne doit pas être seulement une substance, il doit être une essence; il doit avoir une détermination interne, et contenir le plus de réalité; et cette réalité vivante est attestée

par la conscience. L'être absolu contiendra donc la force à son plus haut degré. Cette réalité absolue c'est la perfection ; si on se représente une autre idée de perfection, ce sera un pur idéal ; il y a une certaine idée de perfection qui aspire toujours à quelque chose de nouveau, à un inconnu, à un idéal vague, confus, mêlé d'imagination, de sensibilité et de raison. Cette sorte d'idéal est un besoin de l'esprit ; nous rêvons un bonheur idéal ; nous rêvons une bonté idéale ; nous rêvons la paix perpétuelle parmi les hommes, et bien d'autres belles choses de ce genre ; c'est un type subjectif de l'esprit ; mais l'être premier ce sera l'être absolu, parfait, sans lequel les autres êtres n'existeraient pas.

Cet être parfait, cet être réalissime est-il une personne ? Dieu est-il personnel ? L'argument dont on se sert le plus souvent pour démontrer la personnalité divine est celui-ci : l'homme est une personne, donc Dieu doit être une personne. Si Dieu n'était pas une personne comment aurait-il pu donner naissance à des personnalités ? Quand nous disons l'être absolu, sommes-nous forcés de le concevoir comme une chose ou comme une personne ? Ne pourrait-il pas être à la fois l'une et l'autre ? Si on ne peut pas ne pas considérer Dieu comme une personne, nous sommes obligés de le concevoir comme un corps, puisqu'il a créé des corps ; ou, au moins, de concevoir en Dieu une étendue absolue, puisqu'il a donné naissance à des corps étendus.

Dans l'école cartésienne, où l'on admet qu'il faut transporter en Dieu, sous les traits de l'infini, tout ce qui est réel et effectif dans les créatures, où l'on admet, en même temps, que la matière contient quelque chose de réel et d'effectif, qui est l'étendue, on est logiquement forcé de transporter en Dieu l'étendue comme la pensée. C'est ce qui a donné naissance à la théorie de l'étendue, comme attribut de Dieu, dans Malebranche. Par la même raison qu'on attribuerait à Dieu la pensée et la liberté, on serait obligé, si l'on considérait l'étendue comme une chose effective, de transporter en Dieu jusqu'à l'étendue. Si on dit que ce n'est pas l'étendue phénoménale, l'étendue divisée, multipliée, telle que les sens nous la donnent, qu'on doive transporter en Dieu, alors ce n'est pas l'étendue elle-même, ce n'est que son idée, ce qu'il

y a d'effectif dans l'étendue, qu'on transporte en Dieu. On devrait même dire que ce qu'on transporte en Dieu, ce n'est pas la personnalité, mais l'étendue et la personnalité, c'est-à-dire la pensée en soi. Il y a en Dieu quelque chose qui correspondra à notre pensée et quelque chose qui correspondra aussi à l'étendue. Dieu sera l'identité du sujet et de l'objet, de l'idéal et du réel, de la matière et de l'esprit, du corps et de l'âme, du monde et de l'homme.

Les plus grands métaphysiciens du dix-septième siècle n'ont pas reculé devant cette conséquence : ce n'est pas seulement Spinoza; ce n'est pas seulement Malebranche, c'est encore Fénelon qui dit : « Dieu n'est ni esprit ni corps, c'est tout ce qu'il y a de réel et d'effectif dans l'esprit et dans le corps ; il est souverainement un, il est souverainement tout ; il est la condensation absolue de tout. » Que devient la personnalité divine ?

C'est surtout en Allemagne qu'on retrouve l'idée de la personnalité divine; d'après Schelling et Hegel, l'esprit et le corps ne sont pas deux choses équivalentes, égales, ils ne sont pas placés au même niveau l'un que l'autre. Ce qu'il y a de réel dans le corps, c'est la force et la loi, c'est déjà l'esprit; et plus la nature se développe, plus elle monte vers l'esprit, et au plus bas degré se trouvent les matières qu'on pourrait appeler mortes, comparativement à celles qui sont au-dessus; mais il n'existe pas de matière absolument morte; il n'y a que de la matière énergique et active, matière qui devient de l'esprit, qui tend à faire de l'homme le centre de toutes choses, doctrine qu'on a mal interprétée, mais dont le fond est vrai. Selon les Allemands, l'esprit c'est la vérité du corps, le corps c'est l'aspiration de l'esprit qui tend vers lui. Si l'esprit est la vérité du corps, que sera Dieu? Ce sera l'esprit dans sa vérité, dans son idée absolue. On n'est donc pas forcé, comme Spinoza et Malebranche, de transporter en Dieu de la matière et de l'esprit en même temps, comme si c'étaient deux choses équivalentes, égales. La matière, c'est le marchepied de l'esprit; c'est pour que l'esprit soit dans le monde qu'il y a de la matière, et, comme le disait Ampère, Dieu a créé le monde pour donner à penser aux esprits. Ainsi, Dieu, l'être parfait, c'est l'esprit absolu ou la vérité, l'idéal de l'esprit.

Telle est la plus haute idée qu'on puisse s'en faire. Il est étrange que ce soit de l'école de Hégel que soit venue la négation de l'idée divine. Dans Hégel, il n'y a que le sujet pensant, il n'y a pas d'objet, pas de matière; l'absolu, dans cette doctrine, ce sera le sujet absolu. Il y a donc deux sujets : le sujet relatif qui nous est donné dans la conscience individuelle, et le sujet absolu auquel nous nous élevons par l'induction. Dans quel rapport sont ces deux sujets? Quel est le lien qui les unit, quelle est la limite qui les sépare? Le sujet pensant ou le moi n'est-il autre chose qu'un mode du sujet infini? Pour Spinoza, il n'y a pas de personnalité individuelle finie, le sujet fini ne se connaît que dans le sujet absolu. Pour Hégel, il n'y a pas de personnalité infinie; le sujet absolu n'existe et ne se connaît que dans le sujet fini.

Sans prétendre donner une solution de ces grands problèmes, M. Janet croit à la coexistence et à la distinction du sujet infini et du sujet fini, à la distinction de la personne absolue et de la personne relative. Il est opposé au panthéisme, en ce sens qu'il admet la dualité du sujet absolu et du sujet relatif. Le panthéisme est la suppression de l'un des deux termes : de la personnalité, soit absolue, soit relative, soit infinie, soit finie. Quiconque admet les deux termes, quelle que soit son opinion sur l'unité de substance et sur la création *ex nihilo*, n'est pas panthéiste. La création est un dogme théologique sur lequel la raison n'a aucune donnée. Nous ne savons pas comment s'est produite la personnalité finie. L'unité de substance est également une représentation vague et obscure pour expliquer l'inexplicable; elle est aussi vague et aussi obscure que la notion de substance elle-même. C'est une représentation imaginative par laquelle on essaie de voir objectivement ce qu'on ne peut voir subjectivement. Il est donc inutile de croire ou de ne pas croire à la création au point de vue philosophique. Philosophiquement, nous sommes libres sur la question de création *ex nihilo*, et philosophiquement nous le sommes à peu près sur la question d'unité de substance.

Mais ce n'est pas tout de montrer qu'une chose n'est pas une autre, il faut montrer ce qu'il y a de commun entre l'une et l'autre; et ici, quel que soit le degré d'intimité qu'on croie de-

voir admettre entre le sujet infini et le sujet fini, il ne faut pas reconnaître là du panthéisme. La philosophie spiritualiste n'est pas tenue, pour maintenir la personnalité humaine et divine, de mettre l'une en dehors de l'autre comme deux choses distinctes et séparées. L'erreur du déisme psychologique, c'est d'avoir considéré l'homme et Dieu comme deux choses extérieures l'une à l'autre, tandis que le panthéisme a reconnu un lien intérieur entre l'homme et Dieu. Saint Paul a dit : « *In deo vivimus, movemur, et sumus.* » Il n'y a pas de religion qui n'exprime l'intériorité de Dieu dans la création, l'intimité du sujet fini et du sujet infini. Qu'est-ce que le dogme de l'incarnation, si ce n'est l'intériorité de Dieu dans l'homme, le mariage de deux personnalités? Dans toute religion, il y a à la fois distinction et union, transcendance et immanence, comme disent les Allemands.

M. P. Janet dit en terminant :

« La vraie philosophie doit se reconnaître à ces deux conditions, d'avoir des fondements solides de vérité, et, en même temps, de permettre les développements et le progrès. C'est peut-être le tort de quelques-uns de nos amis d'avoir transformé le spiritualisme en un dogme formulé, de ne voir en toutes les autres doctrines que des doctrines ennemies qu'il faut toujours combattre, toujours exterminer..... Nous ne sommes plus des enfants qui se laissent subjurer et captiver par les premières formules qu'on présente à leur esprit. Nous avons une assez grande expérience des grands maîtres de la philosophie pour ne pas craindre d'avoir à regarder en face des hommes tels que Kant et Hégel; nous les respectons, mais nous les jugeons. Ce que nous repoussons de toutes nos forces, c'est cette hostilité aveugle, ignorante, qui ne voit dans les doctrines allemandes que des doctrines frivoles et erronées, que des ennemies à combattre et à détruire, qui appelle sophistes les hommes les plus sincères et les esprits les plus généreux; mais, pour nous, s'il y a quelque part de la sophistique, c'est dans le fanatisme ignorant qui travestit ce qu'il méconnaît. »

BIBLIOGRAPHIE

LETTRES D'UN LIBRE PENSEUR A UN CURÉ DE VILLAGE, par Léon Richer, précédées d'une Introduction, par Ad. Guérout, député. 1 vol. in-12, librairie Le Chevalier.

Nous avons signalé plusieurs fois ces lettres lorsqu'elles parurent en feuillets dans *l'Opinion nationale*. L'auteur vient de les réunir en un volume qui nous permet d'en saisir et d'en apprécier plus facilement l'esprit général.

Dans une courte, mais substantielle introduction, M. Ad. Guérout explique pourquoi il leur a ouvert les colonnes de son journal : « La conscience humaine, dit-il, est aujourd'hui visiblement en travail... pendant que le catholicisme, qui fut l'âme du Moyen Age et qui sent le monde moderne lui échapper, se contracte dans un effort suprême pour ressaisir la domination politique, sa dernière espérance, bon nombre d'esprits se sont désabusés des chimères de ce libéralisme superficiel, qui professait volontiers, il y a quarante ans, la liberté de tous les cultes, à la condition de n'en professer aucun, et qui, à force d'indifférence, espérait pouvoir faire vivre en paix et côte à côte, dans les régions philosophiques, le dogme de la chute et la doctrine du progrès, la théorie du petit nombre des élus et le suffrage universel, etc...

« L'auteur, ajoute-t-il, a cherché à traiter, sous une forme familière, quelques-uns des problèmes religieux qui s'imposent fatalement, de nos jours, aux méditations des penseurs. La sincérité de sa discussion, la netteté de ses idées, la hardiesse toujours convenable et mesurée de sa pensée, lui ont valu, auprès des lecteurs de *l'Opinion nationale*, un succès qui ne peut que s'accroître lorsque les lettres à un curé de village, échappant à la forme fugitive du journal et condensées en volume, se présenteront à une lecture plus attentive et plus suivie. »

Nous pourrions nous en tenir à ce jugement, qui est aussi le nôtre ; mais, bien que l'œuvre de M. Richer soit, avant tout,

œuvre de critique, nous nous attacherons de préférence à la partie doctrinale où il s'affirme comme déiste rationaliste. Or, dès la première lettre, intitulée : *la Conscience et la Foi*, il trace une ligne de démarcation bien tranchée entre le catholicisme et le rationalisme. Cependant, comme il a trouvé, chose rare ! un prêtre catholique voulant bien discuter familièrement avec lui sur les dogmes et les pratiques de la religion chrétienne, il s'efforce d'entrer en conciliation avec lui, et dégagant des affirmations générales des principes de justice et de morale universelle communs à toutes les consciences, il admet l'existence de Dieu comme principe de tout ordre, l'immortalité de l'âme ou persistance de l'individualité après la mort, l'inviolabilité de la conscience humaine, la solidarité éternelle de tous les êtres, enfin, l'égalité morale et intellectuelle de l'homme et de la femme.

Si ce curé de village adhère à toutes ces propositions, il faut convenir qu'il est fort accommodant, car elles ne sont pas toutes sanctionnées par l'Église ; il est vrai qu'il pourrait bien être touché par cette déclaration de l'auteur : que l'Évangile est le code des codes, le plus beau traité de morale que nous possédions encore.

Ce code de morale enseigne cependant : l'intolérance (Jean, Épit. II, 10 ; Mat. X, 34) ; la haine, la division de la famille et de la société (Mat. X, 35) ; l'irrévérence envers les parents (Mat. XII, 48 ; Marc III, 33, 35) ; l'encouragement à l'injustice (Mat. V, 38, 41) ; le mépris des lois (Acte V, 29) ; l'espionnage (Mat. XVIII, 17) ; la violence (Mat. XIX, 12, Marc IX, 41) ; le privilège, l'arbitraire, la servitude, le despotisme (Marc V, 13, XI, 13, VII, 15 ; Luc VIII, 18 ; Rom. XIII, 1, 2) ; et enfin la paresse (Mat. VI, 25-31).

Sans doute un théologien n'est pas embarrassé en face de tous ces textes ; grâce à la parole du maître : « la lettre tue et l'esprit vivifie, » il sait bien, par une interprétation élastique, substituer l'amour à la haine, le travail à la paresse, la liberté à l'esclavage, etc. ; mais M. Richer s'en est tenu aux textes qui recommandent l'amour du prochain, la charité, l'oubli des offenses ; il passe ceux où l'on trouve le germe de l'ascétisme du Moyen Age, ceux où Jésus donne à ses disciples le conseil de ne point songer au lendemain, d'abandonner leur

famille, de ne posséder aucun bien, de supporter, de provoquer même les injures, etc. ; tout cela n'est point de l'invention du catholicisme.

M. Richer n'approuve pas ceux qui sont catholiques pour leurs femmes et leurs enfants, et philosophes pour eux-mêmes ; qui ont dépouillé le vieil homme et n'ont pas revêtu l'homme nouveau : « La plupart, dit-il, ont laissé le doute les envahir, et privés de toute règle, parce qu'ils sont privés de toute science, ils marchent à tâtons dans la vie, occupés seulement de leur bien-être matériel, de leurs entreprises commerciales et de leurs opérations industrielles et financières... les années s'accroissent sur leur tête, et la mort les prend avant qu'ils aient eu le temps de se faire une conviction. Alors, pleins d'épouvante, tourmentés tout à la fois par le doute qui survit en eux et par la crainte de s'être trompés, ils se jettent éperdus dans les bras de ceux qu'ils ont reniés. La foi qu'ils n'ont pas cherchée leur fait défaut à cette heure suprême, et, pour n'avoir point fait un pas de plus, ils reviennent en arrière ! »

La grande majorité ne croit à rien, parce que, ballotée entre des affirmations contradictoires, n'admettant plus les anciennes formules comme expressions de la vérité, et se méfiant des nouvelles, elle arrive au scepticisme le plus complet. Mais l'auteur espère qu'il sortira nécessairement quelque chose de grand et de durable de cette confusion passagère des croyances. Entre le catholicisme qui affirme sans preuve et le scepticisme qui conteste sans raison, peut-être trouvera-t-on la vérité, et la vérité, pour lui, c'est le déisme rationaliste.

Il attribue en grande partie à l'ignorance où sont laissées les femmes la persistance de traditions et de pratiques qui jurent avec l'esprit moderne, avec la science et avec la philosophie. Les femmes ont besoin de croire ; tant qu'on ne satisfera pas à ce besoin par des croyances rationnelles, elles garderont celles dont on a bercé leur enfance, et élèveront leurs filles comme elles ont été élevées elles-mêmes, dans les superstitions.

La dernière lettre est la plus importante, car elle renferme la profession de foi du rationalisme religieux, nouvelle école qui s'efforce de concilier les idées de Dieu et de l'immortalité

de l'âme avec la raison libre et éclairée. En voici les propositions capitales :

« Dieu, c'est l'ÊTRE, c'est l'absolu, c'est l'infini, c'est la raison universelle. Il veut, il pense, il sent, il sait, il agit; en un mot, c'est le moi conscient de l'univers. »

Qu'est-ce qu'un moi conscient? C'est la connaissance de soi-même et des autres moi conscients. Or, si la conscience de l'homme est identique à celle de Dieu, d'où vient qu'elle n'a pas une connaissance exacte de l'individualité divine comme de la sienne propre? Si cette méconnaissance tenait à une différence de nature, on s'expliquerait difficilement encore la coéternité de deux consciences distinctes, l'une supérieure, l'autre inférieure. Mais M. Richer dit plus loin qu'il n'y a pas deux raisons, la raison divine et la raison humaine; cependant, l'identité implique une relation directe qui doit exclure le doute et l'obscurité.

L'immortalité de l'âme est, pour l'école déiste-rationaliste, la persistance de l'être individuel à travers les transformations sans nombre. La vie actuelle n'est qu'une étape de la vie éternelle. L'existence se poursuit indéfiniment de monde en monde, d'étoile en étoile, d'évolution en évolution, mais chaque période parcourue est un progrès ou une chute; il y a, enfin, une solidarité entre les existences du même individu, et chacun prépare son état futur. On doit se demander comment il peut y avoir solidarité entre des existences qui ne sont reliées par aucun souvenir.

M. Richer attribue à tous les êtres vivant et agissant, à tout atome même, une âme susceptible de développement et d'accroissement, âme éternelle et progressive. Reste à savoir quel est le point de départ du développement d'un être éternel, et quelle est la limite de son progrès; il ne le dit pas.

Il croit à l'éternité de la matière, qui est pour lui seulement un aspect des êtres; or, comme, à ses yeux, il n'y a que des êtres dans l'univers, le mot matière n'exprime ici qu'une abstraction.

Il affirme l'infailibilité de la raison et la puissance de la science. — Il professe que la raison est *une*, et qu'elle est divine en l'homme comme en Dieu. L'infailibilité et la divinité de la raison dans l'homme sont bien démenties par l'erreur

de ses jugements; et s'il ne s'agit que de son essence originare et intime, on se demanderait encore comment l'infailible et le divin peuvent se laisser corrompre et obscurcir.

Sans adhérer complètement à la morale indépendante, il reconnaît que les êtres réellement moraux et religieux n'ont pas besoin qu'une pénalité les menace pour se maintenir fermes dans la voie de la justice et du devoir. Les lois religieuses, comme les lois pénales, peuvent bien sanctionner la morale, mais non la créer. Il nie que la morale ait son origine et sa sanction dans l'homme, qu'elle soit indépendante de Dieu, en qui elle a son origine. Sa sanction est dans le jeu normal et régulier des lois de l'ordre universel.

Quand on a proclamé la raison de l'homme infailible et divine, ne pourrait-on lui attribuer la sanction de la morale? Or, cette sanction de la raison est précisément ce qui constitue la morale indépendante.

M. Richer ne se pose pas en réformateur religieux : il déclare modestement n'être qu'un écho : les hypothèses et les principes qu'il formule ont été depuis longtemps et sont encore admis et proclamés par d'excellents esprits; et comme il n'est point de ceux qui n'ont rien à mettre à la place de ce qu'ils veulent détruire, il propose de substituer aux religions traditionnelles le déisme rationaliste, qui s'efforce de concilier la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme avec la liberté de la raison.

LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE EN ITALIE. — Essai de philosophie hégélienne, par Raphaël Mariano. In-18, libr. Germer-Baillière.

M. Mariano ne flatte pas son pays : il soutient avec une louable franchise que depuis Giordano Bruno jusqu'à nos jours, la philosophie italienne n'a pas eu de signification historique ni scientifique, parce que se trouvant en dehors du mouvement général, elle n'a pas existé intellectuellement à cause du lien étroit qui rattachait l'Italie à la papauté et frappait sa pensée d'immobilité. « Où il n'y a pas de mouvement, dit-il avec raison, il ne peut y avoir d'histoire; où il

n'y a point de pensée, il ne peut y avoir de mouvement : ce qui veut dire que le véritable auteur de l'histoire est la pensée. »

Mais le réveil de la pensée italienne s'est accompli de nos jours sous l'influence de l'hégélianisme; voilà ce qu'établit M. Mariano après une exposition rapide de la philosophie contemporaine en Italie avant le triomphe de cette influence. Les philosophes contemporains qui ont exercé la plus grande action et fondé chacun une espèce d'école, sont : Galuppi, Rosmini, Gioberti et Ausonio Franchi.

Commençant par Galuppi, l'auteur examine sa position historique, puis sa philosophie au point de vue critique et dogmatique. Sa pensée dominante c'est que le moi est, non parce que l'absolu est, mais parce que l'absolu le fait être; l'esprit ou l'âme est une force pensante, mais sa nature nous est inconnue, comme l'essence et les propriétés absolues du corps.

Tout en reconnaissant un Être suprême et créateur, Galuppi déclare qu'on peut dire qu'il est, mais non ce qu'il est, sa nature étant incompréhensible.

Le principe déterminant et le critérium de cette philosophie c'est la conscience empirique à la façon de Locke et des Écossais. Pour elle, l'unité synthétique et originaire du moi est un fait d'une vérité indémonstrable. M. Mariano lui répond que si l'essence des choses nous échappe, il ne sert à rien d'en parler.

Arrivé à Rosmini, M. Mariano lui reproche d'avoir eu une fausse notion de l'histoire de la philosophie, ce qui l'a empêché de comprendre la nature et l'importance du problème des idées, de se faire une notion exacte de la science et de donner la véritable solution du problème de la connaissance.

Quant à Gioberti, il a partagé sa vie entre la philosophie et la politique; mais c'est surtout par sa participation au mouvement politique de l'Italie qu'il acquit un certain prestige. Comme philosophe, il s'efforça de déduire la science des dogmes chrétiens, la rénovation de la philosophie italienne consistant, pour lui, à ramener l'esprit aux principes et aux institutions catholiques.

Hâtons-nous d'arriver au plus éminent des philosophes italiens contemporains, à Ausonio Franchi, qui sort de la série des philosophes catholiques, et ouvre l'ère de la libre pensée en Italie.

Suivant Franchi, le critérium suprême de toute vérité réside dans la raison, et la première règle de la raison c'est de considérer les choses dans leur réalité.

Examinant la philosophie italienne de son temps, il trouve qu'elle est la négation de la science, tandis que la religion italienne, le catholicisme, est la négation de la liberté. C'est ce qu'il démontre dans sa *Philosophie des Écoles italiennes* et dans sa *Religion du dix-neuvième siècle*. « L'Italie, dit-il, n'a ni une philosophie, ni une religion, parce qu'elle n'a jamais eu la liberté de la conscience, ni la liberté de la pensée. Avant de songer à la liberté du sol, du commerce, de l'enseignement, de l'administration, rendons libres nos esprits et nos cœurs... Il faut donc faire sentir à tous combien sont importantes et nécessaires la liberté de la conscience et celle de la pensée. »

Jugeant les opinions de Franchi, comme celles de ses prédécesseurs, au point de vue de l'hégélianisme, c'est-à-dire de l'idéalisme absolu, M. Mariano pense aussi qu'une révolution sociale ne peut produire des résultats durables et sérieux comme simple fait, si elle n'est pas précédée et préparée par une révolution intellectuelle et morale; mais il repousse sa philosophie positive, consistant à n'admettre aucune forme religieuse, à croire que l'homme tient de la nature un sentiment vague et obscur de l'infini dont l'expression est la religion, expression réfléchie, mais passagère et muable; que la foi au surnaturel est aujourd'hui reconnue comme fable; que la raison ayant pris enfin possession de l'homme et de la société, le christianisme n'a plus sa raison d'être; que désormais les croyants, les apôtres, les martyrs sont ceux qui travaillent et souffrent pour la découverte de la vérité, pour les progrès de la science et la réorganisation des sociétés. M. Mariano ne considère pas la religion comme une sphère accidentelle et fortuite de l'organisme social, mais comme une sphère qui a sa raison d'être ainsi que l'art, l'État ou la science: « La religion, dit-il, c'est l'esprit qui vit encore dans la nature et qui

contemple son objet, l'absolu, comme un objet qui lui est extérieur : ce qui amène dans cette sphère la nécessité du symbole. La philosophie, au contraire, c'est l'esprit qui s'est élevé au-dessus de la nature dans la sphère de l'idée ou de l'absolu, c'est l'esprit qui s'est identifié avec son objet. »

Il pourrait donc y avoir progrès dans une religion, en tant qu'elle peut et doit se développer et se transformer sous l'influence de la science et du développement naturel et nécessaire de l'esprit. Mais le sentiment de l'absolu et l'idée de progrès sont contradictoires : qui dit absolu dit immuable, et si limité et relatif qu'on admette le progrès, il exclut l'idée d'absolu; l'union du fini et de l'infini implique l'absorption de l'un par l'autre.

Ausonio Franchi, par sa conception d'un progrès illimité et indéfini, est donc très-logique; il fait absorber la religion par la science et dans la science, comme produit spontané et naturel de l'esprit humain. Or, l'absolu étant placé hors des limites de la raison, nous ne pouvons qu'en avoir une vue vague et indéfinie : « L'univers et l'humanité existent, dit-il. Quelle qu'ait été la cause première, quelle que doive être la fin de leur existence, il est hors de doute qu'ils ont tous les deux des lois intrinsèques, permanentes et essentielles suivant lesquelles ils se développent et se perfectionnent, et que c'est de l'étude de ces lois que naissent toutes les sciences naturelles et sociales avec leurs dérivés et leurs applications. La raison humaine est impuissante à expliquer *à priori* ou *à posteriori* les grands mystères qui voilent tout le fond de l'être et de la vie (1). »

Si Franchi, comme les catholiques, proclame l'impuissance de la raison à s'élever à la connaissance de l'absolu, ce n'est pas pour s'incliner devant la tradition religieuse, c'est au contraire pour laisser le champ libre à l'observation.

M. Mariano remarque très-bien qu'entre les philosophes italiens il y a succession, mais non filiation de pensée; que leur conclusion commune, c'est que la science n'a qu'une valeur relative et limitée, d'où ce mélange de dogmatisme et de scepticisme que présentent Galuppi, Rosmini et Gioberti.

(1) *Philosophie des écoles italiennes*, p. 400.

Mais nous n'admettons pas avec lui que le scepticisme de Franchi soit une pure négation, nous y voyons plutôt une sorte de rationalisme scientifique.

La régénération philosophique de l'Italie doit, selon M. Mariano, se faire au moyen de l'hégélianisme; c'est ce qui a déjà été commencé avec quelque succès par les travaux de M. Vera; grâce à cet éminent professeur, l'hégélianisme gagne en Italie ce qu'il perd en Allemagne et en France. M. Mariano n'hésite pas à l'appeler le plus grand apôtre de l'hégélianisme : « Car non-seulement il expose, interprète et continue Hegel, mais il le développe et le complète en brisant la forme nationale et limitée de la pensée hégélienne, et en la revêtant et en l'animant d'une forme universelle où l'hégélianisme retrempé, et en quelque sorte régénéré, devient accessible à la pensée des autres nations. En d'autres termes, Vera a humanisé la pensée hégélienne, et il a fait, historiquement parlant, de cette pensée une pensée exacte, tandis qu'on peut dire en un certain sens qu'elle n'existait auparavant qu'à l'état virtuel. » Ainsi, pour lui, la philosophie hégélienne a accompli la plus haute conciliation de l'histoire et de la raison, et l'emporte sur les autres philosophies sous le rapport historique, tout aussi bien que sous le rapport dogmatique. C'est ce qu'a clairement développé M. Vera dans sa préface de la deuxième édition de son *Introduction à la philosophie de Hegel*.

Sans partager cet enthousiasme de M. Mariano en faveur de l'hégélianisme, nous y applaudissons comme à un signe non équivoque de la régénération philosophique de l'Italie, parallèle à sa régénération politique.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE DE LÉVY-BEN-GERSON, par Isidore Weil, rabbin.
In-8, librairie Ladrangé.

Les essais de libre pensée ne datent pas d'aujourd'hui; on les retrouve, quoique timides encore, chez plusieurs philosophes juifs du Moyen Age, tels que Maimonide, auteur du *Guide*, Ibn-Gabirol, auteur du *Fons Vitæ*, et R. Lévi-Ben-

Gerson, autrement dit Gersonide, auteur du *Mil'hamôth*; c'est à celui-ci que M. Isidore Weil vient de consacrer une savante étude, dédiée à son illustre coreligionnaire, M. Ad. Franck, membre de l'Institut.

Dans son Introduction, l'auteur fait un rapide historique de la philosophie des Juifs au Moyen Age, philosophie qui marque un mouvement rationaliste au sein d'une religion positive, comme un point de jonction entre la civilisation arabe et la civilisation chrétienne.

Ce sont les savants juifs qui ont fait connaître, dès le treizième siècle, les travaux des Arabes d'Espagne, en reproduisant le péripatétisme de l'Islam.

De plus, la philosophie religieuse des Juifs peut servir de terme de comparaison avec les mouvements parallèles qui se sont accomplis dans le christianisme. On y trouve les mêmes principes fondamentaux, savoir : l'existence d'un Dieu libre et personnel, l'immortalité de l'âme, la création du monde, la révélation, le miracle, etc.

M. Is. Weil défend les philosophes juifs du Moyen Age du reproche de n'avoir été que les humbles serviteurs de l'idée islamite; il démontre que tout en s'enrôlant sous la bannière du péripatétisme, ils conservèrent cependant leurs franchises, et suivirent leur propre mouvement. « Aussi, ajoute-t-il, quoiqu'on en ait dit, les grands monuments de la scolastique juive, loin d'être des décalques, des copies serviles d'originaux arabes, sont-ils des œuvres pleines d'intérêt qui ne manquent ni de profondeur ni même d'originalité. »

Gersonide fut plus hardi que Maimonide; il crut, d'ailleurs, pouvoir rester dans les limites de l'orthodoxie, tout en admettant une matière éternelle, première, et en expliquant naturellement le phénomène de l'inspiration prophétique.

M. Is. Weil faisant une analyse très-fidèle et détaillée de l'œuvre capitale de Lévi-Ben-Gerson, du *Mil'hamôth*, en détermine clairement l'esprit et la valeur philosophique.

Lévi-Ben-Gerson ne fut pas un averroïste pur-sang, puisqu'il s'est mis plus d'une fois en dissidence ouverte avec son maître, sur les questions les plus graves : Averroès voulait que les âmes humaines ne fussent que les effluves de la raison universelle, dans laquelle elles reviendraient se confondre;

R. Lévi établit, au contraire, la permanence du moi après la mort. Averroès niait le progrès humain, soutenant que l'humanité tourne toujours dans un même cercle sans avancer; pour Lévi, le développement de notre intelligence est graduel et indéfini.

M. Isid. Weil revendique hautement, pour le judaïsme, le progrès comme un des principes fondamentaux, comme la base sur laquelle reposent ses espérances messianiques. Reste à savoir si ce qu'il entend par un messie est compris de la même façon par ses coreligionnaires les plus orthodoxes : « Qu'est-ce, en définitive, dit-il, que notre foi en l'arrivée d'un messie, sinon la croyance à l'avènement d'une époque où l'humanité sera parvenue à son plus haut point de perfection, où la connaissance de la vérité, comme dit le prophète, sera répandue sur la terre, comme les flots sur la surface de l'Océan? »

Le *Mil'hamoth* est un progrès sur le *Guide* de Maimonide, car il réfute cet aphorisme emprunté à la philosophie de l'Islam, que les substances spirituelles ne sauraient se distinguer les unes des autres que comme causes et comme effets; de là la théorie de l'émanation successive des premiers moteurs; la négation des anges et un panthéisme psychologique qui a fait croire que Spinoza s'était inspiré du *Meré*, première œuvre de R. Lévi.

Les propositions les plus hardies de ce philosophe consistent à refuser l'omniscience à la pensée divine, à voir dans la prophétie un don tout naturel; à considérer dans la matière comme l'étoffe primitive et incréée de l'univers; à circonscrire le miracle dans le monde des phénomènes. Voilà ce qui a fait mal noter son nom dans les fastes de l'orthodoxie juïdique. Car pour les dogmatistes du Moyen Age, juifs et chrétiens, la Bible était le dépôt de toutes les connaissances humaines.

Pour R. Lévi, les sciences doivent procurer à tous ceux qui peuvent s'y livrer une grande dose de jouissances. A ce sujet M. Isid. Weil conclut ainsi :

« Quel puissant appel à l'instruction une pareille doctrine ne devait-elle pas être pour tous ceux qui la professaient! Puisque c'est la science qui nous rend immortel, qui est le gage de notre bonheur futur, quels motifs n'avons-nous pas de la cultiver, de nous y dévouer corps et âme! « Heureux

les pauvres d'esprit, disait le maître des Évangiles, ils auront le royaume du ciel. » — « Malheureux sont les pauvres d'esprit, disait le philosophe de la synagogue, car ils n'auront rien ramassé pour l'autre monde! » Gersonide pouvait dire avec beaucoup plus de raison encore que l'illustre et malheureux historien de la conquête de l'Angleterre : « Il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science. »

LES ORIGÈNES DU SERMON DE LA MONTAGNE, par Hippolyte Rodrigues.
4 vol. in-8, librairie Michel Lévy.

Le christianisme a été, surtout dans ces derniers temps, l'objet de critiques multipliées ; la science a scruté ses origines, a discuté l'authenticité de ses livres sacrés, a ébranlé ses dogmes, lui a enlevé son prestige séculaire ; l'incrédulité a fait d'immenses progrès, surtout parmi les classes éclairées. Cependant bien des personnes, quoique détachées des croyances chrétiennes, quoique faisant bon marché du culte, ont conservé pour la morale de l'Évangile un respect traditionnel ; des libres penseurs la déclarent sublime, incomparable, supérieure à l'enseignement de toutes les écoles philosophiques et de toutes les sectes religieuses.

Il suffit d'un examen un peu approfondi pour reconnaître que cette morale, quelle qu'en soit la valeur, n'appartient pas à Jésus ; il n'a fait que répéter ce qui avait été dit cent fois avant lui, non-seulement par les docteurs israélites, mais encore par les philosophes et les législateurs de divers peuples païens. Il n'y a pas un seul précepte dont on puisse lui faire honneur.

Ce défaut absolu d'originalité est évident pour quiconque a jeté un coup d'œil sur les écrits des moralistes de l'antiquité ; et c'est ce que confessent plusieurs des auteurs qui vantent le plus l'Évangile. Ainsi, M. le professeur Reuss re-

connaît (1) que Jésus n'a pas mis une nouvelle doctrine à la place d'une doctrine ancienne; il ajoute (2) : « Aime Dieu « par-dessus toute chose, et ton prochain comme toi-même; » voilà, à vrai dire, la morale-résumée en deux mots, et ces deux mots appartiennent à Moïse. » M. Renan reconnaît également que la révélation de la morale est antérieure à Jésus : « Sur l'aumône, la pitié, les bonnes œuvres, la douceur, le goût de la paix, le complet désintéressement du cœur, il avait peu de chose à ajouter à la doctrine de la synagogue (3). » Le même auteur avoue que la morale évangélique n'est pas originale, en ce sens qu'on pourrait, avec des maximes anciennes, la recomposer presque tout entière.

C'est précisément ce travail de recomposition qu'a entrepris M. Rodrigues, et il s'est acquitté de cette tâche de la manière la plus complète et la plus satisfaisante. Il convenait particulièrement à un Israélite de venger sa nation des accusations injustes dont elle a été accablée, et de revendiquer pour elle la doctrine que le christianisme lui a empruntée pour s'en faire un trophée.

Voici son plan : « Démontrer scientifiquement, aux yeux qui ne fuient pas la lumière, que ce qu'on appelle la morale chrétienne n'est autre chose que la morale israélite, et qu'il n'existe aucun précepte de morale, adopté par les peuples civilisés, qui ne tire son origine de la Bible. » Il transcrit le *Sermon de la montagne*, qui est considéré par les chrétiens et les admirateurs de Jésus comme le résumé de sa morale, et il met en regard de chaque verset, des extraits, soit de la Bible, soit des docteurs de la synagogue, contenant les mêmes préceptes. Quelquefois il y a identité dans l'original et dans la copie; quand l'expression diffère, la pensée est la même. La démonstration est complète et l'éloquence d'un tel parallèle est irrésistible. Il en résulte que Jésus n'a fait que copier ses devanciers, que la morale improprement appelée chrétienne ne vient pas de lui. Ainsi se trouve justifiée cette parole du savant et judicieux Munk : « On s'est étonné du

(1) *Histoire de la Théologie chrétienne des deux premiers siècles*, t. I, p. 154

(2) *Ibid.*, p. 198.

(3) *Vie de Jésus*, 12^e éd., p. 87-88.

peu d'effet produit à Jérusalem par le discours de la montagne. Comment en aurait-il pu être autrement? Le discours de la montagne courait les rues de Jérusalem bien avant qu'il ait été prononcé. »

Jésus dit : « Vous avez appris qu'il a été écrit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. — Mais, moi, je vous dis : Aimez vos ennemis et bénissez ceux qui vous maudissent; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent (*Mat. v. 44*). » La phrase citée par Jésus comme biblique, « *Tu haïras ton ennemi*, » n'existe pas dans l'Ancien Testament. Il y a là plus qu'une infidélité. M. Rodrigues pense que ce passage est interpolé et qu'un aussi saint homme que Jésus n'a pu commettre une calomnie calculée pour déguiser un plagiat.

Il ne peut être permis à la critique d'élaguer arbitrairement un texte qui gêne ou qui déplaît, et de supposer une interpolation que rien ne justifie. — Non-seulement le précepte de haine, cité par Jésus, n'existe pas dans la Bible, mais on y trouve prêchée, au contraire, la maxime de rendre le bien pour le mal. (*Levit. xix, 17, 18; Ex. xxiii, 4, 5; Prov. xxiv, 17, 18, et xxv, 21.*)

Il est juste de reconnaître que certains points de doctrine, en passant de la Bible dans les discours de Jésus, y subissent une modification de nuance qui a pu conduire à une transformation. Ainsi les écrivains israélites prêchent la confiance en un Dieu qui veille avec une bonté paternelle sur ses créatures. (*Prov., x, 3; Ps. xxxiv, 11; Ps. civ, 27; etc.*). Cet espoir dans le concours divin n'était, chez l'Israélite, qu'un stimulant au travail. Jésus, au contraire, en exagérant ces préceptes, les dénature et arrive à prêcher l'indolence, l'apathie, le mépris du travail; il ne veut pas qu'on s'inquiète des besoins de la vie terrestre ni des moyens de les satisfaire; on doit tout attendre du Père céleste; prendre pour modèles les oiseaux qui ne sèment ni ne moissonnent, et auxquels Dieu donne la nourriture; ne pas s'inquiéter du vêtement, d'imiter les lis des champs, qui ne travaillent ni ne filent, et à qui Dieu fournit un vêtement splendide. (*Mat., vi, 25-31.*)

Il en est de même des préceptes bibliques qui recommandent de ne pas rendre le mal pour le mal (*Prov., xx, 32*), et

des éloges accordés au prophète tendant la joue à celui qui la frappe (*Lam.*, III, 30). Jésus défend de résister au mal, il ordonne de présenter la joue gauche à celui qui vous a frappé sur la joue droite, d'accorder au ravisseur plus qu'il ne veut vous enlever, de céder aux prétentions les plus injustes. Par là, il assure le triomphe de l'iniquité, il éteint chez l'homme toute énergie morale, tout sentiment de dignité, tout courage civil.

Ainsi tout ce qu'il y a de bon dans l'enseignement de Jésus n'est que la reproduction des préceptes bibliques; en en défigurant une partie, il favorise l'ascétisme qui n'était pas de l'essence de la religion israélite, mais qui cependant avait de brillants représentants dans la synagogue, notamment Shammaï : ce dernier prêchait la doctrine du renoncement à la vie terrestre incessamment sacrifiée à la vie céleste, à la pensée constante de Dieu et de la vie future.

Nous félicitons M. Rodrigues de son beau travail qui, nous l'espérons, contribuera puissamment à répandre de saines notions sur l'auteur du christianisme. Son livre est une œuvre de solide et consciencieuse érudition. On doit encore lui savoir gré de son exquise modération dans la discussion; il est plein d'égards et de convenances pour des adversaires qui n'ont cessé de persécuter sa race avec acharnement, qui encore aujourd'hui lui prodiguent les épithètes insultantes d'impies et d'assassins. Ce rapprochement peut servir à juger les deux partis.

LIVRES NOUVEAUX

Les Legs des parents, études philosophiques sur l'origine des diverses vocations de l'homme, par Baptiste Girard. In-8, impr. Dufour.

La Conscience comme il la faut, par le R. P. V. Marchal. In-18, libr. Ruffet.

Écrin littéraire et philosophique, par le vicomte de Vivens. In-12, Toulouse, impr. Chauvin.

Elementa philosophiæ scholasticæ. 2 vol. in-12, Roanne, impr. Sanzon.

Livre de morale pratique, ou choix de préceptes et de beaux exemples, destiné à la lecture courante dans les écoles et dans les familles, par Th.-H. Barrau. Nouvelle édition in-12, libr. Hachette.

La Femme médecin; sa raison d'être au point de vue du droit, de la morale et de l'humanité, par M^{me} Agael. In-18, libr. Dentu.

Essais philosophiques : Dieu, la création, l'âme, droit, devoir, loi, par N. Lescanne. In-8, libr. Dentu.

De l'ignorance, par Charles Robert, conseiller d'État. In-18, libr. Hachette.

Problèmes. Idées et plan de la philosophie, par le P. Marin de Boyslève. Deuxième édition, in-18, libr. Bouquerel.

Voltaire et Rousseau, par Eugène Noël, avec une préface de Jules Levallois. In-32, libr. Pagnerre.

Réfutation de Force et Matière : Le matérialisme contemporain; lettre à M. Francisque Sarcey, par Pierre Nolé. In-18, libr. Lemerre.

L'Immortalité, la Mort et la Vie, étude sur la destinée de l'homme, par Baguenault de Puchesse. Troisième édition augmentée, 1 vol. in-12, libr. Didier.

Du gouvernement de soi-même, par Darboy, archevêque de Paris. In-18, libr. Hachette.

La Liberté morale, par le comte Agénor de Gasparin. 2^e édit., 2 vol. in-18, libr. Lévy.

Études critiques sur le Catéchisme et réfutation de l'incrédulité moderne, par F.-V. Roger, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Caen. 2^e édit. in-12, libr. Lecoffre.

M. Cousin et l'Éclectisme, par Hip. Stupuy. Broch, in-8, Versailles, imp. Cerf.

Notes et études sur la philosophie du magnétisme et du spiritualisme, par M. J. Ashburner. In-v, Londres.

La rigueur des temps, par Henri Rochefort. 1 vol. in-18, libr. Centrale.

Moments perdus de Pierre-Jean : Observations, réflexions,

pensées et rêveries anti-politiques, anti-philosophiques, anti-métaphysiques, etc., par C. Issaurat. In-18, libr. Germer-Baillère.

Souvenirs anecdotiques. Médecine navale, saint-simonisme, chouannerie, par le docteur Charles Pellarin. In-18, librairie Noirot.

Les Grandes Questions, par Émile Hannotin. 1 vol. in-8, libr. Dentu.

Religion et Socialisme, par P. Poulin, 1 vol. in-8, libr. internationale.

Recherche de l'idéal social, conférences, par Léon Wabra. 1 vol., agence générale de librairie.

Rimes et idées, par F. Fertiault, Julie Fertiault, Eugène Nus, Eugène Garcin, P.-G. Drevet, Albert Castelnau, A. Tognon, etc. 1 vol. in-8, libr. Dentu.

Philosophie pratique. — *La morale et les académies*, par J.-M. de La Codre. 1 vol., libr. Dentu.

Les Principes, les Partis, les Napoléon, ouvrage dédié au Sénat et au Corps législatif, par Frédéric Herreuschneider. 1 vol. in-18, librairie Dentu.

MÉLANGES

LE PROCHAIN CONCILE ŒCUMÉNIQUE. — L'annonce d'un Concile œcuménique a soulevé dans la presse une polémique un peu prématurée sur la portée religieuse, politique et philosophique de cette résolution extrême. Les motifs en sont, du reste, très-énergiquement présentés dans le passage suivant de la bulle d'indiction :

Tout le monde sait et connaît par quelle horrible tempête l'Église est actuellement ballottée, de quels et de combien de maux la société civile elle-même est affligée. En effet, l'Église catholique, sa doctrine salutaire, sa puissance vénérable, l'autorité suprême de ce siège apostolique sont attaquées et foulées aux pieds par les ennemis les plus acharnés de Dieu et des hommes. Toutes les choses sacrées sont méprisées, les biens ecclésiastiques dilapidés; les prélats sacrés et les plus respectables dépositaires du ministère divin, les hommes les plus distingués par leurs sentiments catholiques, persécutés de toute manière; les congrégations religieuses abolies; des livres impies de toute espèce, des journaux pestilentiels (*pestifera ephemerides*), des sectes très-pernicieuses et de diverses formes répandues de toutes parts. L'éducation de la malheureuse jeunesse (*miseræ juventutis institutio*) est presque partout enlevée au clergé, et, qui pis est, confiée en beaucoup de lieux aux maîtres de l'iniquité et de l'erreur. De là, notre profond chagrin et celui de tous les gens de bien; au détriment à jamais déplorable des âmes, l'impiété s'est partout tellement propagée, ainsi que la corruption des mœurs, la licence effrénée, la contagion de toutes les opinions dépravées, de tous les vices et de tous les crimes, la violation des lois divines et humaines, que non-seulement notre très-sainte religion, mais même la société humaine sont troublées et tourmentées de la façon la plus misérable.

Si telle est, en effet, la situation du monde, nous demandons si le remède sera à la hauteur du mal. On a déjà recouru à ces conciles aux époques de foi, et comme leur peu de succès a démenti la prétendue infailibilité de ceux qui y prirent part, que sera-ce à une époque de science et de critique comme la nôtre?

Voilà dix-huit cents ans que l'Église avec tous ses moyens

d'influence, d'autorité, de richesse, de savoir, travaille à convertir les peuples, et malgré son ardent prosélytisme, elle n'est parvenue à réunir dans son giron qu'un dixième de la population du globe. Est-ce fausseté de sa croyance, imperfection de sa doctrine, ou insuffisance de son enseignement? Toujours est-il que son infaillibilité s'est brisée contre l'indifférence des uns et contre le doute des autres. Une nouvelle assemblée des membres les plus pieux et les plus doctes de l'épiscopat aura, moins que jamais, chance de réussir, et ne fera peut-être qu'ajouter le ridicule à l'impuissance.

Pendant l'Église n'a-t-elle pas des moyens plus prompts, plus directs et plus efficaces pour faire reconnaître et respecter ses lois? N'a-t-elle pas la prière? Si elle représente réellement le ciel sur la terre, c'est au ciel qu'elle doit s'adresser et non à la terre. Ne peut-elle par une invocation solennelle en appeler à ceux qui ayant tout pouvoir doivent avoir aussi toute justice et toute miséricorde, aux trois personnes de la Trinité, à la Vierge-mère, et enfin à l'innombrable phalange des saints qui jouissent par avance de la béatitude céleste?

Cette invocation désespérée aurait un effet décisif aux yeux du monde, car ou ces personnages divins répondraient à ce grand appel et manifesteraient leur volonté par un miracle éclatant, aussi évident à tous les yeux que le moindre rayon du soleil, et alors les plus incrédules seraient forcés de rendre témoignage de ce qu'ils verraient, et donneraient soudain l'exemple de la soumission à l'Église. Ou bien, ces dieux et demi-dieux resteraient sourds à cette invocation, accusant par là soit leur non existence, soit leur mauvaise volonté, soit l'intention de laisser le monde suivre librement sa marche naturelle et progressive; mais alors ce silence aurait pour tous une éloquente signification; il attesterait que les prétentions de l'Église n'ont aucun fondement, puisqu'elles n'ont point d'écho dans le ciel; ou bien l'on y verrait la condamnation définitive d'une doctrine qui n'aurait pas dû survivre au Moyen Age, et qui certainement ne survivra pas au dix-neuvième siècle.

*
*

L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME. — M^{me} Louise Bader, l'habile

directrice de la *Revue populaire*, vient de commencer, dans cette *Revue*, une série de lettres sur ce sujet. Voici ce que nous lisons dans la première :

En dehors des esprits goguenards et des mauvais plaisants, incessamment prêts à dénaturer les termes pour se moquer des idées, le mot *émancipation* a différentes acceptions sur lesquelles nous avons à nous entendre. S'il représente la conquête future de nos droits, droits égaux à ceux de l'espèce adverse, dans la famille, au foyer conjugal; droits à l'instruction, au talent, au succès, à la récompense du mérite; droits également à la lutte et au sacrifice, je l'inscris sur mon drapeau en lettres majuscules.

Mais s'il implique des devoirs et des droits politiques..... je n'ai jamais pu contenir un sourire mêlé d'ironie et de regrets devant cette prétention des femmes d'abdiquer les prérogatives de leur sexe pour réclamer celles de leurs adversaires..... De même que je crois les hommes parfaitement inhabiles à remplir certains côtés de notre mission, de même je les trouve encore souverainement ridicules de vouloir les accaparer. Dans les lois, us et coutumes, on ne nous a pas fait la part brillante, c'est certain; mais, entre nous, la faute à qui?.....

L'homme est, au moral, un reflet de la femme. Or, quand nous sommes ignorantes, frivoles, légères, coquettes, c'est-à-dire plongées dans la contemplation et dans l'adoration du *moi*, la belle surprise, qu'à notre instar, les hommes soient personnels, et que leur égoïsme se traduise dans leurs actes et leurs lois!.....

Notre correspondante américaine, habituée, dans son fier et libre pays, à rencontrer des femmes, ne paraît pas se douter que nous ne sommes plus, ou que nous ne sommes encore, hélas! que des poupées! Ce n'est pas, comme on le fait chez elle, de l'avenir de la nation, de son indépendance, de l'élévation du caractère individuel et de ce qui peut y contribuer, que nous causons, nous autres. Nous avons autre chose à dire. Modistes, couturières, fleuristes, *Battiniers*, commandant l'esprit et la parole...

*
**

URGENCE DE L'ENSEIGNEMENT MORAL ET SPIRITUALISTE. — Dans le troisième numéro de la *Tribune*, M. Vacherot a adressé à M. Eugène Pelletan une lettre où il insiste sur la nécessité de traiter la question morale et religieuse, et de constituer une doctrine qui sauvegarde à la fois du maté-

rialisme et du catholicisme : « Ne croyez-vous pas, dit-il, à la nécessité, à l'urgence d'un enseignement moral, libre et sévère, spiritualiste et scientifique, qui en finisse avec une doctrine qui n'est pas le passé, et avec une autre doctrine qui ne peut être l'avenir?... Il est temps de fonder solidement et définitivement une doctrine qui réponde à toutes les exigences de la conscience sans rien abandonner de la raison et des procédés de la science. » Il ajoute :

Les éléments de la doctrine ne sont pas difficiles à recueillir dans la réalité. N'y a-t-il pas tout un ordre de faits que le sens intime nous révèle et qui témoignent des deux **grands principes** de la vie morale, la liberté et la loi du devoir? Et si l'on veut bien faire la revue des vérités que l'analyse des moralistes et des psychologues a mises en lumière depuis qu'il existe une science de la nature humaine, n'y trouvera-t-on pas facilement de quoi composer une science très-solide, suffisamment riche pour y établir un spiritualisme vraiment scientifique qui ne doive rien aux subtilités de la métaphysique ou aux mystères de la théologie? Ce spiritualisme, tel que je l'entends, ne serait point une simple psychologie ou même une morale, ce serait une politique, une économie sociale, une religion, en ce sens qu'il serait l'esprit et l'âme de toutes les choses de ce nom. Ce serait la morale des devoirs; ce serait la politique des droits; ce serait l'économie sociale du libre travail; ce serait la religion de la conscience. On n'y enseignerait pas que l'homme est simplement un être de la nature, plus complet que les autres, mais n'ayant comme eux que des instincts, des appétits, des besoins, des sensations et des imaginations sensibles, sans autre activité que celle du désir, sans autre notion du bien que celle de l'utile, sans autre règle de conduite que celle de l'intérêt, en admettant encore qu'il conserve assez de liberté pour être susceptible de suivre une direction quelconque, autre que celle de la nature. On y enseignerait tout le contraire : à savoir, que l'homme se distingue essentiellement de l'animal par la liberté qui en fait un être *personnel*, par la conscience qui en fait un être *moral*, qu'à ce double titre il connaît une loi, des devoirs, des droits, une justice, une vertu, toutes choses qui dépassent d'une hauteur infinie la sphère des sensations, des appétits, des passions, des intérêts de l'être naturel.

C'est dans une pareille société de *personnes, d'âmes, d'esprits*, d'êtres libres, en un mot, car tous ces termes sont synonymes, que consiste ce que j'appelle une démocratie vraiment

spiritualiste, démocratie virile et pure tout ensemble, voulant se gouverner elle-même et sachant se gouverner par la raison, où le sentiment de la liberté, de la responsabilité, de la puissance personnelle, serait porté à un tel degré chez tous ses membres, que chacun vivrait, agirait, travaillerait de façon qu'il n'eût à réclamer de l'État autre chose que justice, tout étant prêt néanmoins à venir en aide aux faibles, c'est-à-dire aux victimes de la fatalité naturelle, comme il convient dans une société d'amis et de frères.

... Je trouve, par parenthèse, qu'on abuse étrangement du mot spiritualisme, et que l'Église catholique l'a singulièrement compromis par l'application qu'elle en a faite dans l'histoire. Une discipline qui étouffe la liberté n'est point une discipline spiritualiste. Une société où l'homme n'est point traité en véritable personne n'est pas une société spiritualiste. Le spiritualisme n'est pas dans une formule métaphysique ou dans un symbole mystique ; il est dans la société dont le principe est la liberté des personnes, où l'ordre n'est que la garantie, où la justice n'est que le respect de cette liberté, où l'initiative personnelle est le grand moteur de l'activité sociale, sous la seule discipline de la conscience pour la vie privée, et, pour la vie publique, d'une loi qui n'est elle-même que la formule convenue de la conscience.

Voilà le spiritualisme en action, dont les vieilles écoles, les vieilles sectes, les vieilles sociétés n'ont connu que le nom, et que la démocratie future semble destinée à nous révéler dans son type vrai et vivant. Qu'en dit l'auteur de *la Profession de foi du dix-neuvième siècle*?

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Le Correspondant* : Les luttes actuelles de la philosophie et de la science, par le docteur Chauffard.

Revue des Deux Mondes : La physiologie française et M. Claude Bernard, par Edgar Saveney. — Les problèmes philosophiques, par Paul Janet. — La théologie catholique en France, par Étienne Vacherot.

Revue moderne : L'esprit de 89 et la libre pensée, par le comte de Kératry.

La Philosophie positive : De la vibration nerveuse et de l'action reflexe dans les phénomènes intellectuels, par le docteur Onimus. — Variabilité des êtres organisés, par Ch. Letourneau. — La théologie et la philosophie antithéologique au Sénat, par E. Littré. — Lettre à M. Littré sur l'orga-

nisation de la république des lettres, par Ed. de Pompéry.

La Science sociale : Dieu et la science moderne, par H. Renaud. — Le substantialisme rationnel, par E. de Pompéry.

La Morale indépendante : Catéchisme de morale universelle, par Le Hardy de Beaulieu. — La liberté morale, par C. Coignet. — Du scepticisme contemporain, par A. Louvet. — La morale officielle et la morale indépendante, par Frédéric Morin.

La Chaîne d'union, journal de la Maçonnerie universelle, publié à Londres : Du luxe et de ses effets au point de vue de la morale, par Loubatière.

Le Magnétiseur, publié à Genève : Le fluide vital, par Ch. Lafontaine. — Somnambulisme lucide, par Alexandre Dumas. — La Société de magnétisme de Paris ; son passé, son présent, son avenir, par Gérard.

Il Libero Pensiero : Il materialismo dell' insegnamento, per Stefanoni Luigi. — La chiezza e la superstizione, per S. Le Grand. — L'eternità del mondo, per Miron. — La Religione e l'igiene, per Domenico Madini.

La Pensée nouvelle : Qu'est-ce que l'âme ? par A. Coudeureau. — La philosophie de Proudhon, par Yon Guyot. — L'optimisme, par Louis Mulheim. — Le catholicisme et le sentiment de la nature, par Abel Deroux.

La Solidarité : Bulletin du mouvement philosophique et religieux : aux néo-matérialistes, par Ch. Fauvety. — L'être, les êtres, par le docteur Landur. — Le mal du Siècle, par Eug. Nus.

Journal de Médecine mentale : De la civilisation, par Pel-larin. — Conférences scientifiques à Evreux, par Em. Lombel.

Revue populaire : De l'émancipation de la femme, par Louise Bader. — Histoire des mœurs et de l'esprit français, par Roux-Ferrand. — Courrier scientifique, par le docteur Bader.

Revue de Linguistique : Idéologie positive, par H. Chavée. — Étude védique : Aditi, par Girard de Rialle.

Le Rationaliste de Genève : L'anarchie intellectuelle, par Pietro Preda.

ANNUAIRE
PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

3^e Livraison (SEPTEMBRE)

SOMMAIRE. — **Enseignement :** Influence morale de la philosophie au dix-huitième siècle, cours de M. Maury au Collège de France. — **Bibliographie :** Loisirs d'un magistrat, par M. Sorbier. — *L'Âme*, démonstration de sa réalité, etc., par Ramon de la Sagra. — Madame Frainex, par Robert Halt. — Attendre-Espérer, — les Désirs de Marinette, — Double Histoire, — Histoire d'un fait-divers, par André Léo. — Le Spiritualisme et l'idéal dans l'art et la poésie des Grecs, par A. Chassang. — Livres nouveaux. — **Mélanges :** La philosophie positive et la métaphysique. — Origine de la vie. — Les idées de M. Alexandre Dumas fils — La vérité et la discussion. — Publications philosophiques diverses.

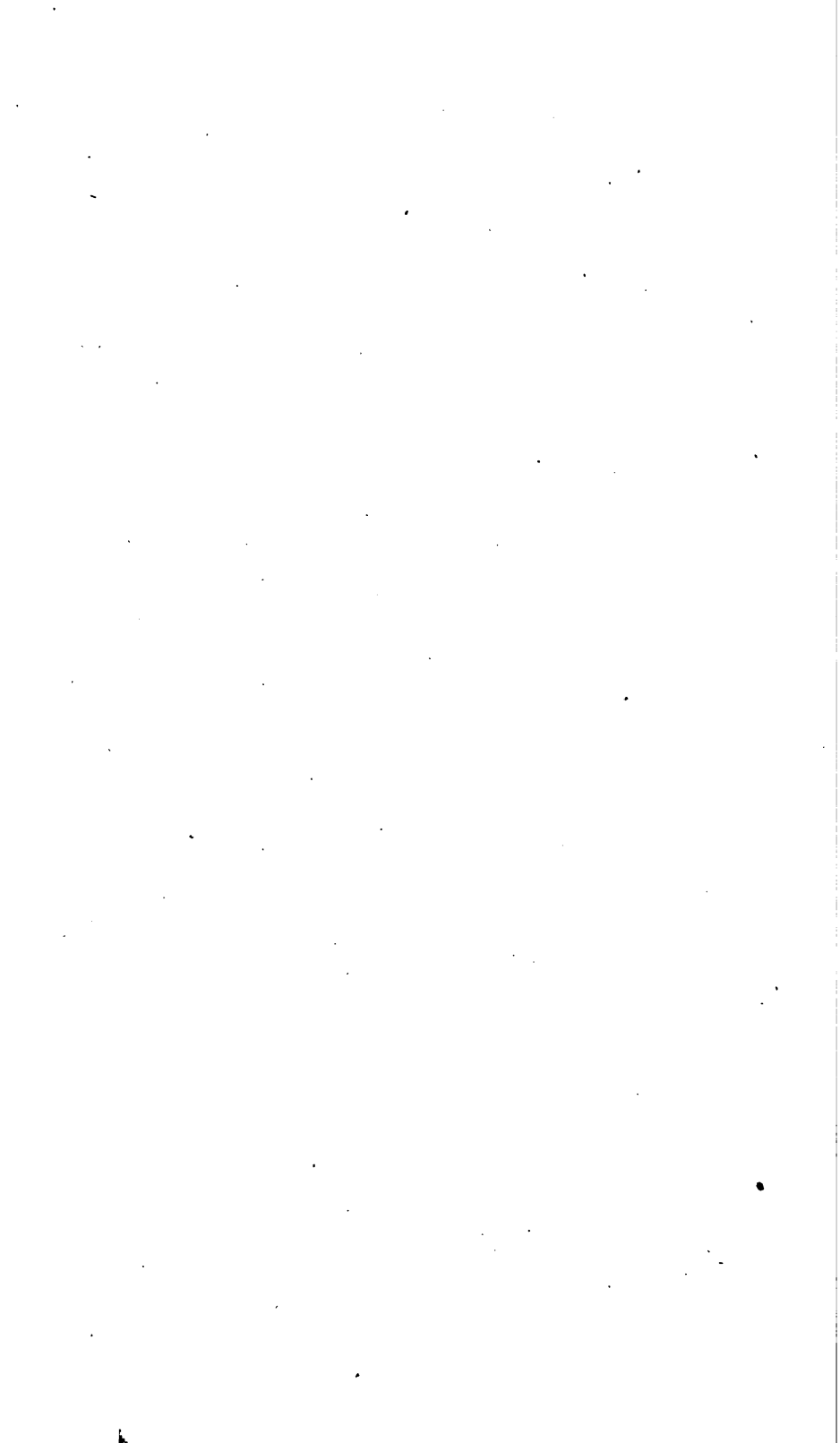
PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIÈRE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue Saint-André-des-Arts, 41

1868



ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Septembre 1888

ENSEIGNEMENT

INFLUENCE MORALE DE LA PHILOSOPHIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

(Cours de M. Alfred Maury au Collège de France)

Nous empruntons à la *Revue des Cours littéraires* l'extrait suivant d'une leçon de M. Alfred Maury :

« Nous avons dit que les écrivains français du xviii^e siècle n'avaient point échappé à la triste influence du relâchement des mœurs; mais, en faisant la part des justes reproches qu'on leur doit adresser, il faut aussi reconnaître les services qu'ils ont rendus aux progrès de la raison et à la cause de la liberté. Le grand mouvement d'idées qui s'accomplit au xviii^e siècle a inauguré des principes auparavant méconnus, ou qui n'avaient été qu'entrevis par quelques esprits isolés. Ce progrès ne fut pas dû, comme la plupart de ceux qu'avait vus le siècle précédent, à l'initiative du pouvoir. Les principes nouveaux avaient germé au sein de la conscience publique, où les philosophes ont été les chercher, et dont ils se sont faits les éloquents interprètes. La paresse, l'insouciance de Louis XV abandonnait la direction des affaires à ses créatures et à ses favoris, aux créatures et aux favoris de ses maîtresses, et le gouvernement se traînait dans la voie ouverte par Louis XIV sans avoir la gloire et le génie pour se justifier. Cette abdication partielle du pouvoir favorisa l'émancipation de l'intelligence. Les écrivains, en perdant le patronage éclairé du roi, conquièrent leur indépendance, et la liberté trouva son compte à l'abaissement du gouvernement royal.

« Fort de l'apathie du maître, les ministres, nommés par des intrigues de cour, devenaient de plus en plus puissants,

à ce point que le roi, incapable de leur résister en face, se trouva souvent réduit à travailler en secret contre eux. Celui qui sut s'affranchir le plus de la puissance du maître fut incontestablement le duc de Choiseul.

« Au-dessous d'eux, dans ce monde d'employés qui, sans être à beaucoup près aussi considérable qu'aujourd'hui, tendait cependant à se grossir, les idées nouvelles commençaient à avoir accès, et les hommes d'administration, grâce aux rouages dont ils étaient les ressorts, ramenaient dans leur dépendance toute une classe de grands dont le crédit avait été jadis omnipotent.

« Quant aux philosophes et à toute cette classe d'esprits livrés aux travaux de la pure intelligence, leur activité, ne pouvant s'exercer dans les affaires, s'épanouissait tout entière dans le domaine des idées, et là ils ne trouvaient rien qui leur fit obstacle ; ils échappaient au contrôle de la pratique et ne se préoccupaient point des mille difficultés qui entravent, éclairent, corrigent nos vues quand il s'agit d'administrer des intérêts existants. L'activité des philosophes n'était donc que le plein essor donné à une intelligence, à une imagination que rien ne réglait : de là toutes ces utopies, si nombreuses au XVIII^e siècle, où le faux, le dangereux, l'injuste, s'alliaient au vrai, à l'utile et au juste ; car l'utopie conçue par un esprit fécond et généreux renferme presque toujours un germe de possible ; elle va au devant de ce qui est praticable, et d'ordinaire son plus grand tort est de devancer de plusieurs siècles les idées et les institutions.

« L'utopie a d'ailleurs cet avantage, de nous arracher aux préjugés et à la routine, en nous ouvrant des horizons nouveaux ; tel a été surtout le caractère des théories hasardées du XVIII^e siècle. Mais ce que ces théories eurent de dangereux, c'est qu'elles se produisirent comme susceptibles d'être immédiatement réalisées. Leurs auteurs ne tinrent pas compte de la nécessité, pour assurer ce progrès, de n'accomplir les changements que lentement et graduellement, et cette erreur du XVIII^e siècle est devenue la faute capitale de la révolution française. Nourris dans les doctrines des philosophes, les régénérateurs de la France crurent à la possibilité de tout refaire en quelques années et de s'affranchir de la tradition, c'est-à-

dire de la nécessité du temps, à laquelle nous voyons qu'obéit la nature physique elle-même.

« Aussi la révolution française, fille de la philosophie du XVIII^e siècle, a-t-elle plutôt posé des principes qu'elle n'a élevé un édifice nouveau. Ce sont ces principes qui l'ont immortalisée ; ils peuvent se résumer en trois mots : humanité, justice et liberté.

« Les deux premiers de ces principes avaient été sans doute prêchés par l'Évangile, et le christianisme en fit pénétrer l'influence dans les mœurs, mais en une foule de points la société chrétienne était demeurée barbare ; un étrange compromis s'était opéré entre la religion et les abus de la force. La plus criante inégalité subsistait dans la manière dont étaient traités les hommes des classes inférieures et ceux des classes élevées. La législation pénale demeurait empreinte d'habitudes de férocité et de tyrannie, ainsi qu'en témoigne hautement l'existence prolongée de la torture et des supplices. On en pourrait citer bien des preuves ; bornons-nous à quelques-unes. Un homme que les tribunaux déclareraient aujourd'hui aliéné, Damiens, tenta le 9 mars 1757, de frapper Louis XV à Versailles, avec un couteau qu'il ne put tenir et qui lui glissa des mains. Ce fou, qu'il aurait fallu plaindre et se borner à renfermer, fut traité comme le dernier des scélérats, et l'on s'épuisa sur son robuste corps en tortures les plus cruelles. Les chevaux ne mirent pas moins de cinquante minutes à écarteler le malheureux, dont la vigueur inépuisable ne servait qu'à prolonger l'affreuse agonie. Lutte épouvantable, hideuse, que termina le bourreau en coupant les jointures que les chevaux ne parvenaient pas à déchirer.

Et ce n'était pas toujours un malfaiteur, un meurtrier, auquel étaient infligés de si horribles supplices ; nous en avons la preuve par Jean Calas. Et ces atrocités, le peuple n'en était pas l'auteur : Damiens avait été jugé par la grand'chambre du Parlement, assisté de la chambre des pairs. Ce qui nous révolte aujourd'hui était approuvé, accepté des meilleurs esprits d'alors, des plus haut placés et des plus sages. Ce ne furent pas les ministres de l'Évangile qui rappelèrent alors les sociétés chrétiennes au principe de l'humanité dans les lois, ce furent les philosophes.

« Il en fut de même pour la justice. Celui qui protesta avec le plus d'énergie contre l'inégalité choquante admise jusque-là entre les hommes, c'est encore un philosophe, Jean-Jacques Rousseau. Les idées des philosophes passèrent peu à peu dans le domaine de la pratique, d'où elles n'auraient pas pu sortir tout d'abord, les hommes du gouvernement ayant été gangrenés par les détestables traditions dont ils étaient héritiers.

« Le cardinal de Fleury demanda un jour à l'aumônier des prisons quelle était la principale cause des vices, des crimes qui amenaient l'incarcération de tous ces misérables. Le confesseur de tant d'hommes perdus n'hésita pas à répondre que c'était le manque d'argent. — Mais de ce manque d'argent, quelle est la cause principale? — Réponse : les maisons de jeux. Voilà donc le ministre averti par un homme compétent, que son caractère et ses fonctions mettaient à même de recevoir des confidences précieuses. Son témoignage aurait dû être décisif pour amener une réforme : on ne tenta pourtant pas de l'opérer. En 1738, les maisons de jeux jouissaient de la plus grande prospérité, aux dépens de la morale publique et de la tranquillité, de l'honneur des familles. Les ducs de Carignan et de Gèvres en étaient propriétaires. Sans doute, ces grands personnages ne géraient pas eux-mêmes leur tripot; des gens qui se respectent ne dérogent pas ainsi : ces ducs pleins d'une fierté délicate avaient cédé la ferme des jeux à bail au directeur de l'Opéra, de telle sorte qu'ils conciliaient à la fois la dignité de leur rang et l'intérêt non moins respectable de leur coffre-fort. Le crédit de ces grands personnages suffisait pour qu'on laissât ouverte la plaie sur laquelle un ministre honnête homme avait mis le doigt.

« C'étaient des intérêts particuliers, des gens en faveur que l'on trouvait partout, faisant obstacle aux réformes les plus urgentes.

« Les philosophes, les écrivains, en appelèrent alors aux principes. Ils éveillèrent l'attention publique sur cette inégalité révoltante, et préparèrent ainsi la réforme des lois pénales, en réformant d'abord les idées et les mœurs; où la moralité fait défaut, les meilleures lois sont impuissantes; ce sont les bonnes mœurs qui amènent les bonnes lois. Et il

importe, pour être juste envers la philosophie du siècle dernier, pour bien comprendre l'étendue du service rendu par elle à la société, de se rappeler à quel point, avant eux, ces principes étaient méconnus. Il y eut un temps, par exemple, et ce temps a duré des siècles, où non-seulement l'inégale répartition de l'impôt était un fait consenti par les esprits les plus sérieux et les plus honnêtes, mais où l'on ne trouvait rien à redire à une justice qui épuisait ses rigueurs sur les faibles en ménageant les forts; le fer rouge, la question, le pillage du pauvre peuple ne choquaient pas. Nous sommes devenus plus délicats depuis Louis XVI, qui abolit la torture. Nous n'admettons pas publiquement des voleries, des malversations impunies; nous ne comprenons plus cette facilité déplorable de Louis XV, qui signait des *acquits au comptant*. L'ordre, la régularité, la sagesse, la douceur dans les mœurs, les sentiments d'humanité et de justice nous ont tellement pénétrés qu'ils sont devenus, pour ainsi dire, de droit commun. Ce qui nous distingue du XVIII^e siècle, et de ceux qui l'ont précédé, ces sentiments éminemment civilisateurs et ce progrès, nous les devons en grande partie à la philosophie.

« Les droits de l'humanité n'étaient pas plus sauvegardés que la liberté personnelle; les lettres de cachet en sont l'irréfusable preuve. Toutefois, il faut reconnaître que l'on a exagéré l'odieux de ce moyen arbitraire à l'aide duquel l'on assurait souvent la punition d'un coupable en sauvant l'honneur d'une famille. Mais ce qui doit en faire condamner l'emploi, c'est qu'elles frappaient dans l'ombre et ne laissaient point au prévenu les moyens de se défendre. Il ne saurait y avoir de sécurité pour l'innocence et de fondement pour la justice en l'absence de la publicité et d'un débat contradictoire. D'ailleurs les exemples ne manquent pas pour nous montrer à quels abus, à quelles monstruosité ces lettres de cachet ouvraient la porte. Des pères, des maris, des parents, qui avaient du crédit, obtenaient sans difficulté l'incarcération de leurs enfants, de leurs femmes, de leurs proches.

« Le président de la cour des Aides, Le Camus, avait un frère, abbé, qui lui réclamait sa part de l'héritage paternel. Une lettre de cachet obtenue par le président eut pour effet d'envoyer aux îles Sainte-Marguerite ce frère importun, dont

le revenu fut fixé à une pension de 650 livres. Dans les familles haut placées, voulait-on empêcher des parents de contracter des unions jugées peu convenables; on recourait aux lettres de cachet.

« En somme, au siècle dernier, on peut dire que l'inégalité était partout, ce qui consacrait l'injustice. On ne doit donc pas s'étonner que la France, en présence de ces abus, ait été prise comme d'un délire d'égalité et l'ait voulu pousser jusqu'à l'absurde. C'est ce besoin d'égalité qui amena l'invention du terrible instrument de supplice dont l'usage fut si funeste pendant nos fureurs révolutionnaires. L'inégalité du châtement pour les mêmes crimes était révoltante : on voulut la faire disparaître par l'établissement d'un genre de mort commun à tous les criminels, et bientôt on ne comprit plus d'autre moyen de niveler les hommes.

« Les persécutés devinrent des persécuteurs furieux, acharnés; ainsi firent les chrétiens, d'abord victimes et devenus plus tard bourreaux. Mais de même que le fanatisme des inquisiteurs ne saurait nous faire oublier les bienfaits du christianisme, le fanatisme révolutionnaire ne peut nous faire méconnaître ce qu'il y eut de bienfaisant dans la proclamation des principes dont on fit en 1793 et 1794 une si étrange application.

« Sans doute, au milieu de ces fureurs, les passions personnelles les plus coupables jouèrent un rôle notable et agirent sous le couvert du patriotisme et des vertus républicaines, mais il est impossible de ne pas reconnaître que ce qui domina, ce fut l'exaltation, poussée jusqu'à la fureur des sentiments de réprobation que le régime du privilège avait soulevés. Il faut, toutefois, s'entendre sur ce mot de privilège, car tous les privilèges ne sont pas injustes et illégitimes; ils ne le deviennent que quand ceux qui en sont revêtus ne remplissent pas les devoirs que l'obtention de ces privilèges leur crée. Le privilège est, en effet, dans le principe une juste rémunération, une compensation légitime, exceptionnelle, de certaines charges imposées exceptionnellement aussi. Surcroît de services rendus, surcroît de récompense en considération de ces services. J'ai, Messieurs, l'honneur enviable, l'honneur qui m'est cher, de parler ici au Collège

de France, devant vous. C'est un privilège, car tous ne jouissent pas de cet avantage. Mais je ne l'ai qu'à la condition de me rendre digne en travaillant, en préparant convenablement mes leçons, de l'honneur de vous instruire. Il est évident que celui qui, en retour d'un privilège, n'apporte à la société aucun service rendu dans le passé ou dans le présent, en est abusivement investi. Comprend-on, par exemple, des pensionnaires de l'État qui n'ont aucun service à produire pour titre de cette pension, ou encore des pensions payées à ceux qui n'en ont aucun besoin, qui jouissent de grandes ressources, quand les frais de ces pensions sont faits par de pauvres contribuables travaillant à la sueur de leur front, et souvent privés du strict nécessaire? Le peuple français finit par confondre les privilèges avec les abus qu'on en faisait. Toutefois, il faut le reconnaître, ceux qui se sont élevés avec le plus de force contre l'abus des privilèges ont souvent joui de ce qu'ils condamnaient. Heureux l'homme dont la parole et la conduite, dont les discours et les mœurs sont toujours conformes! Quelle autorité, quelle force n'apporte-t-il pas au principe qu'il défend!.... La force d'une vérité ne dépend pas de ce que fait ou ne fait pas celui qui la proclame, elle réside avant tout dans cette vérité même, et ce qu'il y a de grandeur et de puissance dans un principe vrai, c'est qu'il finit par éclater forcément en dépit de tous les obstacles. Ainsi, en résumé, je dirai que le principal titre d'honneur de la philosophie du dix-huitième siècle, c'est d'avoir hâté l'émancipation intellectuelle de la France et suscité le mouvement économique d'où est sorti l'ordre administratif nouveau. L'apparition des doctrines de l'économie politique fut en effet étroitement liée aux théories nouvelles que produisait la philosophie. Les économistes furent conduits, comme les philosophes, par le principe abstrait de la justice, du droit et de l'utile. Ce sont eux qui ont éclairci la question vitale des dépenses productives et improductives, des agents utiles et superflus.

« La tolérance religieuse, qui n'est qu'une application du principe de la justice, pénétra dans les lois grâce aux efforts des philosophes. Ce ne fut qu'en 1787 que les protestants recouvrèrent leurs droits civils; persécutés, exilés, proscrits,

ces trois mots résument l'histoire de leurs malheurs (1). La persécution, déjà si odieuse au moment de la révocation de l'édit de Nantes, prenait un caractère plus odieux encore au dix-huitième siècle. Qu'est-ce qui a donné aux persécutions contre les chrétiens son plus odieux caractère? C'est que ceux qui se faisaient leurs bourreaux ne croyaient généralement pas aux divinités qu'on les voulait contraindre à adorer. Les persécutions religieuses s'expliquent, sans se justifier, dans un temps où la foi est vive et sincère; elles prennent un caractère plus révoltant quand la foi s'est éteinte. Les persécutions contre les protestants sous Louis XV ne se justifiaient même pas par l'intolérance, plus ou moins excusable, dans un persécuteur convaincu de la vérité de sa foi; car nous avons vu quel était au dix-huitième siècle le relâchement des mœurs au sein même du clergé. Et cependant les édits de Louis XIV avaient toujours leur cours. De temps en temps, quelque pasteur était arrêté ou pendu, des dénonciations signalaient au gouvernement les biens de quelques religieux fugitifs, oubliés par le fisc. Des curés des Cévennes, mécontents de ce qu'on ne poursuivait pas avec assez de vigueur les protestants, rédigèrent un mémoire pour le cardinal Fleury. Ils s'y plaignaient de ce que les enfants des protestants désertaient leurs écoles, qu'on ne leur présentait pas les nouveaux-nés pour les baptiser et que les prédicants faisaient force mariages. Souvent c'étaient les curés eux-mêmes qui refusaient de bénir les unions parce que l'on voyait des protestants, après s'être fait instruire six mois dans le catholicisme et avoir fait célébrer leur mariage, retourner ensuite au protestantisme. L'intendant qui envoya ce mémoire au cardinal reconnaissait que les protestants étaient plus agités que de coutume, sans qu'on eût pourtant à leur reprocher aucun acte de révolte. On donnait des récompenses pour la capture des prédicants. Fleury publia une déclaration pour annoncer aux protestants qu'on userait toujours, à leur égard, de la même sévérité. Les évêques du Languedoc approuvèrent les vues du cardinal. On exigea pour tout mariage un

(1) Voyez une leçon de M. Laboulaye dans le numéro 31, page 490 de la *Revue des Cours littéraires*.

certificat de catholicité délivré par le curé et visé par l'évêque. Défense fut faite aux notaires de dresser un contrat de mariage sans la présentation de ce certificat. Les évêques ne trouvaient rien d'exagéré dans la peine de mort prononcée contre des prédicants qui avaient célébré des mariages. On décréta celle des galères pour le mari, de la détention perpétuelle pour la femme et pour les témoins, avec confiscation de leurs biens. L'évêque de Montpellier insistait pour que les enfants nés de telles unions fussent déclarés illégitimes. On enlevait les enfants aux familles protestantes; on mettait de force les filles au couvent. Les tribunaux se faisaient les complices de ces violences. On sait la sévérité extrême déployée dans l'affaire du chevalier de la Barre par le Parlement. Ce fut en 1762 qu'un marchand de Toulouse, l'infortuné Jean Calas, subit le supplice de la roue, en châtiement d'un crime imaginaire; on prétendait qu'il était l'assassin de son fils, qu'il l'avait étranglé parce que ce jeune homme voulait se faire catholique. Une commission, nommée en 1765, déclara l'innocence du père de famille supplicié.

« Louis XVI, monté sur le trône à vingt ans, comprenait quelles réformes étaient nécessaires, impérieusement réclamées par la justice. Il voulut s'entourer d'honnêtes gens et y travailler. Mais l'opinion publique, à la pression de laquelle son cœur bon céda aisément, c'étaient les philosophes qui l'avaient faite!

« Humanité, justice, tolérance, trois principes qui, en dernière analyse, n'en font qu'un, dont le vrai nom est la justice, voilà le bienfait inappréciable que nous devons à la philosophie du dix-huitième siècle. Depuis que ce principe a fait, sous ces auspices, son entrée dans le monde, il s'est développé, il a grandi; ce qui n'était d'abord que le privilège d'un petit nombre s'est étendu peu à peu à la masse entière de la nation. Devant la justice il n'y a plus ni rang, ni castes, ni diversité d'origines. Le droit est devenu le même pour tous les citoyens. L'application de ce principe ne doit pas s'arrêter là. Il y a aussi un devoir de justice entre les nations. Ainsi l'ont montré les progrès du droit public. Autrefois chaque peuple, uniquement occupé de ses intérêts propres, ne son-

geait qu'à soi et érigeait l'égoïsme en vertu, c'est là encore, malheureusement la doctrine de certains politiques et de certaines nations. Les peuples apprennent aujourd'hui, comme jadis l'ont fait les membres de notre nation, qu'ils sont solidaires, que la prospérité de chacun d'eux est intéressée à celle de ses voisins, et que le droit d'autrui, nation aussi bien qu'individu, veut être respecté. Les nations tendent à n'être plus que des émules, elles deviennent moins ennemies, et cette belle application du principe évangélique que promet l'avenir aux nations, c'est encore la philosophie, ce sont les penseurs utopistes du dix-huitième siècle qui l'ont préparée! »

BIBLIOGRAPHIE

LOISIRS D'UN MAGISTRAT : Méditations morales et historiques, par M. Sorbier, premier président de la Cour d'Agen. 1 vol. in-8, librairie Didier.

Les magistrats, comme tous les hauts fonctionnaires, ont beaucoup de loisirs; heureux lorsqu'ils les occupent, non pas à l'exercice de la chasse, ni à la fréquentation des eaux, ni aux excursions lointaines, mais à l'étude des devoirs de leur profession, à l'examen des questions de droit, de justice et de morale: car alors ils accomplissent un double mandat, celui de juger les pensées et les actes, et d'ajouter l'observation des idées à celle des faits. C'est à cela que M. le premier président Sorbier s'applique et il faut l'en louer. Les moments de repos que lui laissent ses fonctions il les emploie à réfléchir sur divers sujets, à en tirer des pensées pleines de bon sens, quoique trop généralement mises sur le compte du christianisme.

Bien qu'il n'ait aucune prétention au titre d'écrivain et de moraliste, et n'écrive que pour ses parents et ses amis, ses livres s'adressent à tous les esprits sérieux; on peut y trouver à louer et à critiquer. Nous respecterons toutefois une modestie qui semble craindre le trop grand jour de la publicité, et nous indiquerons plus que nous ne discuterons ses opinions personnelles.

Cependant, nous devons relever le reproche d'impatience qu'il adresse à ceux qui, ne voyant pas se réaliser les promesses du christianisme, veulent lui substituer la religion du progrès ou la philosophie: « Croient-ils donc, dit-il, avoir épuisé le christianisme dans ses mystères et dans ses préceptes? Dix-huit siècles l'ont si peu épuisé, que *c'est à peine si on commence à la comprendre*, cette religion vraie, divine et par suite éternelle, culte céleste dont le premier commandement est d'aimer cette triste humanité qui le calomnie! »

Une religion *vraie* qui laisse passer dix-huit siècles sans pouvoir être comprise, et prive l'humanité qu'*elle aime* de tous les bienfaits dont les mains de son Église sont pleines,

peut bien exciter l'impatience de ses adhérents, sans que ceux-ci méritent le titre de calomniateurs.

M. Sorbier est optimiste et trouve que tout est pour le mieux et qu'on calomnie non-seulement le christianisme, mais aussi notre temps et nos mœurs : « Non, s'écrie-t-il, il n'est pas vrai que l'intérêt seul unisse les hommes et garantisse leur sécurité; non, l'humanité ne dégénère et ne se dégrade pas ainsi; le monde actuel est toujours la cité de Dieu; la puissance du sacrifice ne s'est pas affaiblie; notre siècle n'est pas déshérité; il contient tous les éléments de la grandeur et de la vertu. Les hommes sont plus frères qu'ils ne le pensent; dans presque tous, il y a une belle nature, une racine d'honneur qui ne sèche point. L'égoïsme, l'orgueil, la dureté ne sont qu'à la superficie; c'est l'écorce de l'homme. Chacun renferme dans son sein un grand nombre d'étincelles; seulement à tous ne vient pas le choc qui les ferait jaillir. »

Voilà, certes, des sentiments humanitaires, n'en déplaise à M. Sorbier, et nous y applaudissons d'autant mieux que l'adoucissement des mœurs, il le reconnaît, est indépendant de l'intensité de la foi religieuse : « On dit que le bilan de la morale publique, dressé tous les ans, atteste notre dépravation croissante; mais qui a fait le relevé des archives criminelles de nos anciens tribunaux?... Au temps même de la plus grande ferveur religieuse, la foi n'arrêtait pas le débordement des passions. Des lieux infâmes de débauche souillaient tous les abords du camp de saint Louis, sous les murs de Damiette. Alors, il n'y avait pas de journaux. Un scandale qu'on eût étouffé, un crime qui fût resté ignoré, retentissent aujourd'hui d'un bout de l'empire à l'autre, et le criminel le plus obscur acquiert la même célébrité que Cartouche et Mandrin... L'humanité, considérée dans son ensemble, va toujours s'épurant, se développant; elle reçoit de chaque siècle qui s'éteint un nouveau principe de jeunesse et de vigueur. »

Ces bonnes paroles contrastent heureusement avec les malédictions et les anathèmes dont le Pape et les évêques gratifient la civilisation moderne.

Si l'originalité manque aux réflexions morales de l'auteur, le bon sens y abonde; nous signalons ses articles sur la souf-

france, sur l'amitié, sur l'influence du climat, sur l'emploi du temps, sur l'habitude, etc. ; puis ses notices biographiques sur les magistrats les plus célèbres par leur intégrité, par leurs vues larges et saines, par leur courageuse résistance aux fantaisies royales, tels que Jean de la Vaquerie et Guillaume de Lamoignon.

Entre ses *pensées*, nous en avons remarqué plusieurs très-ingénieuses ; en voici quelques-unes :

Je connais des gens qui ne changent jamais de manière de penser, ce sont ceux qui ne pensent pas.

On ne sait pas toute la force du câble de l'espérance. Rien ne rend patient autant que l'espoir ; c'est un emprunt fait au bonheur ; on est heureux dès qu'on espère, dès qu'on peut boire à longs traits à cette coupe enchantée où tant d'infortunés mouillent à peine un instant leurs lèvres. Sans le sommeil et l'espérance, l'homme serait le plus malheureux des êtres.

Il y a des parvenus, il y a des arrivés. L'abbé Dubois était un parvenu ; le grand Colbert était un arrivé.

On n'a de reconnaissance que pour les leçons des morts ; elles corrigent sans humilier. Tel se fâcherait d'une vérité dite par un ami qui en profite, s'il la trouve dans Horace ou dans La Bruyère. Un diamant avec une paille vaut mieux qu'une pierre commune sans défaut.

Le loisir est un bien précieux, non parce que l'on ne fait rien, mais parce qu'on a le moyen de faire ce que l'on veut.

Voici une observation malicieuse dont nous laissons toute la responsabilité à l'auteur :

En amour, un des deux doit souffrir. Il y en a toujours un qui embrasse, et l'autre qui tend la joue. Mais ils ne tardent pas à changer de rôle. Les femmes commencent le plus souvent à tendre la joue, et les hommes prennent ensuite ce personnage passif, jusqu'à ce qu'ils se lassent même de celui-là, ce qui n'est pas long d'ordinaire.

L'ÂME, démonstration de sa réalité, déduite de l'étude des effets du chloroforme et du curare sur l'économie animale, par M. Ramon de la Sagra. 1 vol. in-18, librairie Germer-Baillière.

Depuis qu'on a commencé à philosopher, on a discuté sur la nature de l'âme : bien des systèmes ont été mis en avant; les diverses écoles se sont opposées des objections, on a beaucoup épilogué, disputé. Certainement ces travaux n'ont pas été stériles, mais on n'a pu arriver à une solution définitive, irréfutable. M. Ramon de la Sagra se flatte d'être plus heureux que ses devanciers; c'est à la science expérimentale qu'il emprunte ses procédés, et il annonce une preuve rationnelle de l'existence de l'âme immatérielle. Il commence par déclarer qu'il a en vue la défense des grands principes de toutes les religions; il veut bien les tolérer toutes, mais ce qu'il ne tolère pas, c'est la négation de ces mêmes principes : « Nous ne comprenons pas, dit-il, le rôle des gouvernements conservateurs, qui tolèrent des attaques publiques et réitérées aux principes essentiels de leur existence et de celle de la société (p. 2). » Ce que nous ne comprenons pas, c'est qu'un philosophe, à l'instar de l'Inquisition, fasse appel au bras séculier pour imposer silence à ses adversaires, quand il a la faculté de discuter avec eux; qu'il ne se contente pas d'une polémique pacifique, et ne montre pas plus de confiance, pour le succès de sa cause, dans la valeur de ses arguments qu'il présente cependant comme irrésistibles. Et M. Ramon nous reproche dans sa préface de l'avoir qualifié de catholique sincère et convaincu (1)! Si dans ses lettres à M. Sainte-Beuve il ne parlait pas de catholicisme, il ne résultait pas moins des doctrines qu'il y professait et qu'il professe dans le livre actuel, des raisons suffisantes pour lui donner cette qualification.

Parmi les aphorismes qu'il pose, nous remarquons ceux-ci : « L'intelligence n'est pas une force organique ni une propriété de la matière organisée; elle est une faculté de l'âme, et sa durée est éternelle. L'intelligence, faculté de l'âme, se manifeste au moyen de l'organisme auquel elle est unie temporellement. L'intelligence, faculté de l'âme, fonctionne

(1) Voir notre livraison de janvier dernier, p. 23.

sans cesse, soit au moyen des organes, soit *indépendamment des sens* (p. 15). » Pour le démontrer, il nous ajourne à un grand ouvrage où il se propose de traiter à fond toutes ces questions.

Arrivé à la partie expérimentale de son livre, l'auteur rend compte des résultats fort curieux obtenus par l'emploi des anesthésiques, et particulièrement par le curare et le chloroforme ; il décrit les phénomènes obtenus et reproduit les relations des physiologistes les plus distingués. C'est une monographie fort bien faite. En voici le résumé : le curare suspend l'action des nerfs moteurs ; le chloroforme suspend l'action des nerfs de la sensibilité, puis graduellement toutes les fonctions de la vie de relation. M. Ramon tient beaucoup à prouver que, dans ces états, l'intelligence n'est pas atteinte. Cependant, il résulte de ses nombreuses citations que le sujet éprouve fréquemment une sorte de délire, des rêves dont il rend compte quand il est revenu à l'état normal. Il y a donc une perturbation de l'intelligence dont la cause est incontestablement due à l'action des substances employées ; le cas est tout à fait semblable à l'emploi des liqueurs alcooliques qui, en amenant l'ivresse, déterminent chez beaucoup de sujets une altération dans les facultés intellectuelles.

L'auteur croit trouver, dans les phénomènes dont il s'agit, un argument propre à terrasser le matérialisme. « Pour M. Littré, dit-il, l'esprit est une propriété de la substance nerveuse, comme la gravitation l'est de toute particule matérielle. Comment alors, demandons-nous, la *propriété* peut-elle rester, peut-elle agir lorsque la *substance* à laquelle elle appartient a cessé de fonctionner ? Il y aurait alors *propriété* isolée sans sujet, ce qui est absurde. » Il aurait fallu commencer par établir que, pendant l'état anesthésique, la substance nerveuse cesse de fonctionner, c'est ce que rien n'autorise à admettre. M. Ramon reconnaît même que l'âme n'est pas complètement détachée de la matière, puisqu'elle continue de fonctionner dans le corps ou dans une partie du corps, *le cerveau où l'organisme continue de vivre* (p. 195). Les nerfs chargés d'apporter les sensations au cerveau ne fonctionnent plus, il est vrai, aussi le sujet ne reçoit plus les impressions du dehors ; mais le cerveau, bien que privé

momentanément de ces impressions, n'est pas pour cela paralysé; il ne l'est pas non plus quand un individu, absorbé par la méditation, se rend étranger aux impressions du dehors; dans ces deux cas, le cerveau conserve l'usage de toutes les impressions emmagasinées pendant toute la vie de l'individu et il fonctionne sans avoir besoin d'être alimenté par de nouvelles sensations; l'intelligence n'est donc pas privée de son instrument ordinaire. Ce qui se passe là nous ramène toujours au problème fondamental d'un être qui, pour penser, est obligé de se servir de ses organes. La pensée est-elle le résultat de son organisme, ou est-elle produite par une substance immatérielle unie à cet organisme? C'est là la question sur laquelle sont divisés les matérialistes et les spiritualistes : ni le curare ni le chloroforme ne servent à la résoudre; elle est toujours aussi ardue après qu'avant les expériences d'anesthésie, et nous avons le regret de constater que M. Ramon ne l'a pas fait avancer d'un pas.

Du reste, s'il mentionne le cerveau et les autres organes, c'est pour s'accommoder au langage usuel et être compris de ses lecteurs, car il déclare de la manière la plus affirmative (et il le prouvera un jour) que *l'âme est la seule réalité existante chez l'homme* (p. 209); d'où il suit que le corps n'est qu'une apparence, un fantôme, et que le curare et le chloroforme ne doivent pas avoir plus de réalité, car ce sont des ombres qui agissent sur des ombres, comme dans le royaume décrit par Scarron. L'auteur nous promet également la démonstration rationnelle, scientifique et expérimentale de la *justice éternelle* : nous savons quel est le genre d'expériences au moyen desquelles on prétend, dans certains cercles, manifester cette justice. Nous conseillons à l'auteur, avant de formuler sa théorie à ce sujet, de reprendre toutes ces expériences, de les soumettre à un contrôle sévère, de n'opérer que sous les yeux d'examineurs vigilants, qui puissent, par la contradiction, fournir les moyens de vérification. Puisse-t-il apporter au monde la lumière et la consolation!

MADAME FRAINEY, par Robert Halt, auteur de la *Cure du docteur Pontalais*.
In-18, libr. internationale.

Depuis quelques années, les romans ont pris une couleur philosophique que nous signalons avec bonheur. Des jeunes écrivains, animés d'un généreux amour du progrès social, comprenant le vide que laisse dans les esprits la lecture de toutes ces productions au jour le jour, où l'in vraisemblance se joint à l'absurde pour ranimer un intérêt qui s'épuise, comprenant aussi l'utilité d'une forme littéraire qui peut être à la fois un amusement et une instruction, ont entrepris de faire servir le roman à l'expression d'idées nouvelles, à la propagation de vues réformatrices. Il y a quelque trente ans, George Sand en donna le premier exemple, mais en dépit d'un grand succès, il fut peu suivi, car, alors, la vogue appartenait aux romans, vides d'idées, de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Paul de Kock et autres. De nos jours, les préoccupations philosophiques et sociales se généralisant davantage, assurent plus de crédit aux conceptions sérieuses ; nous en avons déjà examiné quelques-unes et félicité leurs auteurs. Nous félicitons aujourd'hui bien sincèrement M. Robert Halt, l'auteur de *la Cure du docteur Pontalais* qui a obtenu un si grand et si légitime succès. *Madame Frainey* qu'il vient de publier ne réussira pas moins autant pour les qualités philosophiques et morales, que pour le charme d'une action soutenue et d'un style pur.

Ce roman est une peinture saisissante et animée des principales situations de la femme dans la société actuelle ; il tend à démontrer que la condition de la femme en général reposant sur les bases de la frivolité, du caprice, de l'arbitraire, l'abaisse à un état de grande infériorité vis-à-vis de celle de l'homme, qui laisse elle-même tant à désirer.

C'est d'abord l'épouse, victime résignée de mauvais traitements et du mépris d'un tyran vulgaire, qui n'apprécie dans la femme que le plaisir, l'obéissance et la dot. Cette femme non-seulement souffre sans se plaindre, convaincue par sa religion que tel doit être le sort de la femme, mais elle néglige l'éducation de sa fille et la laisse épouser un homme indigne. Ce sont les funestes et logiques conséquences de ce dernier mariage qui forment le sujet du roman.

Le deuxième type est celui de la femme du monde qui secoue le joug non par amour pour sa propre dignité et l'honneur de son sexe, mais par vanité, par coquetterie, se raillant de toute idée sur l'émancipation sociale de la femme, qui pourrait bien d'ailleurs gêner l'émancipation du plaisir et du luxe. Elle dispose de la fortune du ménage sans le paraître, et cela, par des ruses, par des cajoleries, par toutes sortes de moyens ingénieux, mais peu honnêtes, laissant toute la responsabilité de sa conduite à un mari vaniteux qui, grâce à elle, peut faire figure dans le monde.

Le troisième type, celui de l'héroïne du roman, c'est la femme aimante, fidèle, prête à tous les sacrifices pour celui qu'elle regarde, non comme son maître, mais comme son ami, son associé à une vie commune. Tant qu'il semble reconnaître et respecter en elle la femme et l'épouse, elle lui est toute dévouée, mais aussitôt qu'il veut en faire le servile instrument de son ambition, elle se révolte, et plutôt que d'obéir, elle s'expose aux humiliations, aux injures, à l'abandon.

Aux commandements de soumission, à toute épreuve que l'Église lui impose au nom de la tradition biblique sur la chute, elle oppose les pures suggestions de sa conscience éclairée : « Sa conscience vivait et voyait. Elle prenait enfin possession de sa dignité et de sa loi : sa conscience lui devenait un sanctuaire aussi inviolable que sa pudeur. Elle comprit la liberté comme la condition indispensable, sacrée de la vie. Les idées de justice et de bien, brillantes comme les rayons du jour, illuminèrent son esprit et lui révélèrent leur sens : l'une l'égalité dans le droit ; la seconde la conservation et l'épanouissement de la vie en soi et dans les autres. »

Enfin, la mort de cet homme l'affranchit à la fois d'une tyrannie odieuse et des barrières qui arrêtaient l'essor de sa généreuse aspiration. Désormais elle se livre tout entière à l'œuvre si éminemment philanthropique des écoles professionnelles de jeunes filles, écoles où l'intelligence de la femme, pouvant se développer dans toute sa plénitude, doit un jour l'élever au niveau social de l'homme.

On ne saurait trop encourager M. Robert Halt à suivre la voie où il est entré de plain-pied. En contribuant, sous une

forme attrayante, à propager de grandes et solides idées, il méritera la reconnaissance que leur triomphe doit assurer à tous leurs courageux promoteurs.

ATTENDRE-ESPÉRER. — LES DÉSIRES DE MARINETTE. — DOUBLE HISTOIRE. — HISTOIRE D'UN FAIT DIVERS, par André Léo. 2 vol. in-18, libr. Hachette.

Nous venons de signaler l'heureuse tendance de quelques auteurs de romans à faire servir cette forme littéraire au prosélytisme d'idées philosophiques et sociales. André Léo est un de ceux qui ont le mieux compris le rôle d'écrivain moraliste, et qui en ont été le plus récompensés par un légitime succès. C'est ce que nous démontrerons par un bref examen de ses derniers romans.

Attendre-Espérer. — Le fond moral de ce roman, c'est l'union d'une jeune femme, appartenant à l'ancienne noblesse, et d'un jeune savant démocrate, travaillant en commun à répandre autour d'eux les bienfaits de l'instruction, et cela en pleine Bretagne, cette patrie de l'ignorance et des préjugés. On comprend ce qu'ils ont d'efforts à tenter, de luttes à soutenir, mais le courage, la persévérance, et... l'amour aidant, triomphent de tout obstacle.

Il y a entre eux un échange d'excellentes paroles sur les avantages de l'instruction : « Elle donne à chaque être toute la force qu'il peut posséder et le pouvoir de s'affranchir lui-même. Elle nous décharge tous de cet écrasant fardeau, l'aumône, qui réduit si vite à l'impuissance le bienfaiteur, et à la lâcheté l'obligé... Instruire le peuple, c'est lui montrer ce qu'il est et ce qu'il doit être, d'où vient le monde et où il va ; c'est lui raconter sa propre histoire, et non l'ébahir par celle de ses exploités ; ce serait lui apprendre la nature au milieu de laquelle il vit, et cependant qu'il ignore. — Son instinct l'éloigne des puérités abstraites et vides qu'on lui enseigne. Il veut des applications, non des mots. Posez sous ses yeux le grand livre de la vie et de la nature, il n'épellera plus si longtemps, et bientôt vous le verrez en tourner avidement les pages. »

Un vieux baron, devenu homme de son temps, parce qu'il a su observer et juger ce qui se passait autour de lui, encourage ces jeunes gens, et signe leur contrat de mariage comme un traité d'alliance entre l'ancienne noblesse et la démocratie moderne; non pas qu'il se fasse illusion sur la vitalité de la première; il constate sa déchéance et entrevoit sa fin prochaine; qu'il attribue surtout à ses derniers représentants, à ces gandins, à ces lions, à ces crevés qui spéculent sur le prestige de leurs noms pour s'enrichir sans travail : « Frappée à la tête en 89, la noblesse achève de se tuer par l'oisiveté. Nos jeunes hommes, éternés déjà de naissance par de trop longues alliances aristocratiques, usent le reste de leurs forces dans les plaisirs bas, et ne peuvent plus donner la vie qu'à des êtres rachitiques. »

Les Désirs de Marinette. — C'est l'histoire de beaucoup de jeunes femmes artistes, qui, s'élevant trop tôt, par leur talent, de la plus humble condition à la renommée et à la richesse, ne se trouvent pas, moralement, à la hauteur de leur rapide fortune, et gâtées par de faciles succès, aspirent sans cesse de ce qu'elles ont à ce qu'elles n'ont pas, jusqu'à ce que des revers viennent soudainement couper court à leurs fantaisies insatiables.

Une cantatrice, Marinette, fascinée par ses triomphes, en était venue à oublier le soin de ses enfants pour les soins du luxe et de la toilette, et à préférer à son époux, beaucoup trop débonnaire, un riche oisif, dont les brillantes allures, les séduisantes paroles, les généreux procédés eurent facilement raison d'un caractère faible, d'un esprit inculte. Mais bientôt la voix s'enroue dans les plaisirs, le succès diminue, les hommages s'éloignent, la ruine approche. Délaissée à son tour, Marinette se souvient qu'elle est épouse et mère, et grâce à la magnanimité rare d'un mari qui veut bien tout oublier, elle retrouve son ancien bonheur en revenant à son ancienne et obscure condition.

Double Histoire renferme le récit touchant de deux existences bien différentes : celle d'une ouvrière qui, après s'être abandonnée, pleine de confiance et d'amour, à un jeune étudiant, s'en voit délaissée; celle de ce même jeune homme qui,

après avoir quitté son amante pour se marier et prendre rang dans la société, se livre à toutes les suggestions d'une ambition fiévreuse, et n'aboutit qu'à la ruine et au déshonneur.

L'auteur fait bien ressortir le contraste que présentent ces deux types, de l'ouvrière condamnée, malgré son travail, à la misère ou à la prostitution; du *fils de famille*, comme on dit, coulant sa vie d'étudiant entre le travail et les plaisirs, ne regardant l'amour que comme une distraction passagère, en attendant le moment de se produire dans le monde, et finissant par abandonner sans remords ni scrupule celle qui s'était donnée à lui par amour plus encore que par intérêt; et tandis que lui vit en famille, travaille à acquérir la fortune, la considération, la gloire, elle, devenue mère, s'épuise à travailler pour vivre honnêtement, et ne recueille que la misère et la honte. Cependant, dit l'auteur, on n'est pas plus heureux d'être tyran que d'être victime. Or, après quelques années d'une vie de luxe, de grands projets aussitôt avortés que conçus, le jeune homme fait mauvais ménage, échoue dans son ambition et se ruine. Enfin, il devient veuf, retrouve sa maîtresse et l'épouse. Voilà une conclusion que la réalité ne présente pas toujours; mais l'auteur voulait sans doute la proposer comme un bon exemple à suivre. L'épisode principal de ce roman rappelle le *Médecin de campagne*, de Balzac, qui finit plus tristement, mais plus conformément à la réalité.

L'Histoire d'un Fait divers est le tableau d'un de ces nombreux ménages où, passé la *lune de miel*, l'homme délaisse sa femme, non par indifférence ni par mépris, mais pour se distraire des monotonies du foyer, pour se mêler aux agitations du dehors, vivre de la vie active. Beaucoup de femmes s'y résignent, ayant aussi leurs diversions mondaines, quand elles ne sont point retenues par les devoirs de mères de famille. Mais ce qu'elles ne peuvent accepter de gaité de cœur, c'est l'infidélité, quelqu'en soit le motif : l'amour ou la fantaisie, la débauche ou le tempérament; elles supposent, ce qui n'arrive pas toujours, que les sens entraînent le cœur et que les représailles sont légitimes : « On aura beau prêcher deux morales pour l'homme et la femme, dit l'auteur, il se produira toujours

dans la conscience ce double fait : que toute injure inspire le désir d'une revanche; qu'une rupture du contrat par l'un des contractants a pour effet de délier l'autre, du moins quant à ce qu'il doit à celui-là. »

Mais si vindicative que soit une femme, elle ne s'abandonnera pas uniquement par représailles; l'amour ou l'intérêt rendra son infidélité plus sérieuse que l'infidélité sensuelle de l'homme; n'a-t-elle pas à un plus haut degré que lui le respect de sa personne, la pudeur, la réserve, la crainte des suites... Sa chute est donc plus grave. Il n'y a pas deux morales, mais deux situations différentes, et l'auteur semble le reconnaître en faisant expier cruellement à son héroïne l'amour illégitime, quoique très-sincère, qu'elle éprouvait pour le rival de son mari.

Ainsi, dans ces romans, André Léo trace tour à tour le portrait fidèle de l'ouvrière, de la bourgeoise, de l'artiste, de la grande dame, et montrant leur situation respective dans son vrai jour, fait très-bien voir ce qu'elle laisse à désirer, et ce qu'elle comporte d'amélioration possible.

LE SPIRITUALISME ET L'IDÉAL DANS L'ART ET LA POÉSIE DES GRECS, par A. Chassang, maître de conférences à l'École normale supérieure. In-8, librairie académique de Didier.

M. Chassang a entrepris de réhabiliter la Grèce antique, au double point de vue de la moralité et du spiritualisme. Il fait voir d'abord que dans les croyances religieuses de ce peuple, à côté de la déification des plaisirs sensuels et des passions, il y eut celle des vertus, des arts, de la poésie, des sciences, de tous les éléments dont se compose une grande civilisation. Chez aucun autre, on ne vit, en effet, se développer plus spontanément les idées de patrie, de liberté, de loi, ni pousser aussi loin les spéculations philosophiques. C'est à Platon qu'on doit la première théorie du beau, et cette autre théorie, non moins originale et non moins neuve de l'amour qui porte encore son nom.

Cependant, il y eut aussi, en Grèce, un art, une poésie et une philosophie matérialistes. M. Chassang le reconnaît et fait leur part; mais il en défend Homère et même Aristophane, malgré la rudesse des mœurs et des idées que le premier retrace, malgré les licences de langage du second. C'est uniquement aux influences morales et spiritualistes qu'il attribue le prodigieux épanouissement des arts et des lettres sous Périclès : « A cette époque, dit Ottfried Müller, les arts plastiques et la poésie sont encore exempts de la corruption des mœurs, et paraissent dans le rayonnement d'une lumière sans tache. Les ouvrages de cette période montrent, non-seulement une perfection de forme, mais aussi une grandeur d'âme, une noblesse de sentiments, une élévation au-dessus de tous les instincts bas et vulgaires qui nous remplissent presque du même respect pour ceux qui furent capables de goûter ces œuvres, que pour ceux qui les produisirent (1). »

La première étude de M. Chassang est consacrée aux croyances des anciens sur la destinée des âmes après la mort; il s'efforce de prouver que non-seulement les Grecs n'ont pas été indifférents à la question de la vie future, mais que celle-ci, au contraire, avait pénétré l'imagination populaire comme la raison des principaux philosophes.

Les Grecs étaient peu disposés à la mélancolie, et cela a fait dire que c'étaient « de vrais enfants qui prenaient la vie d'une façon si gaie, que le sentiment profond de la destinée humaine leur manqua toujours (2). » M. Chassang combat cette opinion, et soutient qu'au contraire aucun des sentiments profonds de la nature ne leur a manqué, aucune des angoisses d'une âme inquiète ne leur a été inconnue. Il y a de la mélancolie dans Pindare, dans Sophocle, dans Ménandre lui-même, auteur de cette fameuse maxime humanitaire :

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

Dans les deux études suivantes, l'auteur détermine le caractère propre au génie grec tendant sans cesse à l'idéal et répugnant à la peinture de toute laideur, morale ou physique.

(1) *Hist. de la litt. grecque*, trad. Hillebrand, t. II, p. 150.

(2) Renan, *les Apôtres*, p. 328.

L'art grec ne lui paraît ni voluptueux ni corrupteur, témoin la conception d'Hélène.

Hélène, quoique infidèle à son époux, n'était point ravalée par les Grecs au rang de courtisane; le repentir et le malheur la réhabilitèrent aux yeux de tous. Dans toutes les compositions allégoriques ou scéniques, dans les peintures, bas-reliefs, miroirs étrusques, etc., la figure d'Hélène présente un caractère de noblesse distinct des types évidemment sensuels de Lédæ et de Danaé. C'est l'idéal de la beauté plastique. Zeuxis avait composé la beauté d'Hélène des beautés réunies de plusieurs jeunes filles, pour exprimer sa conception du beau parfait. Mais songeait-il à exprimer un type moral? Nous en doutons : la beauté physique n'est point la beauté morale; et c'est exagérer beaucoup que de voir dans la Béatrix de Dante une reproduction du type d'Hélène.

M. Chassang a consacré une excellente étude à Pindare; il le juge surtout au point de vue moral, et cherche à le disculper du reproche de vénalité que semblent justifier plusieurs passages de ses odes. « Autrefois, dit Pindare, la Muse n'était ni cupide ni mercenaire, et les doux accents, imprégnés du miel de Terpsichore, ne vendaient pas leur charme au prix d'un impudent salaire. Mais aujourd'hui la déesse veut qu'on observe le mot d'un Argien, mot qui ne s'éloigne pas de la vérité : « L'argent, l'argent, c'est l'homme, » disait-il, ayant à la fois perdu ses biens et ses amis (*Isthmique*, II).

L'auteur, convient qu'il était intéressé, sinon vénal. Dans ses plus humbles requêtes, d'ailleurs, il employait toujours un langage digne. Quelques-unes de ses pensées sont devenues comme des axiômes. Il dit de la loi morale que mortels et immortels tous sont soumis à son empire. Mais il ajoute qu'elle établit aussi et légitime la plus extrême violence. A ce sujet, Platon lui reproche d'avoir érigé un droit en violence. M. Chassang fait observer avec raison que Pindare ne parle pas du droit; il signale ce qui se passait de son temps, c'est-à-dire l'abus d'interprétation et d'application qu'on faisait de la loi.

Pindare aimait et exaltait tout ce qui est grand et glorieux : les merveilles de la nature, les splendeurs du soleil, les volcans, la mer, les magnificences humaines, la pompe des

cours, les fêtes religieuses et nationales. Il célèbre à la fois la vertu et la richesse, le bonheur et la gloire : « le bonheur est le premier des biens, dit-il ; le second c'est la gloire, et le mortel qui les possède tous deux a reçu la plus belle des couronnes — réunir, par la faveur du destin, l'opulence à la sagesse, c'est la suprême félicité ; — bien puissante est la richesse, lorsqu'un mortel, sachant l'unir par un don du sort à une pure vertu, la mène à sa suite, elle et les amis qui lui font cortège. L'opulence, ornée de vertus, ouvre à tous les projets une route facile ; elle donne les pensées profondes et noblement ambitieuses ; elle est un astre brillant, une pure lumière levée sur la vie humaine. »

Le sensualisme se fait jour dans les odes de Pindare comme dans celles d'Anacréon : « N'effacez pas le plaisir de la vie, dit-il, car la douce joie est pour l'homme le plus grand de tous les biens. » Mais une teinte de misanthropie s'y mêle quelquefois à la vue des vicissitudes de la fortune : « En un moment s'écoule la prospérité des mortels, dit-il, et aussi vite elle s'écroule sous les coups d'une volonté contraire. Être éphémère, qu'est-ce qu'un homme ? et que n'est-ce pas ? Le rêve d'une ombre, nous voilà ! »

Nous avons de la peine à trouver dans ce passage comme dans les autres les idées spiritualistes que M. Chassang attribue à Pindare, comme à presque tous les poètes et artistes de la Grèce. En général sa préoccupation de disculper les Grecs de matérialisme, lui fait apercevoir des traces de spiritualisme partout où leur génie se révèle dans l'expression du beau moral, même à côté du sensualisme le plus accusé.

LIVRES NOUVEAUX

La Satire du siècle, par Louise Colet. 1 vol., librairie Hurtau.

Catéchisme de la morale universelle, avec un avant-propos

de M. L.-A. Martin, par une MÈRE. In-18, au bureau de *la Morale indépendante*.

Catéchisme de la morale universelle, par Ch. Vercamer, chef d'institution à Bruxelles. 1 vol. in-8, à Paris, librairie Hachette; à Bruxelles, librairie F. Claassen.

L'Impuissance du matérialisme, par J.-G. Prat. Broch. in-12, libr. Hurtau.

Histoire du Travail : la nature et l'homme, par Félix Foucou. In-18, libr. Hetzel.

Libres Études, par Athanase Coquerel fils. 1 vol. in-18, libr. Germer-Baillière.

Esquisses psychologiques de la faculté de croire, par Emmanuel Chauvet, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Caen. 1 vol., libr. Durand.

Les Grandes Évolutions du globe, conférence par Félix Hement. In-32, libr. Delagrave.

Panthéisme et Matérialisme, étude philosophique sur *Dieu et l'âme*. Spinoza, — Condillac, — Hegel, — Littré, — Taine, — Schopenhauer, etc., par Gustave Grand, professeur libre. In-18, librairie des auteurs.

Conférences sur l'âme, par Alexandre Chaseray. In-18, libr. Germer-Baillière.

Du Ramollissement sénile du cerveau, deuxième thèse du docteur Grenier, précédée d'une dédicace à l'évêque d'Orléans, avec pièces justificatives concernant sa première thèse intitulée : *Du libre arbitre humain*. In-8, libr. Delahaye.

Bibliothèque de la paix, publiée par les soins de la Ligue internationale permanente de la paix. Quatrième livraison, in-32, librairie Guillaumin.

Les Athées et les Théologiens au Concile œcuménique, par Francisque Bouvet. In-8, Lyon, impr. veuve Chanoine; Paris, libr. Dentu.

Du Progrès dans ses rapports avec l'Église, par l'abbé Em. Castan. In-8, libr. Jouby et Roger.

Le Mariage, la Séparation et le Divorce, considérés au point de vue du droit naturel, du droit civil, etc., par J. Tissot, professeur de philosophie. In-8, Dijon, impr. Rabutot; Paris, libr. Marescq.

MÉLANGES

LA PHILOSOPHIE POSITIVE ET LA MÉTAPHYSIQUE. — La deuxième année de *la Philosophie positive* vient d'être inaugurée par une déclaration de principes très-nette de M. E. Littré. Voici quelques passages concernant l'attitude de la philosophie positive vis-à-vis de la métaphysique :

La société a été déplacée de ses bases théologiques par la science positive, insciemment, mais sûrement. De ce déplacement la preuve tangible et visible est que partout l'État est devenu ou devient laïque, rompant toutes ses vieilles attaches avec l'Église. Sans doute en cette œuvre d'évolution, la métaphysique a eu sa part; mais, seule, elle n'a point de vertu essentielle contre les théologies, et, de sa nature, elle ne produit que des protestantismes. Au contraire, la science porte des coups irrémédiables; et il n'y a pas dans l'histoire exemple d'un retour où le surnaturel soit venu démentir les faits et les lois en astronomie, en physique, en chimie, en biologie, en sociologie. Partout où elle étend la main, elle arrache le surnaturel et met à la place le naturel. L'esprit moderne, à qui une hérédité déjà notable suggère inconsciemment toutes sortes de tendances positives, demande volontiers à la science des arrêts que l'esprit ancien n'élude provisoirement que parce qu'ils sont particuliers. Mais, malgré leur particularité, ne sent-on pas, à chaque progrès dans le labeur incessant du savoir, se glisser de plus en plus cette prévision, qu'il n'y a de salut pour les hommes et pour les choses que dans la science qui remplace le surnaturel et le subjectif par les solutions positives, sous la direction générale de la vraie conception du monde. Cette direction générale, émanée de la vraie conception du monde, a nom philosophie positive.....

La critique de la métaphysique n'a commencé que de nos jours, après et par la philosophie positive; jusque-là, elle échappait à toute mesure, et n'était justiciable que d'elle-même. Pourtant, il s'était, dès auparavant, attaché à ses conceptions un discrédit latent, corrélatif au progrès des sciences positives. En effet, on remarquait, non sans étonnement, que cette prétendue

science des sciences, n'était en aucun rapport avec les différentes branches du savoir positif, n'y servait en rien, n'y expliquait rien, n'y coordonnait rien, et demeurait isolée de tout ce qui avait vie et développement.

A ce point, une révolution philosophique était possible et sans doute prochaine. Elle s'est faite par M. Comte. Le caractère fondamental en a été de placer la philosophie dans l'expérience. C'était la seule issue hors de l'impasse. Il ne peut plus y avoir de nouvelles métaphysiques, pas plus que de nouvelles théologies; mais il peut y avoir une philosophie nouvelle, car un principe qui n'avait jamais servi à cet ordre de doctrines, y est appelé. Et ce principe n'est pas moins fécond qu'il est nouveau : tandis qu'en fait le terme a été trouvé des expansions théologiques et métaphysiques, il n'est pas possible d'assigner d'autre terme à la philosophie positive que celui qu'auront les sciences positives si elles en ont un.

Enfin, la philosophie positive s'approprie la certitude qui est l'apanage de toutes les sciences positives et qu'elles doivent uniquement à la méthode expérimentale. En face des traditions théologiques qui faiblissent devant la critique et qui ne peuvent, de nos jours, démontrer leur passé, les sciences constituent une longue et vaste tradition qui s'accroît et se fortifie en durant, et de qui le passé demeure aussi démontrable que le présent. Cela est d'un poids que je ne saurais évaluer trop haut. Pouvoir, à titre philosophique, se ranger du côté de la certitude scientifique est une suprême acquisition. Ce n'est pas de gaieté de cœur que l'on se tromperait en si grave matière; et chez Descartes, j'ai toujours regardé comme une singulière témérité, justifiable seulement par l'état des esprits, d'avoir, sur la foi de conceptions subjectives, sans possibilité de vérification objective, mis au jour une doctrine destinée à réformer la pensée contemporaine. Le principe de certitude ou d'autorité, comme on voudra l'appeler, est dans l'objet, non dans le sujet. Le sujet ou esprit reconnaît les motifs de crédibilité; voilà son unique fonction. Les sciences positives sont la vérification incessante et prolongée de cette proposition fondamentale.

*
* *

ORIGINE DE LA VIE. — *Le Monde maçonnique* continue l'intéressante dissertation de M. J. Gourdon sur la transformation et l'origine des espèces.

Nous lui empruntons le passage suivant :

La vie a eu un commencement, cela est évident. Aussi loin qu'on recule la difficulté, aussi haut qu'on remonte à l'origine des âges, on n'arrive jamais à faire coïncider son apparition avec la naissance même des choses, si tant est que les choses aient eu un commencement; elle apparaît toujours comme un phénomène consécutif qui s'est relativement manifesté d'une façon tardive, quand la matière a eu acquis une certaine forme, et qui doit conséquemment être lié à des causes spéciales.

Or, ces causes, de quelle nature sont-elles? Les uns admettent une force divine, surnaturelle, agissant directement sur la matière, et lui transmettant avec la vie les formes variées sous lesquelles elle nous apparaît. C'est la doctrine formulée par le dogme et acceptée par la tradition, mais à laquelle ne saurait se rallier nulle intelligence éclairée. Les autres, exclusivement guidés par l'observation scientifique, repoussent l'influence directe, par la matière, d'un esprit quelconque, et n'admettent que le libre jeu des forces naturelles, physiques ou chimiques, lesquelles, dans la généralité des cas où il a été possible d'en surprendre l'effet, ont invariablement suffi pour donner la raison des phénomènes survenus.....

Si, se dégageant de toute préoccupation dogmatique, on admet, avec la science, que tous les phénomènes de la nature sont subordonnés à un ensemble de lois, immuables et constantes, qui règlent tous les actes de la vie animale et végétale, comme les combinaisons des minéraux, la marche de notre globe et celle de l'univers entier, il faut bien admettre aussi que la première apparition de la vie n'a été qu'une conséquence de ces lois; qu'elle a été dès lors un fait naturel, spontané; donc, enfin, que la génération spontanée, à l'origine des choses, a été un fait aussi nécessaire qu'absolu.

Cette génération s'est exercée, sans nul doute, sur les formes les plus élémentaires; et celles-ci ensuite, avec le temps, se développant de plus en plus, se sont élevées aux formes complexes et infiniment variées des générations sans nombre qui ont successivement peuplé le globe. Telle a été, ou plutôt telle a dû être nécessairement l'origine première des espèces, qui toutes ainsi, comme les individus, ont commencé par l'état le plus simple qu'affecte la matière inerte en arrivant à la vie, et ont peu à peu acquis, avec le temps, les formes qui les caractérisent, conformément à la loi générale du développement progressif et continu.

On a dit, il est vrai, que la naissance spontanée des espèces vivantes, réelle, incontestable, quand on la considère à l'origine

des choses, n'est plus admissible pour la suite des temps; que des espèces nouvelles ont cessé de se former, et que celles existantes seulement se perpétuent. Mais nul n'est fondé à soutenir une telle hypothèse, attendu, d'abord, qu'il n'y a pas eu, dans la création, commencement déterminé, soudain; que les phénomènes au milieu desquels se manifestent les premières traces de la vie, ont dû se continuer pendant des temps incommensurables et très-probablement se continuent encore; et que, dès lors, il n'y a aucune raison de supposer que, si de causes analogues doivent naître des effets semblables, les mêmes formations spontanées ne continuent point à se produire comme dans les temps primitifs.

D'un autre côté, les espèces animales et végétales n'ont point apparu toutes en même temps. On a vu, au contraire, que des espèces fort différentes, les unes absolument rudimentaires, les autres plus complexes, ont vécu à des époques plus ou moins éloignées, attestant ainsi, en même temps que la transformation des formes, une continuelle création de nouveaux êtres. Or, comme cette création incessante ne paraît point s'être arrêtée jamais, tout porte à croire qu'elle se continue encore et que la génération spontanée des êtres vivants est, dans le présent et dans le passé et restera dans l'avenir, un des phénomènes réguliers de la nature.

*
**

LES IDÉES DE M. ALEXANDRE DUMAS FILS. — Dans sa remarquable préface du *Fils naturel*, nous lisons un passage digne d'être rapporté ici :

Sous peine de mort et d'avilissement, nous ne pouvons plus procéder que par la propagation de la plus haute morale. — Nous sommes perdus, si nous ne nous hâtons de mettre ce grand art de la scène au service des grandes réformes et des grandes espérances de l'âme...

Le chef-d'œuvre pour le chef-d'œuvre n'est plus suffisant, pas plus que la satire sans le conseil, pas plus que le diagnostic sans le remède. — Et puis, rire toujours de l'homme, sans bénéfice pour lui, c'est cruel, c'est lâche, c'est triste...

Il nous faut peindre à larges traits non plus l'homme individu, mais l'homme humanité, le retremper dans ses sources, *lui indiquer ses voies, lui découvrir ses finalités...*

La vieille société s'écroule, l'homme ne se retrouve plus; mais il pressent, malgré tout, une destinée autre; il distingue par

moments au-dessous de l'horizon une lueur vague qui lui rend à de certaines heures, la terre transparente. Est-ce le dernier rayon du soleil disparu ? est-ce le premier rayon de l'aurore espérée ? C'est l'aurore évidemment, l'aurore du jour le plus long et le plus éclatant peut-être que le monde aura vu briller dans ces saisons des temps où les minutes sont des années, où les jours sont des siècles.

Le théâtre n'est pas le but, il n'est que le moyen. — L'homme moral est déterminé, — l'homme social est à faire.

L'œuvre qui ferait pour le bien ce que Tartufe a fait contre le mal, à talent égal, serait supérieure à Tartufe. — Ayez pour dessein la plus-value humaine.

Enfin, écrivains, artistes, je vous conseille, quand l'esprit humain monte à l'assaut, de ne pas rester en arrière avec les femmes et les enfants. — Sinon, tout ayant augmenté, vous ne serez plus abandonnés avec indifférence, vous serez chassés avec dégoût, comme il doit advenir à ceux qui ont jeté leurs armes au moment du combat.

*
*
*

LA VÉRITÉ ET LA DISCUSSION. — Voici ce que l'honorable M. J. Simon disait récemment sur les avantages de la libre discussion pour trouver la vérité :

On ne pratique pas la morale, on l'enseigne; on l'enseigne par des exemples, par des prédications, par le prestige et l'habitude de la liberté, par la force de la vérité en elle-même. Toutes les fois que vous mettez des obstacles à la discussion, savez-vous ce que vous prouvez ? vous prouvez que vous n'avez qu'une foi chancelante. Quel est l'homme possédant une conviction, ayant une croyance, qui ose, qui puisse, à l'heure où nous vivons, demander autre chose pour sa foi que la liberté et le grand soleil de la discussion ? Est-ce qu'il y a une autre force pour s'emparer des esprits que la force de la preuve ? Est-ce que la vérité n'est pas évidente par elle-même ? Est-ce qu'elle ne se lève pas radieuse dans les âmes comme le soleil se lève à l'horizon pour illuminer le monde de son éclat et l'embraser de sa chaleur ? Pouvez-vous, sans honte, exiger qu'on s'humilie devant un dogme sans y croire ? Qu'est-ce donc que cette soumission à une vérité qui n'a pas été démontrée et à laquelle on n'adhère pas de toute les forces de son esprit et de toute la vie de son cœur ? C'est l'hypocrisie, ce n'est pas la foi ! Si donc il y a une force dans la

vérité, eh bien ! laissez la vérité à elle-même, et entre la vérité et les esprits auxquels elle veut s'imposer, ne placez rien..... le temps approche où toutes les fictions et toutes les barrières vont enfin disparaître et où sera absolu le règne de la critique qui est la véritable souveraine de la démocratie et des sociétés modernes.

* *

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Revue moderne* : La France idéale, par M^{me} Edgar Quinet. — Esprit de la Révolution sur l'instruction populaire, par J. Simon.

La Philosophie positive : Lamarck, sa vie, ses travaux et son système, par Clémence Royer. — Du libre arbitre, par E. Littré. — De l'esprit métaphysique en géométrie, par Louis-André Nuytz. — Étude de morale positive, par C. de Blignières, etc.

Le Monde maçonnique : Esquisse d'une philosophie maçonnique, par A. Guépin. — De la transformation et de l'origine des espèces, par Gourdon.

Revue des Deux Mondes : La science des religions, sa méthode, ses limites. — La diversité des religions, par Émile Burnouf.

Revue contemporaine : Le christianisme et ses origines. — L'époque romaine : Cicéron, par Ernest Havet.

Il Libero Pensiero : Dio dei cinesi, per Antelmo Severini. — La chiesa e i suoi riformatori, per A. Maugeri. — Le supertizioni dell' et a barbara, per Pietro Rota.

Il Libero Pensatore, giornale dei razionalisti : Nuovi pensieri sulla donna, per D'inc. — I piccoli e i grandi davanti all' evangelio, per Martin Bouchey.

La Science sociale : Lois du progrès social, par F. Barrier. — Matérialisme : libre arbitre, par Ch. Pellarin.

La Libre Conscience : De l'avenir suivant la religion naturelle, par Vidal. — Sur l'immortalité et la rémunération, par H. Renaud. — Le dogme du péché originel, par P. Darnay.

La Pensée nouvelle : Philosophie de Proudhon, par Yves Guyon. — Le cerveau et la montre, par Licke. — Le matérialisme du dix-huitième siècle, par L. Büchner. — La conscience, par A. Coudereau. — Un concours de morale, par L. Asseline. — Instruction et éducation, par L. Mulheim.

ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

10^e Livraison (OCTOBRE)

SOMMAIRE. — **Enseignement** : La Morale politique de Bossuet, leçon de M. Ad. Franck au Collège de France. — Philosophie de la science, conférence de M. Hémet. — **Bibliographie** : De l'influence de l'éducation sur la moralité et le bien-être des classes laborieuses, par A.-P. Deseilligny. — De la nature humaine, par Ch. Dollfus. — Moments perdus de Pierre-Jean, par C. Issaurat. — L'Immortalité, la Mort et la Vie, par Bagnenault de Puchesse. — Questions politiques et sociales, par Ernest Heudlé. — Livres nouveaux. — **Mélanges** : Académie des sciences morales et politiques. — Le libre arbitre selon M. Littré. — Publications philosophiques diverses.

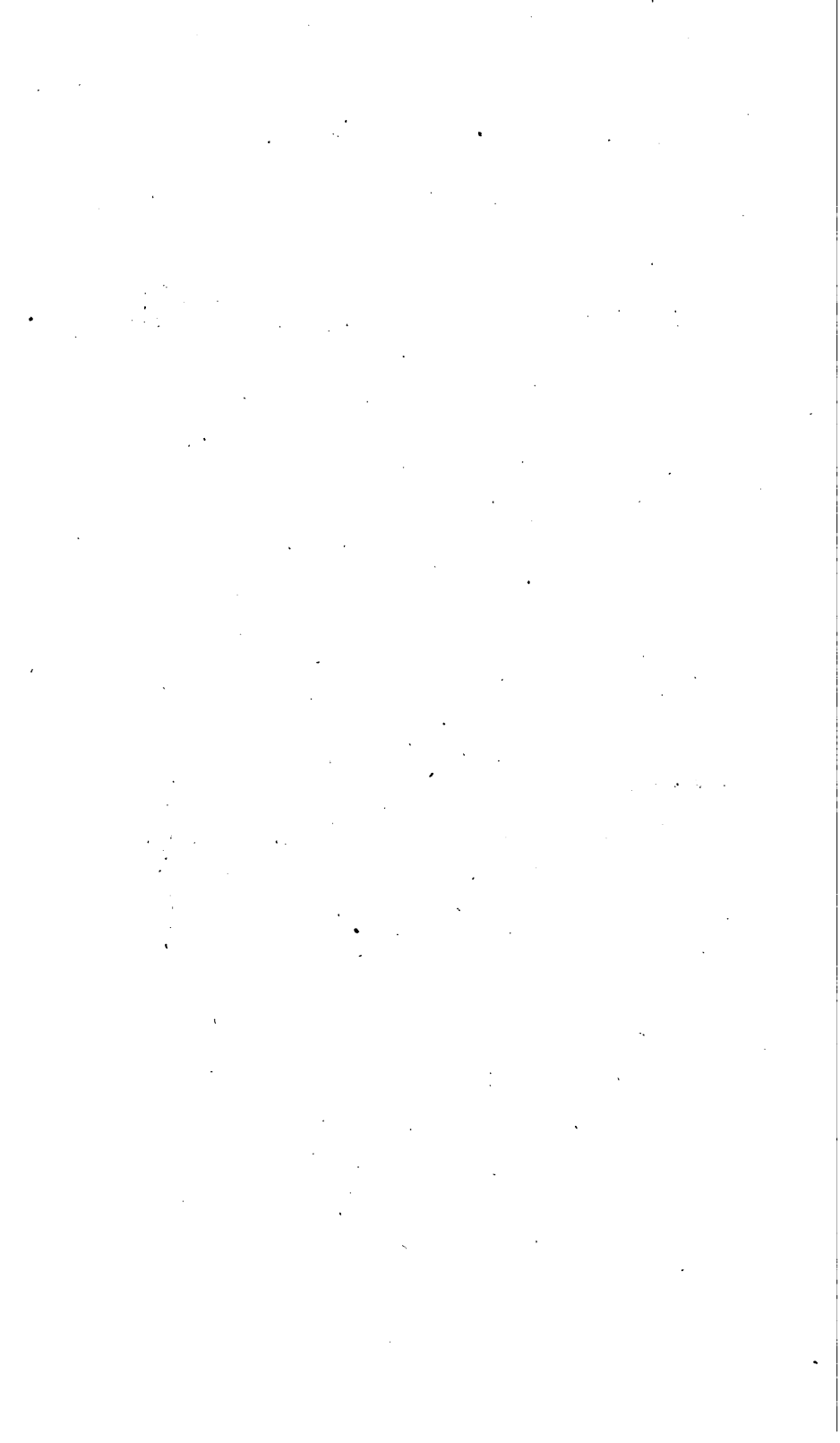
PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIERE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue. Saint-André-des-Arts, 41

1868



1777 Liv 2 février
 1778 Liv 10 1^{re} 2^e
 1779 Liv 4 et 6 juillet-août
 1780 Liv 3 et 6 mai et juin
 1781 Liv 10 1^{re} 2^e

philosophie du 17^e siècle se soit plus ouvertement
 mis en contradiction avec lui-même; il n'y en a pas où ses
 assertions présentent moins de solidité, et aussi, il faut le
 dire, moins de sincérité. C'est à peine si ce grand esprit, tout
 en cherchant à persuader les autres, laisse voir qu'il se
 persuade lui-même; et ce système politique n'est pas digne
 de la plume admirable qui l'a tracé.

Bossuet déclare d'abord qu'il ne cherche nullement à
 mettre la révélation en contradiction avec la raison; mais il

dit que la révélation ajoute de nouvelles lumières à la raison, qu'elle est la perfection même de la raison. Par conséquent, il n'interdit pas la libre recherche en politique, il vient seulement la compléter en invoquant l'Écriture Sainte. Or, qu'est-ce que nous apprennent l'Évangile et l'Ancien Testament ? Que les hommes sont frères, qu'ils sont tous créés à l'image de Dieu, qu'il faut respecter cette image dans ses semblables, que la terre forme une seule ville, une même famille, puisqu'elle a été le berceau d'un seul couple. Il n'y a que le fratricide, à la façon de Caïn, ou qu'un ennemi du genre humain qui puisse à cette question : « Où est ton frère ? » répondre : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Non, rien de ce qui intéresse les hommes, nos frères, ne nous est étranger, parce que les hommes sont tous créés pour vivre en frères, pour former une même famille dans le sein de laquelle tout est commun. Car Bossuet commence par supprimer la propriété, et il en a trouvé l'exemple chez les plus illustres pères de l'Église, particulièrement chez saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, qui regardaient la propriété comme un mal introduit dans le monde par le péché originel. Bossuet dit que les hommes formèrent d'abord une seule famille étroitement unie par les liens de l'amour et par une commune jouissance des biens que l'amour répand autour de lui ; mais cette fraternité existait avant le péché, c'était l'état d'innocence et de paix dans lequel ont vécu Adam et Ève ; le péché s'étant introduit dans le monde et y ayant amené à sa suite l'orgueil, et l'orgueil, à son tour, ayant amené l'explosion de toutes les autres passions, les hommes sont devenus ennemis les uns des autres ; les haines ont éclaté partout ; avec les haines est née la défiance, avec la défiance est venue la guerre, et alors s'est réalisée cette parole d'un prophète de l'antiquité hébraïque : « Ne crois pas à ton ami ; le fils fait injure à son père ; la fille s'élève contre sa mère, et l'homme n'a pas de plus mortels ennemis que ses proches. »

Voilà un tableau épouvantable, tout contraire à celui que Bossuet nous avait présenté d'abord. C'est qu'à ses yeux la paix, l'amour et la fraternité sont un état idéal absolument hors de notre atteinte aujourd'hui, devenu incompatible avec la nature de l'homme actuel, et que l'homme, tel que nous le

connaissions avec sa nature, que ce soit le résultat du péché ou le résultat de la création, que l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, est l'ennemi de l'homme, et est condamné à faire une guerre perpétuelle à son semblable, à lui disputer sa subsistance : *Bellum hominum adversus homines*, c'est la guerre des hommes contre les hommes. Bossuet représente l'humanité en proie à la plus inextinguible haine, et ces principes d'inimitié, d'acharnement sont complétés par cette maxime que : nul n'a un droit particulier dans ce monde, qu'aucun homme n'a le droit de restreindre le droit de ses semblables sur les choses qui sont livrées à sa jouissance et qui tentent ses passions. C'est là une proposition de Hobbes : *jus omnium in omnia*, tous ont droit à toutes choses. Si tous ont droit à toutes choses, la guerre, évidemment, n'est pas seulement dans les passions de l'homme, elle est dans la nécessité de l'homme.

Comment vivre dans un pareil état de choses ? L'homme tient à sa conservation et à son bonheur ; mais bonheur et conservation sont également impossibles dans cette situation que nous a faite le péché originel.

Comment sortir de cette situation ? Le moyen que propose Hobbes, c'est que tous les hommes, renonçant à leur volonté individuelle, se subordonnent à une volonté commune sans restrictions, sans limite, et que cette volonté ne soit pas simplement une abstraction, mais qu'elle soit personnifiée dans un homme ayant une autorité absolue sur ses semblables.

Voilà comment on sort de l'état de guerre ; et moins on conserve de droits particuliers, de force individuelle, plus on est assuré de trouver un refuge auprès de l'autorité et d'être garanti par elle de toutes les attaques sous lesquelles nous succomberions misérablement si nous étions nos propres soutiens. Par conséquent, l'état de nature, c'est l'état de guerre, et l'état de guerre amène pour conséquence une société fondée uniquement sur l'autorité ; c'est l'autorité qui fait le juste et l'injuste, qui fait le droit, qui fait la loi, qui fait la sécurité, et contre l'autorité il n'y a de recours que dans l'autorité elle-même. Voilà une conclusion de Bossuet qui est complètement en désaccord avec le principe d'où il est parti. L'autorité est considérée comme la base de la société, comme la société elle-même, puisque c'est l'autorité qui donne

à la société son existence. Que l'autorité cesse, et la société cesse de subsister.

Mais comment l'autorité doit-elle être constituée? Sous quelle forme devons-nous la concevoir? Elle doit être personnifiée dans un homme, parce que l'autorité confiée à plusieurs mains est déchirée, mutilée. Il faut donc qu'elle soit concentrée dans les mains d'une seule personne. Comment cette personne sera-t-elle appelée au pouvoir? Sous quelle forme régnera-t-elle? En vertu de quel droit? Quel nom lui donnera-t-on? La personne dépositaire de l'autorité est nécessairement revêtue du pouvoir royal; la forme monarchique est donc la seule autorité par laquelle la société subsiste.

Jusqu'à présent, c'est plutôt Hobbes que l'Ancien Testament, et surtout que le Nouveau, qui inspire Bossuet.

Le gouvernement sera donc monarchique; la société sera prosternée aux pieds d'un roi; et pourquoi pas? Est-ce que l'univers tout entier n'est pas gouverné monarchiquement? C'est un seul Dieu qui gouverne le monde, par conséquent, c'est un seul roi qui gouvernera la société. D'ailleurs, le pouvoir monarchique est dans la nature humaine aussi bien que dans la nature universelle; l'homme naît sujet, car il naît fils de quelqu'un qui a toute autorité sur lui. Le père est le roi absolu de ses enfants. Nous naissons tous sujets, nous sommes tous façonnés à l'obéissance; le père est l'image de l'autorité absolue que Dieu exerce sur le monde entier. Telle est la seconde raison qui porte Bossuet à accepter l'autorité sociale sous la forme monarchique. Dieu ayant voulu que les pères fussent les auteurs de la vie de leurs enfants, leur a donné la puissance qu'il exerce lui-même sur ses œuvres.

Voilà la royauté consacrée; mais la royauté n'est pas descendue toute faite du ciel. Qu'est-ce qui l'a constituée? Est-ce l'élection ou la conquête? ou est-elle sortie des entrailles de la nature? C'est ce qu'examine Bossuet; et sa dernière conclusion, c'est que la monarchie n'est pas une puissance temporaire, elle est une création immédiate de Dieu; c'est une œuvre divine; les hommes n'y ont aucune part.

Quelquefois, le monarque ne se contente pas de ce qu'il possède par droit d'héritage; il ne se contente pas de commander à une nombreuse tribu, il veut soumettre les peuples

voisins à sa domination ; il devient conquérant. Bossuet trouve la conquête légitime ; c'est un droit divin. Dieu frappe d'aveuglement les peuples qui doivent succomber, et fussent-ils réduits à l'esclavage, ils doivent obéir au conquérant comme à l'autorité de Dieu même. Voilà comment parle Bossuet, qui avait commencé par dire que l'homme est ici-bas l'image de Dieu, et que nous devons respecter nos semblables comme Dieu lui-même dont ils sont une représentation.

Ainsi, le droit de conquête est un droit divin : ceux qui ont succombé ont tort, ceux qui ont triomphé, qui sont victorieux ont pour eux la raison, le droit, la justice. Tant il est vrai que l'idolâtrie du pouvoir absolu frappe d'aveuglement jusqu'aux plus grandes intelligences !

Dans ce système, l'élection n'est admise que comme un moyen de rétablir l'ordre, c'est-à-dire la monarchie héréditaire ou conquise. Le peuple est assimilé à un troupeau ; le roi, suivant Bossuet, est maître de son troupeau comme nous le sommes du bétail qui nous a été livré à la condition de le bien gouverner.

Voilà l'ordre social auquel tous doivent se soumettre.

Ce n'est pas dire encore, pour cela, que le pouvoir monarchique doive s'étendre sur les consciences ou sur les volontés ; il faut que cette proposition soit déduite théoriquement de la première qui la renfermait ; il faut que la monarchie soit héréditaire, parce que c'est l'ordre le plus solide et le plus durable, et il sollicite notre obéissance. Voilà la première raison pour n'admettre d'autre autorité que celle de la monarchie héréditaire. Une autre raison, c'est que le monarque qui règne sur des États héréditaires, s'attache à ces États comme à son patrimoine, et en a soin, comme le propriétaire a soin de son troupeau. C'est, de plus, une garantie contre les révolutions. Quand il y a une famille régnante tellement élevée au-dessus des autres familles, que le droit de commander est remis à perpétuité dans ses mains, les autres familles, les autres individualités n'ont aucune tentation de contester son pouvoir ; tout le monde lui obéit naturellement, comme on obéit naturellement à Dieu ; c'est, enfin, la forme de gouvernement acceptée, qui attache le plus complètement le gouvernement aux gouvernés, ou les intérêts du gouvernement

aux intérêts des gouvernés, et qui ressemble le plus à l'ordre même de la nature, lequel est sans interruption. La monarchie doit être héréditaire, et à plus forte raison absolue; un pouvoir passager est la négation même du pouvoir; un pouvoir contrôlé, c'est le peuple élevé au niveau du roi, le sujet au niveau du prince, le troupeau au niveau du pasteur; ce qui implique contradiction dans les termes. Le roi commet des abus, eh bien! appelez-en du roi mal informé au roi mieux informé.

Telle est la doctrine de Bossuet.

(La suite à la prochaine livraison.)

PHILOSOPHIE DE LA SCIENCE

M. Félix Hémet s'est imposé deux grandes missions, celle de propager les derniers résultats de la science, et celle, non moins importante, d'en tirer des conclusions philosophiques et morales. A ce double titre, nous aurons plus d'une occasion d'attirer l'attention de nos lecteurs sur ses savantes conférences.

Voici comment il a terminé celle consacrée aux grandes révolutions du globe :

« Nous avons établi ces différents points : la terre a été nébuleuse; elle a été soleil; elle est terre, elle deviendra lune.

« La lune a été soleil et terre, mais, vu ses petites dimensions, les périodes correspondant à ses diverses transformations ont été incomparablement plus courtes.

« Le soleil qui a été nébuleuse deviendra terre à son tour, et lune par la suite, après des laps de temps incomparablement plus grands et en rapport avec ses dimensions énormes.

« Notre examen rapide des grandes révolutions du globe est maintenant terminé. Mais comment nous arrêter à ces limites de l'origine et de la fin des mondes, l'état de nébuleuse et

celui de lune? Encore ici, comme dans l'examen de sa propre destinée, l'homme apporte cette noble inquiétude qui fait sa force et son tourment; il ne sait point s'arrêter, même lorsque la science l'abandonne, et il veut connaître l'origine et la fin des mondes comme il veut savoir d'où il vient et où il va.

« Ne lui dites pas qu'il doit se résigner à ignorer ces choses, et qu'il errera si la science ne le guide. Que lui importe? Ce n'est point la solution d'un problème qu'il poursuit. Un désir secret le tourmente et il y obéit instinctivement. Ne le détournez pas de cette recherche, et d'ailleurs vous n'y réussiriez pas.

« N'allez pas croire toutefois que ces efforts soient infructueux. J'ai vu un homme essayant d'ébranler un de ces chênes majestueux, orgueil de nos forêts,

« De qui la tête au ciel était voisine,
« Ét dont les pieds touchaient à l'empire des morts. »

« Le géant semblait se rire des faibles efforts de l'homme et celui-ci sentait bien aussi son impuissance; mais après des assauts longtemps répétés, l'homme sentit ses muscles plus puissants, ses forces décuplées, et cette lutte continue qui avait laissé l'arbre debout avait pourtant rendu l'homme plus fort.

« De même la recherche de l'origine des choses à laquelle l'homme s'attache malgré la certitude de l'insuccès, en tant que l'on considère la solution, est un de ces exercices salutaires qui fortifient et étendent son esprit en même temps qu'ils élèvent son âme.

« D'autre part, si la science se constitue à l'aide de l'expérience et de l'observation, on conviendra que ces moyens de recherche ne sont pas infallibles et que les résultats qu'ils fournissent, loin d'offrir le caractère de certitude absolue qui appartient à la vérité seule, portent au contraire l'empreinte de l'infirmité de notre nature. Ils sont ou faux, ou insuffisants, ou incomplets. Ce n'est qu'à la suite de recherches incessantes, de travaux continus, que la lumière se fait, et sur certains points seulement. La science, c'est le progrès, en ce sens que c'est un acheminement lent et continu vers la vérité. On ne

saurait la concevoir autrement que dans cette ascension progressive, dans cette mutabilité permanente qui est précisément le caractère opposé à la vérité absolue. Elle se consolide, s'améliore, se complète constamment sans s'achever jamais. Elle poursuit incessamment la vérité dont elle s'approche toujours, sans parvenir à l'atteindre.

« Dès lors pourquoi ces affirmations si nettes de quelques savants en l'absence d'un caractère certain de vérité ? Pourquoi cette impérieuse demande de séparation entre les faits d'ordre purement expérimental et ceux qui dépendent de la raison seule, demande faite avec tant de hauteur au nom de la science par elle-même si modeste ? Que l'on distingue et que l'on groupe nos connaissances d'après leur origine et le degré de certitude qu'elles offrent, rien de plus juste. Mais que l'on distingue pour unir et non pour diviser. Reconnaissons les droits du sentiment en même temps que ceux de la raison ; faisons la part à chacune de nos aspirations comme à chacun de nos besoins. Si l'on nous dit qu'alors nous désertons la science, nous répondrons que l'observation, le domaine des faits, la recherche des causes secondes, constitue une partie de la science seulement, et que la recherche des causes premières est aussi du domaine de la science. Mieux encore, c'est ce qui l'ennoblit et l'idéalise ; c'est l'auréole qui la couronne. »

BIBLIOGRAPHIE

DE L'INFLUENCE DE L'ÉDUCATION SUR LA MORALITÉ ET LE BIEN-ÊTRE DES CLASSES
LABORIEUSES, par A.-P. Deseilligny. 1 vol. in-18, libr. Hachette.

Cet ouvrage répond à une question mise au concours par l'Académie des sciences morales et politiques. Il s'agissait de comparer dans leurs caractères généraux les lois sur l'instruction élémentaire actuellement en vigueur chez les peuples de l'Europe, d'en constater les résultats immédiats et les conséquences morales, et de rechercher quelle est l'influence de l'instruction sur la moralité et de la moralité sur le bien-être.

Comme on le voit, la question était complexe et présentait plus d'une difficulté; néanmoins, M. Deseilligny a su en triompher et obtenir le prix.

Ayant passé dix-sept années dans la carrière industrielle, il a pu s'assurer par lui-même combien ont été féconds pour la moralité et le bien-être les efforts qu'on a faits de nos jours pour développer l'instruction chez la classe ouvrière.

Avant d'étudier en détail l'organisation de l'enseignement en Europe, il commence par faire ressortir l'influence toute prépondérante de l'éducation de famille, de l'action toute-puissante qui s'exerce par les leçons de la mère, par les exemples du père, par l'attrait du foyer domestique. Mais il ajoute avec raison que pour préparer la mère à sa mission d'éducatrice, il faut développer la jeune fille au double point de vue moral et intellectuel; et il revient plus d'une fois sur cet important sujet.

M. Deseilligny étudie successivement l'état de l'instruction primaire en Prusse, en Autriche, en Suisse, en Belgique, en Hollande, etc., enfin, dans tous les pays de l'Europe, et pousse même son excursion jusqu'en Amérique, dont il compare la situation avec celle de notre continent.

Dans plusieurs pays de l'Europe, l'Église et l'école cherchent à se réunir pour enseigner la jeunesse; mais dans d'autres il y

a une séparation radicale entre elles, notamment en Hollande, qui, néanmoins, est depuis longtemps un modèle pour l'instruction élémentaire. V. Cousin, qui, en 1836, avait visité ses écoles, en revint tout émerveillé; il y avait trouvé des principes élevés, libéraux, propagés en dehors de toute direction ecclésiastique. Cependant, l'auteur croit qu'il faut à l'enseignement le secours des croyances religieuses pour moraliser complètement les classes ouvrières; toutefois, n'entrant dans aucun détail sur ce sujet, il ne nous fait point voir en quoi tel ou tel dogme, telles ou telles pratiques peuvent contribuer à cette moralisation. Or, chaque religion, considérant et enseignant la morale à son point de vue particulier, propose des règles particulières de conduite fort différentes de celles que proposent les autres religions. De plus, elle a ses légendes, sa cosmogonie, sa métaphysique, qui lui défendent d'admettre d'autre histoire et d'autre science que les siennes; de là une division tranchée entre peuples, entre familles, entre individus, qui se maintiendra tant que sera maintenue la différence de croyances et d'enseignement.

Chose singulière! l'auteur place en première ligne la Hollande, la Prusse, la Suisse allemande, la Suède, l'Amérique du Nord, tous pays protestants, à raison de leur état avancé en fait d'instruction, et il n'en conclut pas moins à la supériorité de l'enseignement catholique, c'est-à-dire à l'étude du Catéchisme.

Pour démontrer la supériorité et l'efficacité de cet enseignement, il aurait dû signaler les dogmes et les préceptes du Catéchisme les plus capables de faire de l'homme un bon fils, un bon père et un bon citoyen. Voyons : est-il quelque chose de plus contraire à l'amour de la famille que la préconisation du célibat et de la virginité? de plus contraire à la notion universelle du juste et de l'injuste que le dogme du péché originel faisant tomber sur l'innocent la honte et le châtiment du coupable? de moins édifiant que les histoires d'Abraham, de Salomon, de David, dont la vie a été marquée de tant de désordres? Enfin, quoi de plus contraire à la charité, à l'amour du prochain, à la miséricorde, que de signaler comme ennemis et criminels les dissidents en matière religieuse, et de citer avec éloge ces fameux lévites

De leurs plus chers parents saintement homicides!

Voilà ce que le Catéchisme enseigne et si M. Deseilligny l'avait relu avec attention, il aurait fait, sans doute, quelques réserves avant d'en proposer l'étude préférablement à toute autre pour la moralisation de l'enfance.

Il est facile de généraliser et de proclamer hautement que l'éducation religieuse est indispensable et peut être donnée simultanément avec l'instruction laïque et scientifique, mais quand des généralités on descend aux détails, on se heurte aussitôt à des antagonismes, à des contradictions, à des obstacles qui forcent de choisir l'une à l'exclusion de l'autre. Voilà ce qui se passe en France et en Belgique et y cause de fâcheux retards dans l'extension de l'enseignement.

Pourquoi ressort-il du livre même de M. Deseilligny que les pays protestants sont plus avancés sous le rapport de l'instruction que les pays catholiques? Ce n'est pas parce que l'éducation religieuse y serait négligée; non, mais c'est parce qu'elle y tient une place assez secondaire pour ne pas détourner la jeunesse des études positives, tandis que l'enseignement, les cérémonies et les pratiques du catholicisme lui prennent un temps précieux pour l'entretenir de traditions, de légendes et de dogmes aussi obscurs et incompréhensibles pour le professeur que pour les élèves.

Le protestantisme, ainsi que l'auteur en convient, ayant posé en principe l'éducation comme la loi vitale de son existence, le progrès des lumières, sous son influence, a suivi celui des mœurs. Si l'Angleterre ne présente pas le même spectacle, c'est parce que l'initiative appartenant principalement à de grands propriétaires, elle s'exerce d'une manière inégale dans ses diverses contrées; et il faut ajouter aussi qu'un élément ecclésiastique peu progressiste y pèse d'un poids très-lourd.

Dans la Suisse allemande luthérienne, l'esprit libéral est beaucoup plus développé qu'ailleurs; l'initiative personnelle y tient une grande place, et n'attend rien de l'État. La vie de famille y est le fondement des mœurs. Berne, Zurich, Bâle, cantons protestants et libéraux, sont beaucoup plus avancés sous le rapport de l'instruction que Lucerne, Fribourg, So-

leure et les autres où domine le catholicisme, et que Genève même où domine un rigide calvinisme.

En vain l'auteur appelle-t-il à la conciliation et à l'entente les deux éléments ecclésiastique et scolaire pour faire en commun l'instruction de la jeunesse; c'est vouloir mêler ensemble le feu et l'eau; chose impossible! Il faut que l'un s'éteigne ou que l'autre s'évapore; il ne saurait y avoir entre eux simultanéité d'action, d'autorité, de prédominance. Aussi voit-on dans tous les pays où le clergé et l'Université se disputent l'influence et le pouvoir, l'enseignement public subir le contre-coup de cette lutte et demeurer stationnaire.

M. Deseilligny démontre très-bien que la diminution des crimes et délits est, partout, en progrès parallèle à celui de l'éducation, que l'ignorance entraîne tous les vices, entre autres la prostitution chez les femmes, l'ivrognerie chez les hommes; mais partout où l'éducation a été répandue, la moralité et le bien-être ont accru dans la même proportion. Ce progrès, en France, devient chaque jour très-sensible, grâce aux efforts simultanés du ministre de l'instruction publique, des professeurs et des publicistes. Le résultat final de ces efforts sera d'élever bientôt la France au niveau des nations européennes les plus instruites et les plus libérales.

Enfin, nous trouvons la meilleure conclusion du livre dans ces paroles de l'auteur : « C'est en relevant la dignité humaine que l'éducation répand surtout ses bienfaits. Elle fait sortir les hommes de l'état d'infériorité auquel ils se sentaient condamnés par l'ignorance; elle les grandit à leurs propres yeux et leur permet de détacher de temps en temps leurs regards des travaux matériels qui les occupent, pour voir plus loin et plus haut. Ils voient s'ouvrir devant eux les horizons du savoir et de l'intelligence; ils comprennent le progrès dans la profession qu'ils ont embrassée et le progrès général qui intéresse la société tout entière. »

DE LA NATURE HUMAINE, par Charles Dollfus. 1 vol. in-8, libr. Germer-Baillièrè.

L'auteur examine la nature humaine à tous les points de

vue : physique, moral, religieux, social, esthétique, et de cet examen tire des conclusions empreintes du plus pur rationalisme.

Il nous fait d'abord assister aux misères et aux contradictions de la condition humaine, et ce sombre tableau, peint de couleurs très-vives, se résume dans les traits caractéristiques suivants : frivolité, cupidité, vanité, ennui.

L'intelligence sert à élever l'homme, mais elle sert aussi à l'abaisser et à le corrompre, tandis que l'instinct, chez l'animal, ne se modifiant pas, ne s'améliore, ni ne se dégrade, à moins que l'homme n'intervienne. Celui-ci emploie en les accommodant à son usage toutes les industries dispersées chez les divers animaux, mais il reproduit également toutes leurs funestes aptitudes : « Toutes les bêtes se trouvent assemblées dans la bête humaine, dit M. Dollfus; celui-ci est rusé, celui-là fourbe et menteur, cet autre emporté. Il y a des vautours et des pigeons, des aigles et des colombes, des loups et des brebis, des lions et des vipères parmi nous; pas une note de la gamme animale ne manque à notre espèce. »

On peut dire même, l'histoire à la main, que l'homme est le plus féroce des êtres, puisqu'il tue pour le plaisir de tuer et raffine les procédés du meurtre : « Vit-on jamais les bêtes féroces méditer dans la solitude les cruautés d'un Tibère? Les loups ne connaissent pas l'Inquisition, les tigres ne firent jamais de Saint-Barthélemy... L'homme n'a ni griffes, ni bec; il a bien suppléé à cette insuffisance. La bête tue, l'homme seul *sait tuer*; il a fait de l'homicide un art, et l'ayant décoré du nom de gloire, il a dressé des statues aux plus grands tueurs d'hommes. »

La guerre, les supplices et les tortures sont des inventions humaines, et l'infériorité morale de l'homme, sous ce rapport, vis-à-vis des animaux qui n'usent pas de ces moyens, cessera le jour où il cessera lui-même d'en user.

Mais si l'homme a été et est encore à un moindre degré le plus malfaisant et le plus misérable de tous les êtres, c'est parce qu'il a eu plus d'obstacles à surmonter, aussi, doit-on dire avec Pascal, qu'il est le plus grand des êtres par la conscience même qu'il a de son imperfection et de ses misères. Pour bien le juger, il ne faut donc pas le voir seulement tel qu'il appa-

raît, il faut le voir aussi et surtout tel qu'il peut et tel qu'il doit être. C'est ce que fait M. Dollfus.

La condition humaine lui paraît résider dans l'alternative des biens et des maux : « Ni l'idéal, ni le réel, dit-il, n'auront le dernier mot, tant que durera l'homme, qui restera ce qu'il est, un amalgame de choses nobles et ignobles, grandes et mesquines, élevées et basses, libres et serviles. »

L'idéal humain embrasse tout ce qui concerne la destinée humaine : la famille, la patrie, la société, la civilisation, la politique, la science, l'industrie, la poésie, la religion. Chaque homme se forme un idéal du bien, du mal, du beau, du laid, du vrai, du faux, du bonheur, du malheur ; si donc il faut reconnaître toutes nos misères, il faut en reconnaître aussi la compensation dans cet idéal, révélation de notre perfectibilité et point de départ de tous les progrès.

Tout en distinguant nettement l'âme du corps, l'auteur reconnaît les rapports entre la constitution moléculaire, la structure du cerveau, et les variétés que revêt l'esprit chez les différents individus. La conformation du cerveau agit sur la pensée, comme la conformation du corps en général, et particulièrement la qualité du sang et des nerfs influe sur notre caractère et nos passions. Cette influence directe touche de près à l'identité de nature. M. Dollfus ne se déclare pas ouvertement panthéiste, mais il l'est foncièrement, si nous en croyons ces paroles : « Dieu sans la nature, la nature sans Dieu, sont inconcevables ; Dieu dans la nature et la nature en Dieu ne sont qu'inexplicables. » Et celles-ci : « Mourir, dit-on, c'est rentrer dans le sein de Dieu. On n'y rentre pas, on y est toujours : le fini ne sort pas de l'infini, car il n'y est pas entré. On naît, on vit, on meurt dans l'universel. »

Mais il renonce à déterminer la nature de Dieu ; elle ne lui paraît pas un objet de notre intelligence. C'est peut-être la force qui réside dans l'univers et résiste à l'inertie, force incontestable et impénétrable. L'univers, suivant lui, n'est ni esprit, ni matière, ni un, ni multiple, ni infini, ni fini ; il est tout cela indissolublement. C'est un tout organique à la fois corps et âme. La raison d'être des choses est aussi l'être de la raison. Il n'y a donc pas de Dieu personnel ; aussi, l'athéisme, pour lui, ne consiste-t-il pas à nier un Dieu personnel,

mais à nier la raison dans l'univers. Or, la raison ne pouvant se nier sans raisonnement, atteste par là même son existence.

Après avoir cherché dans la raison de l'homme la loi de solidarité qui régit l'univers, l'auteur y cherche la loi du progrès, née de la conscience de son imperfection. Le désir du progrès est sans limite : « Ce que l'homme cherche, ce n'est pas une portion de la justice, c'est la justice ; ce n'est pas un lambeau de science, c'est la science ; ce n'est pas un fragment du bien, c'est le bien même. »

Ne pouvant expliquer le problème du bien et du mal, M. Dollfus le déclare insoluble : « Ne nous attendons pas à vouloir le pénétrer, dit-il, franchissons-le. Faites votre devoir, vous connaîtrez Dieu ; cherchez la raison et cherchez la justice, vous saurez de Dieu tout ce qu'il importe à l'homme d'en savoir : qu'il n'est pas dans l'injustice et dans la déraison. Cela suffit pour vivre selon la loi morale, qui est la loi divine. »

On voit que la religion pratique de M. Dollfus peut se réduire à la simple observation de la loi morale ; et, du reste, la tendance particulière de son esprit le porte plus généralement aux réflexions morales qu'aux théories religieuses et métaphysiques ; celles qui terminent son livre ne manquent ni d'esprit ni d'originalité ; nous citerons les suivantes :

L'on manque le but de trois façons : en n'y atteignant pas, en le dépassant, en passant à côté. Peu d'hommes poursuivent un but qui mérite d'être atteint, très-peu atteignent le but qu'ils poursuivent.

Il existe trois espèces de mariages : les mariages où ni l'un ni l'autre des époux ne s'aiment ; ceux où l'un des deux époux seulement aime l'autre ; ceux où les deux époux s'aiment. Les premiers sont très-nombreux, les seconds le sont assez, les troisièmes sont extrêmement rares.

Qui a failli se cherche des complices. La faute en veut à l'innocence, comme le crime à la vertu, comme la laideur à la beauté.

L'homme éloquent est celui qui persuade. Cependant, on persuade par l'exemple plus que par la parole, et bien agir est plus éloquent que bien parler.

Un homme en tue un autre : il monte sur l'échafaud ; c'est un assassin. Il en fait assassiner des milliers, il monte sur le pavois, c'est un héros.

MOMENTS PERDUS DE PIERRE-JEAN : Observations, réflexions, objections, pensées et rêveries anti-politiques, anti-philosophiques, anti-métaphysiques, anti-morales, anti... tout ce qu'on voudra, recueillies par C. ISSANRAT. 1 vol. in-18, librairie Germer-Baillière.

Pierre-Jean, c'est Candide doublé du Père Duchêne : il ne se contente pas de voir les choses telles qu'elles sont, de s'en étonner, de demander pourquoi et comment elles sont ainsi ; sur les réponses évasives qu'on lui fait, il s'exalte, il s'emporte ; il court sus aux injustices, aux immoralités, aux sottises de notre époque, et ne ménage pas les termes pour les juger et les flétrir.

Le parti clérical est le premier objet de ses sarcasmes ; il le cloue au pilori des mœurs, de la science et des idées actuelles pour démontrer qu'il n'a plus sa raison d'être. Au sujet des détournements de mineurs par les prêtres, il oppose les lois traditionnelles de l'Église aux lois civiles nées de la Révolution. L'Église déclare que les parents ne peuvent pas retenir leurs enfants dans ce qu'elle appelle l'erreur, et elle crie à la persécution lorsqu'on entrave sa liberté de prosélytisme, c'est-à-dire son intervention dans la naissance, dans l'éducation, dans le mariage et dans la mort de ceux qui sont nés sous ses lois : « Tant pis, dit-elle, s'il existe une contradiction entre les lois de l'homme et celles de Dieu. »

C'est le même langage que tenait le président Davis aux États confédérés à l'égard de l'esclavage ; il déclarait combattre pour le droit sacré d'un peuple de se gouverner lui-même et de rester libre, libre d'avoir des esclaves : « Nous continuerons cette lutte, ajoutait-il, comptant humblement sur la Providence. » Et au même moment, ses adversaires du Nord invoquaient cette Providence en faveur de la cause opposée.

M. Davis, comme les cléricaux, traitait ses adversaires d'ennemis de l'humanité, de la justice et de la loi, et leur reprochait, en définitive, de l'opprimer en l'empêchant d'opprimer les autres. De même, l'évêque de Montauban écrivait dans un mandement : « La liberté et la protection accordées à une religion fausse, sont de vrais privilèges, de droit tout particulier destructif du droit commun et naturel. Assurément, les

temps peuvent être assez mauvais pour forcer les gouvernements à ériger en lois civiles la liberté des cultes et celle de la presse ; mais qu'ils y soient forcés réellement ou que seulement ils en jugent ainsi à leur point de vue, tout vrai catholique doit le déplorer comme un malheur pour la société civile. »

Pierre-Jean n'aime pas beaucoup plus la métaphysique que la théologie ; c'est pourquoi il s'attaque aux professeurs de l'Université, entre autres à M. P. Janet. Celui-ci a dit dans une de ses leçons : « Les théologiens eux-mêmes se servent des armes du libre examen contre ceux qui rejettent leurs dogmes. Par ce côté, la religion s'unit à la science ; la théologie, par ce côté, est aussi une science. Mais ici l'examen a pour objet de faire accepter l'incompréhensible... L'objet de la science est de comprendre. Celui de la religion est de croire ce qu'on ne peut comprendre. » Pierre-Jean est assez candide pour ne comprendre pas une science tendant à faire admettre l'incompréhensible. Et M. Janet dit plus loin : « Là où s'arrête l'intelligence, s'arrête la science. » Comment alors peut-on donner le nom de science à la théologie ?

Le même professeur demande si l'on tiendrait beaucoup au corps demeurant toujours dans un état de santé parfaite, mais sans pensée ni conscience ? A cela, Pierre-Jean répond : « Tiendriez-vous à votre corps si vous ne saviez ce que c'est que votre corps ? Et puis, lorsque l'homme n'a pas conscience de lui-même, est-il dans un état de santé parfaite ? Demandez à Charenton. »

L'esprit humain veut connaître quelque chose de la raison dernière et du but suprême des choses, ne serait-ce que pour savoir qu'on ne peut rien savoir ; et lorsque les physiiciens et les positivistes disent, comme Socrate, qu'on ne peut rien savoir, pourquoi leur en refuse-t-on le droit ?

M. Janet dit lui-même : « Je ne puis aller au delà de ma raison. Ceux qui veulent s'absorber dans l'être absolu par le moyen de l'extase ou par tout autre, sont des fous. »

Les positivistes ne parlent pas autrement.

Pour justifier ses doutes à l'égard de la croyance en Dieu, Pierre-Jean s'autorise de ces paroles de Pascal : « Parlons selon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu il est infiniment

incompréhensible, puisque n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous : nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? Ce n'est pas nous qui n'avons aucun rapport à lui.... Les hommes *destitués de foi et de grâce* qui recherchent de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette reconnaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres : dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent et qu'ils verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune ou des planètes et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris. » (*Pensées*, art. XI, art. XXII, 1.)

Pierre-Jean ne se contente pas plus que Pascal des preuves métaphysiques, mais s'il ne trouve pas dans son for intérieur et dans l'observation de suffisants motifs de croire en Dieu, il en trouve encore moins dans la fatalité de la grâce, dans cette foi innée chez quelques-uns, en vertu de laquelle beaucoup seront appelés et peu seront élus.

Abordant la croyance en la vie future, il relève ce qu'il y a de contradictoire entre cette croyance et le chagrin que fait éprouver la perte d'une personne aimée. De tous les devoirs et honneurs funèbres, le plus raisonnable, le plus essentiel, selon lui, c'est de conserver assez le souvenir du défunt pour imiter ses actes et accomplir ses œuvres inachevées.

Il considère la morale comme une science au même titre que la physique, l'astronomie, l'économie sociale. C'est par l'observation et le raisonnement qu'on en découvre les bases, qu'on en poursuit le but; elle est donc indépendante de ce qui est en dehors de la raison et de la nature.

Nous n'admettons pas avec lui que la morale, pour être bien comprise, ait besoin d'être précédée de l'étude physiologique de l'homme; elle est accessible à tous sans étude préalable et se développe par la pratique et par l'exemple. Combien de parfaits honnêtes gens ont puisé dans leur conscience, et non dans la théorie, les règles de leur conduite!

ainsi s'explique, d'ailleurs, l'universalité des principes de la morale. La science les corrobore, les complète, les formule en préceptes, en règles, en lois, mais ne les crée pas.

Ces principes peuvent-ils être enseignés et pratiqués simultanément avec une religion particulière? Pierre-Jean ne le croit pas; il y voit des contradictions choquantes. Peut-on, par exemple, enseigner d'un côté que l'agent est seul responsable et justiciable de ses actes, et d'un autre côté qu'il est coupable et punissable du crime de son premier aïeul? Peut-on admettre à la fois la liberté de penser et d'agir, et un Dieu qui disposerait à son gré de vos pensées et de vos actes? « Que nous la voulions ou non, dit-il, la morale détruit ce supernaturalisme, comme l'astronomie détruit l'astrologie, comme la chimie détruit l'alchimie, comme la physique détruit la magie. »

La religion naturelle, sans dogmes et sans prêtres, telle que la conçoivent MM. J. Simon et Pelletan, ne saurait être incompatible avec la morale universelle, mais sa simplicité même ne lui gagnerait pas les esprits mystiques qui, en général, font prévaloir les conceptions religieuses.

M. Issaurat traite ensuite de diverses autres questions à l'ordre du jour : celle des races humaines, des remèdes contre la misère et l'ignorance, de la perfectibilité humaine, du luxe, de la liberté, de l'égalité, de la peine de mort, etc., et toujours dans un langage moitié plaisant, moitié caustique, qui fait passer les plus graves réflexions sous des allures frivoles et enjouées. ;

L'IMMORTALITÉ, LA MORT ET LA VIE, étude sur la destinée de l'homme, par M. Bagnenault de Puchesse. 3^e édit, 1 vol, in-18, librairie Didier.

L'immortalité de l'âme est une des plus importantes questions que l'homme puisse se poser : si la mort n'est que le commencement d'une nouvelle vie où ses facultés acquerront un développement plus complet, où il jouira du bonheur qu'il a en vain poursuivi dans sa carrière terrestre, où la justice suprême distribuera à chacun le prix de ses actions, toutes les religions ont apporté leur solution du problème de

la vie future. La philosophie, qui ne prétend pas avoir reçu de lumières surnaturelles, se contente de chercher avec le flambeau de la raison; elle discute, elle conjecture; mais elle est loin d'avoir trouvé une certitude : les sectes sont divisées à l'infini, les unes affirment, d'autres nient; il y en a qui, plus prudentes, s'en tiennent au doute, et déclarent que la matière étant du domaine de l'*inconnaissable*, échappe à tous les moyens de vérification. Les partisans des religions révélées ne peuvent souffrir cette neutralité voisine de l'indifférence; la croyance à la vie future est, selon eux, la sanction essentielle de la vie morale, la garantie la plus solide de l'ordre social. Sur ce terrain, le débat prend un caractère positif : on sort des nuages de la théologie; on entre dans l'examen de la nature de l'homme, et l'on peut rationnellement étudier l'origine des droits et des devoirs.

M. Baguenault, qui admet toutes les décisions de l'Église catholique, veut néanmoins les faire accepter de ses lecteurs, non-seulement comme décrétées par une autorité divine, mais comme philosophiquement démontrées, et il se propose de procéder rationnellement. « L'immortalité de l'âme, dit-il d'après M. Réville, est une vérité de l'ordre moral, qui ne peut être certaine que proportionnellement au degré de développement moral de celui qui l'examine. Cette persuasion dépend le plus souvent du cœur, d'où il suit qu'elle est variable (Introd., p. vii). » Cependant, des personnes très-morales ont rejeté cette thèse; il n'est donc pas exact de dire que la certitude à ce sujet soit proportionnelle au degré de moralité de ceux qui se livrent à cet examen. Que le plus souvent on se décide d'après le sentiment plutôt que d'après la logique, c'est ce que nous reconnaissons; et il faut en conclure qu'on manque de preuves décisives propres à entraîner toute intelligence saine. On peut tirer de là une grave objection : s'il était vrai que Dieu dût juger les hommes après la mort, réserver des récompenses aux bons et des châtiments aux méchants, on ne s'expliquerait pas pourquoi il aurait laissé en développée de nuages une vérité capitale pour le genre humain, pourquoi il n'en aurait pas donné à tous la connaissance claire, indubitable, pourquoi il aurait manqué à cette règle d'équité que s'imposent les législateurs, de ne juger

qu'en vertu d'une loi promulguée.... M. Bagnenault dit lui-même : « Si Dieu eût voulu ouvrir une nouvelle voie à l'humanité, il l'aurait rendue nette, claire, accessible à tous, à l'abri des illusions et de la fraude (p. 253). »

Notre auteur, malgré cet aveu, paraît enchanté de ses preuves auxquelles il décerne les épithètes de *mathématiques*, *d'algébriques*, *d'irrésistibles*; mais ce sont des locutions empruntées aux prédicateurs, dont il imite souvent la forme déclamatoire et les prosopopées à grand effet. Nous n'y avons trouvé aucun argument nouveau.

De l'immatérialité de l'âme il tire la conséquence qu'elle ne peut périr par la dissolution des parties. Mais qu'importe? L'âme ne fonctionne, dans la vie présente, qu'au moyen des organes dont le concours lui est indispensable; nul ne sait par expérience ce que serait une âme séparée de ces organes; nul n'est en droit d'affirmer que, privée de cet instrument matériel, elle puisse agir ni recevoir aucune impression; tout ce qu'on peut conclure de son immatérialité, c'est que, survivant au corps, elle aurait une existence; mais alors, nous devons croire, jusqu'à preuve contraire, que n'ayant plus le corps à son service, elle ne pourrait plus penser, elle n'aurait donc plus qu'une existence virtuelle, et ne serait plus qu'une substance sans activité, une abstraction, un non-sens, un néant. D'un autre côté, supposons l'âme matérielle; elle ne pourrait survivre au corps; et c'est ainsi que la concevaient les anciens qui admettaient les apparitions.

M. Bagnenault invoque le consentement de tous les peuples, et il a une telle confiance dans cet argument, qu'il s'écrie : « La croyance à une vie future qui n'existerait pas, serait plus inexplicable que cette même immortalité. Pour tout esprit qui réfléchit, c'est une certitude absolue comme l'existence; pour tout cœur qui n'est pas corrompu, c'est une de ces espérances fortes comme la réalité (p. 55). » On reconnaît bien là l'aplomb imperturbable des théologiens; c'est une déclaration de la force de celle de saint Augustin, disant que l'établissement du christianisme sans miracles serait le plus grand des miracles. Mais le fait du consentement universel n'existe pas : car on cite plusieurs peuples qui n'admettent pas l'immortalité de l'âme; pour ne donner qu'un

exemple emprunté à M. Baguenault, les Saducéens la rejetaient. On ne peut donc invoquer l'unanimité du genre humain. Tout au plus pourrait-on alléguer la majorité; encore ne pourrait-on l'affirmer qu'autant qu'on serait en état de faire le recensement des croyances de tous les hommes qui existent et qui ont existé depuis le commencement de l'espèce, chose radicalement impossible. Et quand même la majorité serait authentiquement acquise à une certaine opinion, on ne serait nullement autorisé à en conclure que cette opinion eût pour elle la vérité, ni même qu'il y eût en sa faveur une probabilité quelconque de supériorité sur l'opinion contraire.

Un argument plus spécieux, c'est la justice de Dieu qui, nous dit-on, ne peut laisser le crime sans châtement, la vertu sans récompense. Mais il faudrait d'abord établir en quoi consiste la justice de Dieu; le Dieu des Juifs est juste à sa manière, mais il ne l'est certainement pas à la nôtre. Il punit les enfants jusqu'à la dernière génération, pour la faute de leur premier père; il crée des êtres, sachant qu'ils seront damnés, quand il serait si facile de ne point les créer; il permet aux démons d'exercer leur puissance sur le monde, de pousser l'homme au péché, de multiplier ainsi les chances de damnation; il punit une faute passagère par des supplices éternels; tout cela est l'antipode de la justice telle que nous la comprenons; vous ne pouvez donc alléguer à l'égard de Dieu les règles de la justice que nous révèlent le bon sens et la conscience.

M. Baguenault nous montre « des enfants dont à leur naissance le vice s'empare, qui avec le lait sucent la corruption, qui respirent dans leur premier souffle un air pestilentiel, et pour qui, en dehors de leur participation volontaire, le mal devient une seconde nature (p. 401). » Nous ne savons ce qu'est la justice pour celui qui a organisé un tel monde, et nous ne pouvons affirmer que cette justice comporte nécessairement une vie ultérieure qui, soumise aux lois d'une même volonté, pourrait bien ne pas valoir mieux au point de vue de notre justice humaine.

L'auteur, après avoir établi ses preuves dans la première partie, réfute les objections dans la seconde, décrit, dans la

troisième, les effets de l'immortalité, et, dans la quatrième, le bonheur des élus. Ces deux dernières parties n'ont rien de philosophique; ce sont des dithyrambes sur les joies du paradis. La science n'a rien à y voir. Nous ferons une seule remarque sur la question de l'éternité des supplices des damnés : M. Baguenault l'admet sans hésiter, et cherche à la justifier par des sophismes d'une faiblesse déplorable. On éprouve un sentiment pénible en voyant un homme de cœur et de talent condamné, par les exigences de sa secte, à soutenir une telle monstruosité. Cependant, la bonté de son caractère le force d'admettre un tempérament à ce dogme qui a enfanté les bûchers du Moyen Age. Les anciens théologiens affirmaient que les élus, en voyant les tourments des damnés, parmi lesquels se trouvent leurs plus proches parents, en éprouvaient un surcroît de félicité (1). M. Baguenault, au contraire, est d'avis que les élus peuvent, par leurs prières, adoucir le sort des damnés, non quant à la durée, mais quant à l'intensité des peines. S'il en est ainsi, l'action de la prière se continuant sans cesse, il arrivera que la peine des damnés ira toujours en s'affaiblissant, et que même leur sort, loin d'être malheureux, pourra constituer un bonheur relatif. Voilà un progrès qui prouve que les dogmes, malgré leur prétention à l'immutabilité, se modifient sous la pression de l'opinion dominante, et sont à la longue entamés par le mouvement philosophique. A chaque époque, on se fait un Dieu suivant ses idées : au Moyen Age, époque de cruautés, de vengeances, on voulait un Dieu vengeur, cruel, impitoyable, on regardait comme un crime d'éprouver même le plus léger sentiment de commisération pour un damné, c'était un devoir de haïr ceux que Dieu hait. Maintenant, au contraire, on a de la sympathie pour ces pauvres damnés, on trouve en leur faveur des circonstances atténuantes, on s'occupe d'améliorer leur position, tout comme pour les détenus, forçats et autres damnés de ce monde. On finira par leur faire grâce, et les diables eux-mêmes profiteront de l'amnistie.

(1) Pierre Lombard, lib. IV, distinct. 50, ch. 4.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES, par Ernest Hendlé, avocat à la Cour de Paris. In-8, libr. des sciences sociales de Noirot et C^{ie}.

L'objet de ce livre, comme le titre l'indique, sort du cadre de notre *Annuaire*, mais il nous est permis d'en dire quelques mots, en l'examinant au point de vue philosophique.

M. Hendlé croit que le trouble moral, le malaise universel qui s'est emparé de la société est peu propice à la création sereine et calme des travaux sérieux et de longue haleine. Cependant, nous recevons tous les mois et nous signalons un certain nombre d'ouvrages touchant à la philosophie, à la morale et à l'économie politique; nous trouvons même qu'aucune époque n'a été aussi féconde que la nôtre en œuvres sérieuses; et si toutes se ressentent plus ou moins de notre situation indécise, elles accusent en même temps une tendance bien marquée vers des résultats positifs; or, l'œuvre de M. Hendlé est du nombre. C'est une suite d'articles publiés, à diverses époques, dans plusieurs journaux, sur des questions à l'ordre du jour, telles que la liberté de la défense, l'enseignement du droit, l'instruction gratuite et obligatoire, la liberté testamentaire, la coopération et les sociétés coopératives, etc., toutes questions dont l'énoncé suffit pour en montrer l'importance. Tous ces articles ont un lien commun: l'amour de la liberté et de la justice, la haine du despotisme, la foi dans un avenir meilleur et plus prochain, peut-être, qu'on ne pense. Nous partageons cette confiance en l'avenir; elle est corroborée par les notables progrès de l'instruction chez tous les peuples de l'Europe; aussi applaudissons-nous, en les citant, à ces belles paroles de l'auteur:

« Les esprits éclairés reconnaissent aujourd'hui que la véritable grandeur d'un peuple est en raison directe du développement de ses lumières, et que l'instruction populaire, l'éducation publique est la pierre de touche angulaire, le premier fondement de la liberté.

« Répandre à flots la lumière, faire pénétrer l'instruction jusqu'au sein des familles les plus pauvres, et en étouffant l'ignorance, frapper au cœur les vices et les passions qui s'agitent dans les classes les plus diverses de la société, tel est le grand problème que le dix-neuvième siècle a la mission de

résoudre. Il n'en est pas de plus beau, ni qui fasse plus d'honneur à l'esprit humain et au temps dans lequel nous vivons. Car ce problème est nouveau, et c'est d'hier seulement que le monde l'a posé ; c'est d'hier que les esprits se sont considérés comme solidaires, que l'éducation de chacun est devenue un intérêt social et une nécessité d'ordre public. »

LIVRES NOUVEAUX

Les Pensées de tout le monde, par Ch. de Chincholle. In-32, libr. Madré.

Cours de littérature dramatique, ou De l'usage des passions dans le drame, par Saint-Marc Girardin, de l'Académie française, neuvième édition 4 vol. in-8, libr. Charpentier.

Bledsøe : *Philosophy of Mathematics*. 8s (not. 10s. as quoted 21 84).

Discours sur les pseudo-philosophies, par F. Alliot. In-12, Bar-le-Duc.

Études des mœurs contemporaines, par J. Blanchon, directeur de l'*Écho de Fourvières*. In-8, Lyon, libr. Girard.

Contes et Moralités, à l'usage de la jeunesse, par L. de Tesson, nouvelle édition. In-18, Tours, lib. Mame.

L'Art d'être heureux, par H. de la Pommeraye, chef du service des pétitions au Sénat. Libr. Hachette.

Études sur la réforme et les systèmes pénitentiaires, considérés au point de vue moral, social et médical, par le docteur Herpin (de Metz). Libr. Guillaumin.

La Pathologie générale et la Philosophie, coup d'œil historique et critique sur leurs rapports réciproques, par le docteur G. Pécholier, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier. Broch. in-8, Paris, libr. Asselin; Montpellier, libr. Coulet.

La Conscience, par J. Labbé. 1 vol., Libr. internationale.

Les Théories et la Science, par A. Biéchy. Brochure in-8, Angers, libr. Barassé.

Principe universel de la vie, de tout mouvement et de l'état de la matière, résultant de ce simple fait dont chacun est sans cesse témoin : la chaleur tend à s'égaliser, par conséquent elle s'attire en raison de ses différences, et, tout étant relatif, se repousse par ses similitudes sous forme latente ; elle meut la matière sous la même loi, par P. Trémaux, lauréat de l'Institut. Chez les principaux libraires.

La Mente di Pietro Giannone, lezioni di Giuseppe Ferrari, all' Istituto superiore di Milano. Milano, tip. del Lib. Pensiero.

MÉLANGES

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Les derniers comptes rendus des séances de cette académie renferment plusieurs travaux importants que nous devons signaler. C'est d'abord celui de M. Guizot, *le Christianisme et la Morale*, dont voici le début :

Nous assistons à deux tentatives simultanées, de même origine et de même tendance, quoique diverses. Des hommes sérieux, qui persistent à se croire et à se dire chrétiens, travaillent à séparer la morale chrétienne du dogme chrétien, et font de Jésus-Christ l'idéal moral de l'humanité, tout en lui retirant ses miracles et sa divinité. D'autres, qui se déclarent ouvertement non chrétiens, entreprennent de séparer la morale en général de la religion en général, et placent la source comme l'autorité de la morale dans la nature humaine elle-même et elle seule. D'un côté, la morale chrétienne indépendante de la foi chrétienne; de l'autre, la morale indépendante de toute croyance religieuse, naturelle ou révélée; ces deux doctrines sont, de nos jours, proclamées et propagées avec ardeur.....

La vraie cause de cette double tentative, c'est l'incrédulité et le scepticisme de notre temps en fait de religion. Les non chrétiens sont nombreux; la plupart des déistes ne sont pas bien sûrs de leur croyance et de son efficacité. On sent la nécessité de la morale; on croit à son droit de régler les actions des hommes; c'est pour la conserver intacte et puissante qu'on veut la séparer de la religion, de toutes les croyances religieuses, toutes, dit-on, ruinées ou chancelantes. La morale indépendante est un radeau qu'on offre à l'âme humaine et à la société humaine pour les sauver du naufrage de leur vieux navire.....

Les théoriciens de la morale indépendante partent de cette idée, qu'il y a une loi morale étrangère et supérieure à toute vue d'intérêt, à toute passion personnelle; ils placent le devoir en dehors et au-dessus de tout autre motif d'action. Je n'ai garde de leur contester ce principe; mais ils oublient qu'il a été et qu'il est encore fort contesté parmi les philosophes anciens et modernes. Les uns ont regardé le désir du bonheur, la satisfac-

tion de l'intérêt personnel, comme le droit et le but légitime de la vie humaine. D'autres ont placé non pas dans l'intérêt personnel, mais dans l'utilité générale, dans le bien de l'humanité tout entière, la règle de conduite des hommes. D'autres ont vu dans la sympathie des sentiments l'origine et le gage des notions morales.....

M. Guizot résume ainsi les faits qui sont les éléments naturels et essentiels de la moralité humaine : la distinction du bien et du mal moral, — l'obligation de pratiquer le bien et de fuir le mal, — la faculté d'accomplir ou non cette obligation. En termes courts et philosophiques, la loi morale, le devoir et la liberté. Ce sont là les faits naturels, primitifs et universels qui constituent la moralité humaine ; c'est à raison et en vertu de ces faits que l'homme est un être moral. Toute la question est de savoir si, en rendant hommage au vrai principe de la morale, les partisans du système de la morale indépendante en comprennent bien le sens, et s'ils en acceptent les conséquences ; c'est pourquoi M. Guizot considère successivement les trois éléments constitutifs de ce grand fait pour en bien déterminer la source et la portée.

M. Louis Reybaud continue son rapport sur la condition morale intellectuelle et matérielle des ouvriers qui vivent de l'industrie du fer ; M. Lévêque, ses considérations critiques sur la morale de Plutarque.

M. Ernest Bersot a donné lecture d'un excellent mémoire intitulé : *de la Raison et du Sentiment*, dont voici le résumé :

Une philosophie vraiment large doit s'appliquer à la nature humaine ; la nature humaine comprend la raison et le sentiment. Si l'on divise le champ entier dans lequel l'esprit humain peut se mouvoir, en région du connu et région de l'inconnu, la région du connu appartient à la raison, qui observe ce qui est, et au sentiment, qui, à sa façon, la confirme ; quant à la région de l'inconnu, la raison essaie d'y entrer ; nous l'invitons, et on l'invite autour de nous, à avoir ce courage. Entendons-nous qu'elle y soit absolument libre ? Non ; si elle dit plus que le sens commun, elle n'a pas le droit de le contredire ; dans ses plus grandes libertés, elle n'a pas le droit de nier ce qui a été vu. Il en est de la métaphysique comme de la physique : elle ne cherche pas les choses, mais le système des choses, ce qui est bien différent, et

suffit encore aux plus hautes ambitions. Où la raison avance modestement, le sentiment entre en maître.....

Le sentiment ne se contente pas d'aller aux grandes questions, il les résout dans sa liberté; ici il nous échappe. Il est inutile de lui donner des conseils qu'il n'accepterait pas, de lui rappeler qu'il n'est pas la raison, qu'il ne doit pas la violenter, qu'il doit se borner à la suppléer. S'il consentait à nous entendre, nous avouerions qu'il a des témérités qui nous plaisent. La raison est la prose, le sentiment est la poésie, chose sacrée et charmante dont on se défie et qu'on suit malgré soi. Tous les hommes en sont là, les philosophes eux-mêmes, qui sont aussi des hommes. Ils ont beau faire, ils subissent l'attrait..... La philosophie lutterait en vain contre la nature humaine, si elle prétendait la réduire pour toujours au petit nombre de vérités scientifiques qu'elle possède, lui interdisant tout ce qui est au delà. Qu'elle s'établisse fermement dans son centre, mais qu'elle n'ait pas l'idée de forcer les hommes à s'y tenir, et qu'elle leur laisse autour d'elle de libres espaces.

*
* *

LE LIBRE ARBITRE SELON M. LITTRÉ. — Dans le dernier numéro de *la Philosophie positive*, M. E. Littré a résolument abordé la question délicate du libre arbitre, objet de récentes controverses, et l'a traitée au point de vue de la philosophie positive. Il montre d'abord comment on l'avait traitée au point de vue de la théologie et de la métaphysique, et fait voir comment, laissant de côté les conceptions légendaires ou subjectives, on interrogea les faits, l'expérience et les conditions biologiques: « Les deux solutions théologique et métaphysique, dit-il, étaient ou l'indépendance absolue de la volonté, ou un fatalisme, soit divin, soit matériel, auquel l'homme ne pouvait apporter aucune modification. Ni l'une ni l'autre ne s'est trouvée vraie. Les mobiles qui agissent sur la volonté sont d'ordre psychique, à savoir des motifs, des désirs, des craintes, des associations d'idées, des habitudes, etc. Sans doute ces mobiles déterminent la volonté; mais, à leur tour, on peut les déterminer, de sorte que la volonté rentre dans la catégorie de toutes les choses natu-

relles, soumises à des lois fixes, mais lois que l'industrie humaine peut modifier, grâce à leur complexité et à leur inter-currence. »

M. Littré constate que dans l'Antiquité aucune discussion ne s'est élevée sur le libre arbitre. Ce n'est qu'au cinquième siècle de notre ère qu'on s'enquit comment la volonté humaine se comportait devant une volonté divine, omnisciente et omnipotente.

Pélagé admettait le libre arbitre, reconnaissant dans la volonté le pouvoir, le vouloir et le faire : le premier vient de Dieu, les deux autres de l'homme, ou plutôt de Dieu et de l'homme ensemble, en tant que Dieu a donné le pouvoir aussi bien que la possibilité du vouloir et du faire, et en tant qu'il soutient cette possibilité par les secours de sa grâce. C'est seulement la possibilité du bien qui est donnée par Dieu et secourue par la grâce; le pouvoir et le faire restent toujours le propre de l'homme. Saint Augustin nia le libre arbitre, dont la faute d'Adam et d'Ève, qui le possédaient, a privé toute leur postérité. Le mérite de faire le bien fut désormais un produit de la grâce.

La question de la grâce conduit à celle de la prédestination. Par le péché d'Adam, tous les hommes étant devenus une masse réprouvée et damnable, Dieu pouvait les laisser périr, mais il daigne en sauver quelques-uns, afin que sa bonté se manifestât à côté de sa justice : « Mais pourquoi celui-ci élu et celui-là réprouvé? Augustin renvoie le questionneur à l'insondabilité des jugements de Dieu, à l'inscrutabilité de ses voies. »

De la prédestination des élus, Calvin conclut à celle des réprouvés, parce que, suivant lui, Dieu a préordonné la chute du premier homme et, en lui, celle de toute la race humaine.

A son tour, la métaphysique a traité la question du libre arbitre au point de vue de l'absolu, c'est-à-dire d'une causalité infinie. Spinoza nomme la volonté humaine *causa coacta*, une cause soumise à la compulsion. Kant, donnant aux commandements moraux une place dans la raison, chercha comment cette raison avait le pouvoir de s'y conformer, et essaya de la transformer en causalité. Pour établir que la volonté

peut ce qu'elle doit, il la posa, par l'intermédiaire de la raison, en dehors de la sensibilité et dans la région des idées et des principes *à priori* et de l'être en soi.

M. Littré, constatant que ces principes *à priori* ayant perdu devant l'analyse toutes les apparences de réalité, en conclut que l'expérience seule peut décider ce qu'il en est du libre arbitre, et que les motifs ont sur la volonté humaine la même puissance que les causes pathologiques sur le corps humain. La physiologie a succédé à la théologie et à la métaphysique :

Qu'est-ce, physiologiquement, que la volonté dans sa racine? Tout, dans le fonctionnement cérébral, a pour élément et point de départ les impressions produites par la portion du système nerveux qui est en rapport, soit avec le dehors, soit avec le dedans. En d'autres termes, ce n'est pas le cerveau qui, possesseur d'idées et de sentiments, met en jeu, comme il lui plaît, les appareils nerveux avec lesquels il est en communication; ce sont ces appareils nerveux qui lui apportent ce qu'il transforme en idées et en sentiments. Il n'est le maître ni de se passer d'eux, ni de réfaire ce qu'ils lui transmettent, ni de l'élaborer autrement que le comporte sa propre organisation. La volonté n'échappe point à cette condition fondamentale; elle n'est l'œuvre du cerveau que secondairement et par voie d'élaboration; elle ne s'y forme que parce que le corps contient un système musculaire dont la propriété est de se contracter, la fonction de se mouvoir, et qui communique avec le cerveau par un appareil spécial. L'obscur impression du besoin de se mouvoir inhérent au système musculaire, est transformée par les cellules cérébrales en volonté qui, ensuite, au gré de l'éducation tant privée que sociale, prend toutes les complications intellectuelles et morales. Cela étant ainsi, il apparaît que la volonté n'est pas un libre arbitre; je veux dire qu'elle ne renferme rien par quoi elle puisse se déterminer elle-même. A quoi obéit-elle donc? A l'instinct, au désir, à la raison..... La prévalence du plus fort motif, établi par la régularité des actions humaines dans le cours ordinaire de la vie et par les statistiques morales dans les conditions exceptionnelles, l'est aussi par l'analyse physiologique des fonctions intellectuelles et morales.

Si la liberté, appliquée à la volonté, signifie le pouvoir d'obéir au motif le plus fort, que devient la moralité des actes? Tout partisan qu'il est du libre arbitre, Kant soutient

que la moralité conserverait tous ses droits, quand bien même la volonté ne serait pas libre. Stuart Mill dit que les hommes aimeraient la bonté, et détesteraient la méchanceté quand même ils seraient sous le régime du plus excessif fatalisme. La moralité n'a donc rien à voir avec le libre arbitre. Mais que deviennent le mérite et le démérite? Ils passent de la volonté qui obéit aux motifs qui commandent. Or, l'acquisition de la moralité est semblable à l'acquisition de la science. De même que le premier mobile à la science fut l'assentiment involontaire donné à ce qui est vrai, de même le premier mobile à la moralité fut l'amour involontaire donné ce qui est bon. Une fois reconnu en l'homme le principe moral qui résulte de sa constitution, le développement doit suivre la marche vers l'amélioration, non vers la perdition.

Abordant la question de la responsabilité, M. Littré croit que la doctrine physiologique de la volonté est seule en état d'en donner une solution satisfaisante. Il ramène les théories, sur lesquelles se fonde la pénalité, à deux : à la théorie morale et à la théorie utilitaire. La première échoue, suivant lui, en ce qu'elle suppose le libre arbitre, tandis que la volonté est déterminée ; la deuxième renferme un fond très-réel ; mais il faut y ajouter que cette utilité elle-même doit être soumise à la moralité. La récompense et la peine sont liées à la moralité par le sentiment d'amour pour le bien, d'aversion pour le mal qui nous est inhérent, et elles le sont à la volonté par l'action déterminatrice qui appartient aux motifs. L'article se termine ainsi :

La doctrine chrétienne a conçu que la nature humaine, étant asservie au péché, sortait de cet asservissement, non par elle-même, mais par le secours surnaturel de la grâce. Ce secours, je l'appellerai sans peine un motif ; et bien que la conception tombe avec les hypothèses qui la soutenaient, il est possible d'en opérer la transformation positive. L'humanité a le souci et le devoir de libérer ses membres de la faute et du mal moral, et de les avancer vers le bien. C'est la grâce sociale, consistant en motifs moraux de plus en plus élevés et puissants. Les lumières qui s'étendent, les sentiments qui se purifient, les habitudes qui se forment, sont autant de services offerts à l'âme pour sortir de la servitude où la retient l'étroitesse d'esprit de cœur. Ainsi, à mesure que l'humanité se perfectionne, elle apporte à l'individu

plus de motifs, et de meilleurs motifs, dons gratuits que nous recevons tous en venant prendre notre place dans le temps et dans l'espace. A l'inverse de l'axiome théologique, beaucoup sont appelés et peu sont rejetés; car, dans toute société, la moralité moyenne est le lot du plus grand nombre; le petit nombre seul tombe au-dessous. Augmenter ce degré de la moralité moyenne du grand nombre, restreindre la fatalité du petit, est l'œuvre permanente de l'humanité.

*
* *

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Revue des Deux Mondes* : La science des religions, sa méthode, ses limites, par Émile Burnouf.

Revue contemporaine : Le futur Concile et le problème qu'il aura à résoudre, par J.-E. Alaux.

Revue moderne : L'obéissance passive, par Gabrielle Guillemot.

La Science sociale : Loi du progrès social, par J. Barrier. — Matérialisme, Libre arbitre, par le docteur Ch. Pellarin.

Le Rationaliste, de Genève : Ce que nous mettons à la place du christianisme, par Martin Bouchey. — La providence dans l'histoire.

Le Devoir, de Liège : Les richesses, par Agathon de Potter. — Concours de *la Libre pensée, de Bruxelles* : Quelles sont les bases de la morale?

Journal des Étudiants (Liège) : L'instruction obligatoire, par Michel Christien. — Le catéchisme de morale universelle de M. Vercamer, par T.

La Solidarité : Bulletin du mouvement philosophique et religieux; les plaies sociales, par Ch. Fauvety. — Discussions sur les êtres. — Évangile bouddhique. — Enquête sur le spiritisme, etc.

La Revue magnétique, journal des malades : Profession de foi, par J. Gérard.

L'Action maçonnique : Du droit des femmes, par G. Lefrançais.

ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

11^e Livraison (NOVEMBRE)

SOMMAIRE. — **Enseignement :** La Morale politique de Bossuet, leçon de M. Ad. Franck au Collège de France. — **Bibliographie :** Bibliothèque de la paix. — La Philosophie en France au dix-neuvième siècle, par Félix Ravaisson. — A bâtons rompus, par Emile Deschanel. — Livres nouveaux. — **Mélanges :** Du libre arbitre. — Règlement du concours de la *Libre Pensée* de Bruxelles — Publications philosophiques diverses.

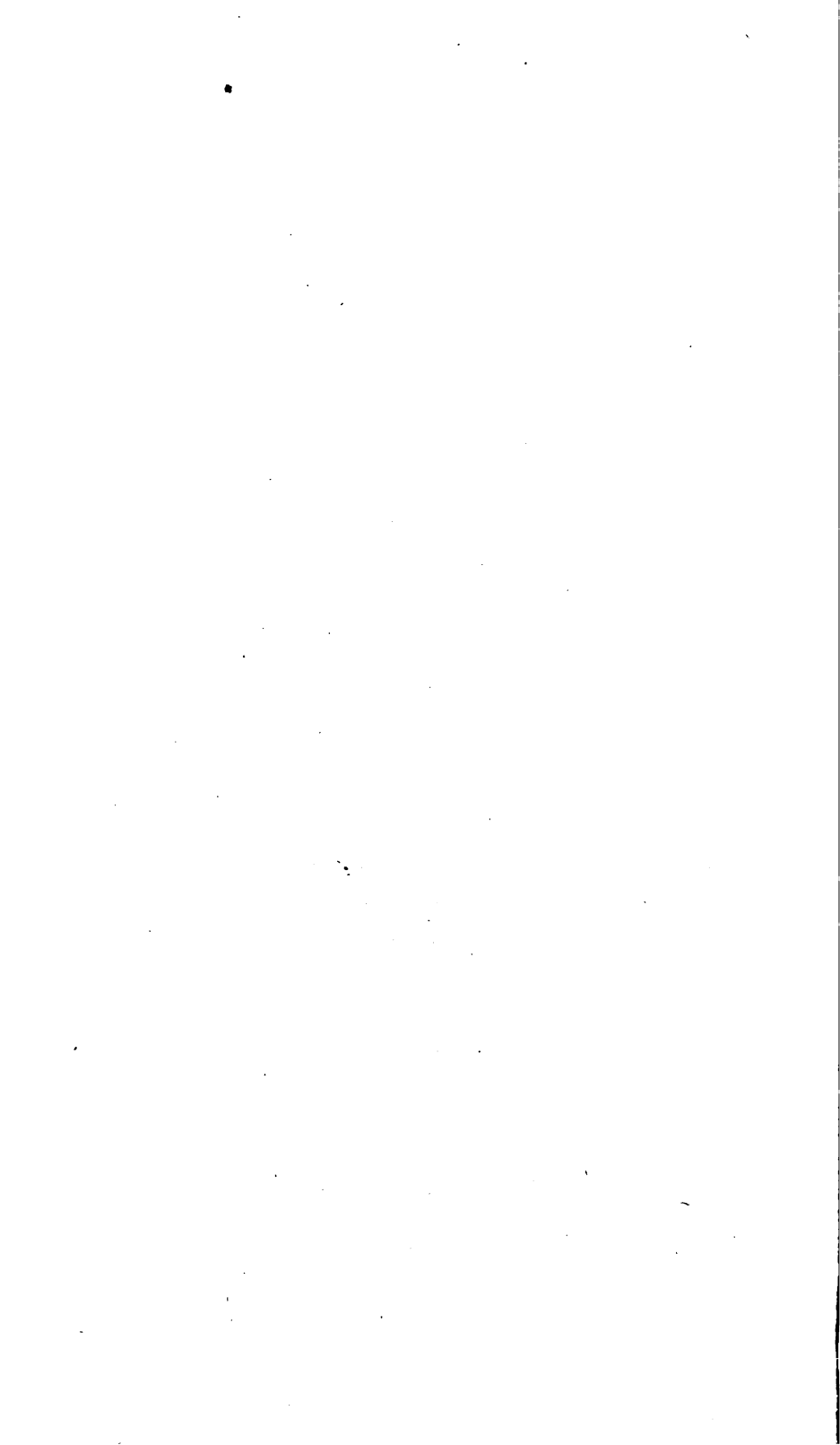
PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIÈRE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue Saint-André-des-Arts, 41

—
1868



ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Novembre 1868

ENSEIGNEMENT

LA MORALE POLITIQUE DE BOSSUET

(LEÇON DE M. ADOLPHE FRANCK AU COLLÈGE DE FRANCE)

(Suite)

Comment se fait-il qu'un homme puisse ainsi se faire accepter, se faire obéir et exercer une autorité non interrompue ? Bossuet répond « que Dieu y a pourvu en versant sur la tête des rois une grâce particulière, en répandant même sur leur visage une beauté irrésistible, en sorte que les peuples n'ont qu'à les regarder pour tomber à leurs genoux. Il y a, dit-il, un charme pour les peuples dans la vue du prince, et rien n'est plus aisé à celui-ci que de se faire aimer avec passion. On ne connaît pas ce jeune prince, il se montre et gagne les cœurs par sa seule vue. » Dans son *Discours sur l'histoire universelle* (liv. IV, art. 1^{er}), il avait dit : « les rois sont des dieux ; ils participent en quelque sorte de l'indépendance divine, etc. »

On comprend de pareilles choses dans une harangue publique, destinée à être prononcée dans quelque cérémonie d'apparat, ou à être récitée sur le passage des princes pendant leurs voyages, mais que de telles pensées se trouvent dans un grave traité écrit par un illustre prélat, c'est là ce qui ne peut s'expliquer que par une hallucination qui arrive souvent aux plus hautes intelligences, quand elles vivent sous l'influence délétère d'un pouvoir sans borne. Il est vrai qu'il essaye de mettre un tempérament dans cette adoration du prince. Après avoir fait la part de la majesté royale, il a bien soin d'ajouter que le prince doit se souvenir qu'il est mortel, qu'il est chrétien, que, par conséquent, devant la mort il doit s'humilier et

reconnaître ses devoirs envers Dieu, à qui il a un compte à rendre de sa vie et de ses actions. Mais comment cela peut-il être pris au sérieux? D'abord, on ne pense jamais à la mort quand on est tout-puissant de son vivant. On en a vu l'exemple dans l'histoire romaine : des princes devenus fous par l'exercice du pouvoir absolu, mais contents d'être assurés de l'apothéose que la loi leur accordait à défaut de l'opinion, se la décernaient à eux-mêmes de leur vivant. On ne pense pas à la mort quand on croit pouvoir faire tout ce qu'on veut et quand on voit un peuple tout entier prosterné à ses pieds. L'humilité est une chose impossible avec les vertus, les perfections que Bossuet répand sur la tête des rois comme appartenant à une nature supérieure.

Les rois, tels que se les représente Bossuet, ressemblent à ces grandes dames dont parle Saint-Simon qui, passant en revue leurs petits péchés de jeunesse et craignant les châtimens qui les attendaient dans l'autre vie, finirent par se rassurer à cette idée que Dieu y regardera de près avant de damner des gens comme elles, et Louis XIV, en vérité, traitait avec Dieu d'égal à égal. Aussi, quand il vit le soleil qu'il avait adopté pour symbole pâlir de plus en plus, dans sa vieillesse, ce roi pieux, ou plutôt ce roi dévot s'écria : « Il faut convenir que Dieu a été bien dur pour moi, après tout ce que j'ai fait pour lui! » C'est la justification complète de la doctrine de Bossuet, savoir que les rois sont absolus, qu'aucune limite n'est imposée à leur puissance et qu'ils disposent des peuples comme ils veulent.

Maintenant, voici quelques restrictions qu'il est impossible de prendre au sérieux : « Il faut, dit Bossuet, que les rois n'oublient pas un instant qu'ils sont des personnages publics, c'est-à-dire qu'ils doivent gouverner dans l'intérêt de l'État et non pas dans leur propre intérêt; s'il manque quelque chose à l'État, c'est une lacune dans leur propre existence. Que les princes n'oublient pas qu'ils doivent gouverner selon la raison! N'eût-on qu'à conduire un troupeau, qu'à gouverner un cheval, il faut le faire avec raison; et encore plus quand on a à gouverner un troupeau raisonnable. »

Il admet une différence entre le pouvoir absolu et le pouvoir arbitraire; le pouvoir absolu est sans limite; mais il

prend conseil de la raison, et il respecte les lois qu'il a faites lui-même. Le pouvoir arbitraire ne tient compte que des avantages, des fantaisies, des désirs du prince. Mais c'est là une pure illusion, une idée inadmissible : où est donc la limite qui sépare le pouvoir arbitraire du pouvoir absolu ? Est-ce que le prince ne réputera pas légitime tout ce qui flattera ses désirs, son ambition, ses passions ? Est-ce que Louis XIV, que l'on peut toujours prendre pour exemple des déductions de Bossuet, n'a pas eu l'impudeur de publier des édits, où donnant le titre de duchesse, de princesse du sang à sa maîtresse, il ose déclarer qu'il est de l'intérêt de tout un peuple d'adorer avec le prince les perfections incomparables qu'on a remarquées dans cette personne, c'est-à-dire les perfections qui ont charmé l'amant dans la personne de sa maîtresse ? C'était là une singulière façon d'entendre la différence qui sépare le pouvoir absolu du pouvoir arbitraire.

« Le prince, dit encore Bossuet, doit obéir aux lois du royaume. » Qu'est-ce que c'est que les lois du royaume sous un roi absolu ? Ce sont des lois faites par le prince qui peut les changer, qui peut rétablir les premières. Que veut donc dire l'obéissance qu'il doit à ses propres lois ? Cela veut dire qu'il est obligé de faire tout ce qui lui plaît, et, en conséquence, de ne reculer devant aucun obstacle. Ce n'est pas là ce qu'on peut appeler le pouvoir monarchique réglé par les lois. »

Lorsque le prince commande des choses contraires à la loi divine, il est permis de lui résister, mais non de le renverser ; et cette loi divine, qui en est l'interprète ? Si c'est le prince lui-même comme en Angleterre, alors c'est encore le prince qui fait tout ce qu'il veut. Si c'est l'Église, et évidemment c'est de l'Église que Bossuet a voulu parler, alors le pouvoir civil, le pouvoir politique, l'autorité du prince est obligée d'obéir à l'autorité de l'Église ; le prince est obligé de se prosterner aux pieds du pape. S'il en est ainsi, que devient la maxime de l'Église gallicane : la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel ?

Quand Bossuet arrive à ce sujet, il ne fait que l'effleurer comme l'enfant qui passe rapidement devant le feu dans la crainte de se brûler. D'ailleurs, il a soin d'ajouter que jamais,

sous aucun prétexte, le prince fût-il même en contradiction avec la loi divine, et, à plus forte raison, avec les plus saintes lois de la morale et de la justice, il n'est pas permis de le toucher, ni d'ébranler et de renverser son autorité. Cependant nous voyons dans l'Écriture que les Machabées, par exemple, ont levé le drapeau de l'insurrection contre l'autorité d'Antiochus, et il est curieux de voir Bossuet s'épuiser en subtilités pour démontrer que l'autorité d'Antiochus, qui était un païen, un conquérant, qui avait introduit dans le temple la statue de Jupiter Olympien, était parfaitement sainte, inviolable, et que personne n'avait le droit d'y toucher, mais que si les Machabées se révoltèrent contre elle, c'est qu'ils en avaient reçu l'ordre d'en haut; c'était donc la révolte de Dieu lui-même contre son délégué, comme un roi peut déposer un gouverneur ou un magistrat subalterne. Voilà à quelle subtilité arrive Bossuet pour mettre sa doctrine d'accord avec l'Écriture Sainte.

Il va sans dire que l'autorité absolue que Bossuet donne au roi s'étend sur les consciences comme sur les volontés, sur la religion comme sur la politique et le droit civil, mais il fait cette distinction : il est permis de résister à l'autorité du roi, au nom de la conscience religieuse, quand le roi ordonne des choses contraires à la religion orthodoxe, c'est-à-dire à la religion de Bossuet; mais lorsque le roi veut exercer son autorité sur les religions non orthodoxes, lorsqu'il veut exterminer dans son État des croyances qu'il regarde comme contraires aux fondements de la vraie foi, il ne fait qu'obéir au premier de ses devoirs; et c'est un délire, une folie inqualifiable et injustifiable de croire que le roi doit laisser subsister dans ses États des sujets qui lui obéissent, qui payent l'impôt, qui rendent des services militaires, qui possèdent toutes les vertus, mais qui donnent l'exemple de l'hérésie; ces sujets impies il faut les détruire.

Qu'y a-t-il à répondre à cela? C'est que si nous n'avons d'autre règle que notre conviction, que la foi, une croyance différente de celle que nous professons, sera pour notre adversaire une règle d'orthodoxie, comme notre foi particulière sera une règle d'orthodoxie pour nous. Qui prononcera entre les deux? La force. Henri VIII aura donc eu raison de faire

ses exécutions, d'abattre la tête de Thomas Morus et d'autres. Cromwell aura eu raison d'exterminer la moitié de l'Irlande pour faire régner ce qu'il regardait comme la vraie foi; et enfin les Japonais et les Chinois ont eu raison de chasser les missionnaires catholiques, les musulmans de persécuter les chrétiens sous prétexte de faire régner la vraie foi; et ainsi les peuples seront livrés à une guerre sans fin ni trêve, car en cette matière toute explication devient impossible, toute preuve de la vérité étant d'ordre mystique et ne reposant qu'en nous-même, aucune pacification n'est possible, si ce n'est celle qui résulte de la lassitude des massacres, du dégoût qu'entraîne à sa suite une longue guerre, comme la guerre de Trente Ans.

Voilà l'ensemble de cette doctrine, qui s'appelle *la Politique tirée des paroles de l'Écriture Sainte*. Chacune des propositions dont elle se compose est combattue d'avance par les idées que nous avons du droit et de la conscience. La souveraineté du peuple est en contradiction avec le pouvoir absolu et la liberté de conscience; ce premier de tous les droits de la nature humaine est en contradiction avec l'intolérance et la persécution.

Or, quand la loi commune de la nature humaine nous empêche de croire qu'il y a des êtres particulièrement privilégiés dont un regard suffit pour obtenir à l'instant même notre obéissance et notre adoration, l'histoire tout entière proteste contre cette conclusion.

Mais la doctrine de Bossuet est-elle d'accord avec elle-même? est-elle d'accord avec l'Écriture? enfin, est-elle d'accord avec les convictions mêmes de l'auteur? Non, cette doctrine n'est pas d'accord avec elle-même, car elle débute par cette belle et religieuse déclaration : L'amour pour le prochain, le respect du droit, l'idée de justice universelle, la conviction que l'homme reflète les attributs divins et qu'il faut le respecter non-seulement pour lui-même, mais pour la cause sublime dont il est ici-bas la plus parfaite image; cette doctrine est-elle d'accord avec l'Écriture, surtout avec l'Ancien Testament? Car Bossuet, évêque de l'Église catholique, par conséquent ministre de l'Évangile, ne cite jamais l'Évangile, il ne cite que l'Ancien Testament. Or, qu'y a-t-il dans

l'Ancien Testament? Il y a deux choses : il y a la doctrine et il y a les faits, il y a des idées et il y a des hommes. La doctrine religieuse et morale se ramène à un petit nombre de propositions. Un Pharisien demandant à Jésus-Christ de lui expliquer la loi et les prophètes, celui-ci lui répondit : « Aime ton prochain comme toi-même et Dieu par dessus toutes choses. » C'est le résumé véritable de toute l'Écriture ; l'amour de Dieu, l'amour du prochain, l'unité de l'espèce humaine, l'universalité de la loi, la charité, tout cela est absolument en contradiction avec un pouvoir absolu, irresponsable devant les hommes, qui réduit les hommes à l'état de troupeau, qui efface dans les créatures humaines cette partie divine qui les rend respectables à leurs propres yeux et aux yeux de leurs semblables. Mais les hommes de l'Écriture Sainte sont des personnages historiques, ils ont fait du mal comme ils ont fait du bien ; ce sont des créatures humaines, par conséquent sujettes à pécher, à se tromper ; il n'y a d'infaillible que la divinité ; elle seule possède le bien absolu. L'homme, quel qu'il soit, dans quelque temps qu'il ait vécu, est un mélange d'erreur et de faiblesse, par conséquent, on a beau regarder dans le passé, chercher ses exemples dans l'antiquité romaine et hébraïque, on trouvera des êtres faibles et passionnés. Qui donc aujourd'hui, puisqu'on invoque l'Ancien Testament, se résoudrait, comme Abraham, à chasser son fils et sa femme, Ismaël et Agar, avec un morceau de pain et une cruche d'eau pour toute provision? Qui voudrait ressembler à ce *sage* roi Salomon, si ce n'est Louis XIV, qui lui ressembla autant qu'il était dans son pouvoir, car il n'alla pas jusqu'à s'entourer de trois cents femmes légitimes et de sept cents concubines. Quel est aujourd'hui le souverain qui voudrait ressembler au *saint* roi David, qui a combattu contre son propre pays, qui a conspiré avec les Philistins contre le royaume sur lequel il devait régner un jour?

Bossuet parle vraiment un langage indigne de lui et du bon sens d'un homme vulgaire, lorsqu'il recommande à Louis XIV d'avoir un trésor, parce que le roi David avait un trésor. Mais si le roi David n'avait pas eu de trésor, Louis XIV n'aurait pas moins exigé des impôts pour faire la guerre. Bossuet recommande à Louis XIV d'avoir une flotte, non pas pour sou-

tenir au dehors la grandeur de la France, ni pour lutter contre la rivalité anglaise; non, c'est parce que le roi Salomon envoyait des vaisseaux à Ophir. Voilà à quelles puérités on descend lorsqu'on quitte la voie de la raison, du bon sens et de l'expérience.

Enfin, Bossuet ne semble pas bien persuadé de l'excellence de son système, car il dit que tous les gouvernements légitimes sont bons, et s'il enseigne en France, sous une monarchie absolue, le respect de cette forme du pouvoir, c'est parce qu'il a à instruire un jeune prince qui doit un jour être placé à la tête de cet ordre de choses, mais que si Dieu l'avait fait naître sous un régime différent, il aurait également trouvé dans l'Écriture Sainte le moyen de le recommander. L'Écriture est une pâte molle, flexible, avec laquelle on construit n'importe quelle statue; elle rend tous les oracles qu'on met dans sa bouche; et le prêtre convaincu qu'elle est l'expression de la pensée divine, cherche à nous persuader que la vérité est là et non pas ailleurs.

Cette œuvre de Bossuet est tout simplement le plaidoyer d'un courtisan en faveur de la monarchie absolue, mais ce n'est pas sa véritable pensée qui, en général, est plus favorable à la raison, à la justice et à la liberté.

On lit dans *l'Émancipation de Toulouse* :

« La conférence de notre ami Frédéric Thomas, sur les *Femmes illustres du pays Castrais*, a obtenu un immense succès. La salle des concerts était comble; les dames, accourues en foule, remplissaient les premiers rangs.

« L'orateur a été applaudi dès son début; et jusqu'à la fin de son entraîante improvisation les braves l'ont accompagné. Bien que son sujet fut littéraire et historique, le vice-président de la Société des gens de lettres a trouvé de mâles accents pour proclamer les principes de notre grande Révolution, et en particulier celui de la liberté de conscience.

« La salle s'est levée tout entière pour s'associer aux sentiments de liberté, d'égalité et de fraternité si magnifiquement exprimés par l'orateur. Un souvenir donné à sa mère, dans une touchante péroraison, a arraché des larmes à tous les yeux.

« Il était impossible d'inaugurer d'une manière plus éclatante, à Castres, la nouvelle et si ombrageuse loi qui régit le droit de réunion.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PAIX, publiée par les soins de la *Ligue internationale et permanente de la paix*. — 1^{re} assemblée générale, 1 vol. in-32, librairie Guillaumin.

On se souvient du grand Congrès de la paix qui se réunit dans la salle Sainte-Cécile au mois d'août 1849; il fut l'occasion d'éloquentes harangues de la part d'illustres représentants de tous les pays, d'hommes politiques de différents partis, de prêtres de différentes religions. Il suffit de nommer Elihu Burritt, des États-Unis; Henri Richard, de Londres, John Burnett, Frédéric Bastiat, Joseph Garnier, Athanase Coquerel, abbé Deguerry, Victor Hugo. Ce dernier électrisa l'assemblée, lorsqu'il s'écria : « Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous vous joindrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne, absolument comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, toutes nos provinces se sont fondues dans la France. Un jour viendra où il n'y aura plus d'autre champ de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce, et les esprits s'ouvrant aux idées. Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand Sénat souverain, qui sera à l'Europe ce que le Parlement est à l'Angleterre, ce que l'Assemblée législative est à la France! »

En dépit de ces protestations solennelles pour la paix, et du grand retentissement qu'elles eurent alors, plusieurs guerres terribles ont, depuis, ensanglanté l'Europe et l'Amérique. C'est que malgré la multiplicité des rapports internationaux, malgré l'adoucissement des mœurs, les véritables causes de la guerre subsistent toujours : d'une part, la séparation territoriale, qui parque chaque peuple dans une

enceinte fatale de montagnes ou de fleuves; d'autre part, la divergence d'institutions, de mœurs, de croyances, d'intérêts.

Donc, il faudrait, pour fonder une paix universelle et durable, abolir les frontières, c'est-à-dire les nationalités, réduire les croyances religieuses en idées philosophiques et morales, établir une communauté de lois et d'intérêts entre tous les peuples du globe; dès lors, ceux-ci cesseraient de s'entr'égorger, puisqu'ils n'auraient plus de motifs de lutte. C'est en vue de cet avenir que nous applaudissons aux efforts de la Ligue internationale de la paix, bien que chacun de ses membres, en venant prêcher dans ses réunions périodiques, l'entente cordiale des peuples, ne nous semble pas avoir abordé jusqu'à présent les véritables causes de leurs divisions, ni proposé les mesures radicales pour y mettre un terme.

Dans l'assemblée générale du 8 juin dernier, à laquelle assistaient MM. Auguste Visscher, membre du Conseil des mines de Belgique, Henri Richard, et Ed. Pease, de la Société des Amis de la paix, de Londres; Isidor, grand rabbin, Martin Paschoud, pasteur, Fréd. Passy, Joseph Garnier, Ad. Guérault, de bonnes paroles ont été prononcées dont il faut tenir grand compte. Ainsi, le président, M. Jean Dollfus, a très-bien dit : Nous devons regarder comme des barbares ceux qui songent encore à faire des conquêtes sanglantes et à se massacrer les uns les autres. Nous ne pouvons plus comprendre désormais d'autres rivalités que celles qui ont pour objet des œuvres concourant au bien général. Les victoires que nous avons à remporter sont celles qui se gagnent sur les champs de la science, du travail, et dans lesquels les vaincus eux-mêmes décernent des couronnes aux vainqueurs. Nous ne devons plus connaître d'autre gloire que celle du progrès de l'humanité par la richesse, par l'instruction et par l'éducation morale. »

M. Frédéric Passy a donné communication de la *déclaration* de la Ligue internationale et permanente de la paix; la voici :

« Considérant, que la guerre et les animosités réciproques
« qu'elle engendre sont en contradiction manifeste avec
« toutes les tendances de la civilisation, et spécialement avec

« cet irrésistible mouvement qui, de plus en plus, rapproche les hommes par le travail ;

« Convaincus que le véritable patriotisme, à mesure qu'il fait mieux sentir aux diverses nations le prix de leur propre indépendance, leur impose plus visiblement le devoir de s'abstenir de toute atteinte et de toute menace à l'indépendance des autres nations ;

« Les soussignés déclarent prendre ensemble la résolution de défendre et de propager, selon leurs forces, ces grands principes de respect mutuel qui doivent être désormais la charte commune du genre humain.

« La société admet dans son sein, sans distinction de race, de couleur ou de sexe, sans acception de parti ou de religion, toutes les personnes qui acceptent son programme et se sentent disposées à en seconder la réalisation. »

On ne pouvait concevoir une association plus humanitaire.

Aussi, dans cette dernière assemblée, comme dans celle de 1849, a-t-on vu des hommes de tous les pays et de diverses religions apporter aux idées de paix universelle leur contingent de philanthropie et d'éloquence.

M. H. Richard, de Londres, a soutenu avec beaucoup de raison que la plupart du temps, l'hostilité et l'antagonisme qui divisent les nations n'ont d'autre source que l'ignorance.

« Plus nous nous rapprocherons les uns des autres, dit-il, plus le soleil de l'intelligence s'élèvera en dissipant les sinistres préjugés du passé ; et plus nous reconnaitrons de part et d'autre que nous ne sommes pas des monstres, mais des hommes ; que nous ne sommes pas seulement des hommes, mais des frères, et plus nous nous sentirons pressés de nous ouvrir les bras et de nous serrer les mains dans l'étreinte d'une cordiale et durable amitié. »

M. Isidor, grand rabbin, voit surtout dans la tolérance religieuse l'assurance de la paix entre les peuples : « Ma présence au milieu de vous, dit-il, dans cette enceinte où se confondent si fraternellement les trois cultes français, a plus d'éloquence que n'en peuvent avoir mes paroles, car elle proclame que les persécutions religieuses ont cessé ; elle proclame que pour arriver à cette paix universelle que nous appelons

de tous nos vœux, la première étape est franchie, la moitié du chemin est faite et qu'ils nous est permis d'espérer que bientôt l'autre moitié sera faite aussi, et toute la route parcourue. Et alors notre œuvre sera achevée et notre rêve réalisé. »

Il soutient que dans la Bible Dieu s'appelle le Dieu de la justice, le Dieu de la miséricorde, le Dieu de la pitié, et jamais le Dieu de la guerre. Il nous semble pourtant que les combats atroces, les massacres nombreux auxquels se livrèrent les Israélites par l'ordre prétendu de Jéhovah, ont bien pu autoriser cette fréquente appellation. Il croit fermement qu'un jour viendra où Dieu fera disparaître la guerre, la famine, la peste et toutes les autres plaies humaines.

Que les hommes mettent un temps aussi long à les faire disparaître, on les comprend, vu leur impuissance, mais s'en remettre à un être tout-puissant et tout miséricordieux, c'est lui reprocher de n'avoir exercé jusqu'ici ni sa puissance ni sa bonté.

A son tour, M. Martin Paschoud est venu plaider en faveur de la paix au nom de l'Évangile. Jésus, en effet, a dit : « Heureux ceux qui établissent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu ! » Sublime parole qui, nous le ferons remarquer en passant, donne aux termes *filis de Dieu* une acception toute humaine. Mais cette parole est restée lettre morte jusqu'à nos jours, tandis que cette autre : « Je suis venu apporter la guerre et non la paix » a prévalu ; de là cette devise inscrite sur les étendards des Croisés : « Dieu le veut ! » Elle a inspiré les Croisades contre les Sarrasins et contre les Albigeois ; les persécutions contre les juifs et les protestants. Mais il semble qu'il existe aujourd'hui une nouvelle édition, revue et corrigée, de l'Écriture, puisqu'on en tire des idées de tolérance, de paix, de liberté, qu'on n'y avait pas trouvées jusqu'à présent.

Il y a, sinon danger, au moins imprudence, selon nous, à s'autoriser de textes contradictoires et obscurs, où les adversaires et les partisans de la paix peuvent également puiser des arguments, comme d'autres y ont puisé des arguments pour, ou contre l'esclavage. Il vaut mieux en appeler aux grands principes de justice, d'égalité, de fraternité, de liberté, qui

s'adressent à toutes les consciences et y pénètrent chaque jour d'avantage sans le secours de la tradition religieuse.

LA PHILOSOPHIE EN FRANCE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par Félix Ravaisson, membre de l'Institut; publication faite sous les auspices du ministère de l'instruction publique. 1 vol. grand in-8, librairie Hachette.

Cet ouvrage fait partie du recueil des rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France. M. F. Ravaisson a été chargé de la mission à la fois importante et délicate de présenter le tableau exact de la situation philosophique en France au dix-neuvième siècle, et il s'est acquitté de ce travail avec conscience et talent. Nous nous attacherons à sa partie théorique.

Grâce au libre examen proclamé d'abord par la Réforme, mais bien établi seulement au dix-huitième siècle, par l'exclusion de la théologie et de la scolastique, l'esprit humain, après tant de siècles de torpeur, débarrassé enfin du joug de la tradition, s'est remis à penser par lui-même, comme dans la grande période philosophique de la Grèce; et non-seulement on a repris en sous-œuvre les travaux des écoles d'Athènes et d'Alexandrie, mais on a élaboré des systèmes nouveaux, et fondé des écoles où l'esprit moderne s'est nettement accentué.

Il était utile, pour faire comprendre l'état de la philosophie contemporaine, son mouvement, son progrès, de remonter à ses origines; M. Ravaisson a trouvé ces origines dans l'ancienne conception qui voyait dans les différents êtres, outre leurs propriétés diverses, quelque chose qui fait proprement leur être et leur unité; c'est à l'époque où l'on reconnut que, pour expliquer l'être et l'unité, il ne suffit pas de la matière conçue comme ce dont les êtres sont composés, mais qu'il faut quelque chose encore qui donne à la matière une manière d'exister, savoir: l'infini, le parfait, ou l'absolu.

D'après les doctrines dominantes du dernier siècle, la régularité et la constance des phénomènes matériels doivent suffire à tout expliquer. C'est la philosophie de la nature. Mais pour

beaucoup d'esprits ces doctrines ne rendaient pas assez compte des idées et des croyances qui dépassent la nature, ni de la nature elle-même, et il s'introduisit dans l'enseignement public une nouvelle philosophie spiritualiste, participant à la fois du platonisme et du christianisme.

Cette philosophie, en poussant ses maximes à ses dernières conséquences, n'admettait au delà des phénomènes sensibles que des idéalités dépourvues de réalité; de là ce système d'idéalisme mitigé accordant de la réalité aux phénomènes que l'expérience fait connaître, et n'attribuant à ce qui diffère de ces phénomènes, et qui lui sert à les expliquer, que l'existence appartenant à de simples idées. Alors, est né le positivisme qui réduit tout à ces seuls phénomènes, matérialisme transformé, recourant, pour rendre raison des combinaisons d'éléments géométriques et mécaniques et de leurs mouvements, à quelque idéal régulateur, à une cause efficace et finale, à une sorte d'idéalisme.

Si l'on examine les deux voies différentes dans lesquelles les esprits sont conduits à des résultats entièrement opposés, on trouve que ces deux voies sont celles que l'on suit dans les deux grandes parties de toute méthode, l'analyse et la synthèse, parce que tout objet qu'on se propose de connaître peut être considéré ou dans ses éléments ou dans l'unité de sa forme.

Leibnitz a dit que l'analyse, en résolvant les choses dans leurs éléments, servait surtout au jugement, mais que ce qui servait à l'invention c'était la synthèse. La synthèse est de grand usage dans les sciences, dont les objets sont le plus complexes et le plus élevés, mais elle est d'un usage plus grand encore dans la philosophie qui dépasse toute expérience physique et sensible.

« Ce n'est pas seulement aux lois de l'étendue et de la durée, dit M. Ravaisson, que nous soumettons, par nos jugements synthétiques *à priori*, les objets que nous offrent nos sens, mais à des lois supérieures dont celles mêmes de l'étendue et de la durée ne sont sans doute que des dérivés. »

Il ajoute que nous portons en nous le type de la perfection d'après lequel nous jugeons de tout. Or, tout ayant une rai-

son, doit se justifier par une raison qui se justifie elle-même; c'est-à-dire par l'infini et l'absolu; de là cette synthèse que tout fait a une cause. Et si quelque chose a commencé, c'est qu'il y a une cause antérieure qui a dû amener son existence.

Mais cette cause quelle a été sa raison d'être avant d'avoir créé? L'auteur ne l'explique pas.

Enfin, ce qui arrive ne vient pas seulement de quelque part, mais va aussi quelque part. La cause renferme donc avec la raison du commencement, la raison aussi de la fin où elle tend. Elle implique, dès le commencement de ses opérations, une fin, comme but. La synthèse, montant de composition en composition à des principes de composition de plus en plus hauts, de plus en plus affranchis des limitations matérielles, tend à tout expliquer par la perfection absolue, illimitée; elle tend donc de degré en degré à l'infini.

M. Ravaisson soutient que « le matérialisme, croyant arriver par l'analyse de l'accidentel à l'essentiel, réduit tout aux conditions les plus générales et les plus élémentaires de l'existence physique qui sont le minimum de la réalité; tandis que l'idéalisme, voulant arriver par la généralisation, à ce qu'il y a de plus élevé dans l'ordre intelligible et à l'idéal de la perfection, ne fait que tout réduire aux conditions logiques les plus élémentaires qui sont le minimum de la perfection et de l'intelligibilité. Ni l'un ni l'autre ne lui semblent placés au seul point de vue d'où l'on reconnaît ce que c'est que l'accidentel, œuvre de l'analyse, pour arriver, par la synthèse, à l'essentiel. Ce point de vue est celui de la conscience de l'absolu où ne font qu'un la réalité et la perfection.

Le ressort de la vie intérieure est la pensée ou action intellectuelle qui, d'un état de diffusion et de confusion, le ramène à l'existence active. Et si c'est la perfection relative de notre pensée qui est la cause de tout ce qui se passe en nous, elle a aussi sa cause : la perfection absolue.

Du point de vue de la réflexion sur soi, l'âme se reconnaît plus ou moins différente d'elle-même, de degré en degré, jusqu'à ce que toute activité disparaisse sous l'enchaînement de phénomènes.

On trouverait ainsi dans l'âme tout ce qui se développe

dans la nature; de là cette sentence d'Aristote selon laquelle l'âme est le lien de toutes les formes, et celle de Leibnitz que le corps est un esprit momentané. La nature serait donc comme une réfraction ou une dispersion de l'esprit. L'esprit serait l'universelle substance. La matière serait quelque chose de purement négatif, qui, dans la créature, limite, par sa réceptivité imparfaite, la perfection et l'infinité naturelle de la cause.

M. Ravaisson admet que les sciences naturelles et physiques sont jusqu'à un certain point indépendantes de la métaphysique, mais il ajoute que le sensible ne s'entend que par l'intelligible, que la nature ne s'explique que par l'âme : « Point de savant, dit-il, point d'inventeur surtout qui ne se serve à chaque instant, fût-ce à son insu, de ce principe, qui, tout au fond, est intelligible, donc conforme à l'intelligence, et les plus grands inventeurs sont ceux qui en ont fait le plus d'usage. Dans ce monde matériel des phénomènes, où l'expérience ne trouve, sous le nom de causes physiques, que de simples conditions, elle ne saurait s'orienter, et elle n'avance qu'éclairée par l'idée de la vraie cause, de la cause à la fois efficace et finale, qui n'est autre que l'immatériel esprit. De même donc que l'esprit semble bien être l'universelle substance, de même aussi il est l'universelle lumière. »

Tels sont les résultats les plus généraux que M. Ravaisson tire du mouvement philosophique de notre temps, et qui, suivant lui, doivent un jour former un ensemble de doctrines, c'est-à-dire la prédominance d'un réalisme ou positivisme spiritualiste ayant pour principe générateur la conscience que l'esprit prend en lui-même d'une existence dont il reconnaît que toute autre existence dérive et dépend et qui n'est autre que son action.

Qu'entend-il, en résumé, par l'action spirituelle, par la pensée, par la volonté? Il entend la seule parfaite substance. Être et penser seraient, ainsi, rigoureusement parlant, une même chose. « D'où il suit que, par la conscience que la cause première a d'elle-même, type de notre propre conscience et source primordiale de toute intelligence et de toute vie, il ne faut pas entendre que l'être infini, en se contemplant, considère par sa pensée quelque chose de différent de cette pensée

même, mais que la pensée parfaite absolue, selon la formule qui couronne la métaphysique péripatéticienne, est une pensée d'une pensée. »

Il propose de dire que ce que la cause première concentre d'existence dans son immuable éternité, elle le déroule dé-tendu et diffus dans le temps et l'espace, et pose ainsi la base de l'existence naturelle, sur laquelle, par un progrès continu, tout revient de la dispersion matérielle à l'unité de l'esprit.

« Dieu a tout fait de rien, du néant, de ce néant relatif qui est le possible; c'est que ce néant il en a été d'abord l'auteur, comme il l'était de l'être. De ce qu'il a annulé en quelque sorte et anéanti la plénitude infinie de son être (*se ipsum exinanivit*), il a tiré par une sorte de réveil et de résurrection tout ce qui existe. »

L'auteur ne cherche pas à expliquer ce qu'il y a de contradictoire entre ce réveil, cette résurrection et l'immuabilité de l'être, mais il attribue la création à un acte de son amour, idée qu'il a rencontrée dans toutes les théodicées de l'Orient, et, en dernier lieu, dans la théodicée chrétienne. C'est à cette même idée qu'il voit graviter les systèmes modernes, ceux mêmes qui paraissent s'en écarter le plus, et qui se résume dans ces formules : « Éros fut le premier et est toujours le plus puissant des dieux, » ou : « ce dieu est charité. »

M. E. Caro définit cette doctrine un *réalisme spiritualiste*; puisqu'elle consiste essentiellement à faire de l'esprit la réalité unique, l'universelle substance. Notre être est tout action, toute pensée, toute perfection relative, se sentant elle-même dans la dépendance d'une cause qui est la perfection absolue : « Notre fond est l'être, la personnalité de Dieu; s'il y a quelque chose en quoi nous soyons tous identiques, ce quelque chose de plus profond que toute personnalité humaine ne peut être qu'une personnalité plus haute et plus complexe. »

L'œuvre de M. Ravaisson n'est donc pas seulement un aperçu historique des nombreuses conceptions de la philosophie moderne, c'est aussi le développement d'une doctrine particulière qui s'était déjà fait jour, sans beaucoup de bruit, dans les précédents travaux de l'auteur.

Voici comment il termine :

Si le génie de la France n'a pas changé, rien de plus naturel que d'y voir triompher aisément des systèmes qui réduisent tout à des éléments matériels et à un mécanisme aveugle, la haute doctrine qui enseigne que la matière n'est que le dernier degré et comme l'ombre de l'existence; que l'existence véritable, dont toute autre n'est qu'une imparfaite ébauche, est celle de l'âme; que, en réalité, être, c'est vivre, et vivre c'est penser et vouloir, que rien ne se fait en dernière analyse, que par persuasion; que le bien, que la beauté expliquent seuls l'univers et son auteur lui-même; que l'infini et l'absolu, dont la nature ne nous présente que des limitations, consistent dans la liberté spirituelle; que la liberté est ainsi le dernier mot des choses, et que, sans les désordres et l'antagonisme qui agitent cette surface où se passent les phénomènes, au fond, dans l'essentielle et éternelle vérité, tout est grâce, amour et harmonie.

A BATONS ROMPUS, variétés morales et littéraires, par Émile Deschanel.
1 vol. in-18, librairie Hachette.

Dans ses écrits, comme dans ses conférences, M. Deschanel sait à la fois nous charmer et nous instruire; son style, comme sa diction, est vif, rapide, prime-sautier. Il entremêle les développements d'un sujet de citations et d'anecdotes bien choisies, et conclut toujours par une idée philosophique ou morale de la plus haute portée.

Ce volume est composé d'articles sur des sujets divers, publiés à différentes époques dans les journaux. Il s'ouvre par la question de la morale indépendante, la plus grave qui ait été soulevée de nos jours; non pas qu'elle soit nouvelle, mais la manière dont elle a été reprise est neuve, et promet de bons résultats.

Tout en proclamant que la morale est indépendante des croyances religieuses, Voltaire la rattachait à la religion pour rendre son enseignement plus efficace; mais, comme le dit très-bien M. Deschanel, la religion ayant pour objet les questions insolubles d'origine et de fin, et la morale ayant pour objet unique la règle des mœurs en cette vie, ne doivent pas

être confondues, sous peine de fomentier la discorde entre les hommes.

Sans doute la perspective de peines et de récompenses, ou tout simplement l'amour de Dieu, peut venir en aide à l'accomplissement des devoirs ; mais cet accomplissement est plus pur et plus solide lorsqu'il ne résulte pas de cette considération intéressée, car si haut qu'on place cet intérêt, c'est une morale égoïste.

La morale du sentiment est encore une morale vacillante, puisqu'il y a autant de sentiments divers que de peuples et que d'individus. La morale de la justice présente seule les caractères de fixité, d'élévation et d'universalité nécessaires : c'est la loi naturelle, c'est la raison pratique de l'humanité.

M. Deschanel applaudit au zèle et à l'abnégation des fondateurs et rédacteurs de *la Morale indépendante*, revue qui en est à sa quatrième année, œuvre à la fois de résolution, de raison et de fraternité. Voici sa conclusion sur ce sujet :

« Au milieu des fureurs religieuses du seizième siècle, un grand cœur, Michel de l'Hospital, essayant de pacifier les esprits, s'écriait : « Otons ces mots diaboliques, noms de partis, factions et séditions : luthériens, huguenots, papistes. Ne changeons le nom de chrétiens. » — Nobles paroles assurément, et bien courageuses, il y a trois siècles, au milieu des bûchers qui dévoraient, par les soins d'un parti, les sectateurs de l'autre, et par les soins communs de l'un et de l'autre les hommes libres et tolérants en dehors de toutes les sectes et de tous les fanatismes. Aujourd'hui, la morale indépendante, montant un degré de plus et découvrant un horizon plus vaste, nous dit à son tour : « Otons ou réservons ces noms qui nous séparent : chrétiens, juifs, musulmans, bouddhistes, athées, antithéistes, panthéistes, spiritualistes, matérialistes. Ne changeons le nom d'hommes. »

Suit un article sur les *Pensées* de Pascal à propos de l'excellente édition que M. Ernest Havet nous en a donnée d'après le texte authentique. C'est particulièrement au point de vue de l'ascétisme que M. Deschanel examine rapidement la vie et la doctrine de ce grand mystique qui réunissait le scepti-

cisme au dogmatisme, et disait, en même temps, que le pyrrhonisme est le vrai, et que la foi seule par la révélation et par la grâce mène à la vérité et au salut.

Pascal, loin d'avoir peur des objections, s'en emparait et les exagérait même; de là ces témérités que l'exégèse moderne a reproduites dans un but tout opposé. Ainsi, à propos des prophéties de la Bible, qu'on disait se rapporter à Jésus-Christ, Pascal dit : « Il y a des figures claires et démonstratives; mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs (xvi, 1). » Et plus loin : « David n'avait qu'à dire qu'il était le Messie, s'il eût eu de la vanité, car les prophéties sont plus claires de lui que de Jésus-Christ (xxv). »

M. Renan n'a rien dit d'aussi fort. « C'est que Pascal, ajoute M. Deschanel, était du Moyen Age par sa théologie, et homme de l'avenir par sa science, par son exaltation, par la difficulté de croire et d'aimer. »

A la fin de ses jours il devint un ascète fanatique au point d'écrire à sa sœur, au sujet d'un mariage projeté pour la fille de celle-ci, qu'elle ne pouvait sans pécher mortellement engager cette enfant à la plus basse des conditions, qui est le mariage; que les maris, même sages devant le monde, sont de francs païens devant Dieu. Il disait encore que la maladie était l'état naturel des chrétiens : ce qui explique les mortifications et les tortures auxquelles il se soumit volontairement.

On a souvent loué les *Pensées* de Pascal comme profondes et ingénieuses; mais, examinées de près, on en a surpris les contradictions et les sophismes. Elles sont souvent même empreintes d'une sombre misanthropie, comme celle-ci : « Tout ce qui est dans les hommes est abominable. » Leur originalité, selon M. Deschanel, est dans la construction géométrique de certaines propositions, dans l'ardeur passionnée et malade de quelques pages immortelles. Elles peuvent enfin se résumer dans cette formule de Henri Heine : « Si ton œil te scandalise, arrache-le; si ta main droite te scandalise, coupe-la; si ta langue te scandalise, retranche-la; et si ta raison te scandalise, fais-toi catholique. »

Des *Pensées* de Pascal, nous passons aux *Maximes* de La

Rochefoucauld, paradoxes d'un autre genre qui réduisent toutes nos actions à un seul mobile, l'amour-propre, sous ses deux formes : égoïsme ou orgueil. M. Deschanel dit, avec raison, que pour rendre ces maximes acceptables et équitables, il suffirait d'y ajouter comme correctif : *ordinairement, presque toujours, à très-peu d'exceptions près*. Sans doute, la morale de l'intérêt est la plus répandue et la plus pratiquée; mais il y a aussi la morale du devoir et du dévouement, et si peu qu'elle soit observée, les belles actions qu'elle inspire et les grands exemples qui en ressortent, élèvent l'homme au-dessus de tous les autres êtres.

Examinant le livre : *la France sous Louis XIV*, par Eugène Bonnemère, M. Deschanel nous dépeint les désordres financiers, les exactions, les misères de toutes sortes qui accablaient les populations sous Louis XIV.

Depuis qu'on s'est mis à fouiller sous cette surface brillante, sous ces dehors fastueux, sous ces pompes que la cour et la noblesse de ce temps déployaient aux yeux du monde, on en a mis à nu les plaies hideuses, et l'on sait aujourd'hui que ce règne n'a été grand qu'au prix de la misère et de l'oppression du peuple.

Le livre important : *De la séparation du spirituel et du temporel*, par Miron (A.-S. Morin), donne à M. Deschanel l'occasion de présenter quelques aperçus très-judicieux sur une question dont la solution est attendue avec anxiété chez les peuples catholiques. Il fait un juste éloge de ce livre, rempli d'un bout à l'autre d'arguments décisifs, et écrit simplement, avec la force et l'éloquence du bon sens et où tous les détails d'un sujet si complexe sont prévus, étudiés et résolus avec maturité et avec mesure.

Nous ne pouvons traiter la partie politique et financière de cette question : nous dirons seulement, avec M. Deschanel, que les progrès de l'esprit humain tendent de plus en plus à faire prédominer la raison, et, par conséquent, à dégager les institutions civiles des croyances religieuses; que plus les connaissances scientifiques se répandront, plus l'on comprendra que la religion doit être laissée à la conscience individuelle : « L'État, dit M. Miron, n'a, ni ne peut avoir, en

matière religieuse, aucune doctrine positive ou négative : il n'est ni athée, ni déiste, ni panthéiste, ni chrétien, ni juif, ni musulman ; il n'a pas qualité pour prononcer sur ces questions... Il doit donc laisser les consciences entièrement libres et s'abstenir de prendre parti dans les sectes qui divisent et diviseront toujours l'humanité. »

Nous signalerons ensuite un excellent article intitulé : *De l'émancipation progressive et de l'indépendance des gens de lettres*, qui se résume dans ses dernières lignes : « Travail, capital et talent : qui donc, mieux que les gens de lettres, s'ils le veulent, pourraient fondre en un ces trois éléments dont se compose l'énergie sociale ? Travail, talent et capital, voilà la trinité féconde dont les termes s'engendrent les uns les autres, et, unis entre eux, forment la puissance. Celui qui a le travail et le talent doit finir par avoir aussi le capital. »

M. Deschanel touche la question du spiritisme à propos du *Livre des esprits* de M. Allan-Kardec ; peut-être même ne traite-t-il pas assez sérieusement un sujet qui a eu et qui a encore des conséquences sérieuses.

Nous avons assisté au commencement de l'œuvre de M. Allan-Kardec, rue Rochechouart ; c'était chez un M. Bodin dont la fille aînée, douée de la faculté *médianimique*, répondait immédiatement à toutes les questions qu'on lui adressait, en écrivant, sans regarder, sur une ardoise, au moyen d'un crayon adapté à une corbeille. M. Allan-Kardec, alors M. Rivail, venait chaque fois avec une série de questions philosophiques et religieuses préparées, les soumettait à l'esprit évoqué par la corbeille, ou plutôt par le *médium*, et écrivait de suite les réponses, d'où est sorti, avec quelques modifications, une grande partie du livre dont parle M. Deschanel. C'est donc de très-bonne foi que M. Rivail attribuait aux prétendus esprits évoqués par cette demoiselle les réponses qu'elle lui transmettait au milieu d'un grand nombre d'assistants, entre lesquels nous avons vu MM. Vaulabelle et Dunoyers, du *Siècle*. Mais à quel ordre de phénomènes faut-il rapporter la netteté remarquable de la plupart de ces réponses ? A l'exaltation cérébrale où se trouvait ordinairement cette jeune fille, et que surexcitait encore l'usage du café, puis-

qu'elle devenait incapable de répondre nettement lorsqu'elle s'en était abstenue.

Généralement les esprits qui répondaient aux évocations étaient ceux d'hommes illustres dont cette demoiselle pouvait avoir connaissance par ses lectures ; mais en dehors des pensées philosophiques et religieuses, des réflexions morales, les conseils qu'ils donnaient en réponse à des demandes souvent très-indiscrètes, n'arrivaient jamais à des résultats pratiques. Le père de cette jeune fille en aurait eu grand besoin pour trouver le moyen de se libérer des emprunts qu'il faisait à ses visiteurs ordinaires ; M. Rivail a dû en savoir quelque chose.

Le livre de M. Deschanel se termine par une savante analyse du savant ouvrage de M. Amédée Guillemin : *les Mondes, causerie astronomique*, où l'on trouve les qualités que nous avons déjà signalées dans cet auteur et qui sont si nécessaires pour mettre la science à la portée de tous.

M. Guillemin traite de l'astronomie en philosophe, c'est-à-dire que des faits positifs constatés, il tire des conclusions morales : « Nous aimons tous, à nos heures, dit-il, l'indefini, le sentimental ; mais quand à la poésie, que nous évoquons alors, vient se joindre la certitude du vrai, du réel, qui est le caractère propre des sciences positives, toutes nos facultés se trouvent également satisfaites. »

Il raconte comment les choses se sont passées avant l'apparition de l'homme, comment l'étude de la nature a dissipé les superstitions, éliminé le surnaturel des lois du monde, et fait connaître les lois éternelles : « Ne l'oublions jamais, c'est la raison échauffée par le cœur, élevée par la contemplation des grandes choses de la nature qui, seule, peut, dans les revers et les désillusions de l'histoire de chaque jour, relever nos esprits, stimuler nos courages et nous maintenir hardis et confiants à notre tâche, dans le grand atelier de l'émancipation universelle. » Et, à ce propos, M. Deschanel cite ces belles paroles de Laplace : « Conservons avec soin, augmentons le dépôt de ces hautes connaissances, les délices des êtres pensants. Elles ont rendu des services importants à la navigation et à la géographie, mais leur plus grand bienfait est d'avoir

dissipé les craintes produites par les phénomènes célestes et détruit les erreurs nées de l'ignorance de nos vrais rapports avec la nature, erreurs et craintes qui renaîtraient promptement si le flambeau des sciences venait à s'éteindre. »

Pascal disait : « Rien ne donne le repos que la recherche sincère de la vérité. » M. Deschanel ajoute : « C'est parler d'or. Mais qui donc, à ce titre, possède mieux le repos et la joie que les philosophes ? J'entends par là tous les libres esprits, d'autant plus sincères qu'ils sont plus désintéressés dans leur recherche. Eux seuls possèdent la paix profonde et la joie pleine, et, fussent-ils sans espérance, ils sont sans crainte. »

L'évêque d'Orléans a pris texte de ce passage pour accuser l'auteur de prêcher le néant. M. Dupanloup, nouvel inquisiteur, s'est donné la tâche de torturer les paroles et les écrits pour en exagérer le sens, comme les anciens inquisiteurs faisaient torturer le corps pour forcer des aveux. Or, quand M. Deschanel admettrait le néant futur, comme M. Dupanloup admet le néant primordial, est-ce que ce néant ne serait pas plus juste et moins barbare que l'éternité des peines pour des fautes passagères ?

M. Deschanel ne peut que se réjouir de ces coups qui partent de mains impuissantes : *Telum imbelle sine ictu!* Ils doivent être pour lui comme autant d'aiguillons pour continuer son active prédication d'idées généreuses, par la plume et par la parole, ces deux armes de propagande, qu'il manie avec une égale habileté.

LIVRES NOUVEAUX

Doctrines organo-psychique de la folie, précédée d'un examen des doctrines, par le docteur Jules Fournet. 1 vol., libr. Masson.

Méditations religieuses, par Levy-Bing, membre du Consistoire israélite. Paris. In-12, libr. Didier.

Conférences sur l'âme, par Alexandre Chaseray. In-18, libr. Germer-Baillièrè.

La Philosophie scolastique, exposée et défendue par le R. P. Kleutgen, trad. par le R. P. Constant Sierp. In-8, librairie Gaume et Duprey.

Voix d'alarme, discours prononcé à Versailles par E. PétaVOL, pasteur. Libr. Meyrueis.

Mémoires d'exil (Bruxelles-Oberland) par M^{me} Edgar Quinet. 1 vol. in-18, libr. internationale de Lacroix.

Apologie d'un incrédule, par Louis Viardot. 1 vol., libr. Armand Le Chevalier.

Saint Anselme de Cantorbéry, tableau de la vie monastique et de la lutte du pouvoir spirituel avec le pouvoir temporel au onzième siècle, par Ch. de Rémusat, de l'Académie française; 2^e édition, revue. 1 vol. in-12, libr. académique de Didier.

Histoire du dogme de la divinité de Jésus, par Albert Reville. 1 vol. in-18, libr. Germer-Baillièrè.

Almanach de l'Encyclopédie générale (1^{re} année). Gr. in-8, libr. Weil et Bloch.

Les Philosophes classiques du dix-neuvième siècle en France, par H. Taine (3^e édit., revue et corrigée). 1 vol. in-12, libr. Hachette.

Les Chats, histoires, mœurs, observations, anecdotes, par Champfleury. 1 vol. in-18, libr. J. Rothschild.

Voyage de Martin à la recherche de la vie, par Louis Rambaud. 1 vol., librairie Lacroix.

Le Tocsin, pamphlet philosophique et religieux (1^{er} numéro), par Léon Richer. Chez tous les libraires.

La Vie dans la nature et dans l'homme, rôle de l'électricité dans la vie universelle, par E. Alliot. 1 vol. in-12, librairie J.-B. Baillièrè et fils.

Les Amis, — la Chair, satire, par Poisle-Desgranges. Librairie Alphonse Lemerre.

MÉLANGES

DU LIBRE ARBITRE. — Nous empruntons à *la Science sociale* l'extrait suivant d'un article remarquable du docteur Pellarin sur un sujet qui est à l'ordre du jour :

La *sensation* est le premier terme de la série d'opérations, toutes logiquement liées entre elles, enchaînées les unes aux autres dans un ordre régulier toujours le même, qui constituent la fonction totale de l'âme, qui forment le cours psychologique entier : opérations s'effectuant, c'est entendu, par le jeu d'organes appropriés. Nul phénomène vital d'aucun ordre sans agent organique.

La *sensation* est l'acte initial de toute la série d'actes qui vont consécutivement surgir à son occasion.

Transmise aux centres nerveux, la sensation y devient *perception* : perception de l'action exercée sur notre être par l'objet extérieur, agent de la sensation.

Cette perception produit elle-même une impression sur le siège, quel qu'il soit, des émotions : impression qui devient une source d'attrait ou de répulsion, de sympathie ou d'antipathie, et qui constitue dès lors une *impulsion* à agir dans un sens ou dans un autre, pour aller vers ce qui nous attire ou pour fuir ce qui nous repousse.

De là par conséquent une sollicitation que nous éprouvons, plus ou moins vive, à des actes qui répondent à l'émotion ressentie.

Jusqu'ici, tout dans la série des actes psychiques ou, si l'on veut, psycho-organique, a été pour ainsi dire, instantané, inévitable, fatal.

Le choc qui a causé la sensation, c'est-à-dire l'action, par exemple, des ondes lumineuses sur l'œil, des vibrations sonores sur l'oreille, etc., ce choc n'a pu manquer de produire son effet, la *sensation* ; non plus que les organes étant dans leur état normal, la sensation n'a pu manquer d'être *perçue*, ni la perception d'exciter une *émotion*, forte ou faible, et enfin l'émotion de solliciter un acte qui répondit à son appel et qui lui donnât satisfaction.

Mais alors, avant qu'on s'abandonne à l'impulsion, avant que s'exécute l'acte appelé par l'émotion intérieure, il y a un moment

de délibération dont nous avons tous conscience. (*Libra*, comme le fait justement observer le docteur Voisin, veut dire *balance*.) Ici l'empire de la fatalité est rompu : l'homme sent qu'il est maître d'agir ou de ne pas agir. Avant que l'organe supérieur, chargé du conseil (l'âme, je le répète, n'agit que par le moyen d'agents organiques), avant que le pouvoir investi de la fonction délibérante donne l'ordre de l'exécution de l'acte, il en apprécie les résultats, les conséquences, non-seulement immédiates, mais plus ou moins éloignées. C'est de cette délibération que sort la volonté, la volonté consciente, réfléchie, raisonnée, qui n'est plus un phénomène purement instinctif ou attractionnel, mais un acte vraiment volontaire, un emploi que fait l'homme de sa liberté, et dont il y a lieu, par conséquent, de tenir ou de demander compte à la créature douée de raison.....

Enfin, que l'acte, appelé par l'émotion, ait été accompli ou refusé, une sanction suit inévitablement : c'est un sentiment de bien-être ou de malaise, une satisfaction ou un mécontentement intérieur que nous ressentons d'avoir agi conformément ou contrairement à notre nature et aux notions que nous possédons du droit et de la justice. C'est, en un mot, le sentiment de la bonne ou de la mauvaise conscience, un témoignage d'approbation ou de blâme et de reproche (remords) que nous portons sur nous-mêmes. Remarquons-le, l'avertissement de la conscience a commencé d'ordinaire dès avant l'accomplissement de l'acte auquel il se rapporte et pendant la délibération même dont cet acte était l'objet. Ainsi le sentiment qu'on nomme aussi *sens moral* intervient, non-seulement pour nous infliger après coup la punition d'une action mauvaise et inique, mais encore et plus à propos, pour nous détourner de la commettre. Il devient ainsi lui-même un des éléments de la délibération, un des motifs, sinon toujours prépondérant, du moins dans beaucoup de cas très-influent, de la détermination à prendre.

Les phénomènes psychiques qui viennent d'être énumérés se succèdent toujours dans l'ordre indiqué ci-dessus, s'appelant, se commandant les uns les autres : sensation, perception, émotion, DÉLIBÉRATION, action correspondante et sanction. La sensation qui a l'initiative est comme une lettre qu'on met à la poste et qui, non-seulement, parvient sans faute à sa destination, mais doit encore obtenir une réponse.

De ces six termes qui se retrouvent immanquablement, quoique plus ou moins nettement accusés, dans chacun de nos actes; de ces six moments du cours psychique, remarquons bien qu'il y en a deux seulement : 1° la délibération; 2° l'action qui suit

celle-ci et qui n'en est que la conséquence; remarquons, dis-je, qu'il n'y en a que deux ou plutôt qu'un seul (la délibération), où la liberté apparaisse. C'est à ce point unique qu'il est donné à l'homme (et aussi à l'animal des classes supérieures, mais dans de bien plus étroites limites) de modifier la marche de cette série de phénomènes qui a commencé à la sensation et qui se clot par un acte correspondant, acte suivi de sanction, c'est-à-dire d'un sentiment intérieur de satisfaction ou de reproche. Le sentiment dont il s'agit échappe à l'empire de la volonté, puisqu'il est de cette volonté elle-même le juge indéfectible et incorruptible, juge dont les arrêts sont toujours conformes à l'idée, telle que nous la concevons, de la justice et du bien. De là l'immense danger des fausses appréciations du droit et du devoir, qui faussent la conscience et qui, sous de spécieux motifs, dans le but de complaire à Dieu, par exemple, et de venger ses prétendues injures, ont fait commettre sans aucune espèce de remords, avec la ferme persuasion, au contraire, de bien mériter à ses yeux, tant d'atrocités dont l'histoire est remplie.

A propos de la délibération avec option facultative, avec pouvoir d'obéir ou de résister à la sollicitation passionnelle en vertu de motifs pesés, raisonnés, discutés antérieurement, remarquons encore que ce moment unique de liberté laissé à l'homme dans le cours des phénomènes psychiques, est la condition de sa grandeur et de sa perfectibilité, comme aussi l'occasion de ses erreurs et de ses déviations.

Voilà comment je m'explique et dans quelle mesure j'admets le libre arbitre de l'homme. Gall en donnait une définition fort juste, lorsqu'il disait : « La liberté morale n'est autre chose que la faculté d'être déterminé ou de se déterminer par des motifs. »

Si les adversaires, les négateurs du libre arbitre ne faisaient que refuser à l'homme la faculté de se déterminer sans motif, je trouverais qu'ils ont parfaitement raison : j'ajoute même que l'homme se décide toujours en vertu des motifs qui font actuellement sur lui la plus forte impression, qui, d'après son état psychologique, exercent sur tout son être le plus d'empire. Mais, d'une part, cet état psychologique, excepté pour les conditions organiques originelles qui n'ont pas dépendu de l'individu, chacun de nous se l'est fait lui-même, pour une part du moins, par la culture qu'il a donnée à son intelligence, par le cours habituel de ses pensées et de ses sentiments, chose jusqu'à un certain degré volontaire, et, d'autre part, quand on parle de *motifs* et non plus seulement de *mobiles* ou incitations antérieures à la réflexion, il s'agit d'influences qui ont subi le con-

trôle de la raison. C'est d'ailleurs, un fait d'expérience pour chacun de nous qu'il se sent, dans une circonstance donnée, le pouvoir d'agir ou de ne pas agir, de prendre tel parti ou tel autre après option, en vertu d'une préférence raisonnée qui peut aller jusqu'à surmonter nos plus puissants instincts, celui de la conservation, par exemple. Au sujet du libre arbitre on pourrait, je crois, s'en tenir à l'argument de ce philosophe de l'Antiquité qui pour toute réponse à des sophistes qui niaient le mouvement, se mit à marcher devant eux.

Et cependant la controverse ne discontinue pas sur le libre arbitre, les uns, comme Flourens, le faisant consister dans « le pouvoir qu'aurait l'homme de se décider contre tout motif, » d'autres le subordonnant à des conditions fatales d'organisation et de milieu contre lesquelles la spontanéité individuelle ne pourrait absolument rien.

La vérité, suivant moi, est entre ces deux extrêmes, et beaucoup de bons esprits arrivent à la même opinion, qu'ils suivent la bannière du matérialisme ou celle du spiritualisme.

A cet article, M. Édouard de Pompéry a répondu dans la même revue, sous ce titre : *Limites du libre arbitre*, et M. A. Coudereau, dans *la Pensée nouvelle*, a repris cette discussion :

M. de Pompéry n'admet pas, dit-il, qu'on fasse du libre arbitre le point de départ, la base de la morale. Selon lui, la morale n'est que la règle des rapports sociaux, et découle tout simplement et tout naturellement de nos besoins.

« La morale, dit-il, ne pouvant reposer que pour une part minime, inappréciable, sur notre liberté, sa vraie et forte assise se trouve dans nos besoins réciproques, dans nos facultés de sentir le juste et de comprendre l'évidence. La mesure de la morale se déterminera naturellement et certainement par la valeur de nos actes au point de vue social. »

M. de Pompéry ne se montre pas partout aussi ferme que dans ce passage, mais j'aurais mauvaise grâce à chicaner un homme qui se fait aussi généreusement le défenseur de la morale de l'intérêt bien entendu. « On ne prend pas garde que la *morale de l'intérêt bien entendu* est toute naturelle, car elle correspond à la satisfaction de l'individu, satisfaction légitime et nécessaire. » Et plus loin : « Les champions de la *morale du devoir* consistant à faire le bien sans aucun motif d'intérêt ou d'affection, oublient, dans leurs sublimes visées, qu'ils courent après des chimères et de vaines entités. » Il ne repousse pas cependant la morale du

devoir. Elle est à ses yeux un corollaire de la première qu'elle complète. Passons-lui cet essai de conciliation, en faveur de cette conclusion : « La volonté ne peut être que la résultante de toutes nos facultés. Notre autonomie n'a qu'une valeur d'une ténuité insaisissable. »

« J'ai besoin, avait dit M. Pellarin, d'appeler l'attention du lecteur sur les phénomènes qui se produisent chez l'homme alors qu'il *sent, pense et agit.* »

Il trouve successivement sensation, perception, émotion, puis délibération, vient ensuite l'action, et enfin le couronnement de l'édifice : la sanction.

J'ai avancé plus haut que M. Pellarin se rapprochait de nous. Qu'on en juge : « Si les adversaires, les négateurs du libre arbitre ne faisaient que refuser à l'homme la faculté de se déterminer sans motifs, je trouverais qu'ils ont parfaitement raison : j'ajoute même que l'homme se décide toujours en vertu de motifs qui font actuellement sur lui la plus forte impression, qui, d'après son état psychologique, exercent sur tout son être le plus d'empire. »

Quelle est donc alors la ligne qui nous sépare ? C'est l'*intérêt bien entendu*. Sur ce point nous aurons peut-être du mal à nous entendre. Notre confrère ne peut se décider à admettre sur le même pied les motifs qui relèvent de nos facultés intellectuelles et affectives et ceux qui relèvent de nos besoins physiques. A ces derniers seulement il reconnaît la faculté de seconder notre intérêt personnel, et, comme chez les gens dont le cerveau est bien organisé, il arrive souvent que les motifs intellectuels l'emportent sur les autres, il conclut hardiment que l'homme a la liberté de se déterminer contre son intérêt.

Si nous parvenons jamais à lui démontrer que les motifs de l'ordre intellectuel importent à nos intérêts autant au moins que les motifs de l'ordre physique, et que nous éprouvons le besoin d'être estimables et estimés aussi impérieusement que celui de manger et de boire, ce jour-là M. Pellarin partagera certainement notre avis sur le libre arbitre.

Il admet avec nous que liberté vient de *libra*, balance. Quand l'homme délibère, il pèse des motifs, et c'est le plus pesant qui entraîne la balance. Mais comment se fait cette pesée ?

La *délibération* que M. Pellarin mentionne dans son analyse comme un phénomène simple est au contraire excessivement complexe, et je vais de nouveau en refaire l'analyse que j'ai déjà faite en plusieurs endroits de la *Pensée nouvelle*. La détermination ou la volonté qui suit la pesée n'est qu'une résultante ; « elle

est le produit de l'action réciproque et combinée des impressions, émotions, désirs, et des facultés intellectuelles. » Or, les désirs, les besoins, les émotions, les souvenirs ne sont pas pesés tous à la fois dans notre balance cérébrale. Nous les prenons un à un, timidement, lentement, ou par mouvements saccadés et fiévreux ; l'un après l'autre nous les mettons dans le plateau, et nous suivons anxieux les oscillations du fléau invisible. Le souci des pesées successives fait oublier quelques chiffres de détail qu'on recherche en pesant une seconde fois. Les résultats des deux pesées ne sont pas toujours identiques ; grand désarroi ! on pèse de nouveau, deux à deux, trois à trois, les éléments qui tout à l'heure donneront la résultante. On se décide enfin. On agit. Tout est fini.

Non ; tout n'est pas fini. On pèse encore, on pèse toujours. On veut savoir si le problème a été vraiment bien résolu et on cherche à en faire la preuve. Le résultat de cette seconde pesée, c'est la sanction, « c'est-à-dire un sentiment intérieur de satisfaction ou de reproche. » « Le sentiment dont il s'agit, continue M. Pellarin. échappe à l'empire de la volonté, puisqu'il est de cette volonté elle-même le juge indéfectible et incorruptible (hélas ! non, pas même ce juge-là), dont les arrêts sont toujours conformes à l'idée, telle que nous la concevons, de la justice et du bien. »

Celui qui fait mal éprouve bientôt après du remords de sa mauvaise action, c'est donc qu'il se sent responsable, et il reconnaît par cela même qu'il était libre d'agir autrement. Le remords prouve le libre arbitre. La liberté se montre clairement dans la délibération, et c'est ce phénomène qui constitue proprement l'autonomie de l'homme. Tel est en raccourci le dernier refuge des derniers partisans du libre arbitre.

Eh bien ! non ; il n'est pas vrai que la délibération soit un acte libre, dans le sens qu'on attribue généralement au mot liberté. La délibération, mais c'est de tous les actes psychiques celui qui comporte le plus d'hésitations, de tâtonnements et de doutes. C'est justement à cause de ces tâtonnements sans fin, de ces hésitations, de ces doutes, que la délibération ne se termine pas à l'action. Elle ne la précède pas seulement, elle l'accompagne, elle la suit. La délibération, cette pesée incessante, c'est la méthode expérimentale qui s'applique toute seule, qui s'impose à nous malgré nous : malgré nous, entendez-le bien, et cela implique justement le contraire de la liberté.

La sanction, ce sentiment de satisfaction ou de malaise qui suit l'action bonne ou mauvaise, c'est la délibération, toujours la déli-

bération après coup, qui refait le total déjà fait et le trouve juste ou y découvre une erreur de chiffre. Le remords est une déconvenue, la découverte d'un problème manqué, la constatation d'une maladresse.

Le joueur qui aventure sa fortune sur cinq points d'écarté, hésite avant d'agir; il délibère s'il va jouer trèfle ou carreau; il pèse à plusieurs reprises les chances bonnes et mauvaises de l'une et de l'autre carte. Il se décide enfin, il joue trèfle et perd la partie. Son espoir est déçu, son dépit est extrême. Il pèse de nouveau les motifs qui l'ont poussé à jouer trèfle, il s'aperçoit alors qu'il a omis de tenir compte d'un écart ou d'une levée précédente et se *reproche* cette maladresse; il se *repent* de n'avoir pas joué carreau. Son repentir prouve-t-il qu'il était libre de gagner la partie? Non; pas plus que la déconvenue d'un chasseur bredouille ne prouve qu'un tireur maladroit est libre de tuer le gibier qu'il vise.

*
**

RÈGLEMENT DU CONCOURS DE LA LIBRE PENSÉE DE BRUXELLES. — Art. 1^{er}. — Un prix, consistant en une somme de trois cents francs, sera attribué au meilleur mémoire sur la question : « Quelles sont les bases de la morale? »

Art. 2. — Le travail couronné sera imprimé aux frais de la Libre Pensée. L'auteur aura droit à cent exemplaires de son travail.

Art. 3. — Les mémoires seront remis *franco* avant le 31 mars 1869, chez le président de la société. Ils seront rédigés en français ou en flamand et ne dépasseront pas cent vingt pages d'impression.

Art. 4. — Les concurrents ne signeront pas leurs ouvrages, ils y mettront une devise qu'ils répèteront sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse.

Art. 5. — Seront exclus du concours :

- 1^o Les travaux dont les auteurs se seraient fait connaître;
- 2^o Les mémoires envoyés après le terme fixé;
- 3^o Les œuvres déjà publiées.

Art. 6. — L'ouvrage couronné restera la propriété de son auteur. Cependant la Libre Pensée aura le droit d'en faire autant d'éditions et de traductions qu'elle le jugera convenable.

Art. 7. — Sur la demande des auteurs, les manuscrits non couronnés leur seront restitués. Les manuscrits non réclamés un an après la proclamation des résultats du concours, seront détruits.

Art. 8. — La commission chargée de juger les mémoires produits sera composée de cinq membres élus par l'assemblée

générale du mois de février 1869. Elle désignera dans son sein un président et un rapporteur.

Art. 9. — En cas de vacance, la commission se complétera par cooptation.

Art. 10. — La décision de la commission sera communiquée à l'assemblée générale de juillet 1869. Elle sera notifiée aux concurrents et rendue publique le 31 juillet 1869, au plus tard.

* *

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Revue des Deux Mondes* : La crise religieuse au dix-neuvième siècle, par Étienne Vacherot. — L'unité morale de l'espèce humaine, par Paul Janet.

La Philosophie positive : Lamarck, par Clémence Royer, — La Révolution, par E. Littré. — Le Congrès de Berne, par Wirouboff.

La Morale indépendante : Unité morale de l'esprit humain, par C. Coignet. — Le positivisme au point de vue de l'école de Montpellier, par G. Pecholier. — Du libre arbitre, par Secrétan.

La Pensée nouvelle : La biologie, par le docteur Bertillon. — L'athéisme et le sentiment religieux, par André Lefèvre. — Le matérialisme au dix-neuvième siècle, par L. Büchner. — La morale religieuse, par Émile Leclercq. — Religion, propriété, famille, par Alfred Naquet. — Athéisme, par E. Briard.

Le Devoir, de Liège : Les Jésuites et les trônes. — L'instruction en Italie. — Du paupérisme moral.

Il Libero Pensiero : Lo spiritismo e l'immortalità della materia, per A. Dott. Maugeri Carnazza.

Le Monde maçonnique : Esquisse d'une philosophie maçonnique, par Guépin. — Éducation des femmes, par F. Favre.

Le Rationaliste, de Genève : Le mal et le remède, par Pietro Preda. — La Providence dans l'histoire, par Miron. — Ce que nous mettons à la place du christianisme, par Martin Bouchey.

La Libre Conscience : L'Évangile et le Sermon de la montagne dans l'*Hitoupadesa*, par H. Carle. — Toujours sur l'immortalité, par H. Renaud. — De la pensée religieuse et de ses manifestations, par Frédéric Henry.

La Solidarité : Bulletin du mouvement philosophique, par Ch. Fauvety. — Discussion sur les êtres, par le docteur Landur. — Enquête sur le spiritisme, lettres de MM. Bonnard. Raisant, Greslez et Tournier.

La Science sociale : Question sociale, par J. Muiron. — Limite du libre arbitre, par E. de Pompéry.

Le Magnétiseur (Genève) : La moisson de la vie, par Jules Forest. — Le doute impossible, par Ch. Lafontaine.

ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

EXAMEN CRITIQUE DES TRAVAUX DE PHYSIOLOGIE
DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE ACCOMPLIS DANS L'ANNÉE

PAR

LOUIS-AUGUSTE MARTIN

STÉNOGRAPHE DU CORPS LÉGISLATIF

TOME V

13^e Livraison (DÉCEMBRE)

SOMMAIRE. — **Enseignement** : De l'ignorance, conférence de M. Charles Robert. — De l'honnêteté, conférence de M^{lle} Deraismes. — Cours et conférences annoncés. — **Bibliographie** : L'Imagination, par J. Tissot. — Libre philosophie, Morale et Politique, par E. Bersot. — Les Athées et les Théologiens au Concile œcuménique, par Fr. Bouvet. — Etude d'histoire religieuse aux douzième et treizième siècles, par Rousselot. — Livres nouveaux. — **Mélanges** : Systèmes comparés de Lamarck et de Darwin. — Opinions philosophiques et religieuses de G. Sand. — Une prophétie de la science : le Successeur de l'homme. — Publications philosophiques diverses. — Table du V^e volume.

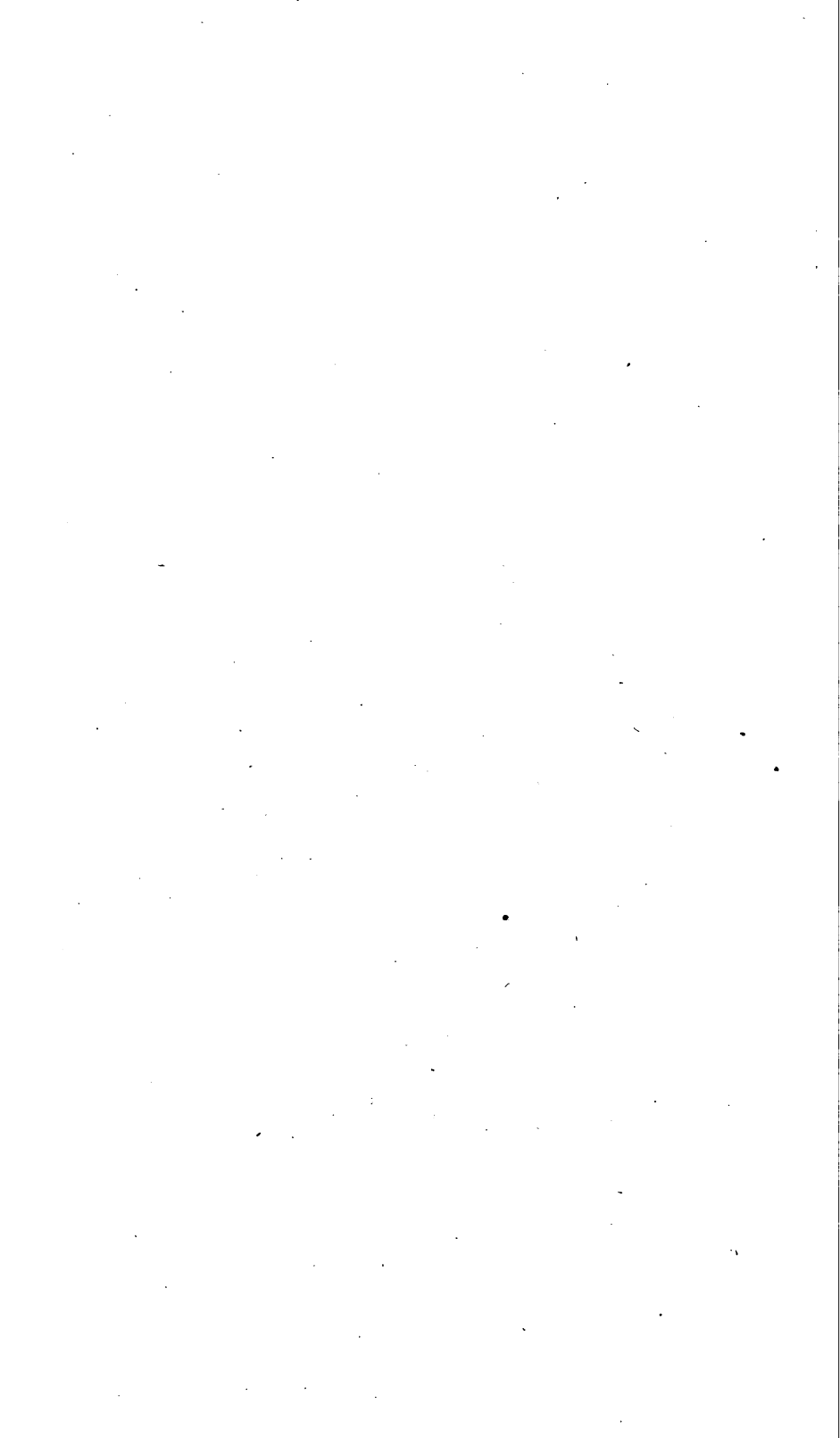
PARIS

BUREAU : RUE DE LA FONTAINE-MOLIERE, 37

Et librairie philosophique de LADRANGE

Rue Saint-André-des-Arts, 41

1868



ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE

Décembre 1868

ENSEIGNEMENT

DE L'IGNORANCE

(Conférence de M. Charles Robert, conseiller d'État, à l'Asile de Vincennes)

M. Charles Robert, par sa haute position comme secrétaire général du ministère de l'instruction publique, était plus à portée que d'autres de juger du degré de l'instruction en France, des causes de son infériorité vis-à-vis de plusieurs nations de l'Europe, des moyens d'en généraliser les bienfaits, et de l'influence morale et intellectuelle qu'elle est appelée à exercer sur les progrès de la civilisation moderne; aussi, tel a été l'objet de cette conférence dont nous reproduisons l'exorde :

« J'ai choisi là, Messieurs, un triste sujet, mais je n'en connais aucun qui soit plus attachant, plus digne d'arrêter nos méditations à tous; il s'agit de l'avenir de la civilisation moderne.

« La diffusion universelle de l'instruction populaire est au premier rang parmi les grandes causes qui doivent faire battre les cœurs. Le développement de l'esprit accompagné de l'éducation de la volonté, c'est pour les peuples la condition absolument nécessaire du progrès moral et matériel et de la vraie liberté. Cultivateurs et ouvriers le comprennent aujourd'hui. Ils veulent réparer le temps perdu, et ils affluent dans nos classes du soir. Sans éducation première, sans instruction, l'homme n'a point de libre arbitre. Il reste courbé sous le joug de l'instinct. La lumière qui se fait dans l'esprit éclaire la conscience; tout pasteur des âmes qui comprend sa mission veut que les fidèles soient instruits; il tient à agir sur des volontés qui se soumettent d'elles-mêmes, et non à gui-

der des êtres passifs qui suivraient aveuglément toute impulsion bonne ou mauvaise. On peut penser et dire, à ce point de vue, sans manquer au respect dû à toute créature humaine, que le Lapon, le Cafre, le Cosaque du Don ou le lazzarone de Naples est moins homme que l'ouvrier des cours d'adultes. Notre grand ennemi, l'adversaire qui entrave et contrarie la réalisation des œuvres magnifiques que doit accomplir le dix-neuvième siècle, c'est l'ignorance. Pour vaincre le monstre, apprenons à le connaître; regardons-le bien en face, et mesurons le noir domaine qui lui reste encore.

« N'est-ce pas l'ignorance, Messieurs, qu'on retrouve presque toujours comme cause première de ces troubles funestes qui ont si souvent éclaté lorsque les habitants des campagnes et les ouvriers des villes, frappés par une crise alimentaire ou industrielle, ont voulu s'en prendre à quelque chose ou à quelqu'un du mal dont ils souffraient? Le monde industriel et agricole a ses tempêtes, comme le ciel et l'Océan! Que dirions-nous de matelots qui, au lieu de manœuvrer avec sagesse au milieu de la tourmente, se répandraient en imprécations impuissantes contre les nuages, les vagues, les éclairs et la foudre, et qui, après avoir maudit les forces de la nature, s'en iraient la hache et la torche à la main briser et incendier le navire qui les porte? Ah! Messieurs, c'est l'instruction qui empêche ces fatales erreurs, et c'est l'ignorance qui les engendre. C'est l'ignorance qui, en 1832, lorsque la ville de Paris était frappée par l'épidémie cholérique, persuadait à une partie de la population que des scélérats avaient empoisonné les fontaines, et poussait quelques insensés à commettre d'abominables excès contre des innocents. N'est-ce pas l'ignorance qui tient aujourd'hui dans l'abjection une partie considérable de l'Italie méridionale? A Rome, lors du choléra, en 1832, une bande furieuse s'en prit à un jeune étranger, se rua sur lui et le mit en pièces. Lorsque, l'année dernière, le fléau se déchaîna sur la Sicile et l'ancien royaume de Naples, il s'est passé là des scènes affreuses. Dans certaines provinces, on a cru à un empoisonnement général ordonné par le roi Victor-Emmanuel, et voici l'incident auquel cette croyance a donné lieu dans une ville d'Italie méridionale. Un habitant, atteint de la maladie, au lieu d'appeler le médecin, fit venir le sous-

préfet, et lui dit : « Monsieur, je suis libéral, je suis partisan du gouvernement italien, donnez-moi du contre-poison ! »

« N'est-ce pas l'ignorance qui, en France, en 1847, à l'époque d'une crise alimentaire, a provoqué des désordres dont le souvenir est encore présent à tous les esprits ? N'est-ce pas elle encore qui, tout récemment, allumait la sédition et l'incendie à Roubaix, où deux cents enfants sur quatre cents font leur première communion sans savoir lire, et restent, disait le maire de Roubaix en 1860, sans aucune notion du bien ou du mal ? L'ignorance n'a-t-elle pas montré ses effets, il y a quelques jours, à propos de la cherté des grains, dans cette dévote Bretagne, où l'habitude des pratiques religieuses et les vertus natives d'une population laborieuse et honnête n'empêchent ni les ravages de l'ivrognerie, ni les violences criminelles ? Vous le comprenez bien, Messieurs, l'ignorance n'est donc pas seulement une cause d'abaissement pour l'esprit humain, un état de dégradation pour l'individu, c'est un grand danger, un grand péril social. Derrière les singulières erreurs et les aberrations des ignorants, sachez voir les actes coupables auxquels ils peuvent se livrer, les existences menacées par leurs fureurs, et dites-vous bien que rien n'est plus saint qu'une croisade contre l'ignorance. C'est l'instruction qui, dans des crises semblables à celles que je viens de rappeler, a protégé d'autres pays ; l'heureuse discussion des vérités de l'économie politique est certainement pour beaucoup dans le calme, la force d'âme, la résignation héroïque dont les ouvriers anglais du Lancashire ont fait preuve pendant la crise cotonnière. Ils ont supporté cette cruelle épreuve de manière à mériter la sympathie et le respect, et ont donné au monde le beau spectacle de l'ordre, de la modération, du courage en face de l'adversité. »

L'HONNÊTETÉ

(CONFÉRENCE DE MADEMOISELLE MARIA DERAISMES)

M^{lle} Maria Deraismes vient de publier les intéressantes conférences qu'elle a faites l'année dernière à la salle du boulevard des Capucines. La première, intitulée : *les Honnêtes Gens*, débute par cette définition de l'honnêteté :

« La plus grande difficulté qui s'offre à nous dans la vie, c'est de nous y bien conduire ; se bien conduire est ici synonyme de se conduire honnêtement.

« L'honnêteté, depuis longtemps, a été si complètement analysée, caractérisée, déterminée, fixée, que je ne tenterai pas d'ajouter quelque chose à sa définition. Au résumé, l'honnêteté ou l'honnête, comme vous voudrez, est ce principe qui nous fait sacrifier nos intérêts les plus chers, plutôt que de blesser les intérêts d'autrui et de forfaire à la loyauté et à la justice.

« L'honnêteté est indispensable, et cette indispensabilité jouit d'un tel degré d'évidence que chacun se croit et se dit honnête.

« Aucune législation n'exige d'un homme le talent, la science, le génie ; toutes lui prescrivent et lui imposent l'honnêteté. Malheureusement, par une de ces contradictions si fréquentes dans l'humanité, la société est fertile en talent, en science, en esprit, et elle est pauvre en honnêteté. De sorte que l'élément essentiel, indispensable, obligatoire, est celui qui se rencontre le moins.

« Quoi de plus naturel que l'honnêteté, se dit-on de toutes parts ! L'honnêteté n'est pas l'héroïsme. Non, certes ! Mais, pour être un héros, il suffit d'une minute ; un élan généreux, un mouvement enthousiaste, une surexcitation spontanée, et l'on s'écrie : « Auvergne, à moi ! les ennemis ! » L'honnêteté demande toute la vie, elle ne donne pas de coups d'éclat, seulement elle ne fait jamais relâche, c'est la continuité dans la droiture, dans le devoir. L'honnêteté a un trot régulier qui fatigue à la longue. Sans doute, il est des circonstances où

L'honnêteté est le chemin le plus court, le plus avantageux même. Ces circonstances sont rares. D'ailleurs, la vie ne s'écoule guère sans qu'on se trouve, au moins une fois, face à face avec un de ces terribles quarts d'heure où l'on est mis en demeure de s'exécuter, c'est-à-dire de faire abnégation de ses intérêts et de ses plaisirs sous peine de cesser d'être un honnête homme ou une honnête femme.

« En réalité, l'honnêteté est une lourde charge ; aussi l'a-t-on divisée en petites parts accessibles aux richesses morales de chacun. On agit, en cela, comme pour les charges d'agents de change : on est quart, huitième, seizième d'honnête homme, jusqu'à ce qu'on le soit juste assez pour ne pas être pendu. On entre alors dans la catégorie des *Bartholo* et des maîtres *Guérin*.

« Il y a certainement beaucoup d'honnêtes gens, cependant il pourrait y en avoir davantage ; j'ajouterai même que s'il y en avait davantage, il n'y en aurait pas encore assez ; mon opinion, je pense, n'a rien d'extravagant. Une société qui multiplierait le nombre des honnêtes gens, serait vraiment capable d'être à la tête de l'univers ; car nous le répétons : rien ne remplace l'honnêteté, pas même le génie.

« De nos jours, l'honnêteté se démode, on tend à lui substituer l'*habileté*. J'entends par habileté, la dextérité du savoir-faire, unie à l'élasticité de la conscience. Cette habileté-là est en vogue ; elle est la méthode en faveur, le talent le plus accrédité, la manière de faire par excellence.

« Il n'est pas extraordinaire de voir à la cime du monde des affaires, — des grandes affaires, j'entends, — des hommes dont les mœurs ne sont pas *tout à fait* honorables. Les niais, les timides s'en effraient à tort, mais les gens bien avisés, et Dieu sait quel en est le nombre ! les rassurent en leur disant : Un tel, un tel, très-forts, très-habiles, eux seuls sont capables de mener une entreprise à bonne fin ; ils ne sont pas très-honnêtes, je vous l'accorde, mais qu'importe ! l'honnêteté n'est ici qu'un détail, un accessoire. Dans les affaires, le principal est de réussir, l'habileté sauve tout. Telles sont les opinions les plus répandues. Je voudrais bien qu'il me fût permis de faire l'inventaire de tous les troubles, de tous les embarras que nous suscitent ces prétendus habiles.

« Pour mon compte, je préfère mille fois supporter les bévues d'un honnête homme que de profiter des roueries d'un intrigant. Je ne me fais aucune illusion, les faibles avantages que ses intrigues et ses manœuvres déloyales me procurent, je les paierai cher un jour. Et, si je n'en subis pas les conséquences désastreuses, eh bien ! c'est que je n'aurai pas vécu assez longtemps : on ne viole pas impunément l'honnêteté. »

M^{lle} Deraismes vient de commencer une nouvelle série de conférences sous le titre général : **LES OUVRIÈRES DE PARIS.**
— La femme et le droit. — La femme et la philosophie. — La femme et la société. — La femme et la morale. — La femme et la famille. — Les grandes femmes.

COURS ET CONFÉRENCES ANNONCÉS

COLLÈGE DE FRANCE. — **M. Ernest Havet** continuera de traiter l'éloquence philosophique chez les Romains. — **M. Charles Lévêque** traitera des théories métaphysiques des Grecs dans leurs rapports avec les sciences physiques et naturelles. — **M. Ad. Franck** développera les principales théories du droit naturel du Moyen Age et de la Renaissance.

SORBONNE. — **M. Janet** exposera la philosophie de Kant et de ses successeurs. — **M. Caro** traitera de l'idée de Dieu dans ses rapports avec la science contemporaine.

SALLE DU BOULEVARD DES CAPUCINES. — L'homme primitif, son origine et ses caractères physiques, par **M^{lle} Clémence Røyer.** — **M. Henri Chavée** : Les batailles de l'homme et des animaux étudiés dans leurs instincts de conservation individuelle. — **M. F. Rabbe** : L'anglomanie philosophique en France. — Voltaire chez les Anglais et les Anglais chez Voltaire.

BIBLIOGRAPHIE

L'IMAGINATION, ses bienfaits et ses égarements, surtout dans le domaine du merveilleux, par J. Tissot, professeur de philosophie, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. 1 vol. in-8, libr. Didier et C^{ie}.

C'est une étude des plus intéressantes que celle du rôle de l'imagination dans les diverses conceptions de l'esprit humain. Cette *folle du logis*, comme on l'appelle, est toujours prête à idéaliser, à poétiser et souvent à dénaturer les objets de nos perceptions.

Les perceptions, phénomène simple chez l'animal, sont complexes chez l'homme, à raison d'un organisme plus compliqué; elles se relient entre elles et forment des souvenirs qui s'enchaînent, se combinent et engendrent les idées. La réflexion, le raisonnement donnent à celles-ci un cours normal, régulier; mais le défaut ou l'insuffisance d'observation leur fait suivre un ordre arbitraire, fantastique, et c'est là le propre de l'imagination, faculté toute particulière à l'homme. « L'imagination, dit M. Tissot, est la faculté exécutrice du monde transcendant, du moins dans ce qu'il a de déterminé. Les idées positives que nous nous en faisons sont l'œuvre magique d'une fée, dont les enchantements sont d'autant plus inévitables, que nous la portons tous au dedans de nous. »

Les créations de l'imagination varient indéfiniment, suivant la diversité des individus, des peuples, des temps et des lieux. L'art, la poésie, l'éloquence, en ont tiré de gracieuses et de sublimes conceptions, mais les passions ambitieuses ou fanatiques en ont reçu de mauvaises inspirations, et tandis que d'un côté l'imagination humaine poursuivait l'idéal du beau, elle poursuivait de l'autre l'idéal de l'horrible. Voilà ce que constate l'histoire des traditions et des croyances, et c'est cette constatation que M. J. Tissot a entreprise.

Dans le livre 1^{er}, il traite de l'imagination considérée comme faculté, de ses objets et de ses bienfaits. Il fait voir qu'il n'est pas de sensation, de sentiment, de perception,

d'intuition dont les éléments ne doivent être reliés entre eux par l'imagination pour former un tout sensible.

L'imagination n'est pas seulement reproductive de souvenirs, elle est surtout créatrice; elle combine les éléments de la formation des idées, des symboles, du langage et des signes; c'est elle enfin qui marque la différence entre les opérations de l'animal et les actes de l'homme.

Après avoir fait sa juste part dans les éléments et les progrès de la civilisation, l'auteur montre son rôle dans les passions et dans leurs suites, dans la folie et dans le suicide. C'est elle qui allume le feu de la passion par la peinture séduisante ou terrible de l'objet qui nous impressionne, qui fait prendre des fantômes pour des réalités, qui exalte la sensibilité, qui se révèle enfin dans toutes les formes de l'aliénation mentale.

L'imagination a été pour beaucoup dans l'interprétation des phénomènes cosmiques, en faisant attribuer aux astres, aux constellations, une influence chimérique sur la destinée des individus et des peuples. Des observations inexactes, incomplètes, sont venues en aide aux préjugés. Elle a enfanté des hypothèses sur l'origine des espèces vivantes, sur le principe de la vie, sur les forces vitales; telle fut la métempsychose, telle est encore aujourd'hui la croyance aux esprits animaux et celle du gouvernement providentiel du monde.

L'imagination n'a pas seulement inventé des dieux, elle a inventé des démons. M. Tissot s'étend longuement sur ce dernier sujet, et détermine historiquement la nature des démons, leur origine, leurs espèces, leur nombre, leur hiérarchie, leurs noms, leur demeure, leur mission, le culte qu'on leur a rendu, puis il examine rationnellement la question de leur existence, et fait voir que c'est moins par réflexion que par ignorance que l'homme a créé de bons et de mauvais génies.

Le penchant qui entraîne l'homme à former sans cesse de nouvelles conceptions en vertu de son instinct de curiosité et de savoir, explique son goût pour le merveilleux, pour les fables. Il aime à se transporter dans un monde idéal où il trouve des choses inconnues, toujours plus séduisantes que la réalité. Alors, l'imagination prend un tel empire sur lui,

qu'elle altère ses perceptions sensibles et lui fait voir comme réelles des choses qui n'ont jamais existé.

Le plus funeste produit de ce goût du merveilleux, c'est la superstition. M. Tissot la définit : une croyance sans raison suffisante à l'intervention spéciale de Dieu ou d'intelligences supérieures, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre spirituel. Que cette intervention soit du reste immédiate ou médiate, ses causes diverses sont : l'ignorance des lois de la nature ; celles des lois logiques de la raison ; les impressions reçues dès l'enfance par des récits chimériques ; un enseignement religieux représentant l'ordre du monde comme à chaque instant interrompu par des prodiges. Ses effets sont : le trouble des facultés intellectuelles, du jugement, de la raison ; de fausses craintes et de fausses espérances ; le renversement de la science morale ; la pratique des règles arbitraires au détriment des devoirs de la morale naturelle ; enfin, l'intolérance, qui veut imposer aux autres certaines croyances et certaines pratiques.

M. Tissot expose à nos yeux un tableau lamentable des maux que l'humanité a soufferts à toutes les époques, par les nombreuses superstitions qui l'ont envahie : « Sous l'empire de la croyance au démonisme, dit-il, le monde, dans sa partie même la plus éclairée, la plus saine, était comme fasciné, ensorcelé ; ce préjugé funeste était comme un prisme qui dénaturait la vraie couleur et la vraie forme d'une multitude de choses de l'ordre moral et religieux ; les sentiments et les actes s'en trouvaient profondément atteints et comme empoisonnés. »

La croyance en la possession démoniaque qui a fait tant de victimes au Moyen Age, infecte encore beaucoup d'esprits, mais elle n'a plus les mêmes effets extérieurs qu'autrefois ; cependant elle a récemment encore exercé à Morzine des ravages qui sont racontés en détail par M. Tissot. Elle semble avoir pris une nouvelle forme dans le spiritisme dont les errements offrent des analogies avec la sorcellerie et les possessions. L'auteur estime que les faits exceptionnels observés dans l'état de *médium*, peuvent s'expliquer par les phénomènes du rêve, du somnambulisme, de l'hypnotisme et de la folie.

Si l'action intellectuelle inspirée par le somnambulisme artificiel, par l'hypnotisme, par le mouvement des tables, était bien constatée, elle s'expliquerait, selon lui, par l'animisme, c'est-à-dire par l'action involontaire et inconsciente de l'âme sur le corps, par une connaissance également dépourvue de conscience que l'âme peut avoir et qui n'est pas plus raisonnée que celle des opérations instinctives des animaux, comme l'instinct des remèdes, de la prévision des crises et même de la mort.

Il est persuadé qu'on n'obtient des tables et des *médiums* que des réponses concordant soit avec nos imaginations, soit avec nos connaissances, et qu'en dehors de cette donnée, toute réponse est insignifiante.

Il n'est donc pas nécessaire d'admettre un agent spirituel, étranger à notre âme, si l'on peut prouver que celle-ci est capable d'une multitude d'actes organiques et spirituels auxquels la volonté et la conscience seraient étrangères. Le baquet, les chaînes, les passes, l'immobilité, la fixité du regard et de l'attention, tout cela monte l'imagination, concentre en elle et dans le reste des facultés psychiques les forces vitales en supprimant les actes de la vie de relation ; de là, les extases, les léthargies, l'insensibilité physique des derviches, des fakirs en Orient, des convulsionnaires de Saint-Médard et autres. Ce sont là des faits naturels que leur étrangeté seule a fait croire divins ou démoniaques, mais que la science pourra expliquer aussi bien que tous les autres.

Le livre de M. Tissot fait voir combien il importe de distinguer les conceptions, les fantaisies de l'imagination, des conceptions de la raison pure et des perceptions des sens et de la conscience. Les premières n'ont aucun objet extérieur, phénoménal, intelligible ou rationnel ; elles n'ont absolument qu'une vérité subjective ; mais aujourd'hui, grâce aux efforts réunis de la science et de la philosophie, pour dissiper les ténèbres de l'ignorance et les erreurs de la crédulité, les idées fausses n'exercent plus autant d'empire dans la vie individuelle et sociale, et elles finiront par s'évanouir avec les vains fantômes, c'est-à-dire les dieux et les démons qui les personnifiaient : « Le droit, le devoir même du libre examen, dit-il, une fois reconnus et appliqués, le monde intellectuel, religieux et mo-

ral prend un autre aspect; le charme est rompu. Les individus, après avoir réformé leur propre jugement, réformeront leurs mœurs; le législateur donnera aux lois, le magistrat à ses sentences, une justice jusque-là inconnue, qui semblait au-dessus des forces humaines. La fin du règne de Satan sera solennellement inaugurée; il n'y aura plus guère d'autre démon pour l'homme que l'homme lui-même, celui-là, surtout qui semble encore, par moment, animé de l'autre démon, quand la rage du fanatisme le travaille... La civilisation est comme une plante qui ne peut se passer de culture et de soins continuels. Elle périrait bien vite, étouffée par les herbes sauvages qui poussent spontanément et très-dru dans le sol de l'humanité native ou mal cultivée, si elle était un instant abandonnée à elle-même. Nous n'avons besoin d'aucun effort pour être ignorants, crédules, superstitieux, accessibles à mille erreurs qui se propagent par tradition, par intérêt, on pourrait même dire par une sorte de devoir. L'homme ne conserve le pain de l'intelligence qu'aux conditions auxquelles il le gagne, à force de labeurs, de sacrifices, et quelquefois au prix de son repos, de sa santé et de sa vie; mais ce martyr, s'il est nécessaire, est l'un des plus glorieux qu'il soit donné d'endurer. »

Ces paroles résument l'esprit dans lequel ce savant ouvrage a été conçu, et consacrent de nouveau le double renom que M. Tissot s'est depuis longtemps acquis, de philosophe indépendant et de fécond et élégant écrivain.

LIBRE PHILOSOPHIE, par Ernest Bersot, membre de l'Institut. 4 vol. in-18, libr. Germer-Baillière.

MORALE ET POLITIQUE, par le même. 4 vol. in-8, libr. Didier.

M. Bersot est un philosophe spiritualiste qui, se plaçant à égale distance du mysticisme et du matérialisme, invite ses lecteurs à philosopher librement en se gardant des doctrines excessives.

Tout d'abord, il reconnaît qu'on a trop abusé des mots d'athée et de matérialiste; chaque doctrine religieuse ou philosophique les renvoie aux doctrines opposées en y ajoutant

celui d'immoral, dont le sens, aux yeux de tout le monde, est plus sujet à scandale.

Pour M. Bersot, l'athée est celui qui nie l'infini, et le matérialiste est celui qui raille les idées et les sentiments élevés. Mais quiconque cherche l'origine des choses, sans préoccupation d'un Dieu personnel, n'est pas un athée, et celui qui demande à l'expérience seule la solution des problèmes métaphysiques et psychiques, n'est pas matérialiste. Que sont-ils donc ? Ils sont positifs, c'est-à-dire en quête de la doctrine philosophique la plus satisfaisante. Il se peut, d'ailleurs, que l'expérience les conduise au spiritualisme, et c'est là que M. Bersot attend la jeunesse actuelle, si avide de faits, si dédaigneuse des hypothèses.

Il distingue la philosophie de l'école de la philosophie du dehors : la première touche le moins possible à la religion et pas du tout à la politique ; sa position officielle lui impose de grandes réserves vis-à-vis de certaines questions élevées et délicates. La seconde, au contraire, libre d'allures, militante, aime à traiter surtout ces questions ; c'est d'elle qu'émanent les nouveaux systèmes, objets tantôt de faveur, tantôt de persécution ; et c'est sur elle que M. Bersot a porté le plus d'attention.

Des principales tendances de la philosophie actuelle, les unes consistent à se lier avec la morale, la politique et la science sociale, témoins les travaux de MM. Littré, Pelletan, J. Simon et Vacherot ; d'autres consistent à se poser résolument en face des traditions et de l'autorité religieuse : M. Jacques, dans *la Liberté de penser*, M. J. Barni, dans son examen d'un livre de Kant, M. Vacherot, dans son *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, M. Havet, dans son introduction aux *Pensées de Pascal*, M. Patrice Laroque, dans son *Examen critique de la religion chrétienne* (1), M. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, ont tous attaqué de front les légendes et les dogmes constitutifs du christianisme, comme incompatibles désormais avec les progrès de l'esprit humain.

(1) M. Bersot se trompe en disant que cet ouvrage a été poursuivi et acquitté ; nous savons qu'il a été seulement menacé de poursuite, et que sa vente a été interdite. En 1864 une nouvelle édition en a été publiée à Bruxelles, et elle se vend actuellement en France.

Ce mouvement philosophique menace de rompre l'unité de croyance; mais, comme le dit M. Bersot, cette unité n'est pas plus nécessaire à notre époque qu'elle ne l'était au temps où le christianisme rompit l'unité païenne, ni au temps où la Réforme rompit l'unité chrétienne. De même, pour la philosophie, l'unité de doctrine n'est pas indispensable au bonheur de la société : chacun peut suivre sans danger celle qui répond le mieux à ses goûts, à ses études, à son caractère, s'il y trouve d'ailleurs une incitation au bien et au vrai. M. Bersot donne toutes ses préférences au spiritualisme, et c'est au point de vue spiritualiste qu'il traite successivement de la raison naturelle, de la raison progressive, de la raison et de la foi, des sciences naturelles, enfin de toutes les questions qui demandent aujourd'hui aux esprits libéraux, sinon une solution immédiate, au moins des éléments de solution. Adversaire décidé des opinions matérialistes, il veut cependant qu'on leur laisse le champ libre, afin qu'elles puissent être en même temps soutenues et combattues avec armes égales et loyales. Il engage d'ailleurs la philosophie à prendre une entière liberté et à s'armer d'érudition comme d'un instrument de précision applicable à tout. Il lui reproche même d'être trop humble, de ne pas se représenter suffisamment la place qu'elle tient dans le monde. Le plus grand nombre de philosophes se contentent de penser, très-peu osent écrire ce qu'ils pensent; ils ne croient pas aux religions existantes ou n'en admettent que certaines parties, ce qui constitue plusieurs religions dans une seule, chacun interprétant la sienne d'une façon particulière. Toujours est-il que la philosophie circule dans toutes les doctrines, religieuses et politiques, et entretient dans les esprits une certaine indépendance : « Cette philosophie respirable ne naît pas de rien : elle est formée des pensées les plus justes des philosophes qui, étudiant l'homme, découvrent de mieux en mieux sa vraie nature, à laquelle toutes les doctrines et toutes les institutions doivent se conformer sous peine d'être vaines. »

Entre les philosophes qui écrivent, il y a les libres penseurs, proclamant très-haut tout ce qu'ils pensent, et il y a ceux qui dissimulent ou contrefont leurs opinions, prétendant qu'il faut une religion au peuple. La philosophie de M. Bersot ne

divise pas les hommes en aristocratie et en peuple ; la vérité doit être pour tout le monde, il faut dire ce qu'on pense et penser ce qu'on dit.

Une dernière conclusion de ce livre, c'est qu'en revendiquant la liberté pour nous, nous la donnons aux autres ; or, le respect de la liberté réciproque, c'est la tolérance : « Nous ne demandons pas aux hommes, dit-il, de ne pas changer, mais d'être sincères quand ils changent, nous ne haïssons que l'hypocrisie, et en comprenant les mille raisons qui empêchent souvent quelqu'un de déclarer les changements opérés en lui, nous demandons une indulgence particulière pour celui qui croit la vérité une si grande chose et la découverte de la vérité un si grand bien que lorsqu'il l'a vue il est impatient de la professer devant l'univers. S'il n'y avait pas eu, il y a dix-huit cents ans, quelques esprits de cette trempe, le monde serait encore païen. »

Le livre intitulé : *Morale et Politique*, est un recueil de quarante articles publiés à diverses époques dans des journaux et revues sur des sujets de philosophie morale, de politique et de littérature. Nous bornerons notre examen aux premiers.

C'est d'abord un article sur le bonheur, à propos du livre de M. Paul Janet : *Philosophie du bonheur* ; sujet très-délicat à traiter, car chacun se faisant une idée du vrai bonheur d'après ses penchants, ses idées, ses habitudes, son éducation, son expérience, n'en trouverait la juste expression dans aucune théorie, et la satisfaction même de tous ses désirs lui ferait à peine convenir qu'il est heureux : « Pour peu qu'on y songe, dit M. Bersot, on reconnaît combien le bonheur est difficile à réaliser. Il est d'abord une chose très-complexe et toute relative. Si l'homme était simple, son bonheur serait simple aussi ; mais il est comme composé de plusieurs êtres dont chacun veut être satisfait, et ne l'est qu'à sa façon... Admettons que toutes les aspirations qui se trouvent dans un homme à un moment soient contentées, comme l'homme est essentiellement ondoyant, il faudrait donc que, dans un nouvel état, tout fût prêt pour le contenter, et que ce fragile édifice de son bonheur, à mesure qu'il tombe, se séparât de lui-même tout aussitôt. »

Après avoir examiné les différents moyens dont l'homme se sert pour être heureux, l'auteur n'en trouve aucun d'infaillible, mais il croit que chacun d'eux peut servir à l'occasion. Ne voyant donc aucune méthode possible à observer, le mieux à faire, selon lui, c'est d'envisager nettement la condition humaine, et comme on voit les biens et les maux s'y succéder, il faut savoir accepter avec reconnaissance tout ce qui nous arrive de favorable et le comparer avec les infortunes qui s'abattent autour de nous.

Pour être heureux d'un bonheur relatif, il est bon d'avoir un goût prononcé à satisfaire ou un devoir habituel à remplir. L'un et l'autre occupent l'activité propre à la nature humaine : « Celui qui n'a pas un goût est possédé par l'ennui, on ne peut l'approcher sans que cet ennui transpire et vous pénètre ; pour lui les heures sont de plomb, il les pousse en vain, et il passe sa vie à observer avec désespoir l'aiguille qui ne marche pas. »

Au sujet du livre de M. Martha : *les Moralistes sous l'empire romain*, M. Bersot fait très-bien ressortir la distinction entre la religion moderne et la religion ancienne. La première se compose de cérémonies, d'enseignement moral et de prédication ; la deuxième se bornait aux cérémonies. C'est pourquoi les philosophes stoïciens de Rome s'efforcèrent de remplacer la religion par la morale ; c'est le rôle du moins que semblent avoir voulu remplir Sénèque, Perse, Épictète, Marc-Aurèle, etc. Les uns voulaient régénérer la société romaine par la proclamation des grands principes de justice, de bienfaisance, de charité ; les autres en traçant un tableau de ses vices, de ses turpitudes, de ses superstitions, cherchaient, sous une forme satirique, à lui faire honte d'elle-même et à lui inspirer la réforme de ses mœurs et de ses croyances.

Le stoïcisme dominait donc le paganisme au point de vue moral, mais ce qui lui a manqué pour supplanter l'ancienne religion et prévenir le triomphe du christianisme, ce fut la prédication populaire. Son enseignement était, comme l'enseignement philosophique de nos jours, borné à un nombre restreint d'élèves, continué par des disciples zélés, mais nullement approprié à l'intelligence des masses, et

cependant les belles maximes d'Épictète et de Marc-Aurèle auraient pu fructifier parmi le peuple aussi bien que celles de l'Évangile. Ainsi, Marc-Aurèle a renouvelé la morale antique par la pureté de son âme : « Sans enrichir le stoïcisme d'un dogme, dit M. Martha, il lui prêta un accent nouveau, et répandit dans ses préceptes, durs encore, sa tendresse naturelle. Par son exemple souverain aussi bien que par ses paroles, il essaya d'en faire une loi d'amour pour les hommes et pour la divinité; il trouva le langage de la charité et de l'effusion divine. »

M. Bersot attribue les motifs suivants à l'insuccès de la propagande du stoïcisme : « Il ne s'adressait qu'à des âmes de forte trempe, et n'était pas proportionné aux âmes plus faibles dont le monde est peuplé; il parlait à la raison pure, il méprisait l'imagination et ne savait pas les chemins du cœur; enfin sa philosophie panthéiste, sans Dieu personnel et sans immortalité, est bien décourageante pour les pauvres humains; le christianisme les reçut dans ses bras. »

Mais les dogmes du christianisme ont-ils suffi pour le populariser? Nous ne le pensons pas. Le bouddhisme qui a beaucoup de conformité avec le stoïcisme, a eu un succès aussi rapide et plus étendu que le christianisme, mais ce ne fut pas à cause du dogme de la transmigration, ce fut, grâce aux prédications populaires qui le mirent à la portée de tous. Le christianisme a triomphé par ce même moyen.

L'Histoire morale de la femme, de M. Legouvé, inspire à M. Bersot de grandes réserves à l'égard du beau sexe. Il n'approuve pas l'instruction poussée chez les femmes jusqu'à la science, et raille agréablement celles qui aspirent aux grades universitaires. Il nous semble que si elles acquièrent assez de connaissances pour les obtenir, c'est qu'elles ont la capacité et le droit d'en tirer parti, non-seulement pour elles, mais aussi pour la société. Or, instruire les enfants, exercer la médecine sur les autres femmes, cela vaut bien d'être dame de comptoir, d'inventer des modes ou de faire les honneurs d'un salon.

Examinant le livre de M. Prévost-Paradol, *Études sur les moralistes français*, M. Bersot signale une face nouvelle dans le talent de cet illustre publiciste, c'est celle de grave moraliste, qui semble peu d'accord avec la polémique au jour le

jour, à laquelle il semblait s'être entièrement consacré; on trouve dans ce livre une large peinture de sentiments et de passions qui révèle une étude patiente et une observation approfondie.

M. Bersot remarque à ce sujet qu'aujourd'hui on étudie de préférence l'homme variable des divers temps et des divers pays, l'homme historique en un mot, mais il trouve qu'on va trop loin quand on regarde chaque forme de la nature humaine comme un produit fatal de la terre et du climat; il croit que la diversité des hommes n'est pas aussi grande qu'on le dit; que dans tous les hommes il y a un être libre qui se distingue des autres créatures et le met hors de l'histoire naturelle: « Le mal que font les animaux malfaisants, dit-il, ce ne sont pas eux qui le font: c'est la nature; le mal que je fais, c'est moi qui le fais. » Et il termine son article par une excellente observation sur l'utilité d'étudier les moralistes:

Cette étude charme, parce qu'elle nous entretient de nous, de nos passions, de nos plaisirs, de nos peines; elle fortifie, parce que grâce à elle nous voyons ces choses de plus loin et de plus haut, pour ainsi dire comme étrangère, et qu'au lieu d'en ressentir le coup, nous en suivons le cours dans l'univers. Depuis qu'il y a des hommes et qu'ils observent ce spectacle, il produit sur eux le même effet; nous ne pouvons considérer l'ordre de la nature sans qu'il nous pénètre; la vie toujours égale, sans que notre pouls batte moins vite; ses lois inflexibles, sans concevoir l'inutilité de les combattre et la nécessité de nous résigner. Je ne dis pas que ce soit là le bonheur, non, ce n'est pas lui; mais, à son défaut, l'âme goûte encore quelque volupté dans cette contemplation sereine et mélancolique.

LES ATHÉES ET LES THÉOLOGIENS AU CONCILE ŒCUMÉNIQUE, par Francisque Bouvet. 1 vol. in-18, Paris, 1868, chez Dentu.

Le titre de ce livre n'est qu'un jeu d'esprit, car les athées ne peuvent comparaître comme justiciables devant un concile dont ils nient la compétence; supposons qu'ils y siègeront comme juges, ce serait manquer de respect aux prélats qui composeront cette assemblée. En réalité, ce n'est pas devant

le concile, mais bien devant son propre tribunal, que l'auteur cite, d'une part, les athées et les matérialistes; de l'autre, les catholiques, sous le nom de théologiens. Il combat avec la même énergie, l'athéisme et le catholicisme, qu'il considère comme également faux, également funestes à la société, contraires à la liberté et à l'autorité. Il croit se tenir à égale distance de ces deux extrêmes, en conservant le titre de chrétien. Mais son christianisme se borne à la morale de l'Évangile; ne voyant dans celui-ci qu'un livre humain, critiquable, imparfait comme toute œuvre humaine. Son christianisme n'est donc qu'un déisme, puisqu'il rejette la révélation et la divinité de Jésus-Christ, enfin tous les dogmes chrétiens. Pourquoi dès lors s'affubler d'une dénomination équivoque et qui prête à des malentendus ?

Ne reconnaissant aucun intermédiaire entre Dieu et l'homme, il rejette tout sacerdoce, tout ministère ayant la prétention de parler au nom de Dieu, d'établir des règles de foi et de conduite, de lier et de délier, d'ouvrir ou de fermer les portes du ciel. Il ne veut laisser aux prêtres que la prédication. Cette concession est encore excessive; car, si tous les hommes sont égaux devant Dieu, si nul n'est investi du pouvoir de le représenter, nul ne doit avoir en propre le droit de prêcher avec autorité; la prédication appartient à quiconque veut l'exercer, tout aussi bien que la faculté de parler, d'écrire, de publier tout ce qui semble utile.

L'inconséquence de M. Bouvet est encore plus sensible quand il discute les attributions du futur concile; il y contemple « l'Église dans sa majestueuse universalité, dans son unité. Là, dit-il, elle est souveraine morale du monde; elle fait planer ses décisions en matière de foi sur les princes comme sur les simples fidèles, décisions dont il n'est appelé que dans la conscience individuelle et devant Dieu (p. 34). » Après avoir établi que la doctrine catholique est fautive, que le sacerdoce est une usurpation, comment peut-il attacher la moindre importance à une réunion d'évêques assemblés pour faire prévaloir ces mêmes doctrines, pour consolider ce pouvoir qu'il traite de tyrannique et d'abusif? Comment peut-il attendre quelque bien d'une réunion dont les membres doivent, avant d'être admis à siéger, commencer par prêter

serment de fidélité au Pape, c'est-à-dire à l'homme qui concentre toutes les prérogatives si rudement flagellées par M. Bouvet? C'est là se faire une illusion qu'on a peine à concevoir. L'Église se déclare infaillible : elle ne peut donc, sans se suicider, déclarer qu'elle ait jamais erré ; elle ne peut sacrifier aucun de ses dogmes, aucune des décisions par elle prises ; elle est condamnée à porter tout le poids de son passé, si lourd, si compromettant qu'il soit. Elle ne peut se réformer ; car ce serait avouer qu'elle a failli. C'est à elle qu'on peut justement appliquer l'aphorisme du général des Jésuites : *sint ut sunt, aut non sint...* On peut, sans être prophète, annoncer d'avance ce que fera ce concile : il se bornera à répéter ce que les papes ont dit vingt fois ; les catholiques accepteront avec soumission ses décisions ; les dissidents n'en tiendront aucun compte ; et tout restera comme devant. On pourrait donc s'épargner une besogne inutile. Mais s'il y a des gens qui se plaisent dans ces solennités stériles, laissons-leur cette innocente satisfaction.

Arrivé à l'athéisme, M. Bouvet le regarde comme incompatible, non-seulement avec la morale, mais encore avec la science. Fort heureusement, si l'athéisme est un fléau épouvantable, les athées n'existent pas ; l'auteur doute qu'il puisse s'en rencontrer. Nous voilà rassurés. S'il n'y a pas d'athées, l'athéisme n'est plus qu'une chimère dont il ne faut pas s'inquiéter. Ce n'était guère la peine de rompre des lances contre ce monstre fantastique.

Mais l'auteur professe, sur Dieu, des opinions qui pourraient bien le faire accuser lui-même d'athéisme. En effet, il ne veut plus de Jehovah, « ce Dieu absolu, toujours irrité, toujours tonnant ; Dieu des armées et des vengeances, providence capricieuse et ivre, que nous avons vue en ces derniers temps nous visiter par des fléaux, lancer les inondations et les sauterelles pour se faire connaître à nous (p. 189). » Selon lui, Dieu n'est que l'âme du monde, Dieu est esprit et corps, comme l'homme est esprit et corps, « la forme n'étant, pour l'un comme pour l'autre, que l'instrument de manifestation (p. 119 à 122). » Ainsi, Dieu n'est pas en dehors du monde et ne l'a pas précédé, Dieu et le monde sont indivisibles et éternels ; c'est bien là du panthéisme. Or,

panthéiste ou athée, c'est tout un aux yeux de beaucoup de monde. M. Bouvet admet l'immutabilité des lois de la nature. « Dieu, dit-il, ne fait pas, à point nommé, la pluie et le beau temps, la grêle ou la rosée sur mon champ. La pluie et le beau temps ont leurs sources dans des lois générales dont les détails sont affranchis par la sagesse éternelle, qui donne à tous les éléments une vie propre, place l'unité dans la variété, et enchaîne à l'harmonie universelle tous les opposés. » Partant, plus de prière, plus de providence ; il n'y a plus que ce que le chrétien appelle *le Dieu vivant*.

Son spiritualisme n'est pas très-clair. Il cherche quel est le siège de l'âme, et il croit pouvoir le placer dans la substance nerveuse des ganglions (p. 114) ; mais ce qui occupe un lieu déterminé, a de l'étendue, une forme, est matériel. L'immatériel est étranger à toutes les propriétés de la matière et ne répond à aucun lieu.

Enfin, M. Bouvet excelle à battre en brèche les vieilles superstitions, mais il nous paraît faible lorsqu'il veut édifier des doctrines philosophiques.

ÉTUDE D'HISTOIRE RELIGIEUSE AUX DOUZIÈME ET TREIZIÈME SIÈCLES : Joachim de Flore, Jean de Parme et la doctrine de l'Évangile éternel, par Xavier Rousselot. 1 vol. in-8, libr. Ernest Thorin.

M. Rousselot montre dans ce livre ce que fut la doctrine connue sous le nom d'*Évangile éternel*. Cette utopie sur les devoirs, la marche, le progrès et la fin de l'humanité occupa longtemps les esprits ; on y trouve un oubli complet de la plupart des éléments de notre nature et de leur légitime satisfaction ; le sentiment religieux seul y est reconnu et la vie du cloître préconisée comme devant embrasser toute la destinée humaine, en sorte qu'un moment arrivera où la dernière famille humaine attendra sa fin au milieu de la contemplation et des prières.

L'auteur fait observer que Joachim ne fut que la personification du sentiment religieux exalté par les circonstances et par les scandales du temps. Cette exaltation se manifesta jusque dans les arts, et leur fut favorable ; on vit alors s'élever

ces monuments étranges, « œuvres du cœur plus encore que de l'intelligence, et qui ressemblent plus au jet spontané d'une exaltation mystique et inspirée qu'à l'idée calme de la pensée qui ordonna l'harmonieux ensemble du Parthénon ou du temple de Jupiter olympien. Comme la prière, elles s'élançaient vers le ciel. »

Joachim prit part à ce mouvement artistique au point de vue musical, et l'un de ses principaux écrits fut le *Psaltérion à dix cordes*, où il expliquait ainsi la Trinité par le chant du psaltérion et de la cithare : l'Esprit est une chaleur vivifiante dont le Fils est la flamme et dont le Père est le feu; le plaisir corporel qu'on éprouve à entendre le chant n'est rien comparé aux jouissances de l'âme. Il soutenait que, pour trouver du charme dans la contemplation, il fallait prendre le psaltérion, et qu'alors on pouvait pénétrer dans les mystères cachés et atteindre par la pensée ce que l'œil ne voit pas, ce que l'oreille n'entend pas, ce qui ne monte pas dans le cœur de l'homme.

Joachim avait rêvé un troisième âge de l'humanité, celui de la vie monastique, de la vie de détachement et de renoncement, ne laissant à l'homme qu'un désir : celui de marcher avec Dieu seul, de répudier toutes les affections terrestres, toute science. Il n'a été dépassé que par l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, cette sublime apothéose de l'égoïsme monacal, que M. Rousselot fait remonter au treizième siècle. Il l'attribue à un bénédictin, Jean Gessen, qui était imbu de l'Esprit de Joachim, et pour justifier cette opinion nouvelle il fait ressortir les analogies frappantes qui relient l'ascétisme de l'*Imitation* à celui des livres de Joachim. Les deux auteurs recommandent également de vivre de cette vie où il faut devenir *insensé* pour Jésus-Christ : *Oportet te stultum fieri propter christum* (1).

M. Rousselot a très-bien établi cette filiation et montré en même temps que le douzième siècle ne fut pas un siècle stérile, qu'il fut novateur dans toutes les branches des développements de l'intelligence humaine, qu'on y chercha même à résoudre le problème de la destinée humaine, si discuté de nos jours : « Le problème de la destinée de l'homme, dit-il

(1) *De Imit.*, l. I, ch. xvii.

en terminant, se pose de nos jours comme par le passé, il cherche une solution que la science seule ne lui donnera pas, mais qu'elle peut aider à trouver. Notre siècle ne peut pas admettre la réponse de Joachim, mais il doit le compter parmi ceux qui en ont donné une, et le considérer avec respect parmi les grandes figures poétiques et religieuses du Moyen Age. »

LIVRES NOUVEAUX

La Cité humaine : principes métaphysiques et philosophie sociale, par Boyer de Bresle. In-8, librairie Grou.

Analogie entre les dégénérescences intellectuelles, physiques et morales des habitants des contrées paludiennes et celle des habitants des pays goltrigènes, par le docteur Morel. In-4, librairie Asselin.

Pensées philosophiques : Duel entre le spiritualisme et le matérialisme; deux grandes vérités à des amis. Première, Dieu existe; deuxième, l'âme est immortelle; par Léon Picard. Havre, librairie Picard.

Économie sociale : L'athéisme du dix-neuvième siècle, la philosophie médicale et l'humanité, par le docteur Évariste Berterlier. In-8, libr. Renouard.

Les Nœuds indissolubles, faisant suite à la *Philosophie du mariage*, par A. Debay. In-18, librairie Dentu.

Le Point de départ de la pensée et le Fait métaphysique, par J. de Strada. In-18, librairie Hachette.

Le Progrès par la religion, conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix. In-8, librairie Jouby et Roger.

Le Mariage, la Séparation et le Divorce, par J. Tissot, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. 1 vol. in-8, librairie Marescq aîné.

Esprit de la philosophie scolastique, par l'abbé de Cupely. 2 vol. in-12, librairie Hachette.

Lettres à mon frère sur mes croyances religieuses et sociales, par Math. Briancourt : 1 vol. in-18, librairie des sciences sociales.

La Philosophie physiologique et médicale à l'Académie de

médecine, par J.-P. Durand (de Gros). Libr. Germer-Baillière.

Les Influences des milieux sur les caractères de race chez l'homme et les animaux, par le même. In-8, librairie Germer-Baillière.

Études de morale positive, par C. de Blighnières. In-8, Versailles, impr. Cerf.

Mélanges littéraires portant sur des questions philosophiques, religieuses, politiques et sociales, par Michel Carnier. In-12, Lyon, libr. Girard.

Histoire du Credo, par Ath. Coquerel fils. In-18, libr. Germer-Baillière.

De la spontanéité organique, par le docteur Paul Dupuy. In-8, impr. Cusset.

Le Bonheur, discours prononcés à Genève par le comte Agénor de Gasparin, 4^e édition. Librairie nouvelle.

Esquisse d'une philosophie maçonnique, par le F. A. Guépin, ancien professeur à l'École de médecine de Nantes. Saint-Germain, imp. Toinon.

De l'unité des races humaines, d'après les données de la psychologie et de la physiologie, par Ladève-Roche. In-8, Bordeaux, libr. Degréteau.

Essai sur la tempérance, par l'abbé Richard, professeur de littérature. In-18, Coulommiers, imp. Houssin; Paris, libr. Vivès.

Les Penseurs du jour et Aristote, traité des êtres substantiels, par Antonin de Roaldès, prêtre. In-8, Meaux, imp. Cochet; Paris, libr. Douniol.

Nouvelles Études de littérature et de morale, par Albert de Broglie, de l'Académie française. 2 vol. in-8, libr. Didier.

Le Spiritisme dans la Bible, essai sur la psychologie des anciens Hébreux, par Henri Stecki. In-18, libr. internationale.

La Religion, par E. Vacherot, de l'Institut. In-8, libr. Chamerot et Lauwereyns.

Alexander (Archibald). — *Outlines of Moral science*. Crown 8 vo. (New-York, 1868), London, 7 s. 6. d.

Hart (J. S.). In the school. room. — *Chapter*, in the philosophy of education (Philadelphia, London).

Théologie et Philosophie, compte rendu des principales publications scientifiques à l'étranger (livraison de septembre). Genève, librairie H. Georg.

Les Droits d'un peuple, par le citoyen Pierre Temple. Broch. in-8, libr. Dentu.

Précis élémentaire de philosophie, par Ch. Secrétan, professeur à l'Académie de Lausanne. 1 vol.

Mes Droits, par Paul Lacombe. In-18, libr. Germer-Bailière.

Le Problème du mal, sept discours, par Ernest Naville. correspondant de l'Institut de France. 1 vol. in-8, libr. Durand et Cherbuliez.

Aline-Ali, roman philosophique, par André Léo. Librairie internationale, Paris et Bruxelles.

Religion, Propriété, Famille, par Alfred Naquet. 1 vol. in-18, Paris, chez tous les libraires.

Le Positivisme pour tous, exposé élémentaire des principes de la philosophie positive, par Louis-André Nuytz, précédé d'une préface par E. Littré. In-8, libr. Armand Le Chevalier.

De l'Organisation sociale, ou théorie sur les passions et les institutions humaines, l'économie politique, etc., par Ch. Barre (comte de la Garde), avocat. In-8, libr. Cosse, Marchal et C^{ie}.

Modèles de vertu, par A. Blanchard. In-18, libr. Mulo.

Étude médico-psychologique sur la croyance aux sortilèges à l'époque actuelle, par le docteur Caliste Cavalier. In-8, Montpellier, impr. Boehm.

La Liberté de penser, fin du pouvoir spirituel, par Victor Guichard, ancien représentant. In-18, libr. Armand Le Chevalier.

LA TERRE, description des phénomènes de la vie du globe, par Élisée Reclus. — II. L'océan, l'atmosphère, la vie, avec 207 cartes ou figures intercalées dans le texte et 27 cartes tirées en couleur. Grand in-8, librairie Hachette.

De la liberté et des lois de la nature, discussion des théories panthéistes et positivistes sur la volonté. — *De la philosophie de Nicolas de Cusa* (en latin), thèses de doctorat admises à la Faculté des lettres de Paris, par Th. Desdouits. Librairie Ernest Thorin.

MÉLANGES

SYSTÈMES COMPARÉS DE LAMARCK ET DE DARWIN. — La dernière livraison de *la Philosophie positive* contient une savante étude comparative des systèmes de Lamarck et de Darwin, sur la transformation des espèces, par M^{lle} Clémence Royer, à qui nous devons une excellente traduction de *l'Origine des espèces*, de ce dernier savant.

Lamarck explique la transformation des espèces par ces quatre lois ainsi formulées dans son *Histoire des animaux sans vertèbres* :

I. Tout changement un peu considérable et ensuite maintenu dans les circonstances où se trouve chaque race d'animaux, opère sur eux un changement réel dans leurs besoins.

II. Tout changement dans leurs besoins nécessite pour eux d'autres actions et, par suite, d'autres habitudes.

III. Tout nouveau besoin, nécessitant de nouvelles actions, exige de l'animal qui l'éprouve, soit l'emploi plus fréquent de telle de ses parties dont auparavant il faisait moins d'usage, ce qui la développe et l'agrandit considérablement, soit l'emploi de nouvelles parties, que les besoins font naître insensiblement par des efforts répétés.

Dans sa *Philosophie zoologique*, il avait dit : « Tout ce que la nature a fait acquérir ou perdre aux individus, par l'influence de circonstances où leur race se trouve depuis longtemps exposée, et, conséquemment, par l'influence de l'emploi prédominant de tel organe, ou par celle du défaut constant d'usage de telle partie, elle le conserve par la génération aux nouveaux individus qui en proviennent, pourvu que les changements acquis soient communs aux deux sexes ou à ceux qui ont produit ces nouveaux individus. »

Mademoiselle Royer ajoute avec raison que si, à cette dernière loi, Lamarck eût ajouté ces seuls mots : pourvu que ces

changements soient utiles à la conservation des individus ou à celle de l'espèce, et donnent à celle-ci ou à ceux-là quelque avantage sur les espèces ou les individus moins modifiés, » sa théorie eût été complète et identique à celle de Darwin. Du moment, en effet, qu'il considère les changements survenus dans l'organisation comme résultant de nouveaux besoins, en négligeant les autres comme indifférents, il en ressort que chacun de ces changements est utile et conséquemment dans les conditions nécessaires pour être développé par l'usage et l'habitude, et conservé par l'hérédité. Il n'y a rien dans la *Philosophie zoologique* qui soit contraire à la doctrine développée dans l'*Origine des espèces*. « Si donc, dit Mademoiselle Royer, le naturaliste anglais peut un jour être considéré comme le Galilée de la science de la vie, à Lamarck reviendra la gloire d'en avoir été le Copernic. » Elle signale même, dans la théorie de Darwin, une lacune qui n'existe pas dans celle de Lamarck : l'une se contente de constater le fait des variations individuelles, et celui d'un développement généralement progressif de l'organisation, sans chercher à les expliquer, tandis que l'autre, remontant à leur cause, les rattache l'un à l'autre, à l'aide des lois du développement individuel et spécifique résultant d'un mode ou effet particulier de la force vitale ou pouvoir de la vie. Mais Lamarck a laissé à Darwin la tâche de particulariser les faits, de les analyser plus exactement dans leur succession et dans leurs rapports complexes, d'exprimer sous une forme concrète et définie la nature et le mode d'action des causes modificatrices, d'en spécialiser, mesurer, déterminer les influences proportionnelles, d'appliquer enfin à des cas observés et évidents des principes généraux hypothétiques.

A la théorie de Lamarck, Darwin a ajouté deux lois : la loi de concurrence vitale et la loi de sélection naturelle qui en est la suite. Si Lamarck avait entrevu ce fait qu'à un temps donné, le nombre est limité des individus et des espèces qui peuvent se partager, dans une série toujours graduée et hiérarchique, la quantité de sol, d'air, de soleil et de force vitale nécessaire à leur existence, la théorie, achevée seulement par Darwin, eût été complétée un demi-siècle plus tôt.

*
*
*

OPINION PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE DE G. SAND. — Les dernières *Lettres d'un voyageur*, publiées par la *Revue des Deux Mondes*, renferment un intéressant résumé des doctrines philosophiques de l'illustre auteur de *Spiridion*; elles ne s'étaient pas encore aussi nettement et aussi complètement accentuées que dans le passage suivant :

En cherchant Dieu dans l'univers, l'homme n'a pu que le chercher en lui-même, c'est-à-dire en se servant de l'induction personnelle et directe. Le premier sauvage qui a invoqué une puissance supérieure à la nature ennemie s'est dit : Je suis trop faible, appelons un être fort dans la nuée et dans la foudre pour éclater sur les obstacles de ma vie. De là le sentiment de la toute-puissance. Le premier croyant qui a constaté l'insuffisance des sacrifices s'est dit qu'il fallait persuader ce Dieu qui ne se laissait point acheter par des offrandes. Il a cherché dans son cœur la fibre tendre et suppliante, et il s'est dit, en se sentant adouci, que son Dieu devait être bon. Le premier philosophe qui a contemplé ou subi l'injustice du destin, s'est dit à son tour qu'il devait y avoir dans la pensée divine, dans l'âme de l'univers, quelque refuge contre cette injustice. En se sentant pénétré d'horreur pour l'injuste, il s'est senti juste, et aussitôt il a attribué à son Dieu une justice si exacte et si étendue, que les maux soufferts en cette vie devaient se convertir dans sa main en bienfaits éternels...

Ceux qui font intervenir le miracle, l'interversion des lois naturelles, pour faire apparaître Dieu au sommet de leur extase, ne peuvent plus être traités sérieusement. Il faut que l'homme trouve lui-même son Dieu par les moyens qui lui sont propres et qui lui ont fait trouver tout ce qu'il possède de vrai. Toute conception d'une abstraction parfaite a son siège dans notre intelligence et sa raison d'être dans notre cœur. Pour percevoir l'idéal en dehors de soi, il faut donc le percevoir en soi. Pour connaître Dieu, l'homme doit se connaître, et mon avis est qu'il ne l'ignore que parce qu'il s'ignore lui-même...

On s'est généralement arrêté à la notion d'une vie instinctive et d'une vie intellectuelle, et on a fait procéder nos contradictions intérieures du combat sans issue de ces deux natures. La nature de l'univers, montée sur cette notion de nous-mêmes, est

restée problématique et enfond encore de très-grands esprits qui ne s'expliquent ni son ordre admirable, ni ses désordres effrayants. Ne pas consentir à ce que l'univers soit ce qu'il est, c'est ne pas consentir à être ce que nous sommes, et le considérer comme une énigme, c'est se résoudre à ne jamais déchiffrer celle de notre propre vie. Pouvons-nous nous arrêter là? Pour ma part, je le voudrais en vain. J'appelle donc à notre aide une méthode qui fasse entrer l'homme dans la notion de *trinité*, applicable à l'univers et à lui...

L'univers, avec ses lois immuables, existe par lui-même, il est Dieu et Dieu est universel. Dieu est un corps et des âmes; il faudrait peut-être dire que dans son unité il y a des corps et des âmes à l'infini, car dans le fini où nous rampons nous ignorons le chiffre de nos organes matériels et intellectuels. Vous qui proclamez la méthode exclusivement expérimentale, il ne faudrait peut-être pas tant affirmer qu'elle suffit. Jusqu'à ce jour elle ne suffit pas, elle ne sait pas, elle n'a pas trouvé. Tout comme les études psychiques, vos études ont encore besoin d'un peu de modestie...

Avant Léon Brothier, les travaux de Pierre Leroux, de Jean Reynaud et de son école, avaient porté de grands coups aux vieilles méthodes de l'antithèse, beaucoup d'autres nobles esprits ont cherché à traduire les trois personnes divines de la théologie par des notions vraiment philosophiques, et surtout l'abandon de cette vision trinitaire céleste qui supprime le corps et ne peut pas supprimer Satan. Je ne peux pas me représenter un Dieu hors du monde, hors de la matière, hors de la vie. Les attributs appréciables de la divinité, que par un grand progrès nous pourrions classer en trois ordres principaux, n'ont pas de limites appréciables à l'esprit humain, puisque l'esprit humain ne sait pas encore la limite de ses propres facultés, et s'obstine à ne s'en attribuer que deux, privées de régulateur et de lien...

L'âme est-elle spécifique d'une manière absolue? offre-t-elle à des degrés identiques les tendances nombreuses de la vitalité? est-elle la même dans un sujet malade et dans un individu sain? Dans tous les cas son rôle n'est pas la satisfaction isolée d'elle-même, puisqu'il lui faut l'assistance du cerveau pour arriver à son entier développement de jouissance. L'amour chez l'homme distingue la beauté de la laideur en toutes choses; l'âme instinctive dans un sujet normal serait donc la sœur jumelle ou l'épouse irrépudiable de l'âme personnelle. Cette âme *supérieure*, n'est supérieure que dans notre appréciation : elle a besoin du consentement de l'âme instinctive pour être lucide, et de ce que

cette princesse daigne absorber le fruit de vie que cette paysanne lui cultive, il ne résulte pas que l'âme universelle maudisse l'une pour bénir l'autre. L'âme personnelle doit commander, cela est certain ; mais nos préjugés sociaux nous font méconnaître l'égalité qui existe entre ce qui commande et ce qui obéit, en vertu d'une fonction de réciprocité. La plante obéit à l'insecte quand elle subit l'effet de sa faim, mais quand l'insecte féconde la plante en transportant sa poussière séminale de fleur en fleur, il sert la plante.

*
*
*

UNE PROPHÉTIE DE LA SCIENCE : Le successeur de l'homme. Sous ce titre : *la Nouvelle Genèse*, M. Edgar Quinet vient de publier dans *la Revue des Deux Mondes* un article fort intéressant dont voici la conclusion :

Les géologues qui se sont le mieux renfermés dans l'observation laissent échapper des paroles qui sont pour moi un sujet de surprise toujours croissante. Si la poésie osait ouvrir de pareilles perspectives, on l'accuserait de s'être enivrée à la coupe des ménades ; mais non, les savants les plus circonspects nous jettent en pâture ces mots étranges : que la création n'est pas finie, qu'elle ne s'arrêtera pas à l'homme, qu'elle enfantera de nouvelles flores, de nouvelles faunes, un monde supérieur à l'humanité ; sur cela ils ferment leur livre, et prennent congé de nous comme s'il s'agissait de la proposition la plus simple du monde.

Mais pour nous il en est autrement ; nous les avons pris pour guides, et ils nous ont conduits de rochers en rochers, d'observations en observations, au bord d'un précipice où le monde actuel disparaît. Pourquoi nous laissent-ils errants et désarmés en face de cet inconnu où le plus ferme esprit a peine à se défendre du vertige ? Pressons leur texte, et voyons ce qu'il renferme.

Étrange prophétie que les naturalistes nous jettent en se jouant ! y ont-ils bien pensé ? Combien elle surpasse toutes les prophéties des Isaïe et des Ézéchiël ! Dans celles-ci il s'agissait toujours de pauvres empires : Égypte, Médie, Babylone, condamnés à périr ; maintenant ce n'est pas d'un empire qu'il s'agit, c'est du genre humain lui-même. Sa disparition est annoncée. on lui marque ses jours ; l'heure viendra où il ne sera plus, et pourtant la terre sera encore habitée. Ce dernier point est celui qui nous pèse le plus.

L'homme savait en effet qu'il n'est pas immortel; mais jusqu'ici il s'était persuadé que, s'il devait périr, tout ce qui a vie périrait avec lui; il se figurait qu'il avait si bien pris possession de la terre qu'elle ne pouvait désormais appartenir qu'à lui. L'idée d'avoir des successeurs n'était jamais entrée dans son esprit; puis c'était sa consolation de penser que, s'il venait jamais à manquer au monde, le vide qu'il laisserait ne pourrait se combler, tant il croyait avoir rempli de lui la terre et le ciel. Toujours l'homme s'était représenté qu'il était devenu nécessaire à l'univers, si bien que, lui disparu, l'univers aussi disparaîtrait à son tour. Il s'était même figuré qu'à l'origine des choses sa chute seule avait entraîné la chute de la nature entière; tout s'était obscurci avec lui. Que serait-ce donc de l'anéantissement de son espèce! Sans doute l'anéantissement de toute chose animée. Son dernier jour devait être un jour d'horreur pour l'univers. Sans lui plus de vie, plus de progrès, une terre vide et désolée, orpheline qui porterait à jamais le deuil de l'homme disparu, le globe devenu un sépulcre; partout le silence, le froid, des continents déserts. Pour pleurer à jamais une si grande perte que celle de l'homme, il fallait le pleur éternel de la terre et des cieux.

Voilà comment il se consolait de la mort par la mort de tout ce qui a vie aujourd'hui dans le monde. Quelle fleur oserait encore se montrer et s'épanouir, quel oiseau chanter, quand le monde serait dans un tel veuvage? Les étoiles mêmes devaient tomber de la voûte du firmament. Tout au contraire il faut maintenant nous accoutumer à cette idée nouvelle que l'homme passera, comme ont passé les ammonites et les roseaux primaires, et que d'autres vies plus complètes et sans doute meilleures que la sienne s'épanouiront à sa place. De tout le bruit qu'a fait le genre humain que restera-t-il? Ce qui reste aujourd'hui du murmure des insectes dans la forêt carbonifère.

Eh quoi! est-il possible qu'un être supérieur à l'homme surgisse un jour pour le dominer, comme l'homme domine aujourd'hui les animaux? Cet être supérieur refoulera-t-il dans les bois, dans les îles, l'espèce humaine, comme nous refoulons aujourd'hui le bison ou le bouquetin? Est-ce ainsi qu'elle est destinée à périr?

L'orgueil de l'homme est aussi sa puissance; il sent aujourd'hui qu'il est le roi de la nature, et cela l'aide à rester à la hauteur de son personnage. Mais si tout à coup cette royauté absolue lui était disputée au coin de quelque rocher, s'il venait à rencontrer son maître, je crains bien qu'il ne perdît du même coup ses

facultés acquises, car il n'est pas de ces rois qui survivent à leur détronement. Après avoir été le souverain du globe, comment se le figurer l'animal domestique de son successeur? Un tel mécompte l'accablerait; la honte, la stupeur, feraient le reste; son âme le quitterait, et comme il ne pourrait accepter le second rôle ni soutenir le premier, il sortirait de la scène.

Admettons sur la terre ce successeur de l'homme, cet héritier triomphant, tel que l'annoncent les géologues, serait-il possible qu'il n'admirât pas comme nous nos arts, nos poèmes, la Vénus de Milo, Homère, Raphaël? Au moins il respecterait notre géométrie. Oui, sans doute, mais peut-être comme nous respectons et admirons la besogne de l'abeille et le nid de l'oiseau. Quel beau banc de polypiers! dirait-il; il s'agirait du Parthénon. Quel beau chant d'oiseau! ce serait l'Iliade.

Dans le pressentiment de l'immortalité, n'y a-t-il pas aussi quelque chose qui répond aux avertissements de la science? Par delà la mort et le tombeau, nous appelons un monde meilleur, des vies plus élevées, des formes plus belles, des êtres plus achevés, et c'est là une croyance que l'on n'arrachera pas du cœur de l'homme. Je ne voudrais pas borner cette croyance à n'être que la vision anticipée des développements de la vie à travers les âges futurs géologiques; il est certain que dans cet instinct d'un monde meilleur je trouve la loi qui est aujourd'hui révélée, publiée, manifestée par la science de la nature.

..

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES DIVERSES. — *Revue des Deux Mondes* : La nouvelle Genèse : L'esprit nouveau dans les sciences de la nature, par Edgar Quinet.

Revue contemporaine : La science de l'homme et la philosophie en France à notre époque, par Joseph Kenens.

Revue moderne : Origines de l'humanité, par Gabriel Rodier.

Journal des Économistes : Les controverses sur le luxe au dix-huitième siècle, par Henri Baudrillard, de l'Institut. — Les moralistes et les utilitaires, par E. Pétrement.

La Morale indépendante : La philosophie de Secrétan, par C. Coignet. — La morale indépendante en Allemagne, par

J. R. — La morale d'Helvétius et celle de M. Cousin, appréciée par Stendhal, par A. C. — De l'emploi de nos facultés instinctives, intellectuelles, morales et perceptives, par le docteur F. Voisin.

Il Libero Pensiero : Il libero arbitrio, per G. Ferrari. — L'anima, per E. L.

Il Libero Pensatore : Il celibado ecclesiastico, per Aug. Mazzoloni. — Professione di fede, per Michele Postiglione.

Le Rationaliste de Genève : La vraie nature du sentiment religieux, par Martin Bouchev. — L'enfer mitigé, par Miron.

Le Magnétiseur de Genève : Pourquoi le spiritisme trouve-t-il sa place dans le magnétiseur ? par Lafontaine. — Qu'est-ce que le magnétisme ? par Le Roy. — Histoire d'un spiritualiste, par Clavairoz.

Revue populaire de Paris : Le docteur Clot-Bey, par Henri Thiers. — En train express, par Louise Bader. — La sensation et l'idée, par le docteur Bader.

La Revue magnétique : Physiologie du mariage au point de vue de l'hygiène, par J. Gérard.

La Chaîne d'union, de Londres : L'homme, l'humanité, la société, par le docteur de Bonnard.

La Démocratie : Christianisme et scepticisme, par Aristide Rey.

La Solidarité : Bulletin du mouvement philosophique et religieux, par Ch. Fauvety. — La morale au point de vue de la solidarité, par M^{me} Jenny d'Héricourt. — La théorie de l'absolu d'après M. Gandon. — Enquête sur le spiritisme, etc.

Compte Rendu des principales publications scientifiques à l'étranger (librairie Georg, à Genève) : Le théisme universel de J.-H. Fichte, par H.-F. A. — Paradoxes philosophiques de H. Ritter, par F. Buisson. — L'hégélianisme en 1867 de C.-L. Michelet, par H.-F. Amiel. — La doctrine chrétienne du péché, par Julien Muller. — Une loi de l'esprit humain ou la condensation successive des idées de Lazarus, par H. Brocher. — Étude critique de la philosophie de sir William Hamilton, de Stuart Mill, par Ph. Roget.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME (1868)

ENSEIGNEMENT

	Pages.
Origines grecques de la philosophie latine, cours de M. E. Havet au Collège de France.	1
Nos principes et nos mœurs, conférences de M ^{lle} Maria Deraismes.	4
La morale indépendante et la métaphysique, cours de M. E. Caro à la Sorbonne.	33
L'Homme primitif, conférence de M. F. Hément.	38
Premiers temps de l'épicurisme, cours de M. Tissandier à la Faculté des lettres de Douai.	65
Histoire de l'intolérance religieuse, cours de M. Franck au Collège de France.	97
Conférences annoncées.	103
Histoire de la philosophie grecque : Anaximandre, leçon de M. Ch. Lévêque au Collège de France.	129 et 161
La pluralité originelle des races humaines, conférence de M. H. Chavée.	164
Dieu dans l'histoire et devant la science moderne, conférence du même.	193
Le relatif et l'absolu, leçon de M. P. Janet à la Sorbonne.	225
Influence morale de la philosophie au dix-huitième siècle, cours de M. Maury au Collège de France.	257
La morale politique de Bossuet, leçon de M. Ad. Franck au Collège de France.	289 et 321
Philosophie de la science, conférence de M. Félix Hément.	294
De l'ignorance, conférence de M. Charles Robert.	333
L'honnêteté, conférence de M ^{lle} Maria Deraismes.	356
Cours et conférences annoncés	356

BIBLIOGRAPHIE

La Révolution religieuse au dix-neuvième siècle, par F. Huet.	11
Étude philosophique : l'abbé Simon Foucher, par l'abbé F. Rabbe.	15
Les Mystiques espagnols, par P. Rousselot.	18
La Terre, par Élisée Reclus.	20
Lettres à M. Sainte-Beuve, par Ramon de la Sagra.	23

	Pages.
La Religion et la Politique de la société moderne, par Fr. Herrens- chneider.	43
Dieu et son homonyme, par Ad. Saisset.	48
Descartes : Discours de la méthode, etc., par Vapereau.	50
De l'éducation du peuple, par J.-N. Bresca.	54
Simplex mélodies, fables et poésies, par P. Moïana.	55
Annuario filosofo del libero pensiero.	56
Histoire de Descartes avant 1637, par J. Millet.	72
Raison et Préjugés, par Hipp. Renaud.	79
Le Magnétisme à la recherche d'une position sociale, par Gérard.	82
Impressions d'une femme, par M ^{me} Blanchecotte.	84
Rapport sur les progrès et la marche de la physiologie générale en France, par Cl. Bernard.	104
Les Problèmes de l'âme, par Aug. Laugel.	108
Les Français du Nord et du Midi, par Eug. Garcin.	112
Blanche Soravel, drame intime, par Louise Bader.	116
La Chine et l'Europe, par Ferrari.	134
Auguste Comte et le positivisme, par le docteur G. Clémenceau.	138
Essai de logique objective, par J. Tissot.	142
Corso di lezioni di filosofia razionale, etc., del professore Ant. Mau- geri.	145
Della filosofia moderna in Sicilia del Vincenzo di Giovanni.	147
Le Vandalisme révolutionnaire, par Eug. Despois.	148
Le Materialisme et la science, par E. Caro.	167
L'Année littéraire et dramatique, par G. Vapereau.	172
Physiologie des passions, par Ch. Letourneau.	175
L'Âme de la Plante, par Arnold Boscowitz.	181
La Morale dans la démocratie, par J. Barni.	204
Le Sentiment de la nature chez les modernes, par Victor de Laprade.	207
L'Épopée terrestre, par André Lefèvre.	211
De la condition de la femme dans le mariage, par J.-C. Colfavru.	214
L'Origine de la vie, par le docteur Pannetier.	216
Lettres d'un libre penseur à un curé de village, par Léon Richer.	234
La Philosophie contemporaine en Italie, par Raphaël Mariano.	238
Philosophie religieuse de Levy-Ben-Gerson, par Isidore Weil.	242
Les Origines du Sermon de la montagne, par Hipp. Rodrigues.	245
Loisirs d'un magistrat, par Sorbier:	267
L'Âme, démonstration de sa réalité, par Ramond de la Sagra.	270
Madame Frainex, par Robert Halt.	273
Attendre, espérer. — Les désirs de Marinette. — Double histoire. — Histoire d'un fait divers, par André Léo.	275
Le Spiritualisme et l'Idéal dans l'art et la poésie des Grecs, par Chassang.	278
De l'influence de l'éducation sur la moralité et le bien-être des classes laborieuses, par A.-P. Deseilligny.	297
De la nature humaine, par Charles Dollfus.	300
Moments perdus de Pierre Jean, par C. Issaurat.	304

TABLE DES MATIÈRES

387

	Pages.
L'Immortalité, la Mort et la Vie, par Bagnenault de Puchesse.	307
Questions politiques et sociales, par Ernest Hendlé.	312
Bibliothèque de la paix.	328
La Philosophie en France au dix-neuvième siècle, par Félix Ravaisson.	332
A bâtons rompus, variétés morales et littéraires, par Émile Deschanel.	337
L'Imagination, ses bienfaits et ses égarements, par J. Tissot.	359
Libre philosophie, — morale et politique, par E. Bersot.	363
Les Athées et les Théologiens au Concile œcuménique, par Fr. Bouvet.	369
Étude d'histoire religieuse aux douzième et treizième siècles, par X. Rousselot.	372
Livres nouveaux, pages 24, 57, 87, 118, 149, 183, 217, 248, 280, 313, 343 et.	374

MÉLANGES

Doctrines philosophiques de M. Thiers.	25
Philosophie de la physiologie.	30
Statuts de la Ligue d'enseignement.	31
La notion de l'espèce.	59
La sagesse de Timothée Trimm.	60
Prix proposés et décernés par l'Académie des sciences morales et politiques.	61
Les catéchismes de la morale universelle.	88
Le véritable héroïsme.	95
Élection de M. Vacherot à l'Institut.	120
De l'éducation de la femme.	122
Des conditions psychologiques de la mémoire.	124
La paix universelle.	126
Idées philosophiques de M. Duruy.	151
Profession de foi philosophique et religieuse de M. J. Favre.	152
Le testament de M ^{me} Charles Lemonnier.	157
Le beau dans l'art.	185
Le libre arbitre selon la théologie et selon la physiologie.	186
Phonomimie ou éducation des sourds-muets.	188
Éducation intégrale.	190
Question mise au concours par la Société protectrice de l'enfance.	191
Ligue de l'enseignement.	219
Des spécialités artistiques et littéraires.	220
Éducation morale.	222
Le prochain Concile œcuménique.	251
L'émancipation de la femme.	252
Urgence de l'enseignement moral et spiritualiste.	253

	Pages.
La philosophie positive et la métaphysique.	283
Origine de la vie.	284
Les idées de M. Al. Dumas fils.	286
La vérité et la discussion.	287
Académie des sciences morales et politiques.	314
Le libre arbitre selon M. Littré.	316
Du libre arbitre.	345
Règlement des concours de la <i>Libre Pensée</i> de Bruxelles.	351
Systèmes comparés de Lamarck et de Darwin.	377
Opinions philosophique et religieuse de G. Sand.	379
Une prophétie de la science. Le successeur de l'homme.	381
Publications philosophiques diverses, pages 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 233, 268, 320 352 et.	383
Table du Ve volume	384

FIN DU CINQUIÈME VOLUME





A partir de l'année 1869, l'ANNUAIRE PHILOSOPHIQUE paraîtra les 15 janvier, mars, mai, juillet, septembre et novembre, par livraison de 4 feuilles au moins.

<i>Abonnements</i> : Six mois, pour Paris	3 fr. »
— — — pour la province.	3 fr. 50
— A l'année, pour Paris	6 fr. »
— — — pour la province	7 fr. »
La livraison, pour Paris.	1 fr. »
— pour la province.	1 fr. 20
Les six premières années.	30 fr. »

Prime gratuite offerte aux Souscripteurs des six premières années :

La Morale chez les Chinois, 1 vol. in-18.

S'adresser, pour la rédaction et pour les souscriptions, à M. L.-A. MARTIN, rue Molière (ancienne rue de la Fontaine-Molière), 37, à Paris.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire morale de la Gaule , 1 vol. in-8	4 fr.
Esprit moral du XIX^e siècle , 3 ^e édition (Hetzl), 1 vol. in-12.	3 fr.
Vrais et Faux Catholiques , 1 vol. in-8	épuisé.
Voyage autour de ma Prisen , 1 vol. in-18.	1 fr.
Les Civilisations primitives en Orient , 1 vol. in-8.	5 fr.
La Morale chez les Chinois , 1 vol. in-18	2 fr.
Histoire de la Femme chez tous les Peuples de l'antiquité , 2 vol. in-12	5 fr.
Annuaire philosophique de 1864, 1865, 1866 et 1867 , 4 vol. in-8	20 fr.



